U d'/of OTTAWA
39003003048096

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tableaudelalitt00tast

BIBLIOTHÈQUE

DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Editeurs,

A. Mamet Cie

GOETHE.

TABLEAU

Littérature Allemande

A TOURS

TABLEAU

DE LA

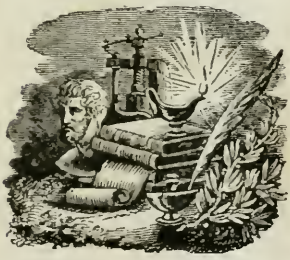
LITTÉRATURE

ALLEMANDE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS.

PAR

Mme AMABLE TASTU.



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1843

PT
101
.T3T
1843

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME EN ALLEMAGNE JUSQU'A LA RÉNOVATION DU HAUT ALLEMAND PAR LUTHER.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Temps gothiques et franks.

360 à 1138.

Avant l'introduction du christianisme en Allemagne, il n'existait point dans ce pays de littérature proprement dite. Cependant, d'après le dire des écrivains romains et particulièrement de Tacite, la Germanie, comme la plupart des contrées du nord, avait ses poëtes appelés bardes, qui chantaient la gloire de la nation et les hauts

faits des guerriers dont ils enflammaient le courage pendant les batailles ; on voit encore dans les *Edda*, ou recueil des chants des Scandinaves, avec lesquels les Germains ont une commune origine, que, comme leurs ancêtres, ceux-ci possédaient une sorte de poésie religieuse et guerrière, chantée, mais non écrite, et dont on retrouve quelques vestiges dans les antiques poésies du Nord.

Toutefois les migrations des peuples, à dater du troisième siècle, et les progrès du christianisme qui détrôna les anciennes divinités, contribuèrent à effacer peu à peu et enfin à bannir de la mémoire des peuples ces chants de mort et de carnage pour faire place à une poésie nouvelle, écho naïf de la nouvelle religion.

Les Goths furent les premiers entre les peuples de race germanique qui embrassèrent le christianisme, et le plus ancien monument de la langue allemande est une traduction des livres saints par Ulphilas, évêque de Mæsogothie (vaste contrée qui s'étendait à l'orient de l'Allemagne, entre le Danube et la mer Noire). Ulphilas avait été élevé en Grèce. Il mit à son travail la plus scrupuleuse exactitude ; il inventa même, pour écrire cette traduction, un alphabet particulier, pour la démonstration duquel il fut obligé d'employer des mots grecs, celtes et scythes, étrangers aux nations auxquelles il voulait révéler à la fois le bienfait de l'écriture et les vérités de la religion chrétienne. Cet alphabet est la base de ce que l'on appelle encore de nos jours l'écriture gothique.

Mais les Goths quittèrent leur patrie, et leur langue, qu'ils oublièrent bientôt dans la molle civilisation des

contrées du midi de l'Europe, s'établit dans les Gaules avec les races victorieuses qui fondèrent le royaume des Franks.

Les ecclésiastiques, il est vrai, se servaient encore de la langue latine dans tous leurs documents écrits. Plus tard on essaya de traduire le rude langage des Franks en caractères romains, et les ordonnances des conciles de Tours, en 813, et d'Arles, en 851, prouvent qu'au neuvième siècle on prêchait encore en allemand devant les Franks de Charlemagne.

Les monuments littéraires qui restent du temps des rois mérovingiens se réduisent à peu de chose : c'est la *Glose de Malberg*, ou texte des anciennes lois saliques en langue franque ; c'est une traduction de l'ouvrage d'Isidore de Séville sur la naissance du Sauveur, dans le même idiome ; c'est le *Pater*, en langue germaine ou allemanique, etc.

Avec Charlemagne commence une ère nouvelle : ce monarque, législateur autant que conquérant, aidé d'hommes tels que Alcuin, Eginhard, Warnefried et d'autres non moins doctes, réveilla dans les populations qu'il régissait, le zèle pour l'étude de la langue nationale et le goût de la poésie. Il appela des savants d'Angleterre et d'Italie, fonda une académie allemande dans son propre palais et de nombreuses écoles dans tout le royaume. Il perfectionna le chant de l'Église, fit traduire des sermons grecs en langage frank et travailla lui-même à une grammaire allemande; enfin il fit faire un recueil des anciennes poésies germaines, collection précieuse et

malheureusement perdue, mais dont il reste, dit-on, quelques traces dans un recueil du treizième siècle, intitulé *Gestis Romanorum*.

Cependant, si les efforts de Charlemagne pour assurer la durée de ses institutions eurent peu d'effet; si la faiblesse de ses successeurs, les guerres sanglantes qui divisèrent après sa mort le vaste empire qu'il avait fondé mirent obstacle au progrès commencé, toutefois une lueur du flambeau que ce grand homme avait allumé se prolongea sur les siècles suivants, et la gloire d'avoir donné la première impulsion aux études littéraires et poétiques demeura attachée au grand nom de Charlemagne.

Les peuples allemands d'alors n'avaient cependant pas si complétement dépouillé l'esprit chanteur de leurs pères qu'ils renonçassent à y donner carrière. Les Capitulaires de Charlemagne et de ses fils contiennent la défense aux Saxons de réciter des chants de guerre ou de magie sur la tombe des décédés; aux nonnes, de chanter des « chan« sons d'amour, ni aucune de ces ballades épigrammati« ques » composées sur les événements du jour; enfin l'invitation aux clercs de préférer les hymnes qui célèbrent la gloire de Dieu à ceux qui ont pour objet la joie de l'ivresse et les plaisirs des festins. Il paraît toutefois que, malgré ces défenses, le peuple continua longtemps à chanter l'amour, la guerre et la cervoise; quelques âmes pieuses en furent alarmées; car à cette époque, c'est-à-dire en 843, on voit une sage et noble dame nommée Juditha et d'autres châtelaines d'Alsace prier Ottfried, bénédictin à Wissembourg, de composer en langue vul-

gaire des chants plus graves pour remplacer ces poésies mondaines. Le docte moine obéit, quoique cette entreprise offrît de grandes difficultés, obligé qu'il était presque de se créer, comme Ulphilas, une grammaire et une orthographe pour rendre ses idées dans cet idiome encore incomplet : toutefois, pour répondre au pieux désir des nobles Alsaciennes, Ottfried composa en strophes rimées un poëme intitulé *Le Christ*, qui pouvait se chanter par parties, et dans lequel il sut retracer, non sans talent, les faits principaux de la vie du Rédempteur, accompagné d'explications morales et d'allégories mystiques convenables au sujet.

On peut douter que l'œuvre d'Ottfried atteignît complétement le but qu'il s'était proposé ; néanmoins *Le Christ*, échappé par miracle aux ravages des siècles qui ont englouti tant de trésors littéraires, est demeuré un précieux monument de la langue et de la poésie de cette époque reculée.

N'oublions pas de signaler aussi à cette occasion un fragment d'un poëme chevaleresque du même temps, intitulé la *Chanson de Hildebrand et Hadubrand*. Le nom de l'auteur est inconnu, mais on voit qu'il était de la Basse-Saxe et qu'il s'efforçait d'écrire en langage frank ; peut-être ce morceau est-il un reste de ces chants nationaux, recueillis par ordre de Charlemagne : ce fragment est particulièrement curieux, en ce que l'on y découvre comme le germe de nombreux jargons nationaux qui plus tard se développaient dans les poëmes célèbres du *Heldenbuch* (le livre des héros) et des *Nibellung*.

Le traité fait, en 843, entre Louis le Germanique et Charles le Chauve, traité par lequel l'Allemagne et la France furent à jamais séparées, atteste également la séparation des deux langues; chacun des deux souverains ayant dû prononcer dans la langue que parlaient les sujets de l'autre, un serment que Nithard nous a conservé. Depuis lors la langue allemande, écrite avec ses propres caractères, demeura commune aux peuples germaniques, quoique les empereurs, toujours occupés des guerres contre les Huns, les Vandales et les Slaves, ne pussent faire que peu de chose pour son perfectionnement.

En 918, Henri Ier, prince de la race saxonne, fit luire sur l'Allemagne un jour plus favorable au progrès des lettres : ce prince, appelé à bon droit le *Constructeur des villes*, à cause du grand nombre de villes et de châteaux-forts qu'il a fait bâtir, éveilla l'esprit chevaleresque par l'établissement des tournois, et, en attirant les femmes à sa cour par ses fêtes guerrières, donna une nouvelle direction à la poésie. Othon dit *le Grand* exerça, par suite de ses conquêtes en Italie, une heureuse influence sur le développement intellectuel des hommes de son temps, qui ne pouvaient manquer de s'éclairer au contact d'une nation alors bien supérieure à la leur en lumière et en civilisation.

Le chant sur la victoire qu'un roi franck (Louis III) remporta sur les Normands, poëme souvent cité par les érudits, la *Vie et les Miracles de saint Gall*, le *Livre des Allemands*, qui contient la curieuse légende

du roi Hermanric, en sont la preuve. Lorsque par la comparaison de la culture italienne, déjà fort avancée à cette époque, les écrivains allemands eurent senti leur ignorance, ils cherchèrent à s'y soustraire par de nobles efforts. D'abord ils tentèrent par des imitations de s'approcher de leurs modèles. Un fragment d'un poëme composé en l'honneur des empereurs Henri Ier et Othon le Grand, en strophes rimées avec une traduction latine interlinéaire, en est le premier exemple. Un autre plus curieux sont les vers latins d'une femme nommée Hélène de Rossow, et par abréviation, Roswitha, abbesse de Gandersheim en 980, qui, choquée, comme l'avaient été cent ans auparavant les nobles dames de l'Alsace, de la licence des pièces de Térence, composa elle-même des comédies morales pour atténuer le danger qui pouvait résulter de cette lecture, alors fort répandue en Allemagne. Elle écrivit aussi la vie d'Othon Ier, des légendes intéressantes et des poésies de différents caractères. Sous les successeurs d'Othon et généralement sous le règne de la seconde race des empereurs franks, la langue et la littérature nationales firent peu de progrès. Les guerres continuelles pour la grande querelle des investitures, querelle qui coûta tant de sang à l'Allemagne, la grossièreté des mœurs, fruit de cette période de trouble et de violence, acheva, sous Henri le Vieux, d'étouffer, pour un temps, cet esprit poétique qui semblait vouloir surgir à chaque époque un peu paisible.

Cette époque fut, il est vrai, marquée par le commencement des Croisades. Toutefois l'influence favorable que

devait exercer ce grand événement ne se fit alors que faiblement sentir. Il faut dire pourtant qu'au milieu de ce bouleversement général qui entraînait tout l'Occident vers l'Orient, quelques moines studieux, uniques dépositaires des trésors littéraires alors connus, s'occupèrent dans le silence de leurs cloîtres, devenus plus paisibles par le départ de la partie la plus turbulente de la nation, à traduire en langage vulgaire les livres saints; à consigner sur le parchemin, avec une patience infinie, les chroniques du pays ou les légendes merveilleuses qui amusaient déjà l'imagination rêveuse de ses habitants. Mais nulle œuvre vraiment poétique ne signale cette période, comparable au crépuscule où les ténèbres de la nuit luttent parfois avec puissance contre le jour, douteux encore, mais pourtant près de luire.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Les minnesingers.

1338 à 1350.

Avec l'année 1136, qui vit l'avénement de la maison de Hohenstauffen au trône impérial, commence une ère nouvelle pour la langue et la littérature allemandes. Ce fut l'âge d'or de la poésie romantico-chevaleresque; cette heureuse rénovation peut être attribuée d'abord à la préférence qui ne tarda pas à être accordée au doux et gracieux dialecte souabe, abondant en voyelles sonores et riche de mots et de tours poétiques, sur le rude et incorrect langage frank, remplacé désormais à la cour par celui de la nouvelle famille souveraine. Une autre cause non moins puissante contribua également à ce changement. Dans les diverses pérégrinations occasionnées par les Croisades, le génie allemand avait fraternisé avec celui des troubadours provençaux ou des trouvères du nord de la France,

et goûté le charme poétique du fantastique et merveilleux Orient. En même temps, les divers États de l'Allemagne, malgré les troubles qui accompagnèrent le règne des premiers princes de la maison de Souabe, tendaient de toutes leurs forces vers une amélioration sociale; disposition favorable à l'unité allemande, et par là au sentiment national. Ajoutez-y l'accueil que les poëtes d'alors recevaient à la cour des princes, lesquels tenaient eux-mêmes à honneur de soutenir de poétiques combats et d'être admis au nombre des chanteurs que leur magnificence se plaisait à combler de biens, et vous concevrez comment toutes ces causes excitèrent en Allemagne cet enthousiasme général pour la poésie, qui dura près de deux siècles.

A l'exemple des troubadours, chez lesquels *amour* était synonyme de *poésie* (1), on appela les poëtes de cette époque *minnesingers*, chantres de l'amour. Ce qui n'empêchait point leur verve de s'exercer sur mille sujets divers : faits nationaux, histoires merveilleuses, hautes prouesses des héros de tous les temps et de toutes les nations alors connues; leçons de morale, proverbes, sentences qui sous une forme concise offraient comme l'essence des préceptes de la sagesse. Ils savaient tout envelopper d'un poétique vêtement, et en même temps conserver à chaque genre un caractère original. Il ne faut pas chercher dans les œuvres des *minnesingers* la per-

(1) Le code poétique des troubadours était intitulé *las leys d'amor* (les lois d'amour). Souvent dans leurs chants, les poëtes sont appelés *aymadors*, aimants, et la *langue d'amour* signifie la poésie.

fection classique, dont les modèles leur étaient inconnus; mais on y trouve une imagination vive, un sentiment profond, de la simplicité, de la cordialité, une gracieuse fraîcheur, une observation toujours poétique et pourtant toujours vraie de la nature et de la vie, enfin, tout ce qui fait le poëte. A la vérité, on ne peut affirmer avec certitude jusqu'à quel point la poésie de cette époque est vraiment originale, car elle a souvent dans ses chansons imité ou même traduit les poëtes français ou provençaux; mais un plus grand nombre encore traitent des sujets tout à fait nationaux et probablement inconnus aux troubadours de France ou d'Italie, et celles-là portent avec elles le cachet de leur véritable origine.

Parmi les poëtes de cette époque, dont le nombre ne se monte pas à moins de trois cents, on distingue Henry de Waldeck (1180), qui le premier employa dans ses vers le dialecte souabe; Hartmann, d'Aue, d'une noble famille de Souabe, poëte aimable, gracieux et en si grande estime de son temps (1212), qu'on ne l'appelait que *le Sage;* Wolfram d'Eschenbach, d'une noble famille du Haut-Palatinat, le plus fécond et peut-être le plus grand poëte de son temps; vigoureux, hardi dans son style, mais plus remarquable encore comme épique que comme lyrique. Henry d'Ofterdingen, demeuré pour l'Allemagne le type de ces chantres primitifs. Walther de Vogelweide, noble chevalier du Thurgau, qui, voyageant de cour en cour, faisait surtout alors (1225) les délices de celle de Léopold d'Autriche; véritable génie lyrique, dont les poésies, où respirait le plus ardent amour de la patrie, se

distinguaient par une grande richesse de pensée, une verve intarissable. Enfin maître Nicolas Klings'ohr, né à Siebenbourg, en Hongrie, qui joignait au don de la poésie un prodigieux savoir. Son mérite reconnu lui valut plus d'une fois l'honneur d'être choisi pour juge des compositions littéraires que ses contemporains apportaient aux poétiques *Combats de la Wartbourg*, espèce de solennité littéraire qu'à l'imitation de celles qui avaient lieu en France et en Provence à la même époque, Hermann, landgrave de Thuringe, faisait célébrer chaque année à sa cour en l'honneur de la princesse Sophie, son épouse.

Outre les *minnesingers* de profession qui s'y rendaient en foule, on voyait accourir à ces pacifiques tournois les chevaliers du plus haut rang, qui tenaient les mystères de la gaie science en même estime que les hauts devoirs de la chevalerie. Wolfram d'Eschenbach, qui a conservé, dans un poëme intitulé *la Guerre de la Wartbourg*, le souvenir de ces fêtes poétiques et chevaleresques, y disputa souvent la palme, non-seulement à Henry d'Ofterdingen, à Reinmar le Vieil, poëte et chevalier de la cour d'Autriche, à Bitterholf, poëte et ami du landgrave de Thuringe, mais encore à des princes, des ducs, des fils de roi, à des rois eux-mêmes, témoin l'empereur Conrad, père de l'infortuné Conradin, dont on possède encore quelques excellentes poésies.

Pendant un grand nombre d'années, le sage et docte Klings'ohr rendit d'équitables jugements entre ces concurrents divers. Henry de Rispach, dit *le vertueux écrivain*, lui succéda; mais sa renommée n'égala pas celle

du vieux Klings'ohr, et le nom de ce dernier demeura entouré d'un honorable et poétique reflet de cette gloire dont il avait été si souvent le juste dispensateur.

L'époque des *minnesingers* est le temps des grandes épopées allemandes, et les faits d'armes prodigieux du roi Etzel (nom d'Attila en vieux teuton), qui, par la rapidité de ses conquêtes, épouvanta et tout à la fois émerveilla l'Allemagne, semblent être le point de départ d'une série de poëmes épiques dont on ne trouve d'analogues chez aucune autre nation. Le plus ancien de tous est le roi Rothhaar (*aux cheveux rouges*), prince lombard qui fut l'aïeul maternel de Charlemagne : la poésie en est rude et grossière et trahit l'enfance de l'art. Le *Livre des Héros*, composé en grande partie par Wolfram d'Eschenbach, Henry d'Ofterdingen et Walther de Vogelweide, est un recueil de faits nationaux, de légendes, de traditions merveilleuses, et que peut-être les habiles *minnesingers* ont sauvés de l'oubli en les recueillant de la bouche de leurs contemporains. Mais la plus célèbre de ces épopées, celle que l'on s'accorde à regarder comme le poëme national des Allemands, l'Iliade germanique, c'est cette vaste composition connue sous le titre de *Chants des Nibellungen*, titre singulier qui atteste lui-même la nationalité de ce poëme, d'un intérêt tout particulier à l'Allemagne. L'action se passe au temps d'Attila, lors de ses derniers combats avec les Burgondes, peuples issus de *Bur*, héros du Nord, lesquels, après être sortis de leurs forêts profondes où ils adoraient Vodan ou Odin, descendirent en Germanie et s'étendirent dans les con-

trées rhénanes : au cinquième siècle ils avaient embrassé le christianisme.

Les amours de deux couples héroïques, de Siegfried l'Invulnérable, jeune roi des Nibellungs, peuple du Nord, qui habitait la contrée nuageuse des Bouches-du-Rhin (d'où le nom de Nebel-Land, *terre des brouillards*, devenu par contraction celui de la nation même), et de la belle et chaste Chrimhilde, fille du roi des Burgondes, alors que cette race régnait à Worms; ceux de Gundahar, frère de Chrimhilde, et de la puissante et redoutée Brunhilde, reine d'Islande, laquelle faisait trancher la tête à ceux des prétendants à sa main qui succombaient dans les combats où elle-même les défiait valeureusement la lance au poing : telle est la matière du poëme. La jalousie qui bientôt divise les deux belles-sœurs, en forme l'intrigue, et la vengeance implacable de Chrimhilde, qui amène l'entière extinction de la race des Nibellungs, en est le dénouement (1).

Le nom de l'auteur des Nibellungs est encore inconnu : pendant longtemps on l'a attribué à Conrad de Wartbourg, poëte minnesinger de la fin du treizième siècle; de nouvelles recherches ont fait penser que le vieux Klings'ohr, le docte juge des combats de la Wartbourg, ou Henry

(1) Les écrivains qui se sont occupés de cette antique épopée pensent que l'origine en remonte aux premiers temps des Scandinaves, dans les chroniques desquels se retrouve avec quelque altération dans les noms toute l'histoire sanglante des Nibellungs; quelques-uns pensent aussi, et peut-être non sans raison, que la haine ardente qui, au cinquième siècle, divisa Frédégonde et Brunehaut, couvrit la France occidentale de meurtre et de sang, et que les peuples germaniques, à différentes époques, ont racontée chacun à sa manière, a pu en fournir le sujet.

d'Ofterdingen pouvait en revendiquer la gloire. Toutefois, comme on voit figurer dans le *Livre des Héros* et dans les anciens sagas des Scandinaves les noms des principaux personnages des Nibellungs, ainsi que la plupart des faits de nature gigantesque attribués aux héros du Nord, on peut en conclure que les poëtes, quels qu'ils soient, auteurs de cette épopée, ont travaillé sur un sujet tout allemand, et heureusement remis en lumière des richesses nationales que le temps menaçait d'ensevelir dans ses voiles.

Outre ces grandes compositions, la période des *minnesingers* vit paraître une foule d'autres œuvres de genres divers, dont les sujets, sans être de la même originalité, sont moins l'effet d'emprunts faits aux littératures étrangères que celui d'une même domination ou de communs intérêts entre les nations germanique et française. Nous voulons parler de cette foule de poëmes dont Charlemagne et ses douze pairs, le roi Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde sont l'intarissable sujet.

L'influence et le souvenir du vainqueur des Saxons se conserva longtemps en Allemagne, et tout ce qui avait rapport au grand empereur dut avoir le même intérêt pour les peuples soumis que pour les vainqueurs. Plus tard, c'est-à-dire vers le temps des Croisades, des légendes merveilleuses furent rapportées d'Orient au sujet du Saint-Sépulcre et des lieux saints; il en était une entre autres relative au vase sacré dans lequel Notre-Seigneur avait bu avec ses disciples lors de l'institution de l'Eucharistie, et à l'aide duquel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du

Christ expirant sur la croix. On appelait ce vase le *Saint-Graal* ou *sang-réal* (sang-royal).

Le roi Arthur avait institué les chevaliers de la Table-Ronde pour aller à la conquête de ce vase mystérieux, qu'on supposait être encore au pouvoir des Infidèles ; cette tradition était trop poétique pour ne pas s'emparer vivement des esprits, et dès l'an 1180 on trouve un poëme sur ce sujet, écrit en très-vieux langage, intitulé : *le Roi Arthur et la Table-Ronde;* de 1201 à 1225, *Titurel* ou *le Gardien du Saint-Graal*, imitation du provençal, par Wolfram d'Eschenbach; *Parzival,* du même poëte, et d'autres encore.

Toutefois, et quels que fussent les emprunts que les poëtes allemands firent alors aux récits de nos trouvères, aux chants de nos troubadours, ils surent toujours conserver à leurs compositions cette individualité, cette énergie native et le riche merveilleux qui fait du *Titurel,* du *Parzival,* du *Wigamor*, de *Tandarus et Floribel,* des œuvres toutes nouvelles.

Ce temps fut également celui des belles et saintes légendes : on remarque dès l'an 1050, la *Vie de la sainte vierge Marie,* par frère Werner; celle de *saint Ulric, évêque d'Augsbourg* ; l'histoire merveilleuse de sainte Catherine; celle non moins curieuse de sainte Véronique; la *Vie de sainte Marguerite* et sa victoire sur le dragon; les *Aventures des saints Rois Mages;* les souffrances de Notre-Seigneur, complainte sous le titre *du Crucifié.* Plus tard encore, la touchante histoire de la tendre et charitable Elisabeth de Thuringe, couronnée

par l'Église de l'auréole des saints : cette femme au cœur ardent, fondatrice du premier hôpital de Marbourg, où elle soignait elle-même les malades, et qui, dans sa charité ingénieuse, changeait en fleurs les mets qu'on servait sur sa table quand elle les trouvait trop délicats, et les fleurs en pain lorsqu'elle en manquait pour ses pauvres.

N'oublions pas la belle et touchante légende de *saint Georges et la veuve*, dont un poëte allemand moderne, Lamothe-Fouqué, a donné une si gracieuse imitation. En voici un fragment :

Saint Georges, après avoir délivré la fille du roi de Cappadoce des griffes d'un horrible dragon, continue ses courses par le monde pour combattre et convertir les infidèles. Il s'égare dans un désert, et, mourant de faim, et de soif, il aperçoit une chétive cabane près de laquelle est assise une femme en pleurs et qui vient de perdre un enfant nouveau-né. A l'aspect du guerrier inconnu, un saint effroi mêlé de respect saisit la mère, ses pleurs s'arrêtent, elle attache sur le héros un regard où se peint une silencieuse admiration. « Sa main gauche gouverne « du mors le puissant coursier qui le porte et dont la cou- « leur imite celle de la précieuse écume de mer ; sa droite « soutient le blanc étendard traversé d'une croix de pour- « pre qui dans cent combats s'est agité triomphant au- « dessus de sa tête. Le signe sacré devant lequel tout fi- « dèle s'incline brille sur la forte poitrine du chevalier, « et sur son casque la colombe symbolique étend ses ailes « d'or. »

Le guerrier demande à la veuve un peu de pain et d'eau, et celle-ci, oubliant sa douleur, court avec empressement dans sa demeure. Saint Georges alors descend de cheval, il attache l'animal à un poteau qui soutenait le toit de paille de la pauvre cabane, et soudain « voilà qu'une sève nouvelle commence à circuler entre « les fibres desséchées du bois ; l'écorce se gonfle, des « jets souples et frais en sortent, forment des branches « qui, toutes couvertes de jeune feuillage, s'étendent sur « le toit délabré et le dérobent à l'ardeur dévorante du « soleil ; en même temps de joyeux oiseaux voltigent dans « les rameaux en chantant les louanges du Créateur. »

La veuve, témoin de ce prodige, tombe aux genoux du saint, et, soulevant vers lui le corps de son enfant expiré, le conjure d'avoir pitié de la douleur d'une mère. Le saint relève la pauvre femme, il s'incline avec une tendre émotion vers le petit cadavre, il baise ce front déjà glacé par la mort, se recueille en lui-même, et, par l'effet d'une puissante prière, le sang circule de nouveau dans les veines que la vie avait abandonnées, le front de l'enfant se colore, ses yeux se rouvrent au jour, il regarde sa mère... Celle-ci, éperdue, pousse des cris de joie, et, dans les transports de sa reconnaissance, elle veut adorer comme un dieu l'auteur de ce prodige ; mais le pieux guerrier l'arrête, et, en lui annonçant les vérités divines de la religion : « Cet hommage, dit-il, n'est dû « qu'à Dieu qui a fait le ciel et la terre ; je ne suis que « son plus humble serviteur ; reconnais sa puissance, « femme ! c'est lui seul qui te rend ton fils. »

Un des plus féconds et des plus excellents *minnesingers*, celui qui représente comme la dernière fleur de la poésie romantique, fut *maître Conrad de Wurtzbourg*. Il employa toutes les formes poétiques alors connues, et se distingua par un style plein de dignité, par un vif enthousiasme pour tout ce qui est grand, noble et beau et par une tendance vers les considérations morales, qu'il savait traiter sans sécheresse et avec beaucoup de charme. Son hymne en l'honneur de la sainte Vierge est la meilleure ode de ce temps; il l'avait surnommé lui-même *l'ode forgée d'or*.

Maître Gottfried, de Strasbourg, son prédécesseur, ne doit pas être passé sous silence. Il se distingue par l'ordre et la clarté des idées autant que par la délicatesse et la correction de la versification. Il est placé, comme lyrique, au premier rang. Il vivait en 1250; mais les circonstances de sa vie sont peu connues.

Parmi les livres de cette époque on peut citer le *Gestis Romanorum*, recueil de récits, légendes et nouvelles souabes, qui bien qu'écrites en prose ne seront pas surpassées de longtemps sous le rapport du style et de la gracieuse simplicité.

Il ne faut pas confondre ce recueil avec le *Gesta Romanorum* ou le *Livre des sept Sages*, ouvrage du quinzième siècle, et qui contient, outre la vie de quelques Romains célèbres, des récits merveilleux du genre de ceux des Mille et Une Nuits.

Durant toute cette période poétique, où le dialecte souabe devint d'un usage général, la prose fit quelques

progrès, mais non en rapport avec ceux de la poésie: on n'avait alors qu'un obscur pressentiment des beautés du langage; d'ailleurs le goût de la poésie était trop généralement répandu pour que les écrivains eussent l'idée de dépouiller leur style des fleurs dont ils étaient habitués à l'orner : l'histoire, c'est-à-dire les chroniques du pays, les traités sur les sujets les plus graves, tels que le *Livre des Princes*, la *Coutume de Souabe*, celle de *Saxe*, la *Fondation de l'ordre Teutonique*, tout s'écrivait en vers.

Cependant, avec le temps, le dialecte souabe finit par exercer peu à peu une influence favorable sur la prose jusqu'alors trop négligée, et cette influence eût pu être telle que, sans les droits juridiques des villes et des principautés, qui s'exprimaient toujours dans le dialecte de chaque localité, il est vraisemblable que longtemps avant Luther, l'Allemagne eût possédé une langue générale et complète.

Cette ère glorieuse pour la littérature allemande dura autant que la domination de la maison de Souabe, mais après la mort du jeune Conradin, le dernier des Hohenstauffen, en 1268, arriva le déclin de la poésie des *minnesingers*. La cause de cette décadence peut s'attribuer aux bouleversements politiques amenés par l'extinction de cette famille, qui laissait le trône impérial au premier occupant. Après la mort de Frédéric II, les empereurs se succédèrent rapidement l'un à l'autre, et leurs sanglants débats couvrirent l'Allemagne de carnage et de ruines. Cet état violent dura jusqu'en 1273, où Rodolphe

de Hapsbourg, en montant sur le trône, rendit un peu de calme à l'Allemagne ; mais durant ces longues querelles, les mœurs rudes et grossières des camps avaient remplacé la douce urbanité que donnent de joyeux loisirs. Le droit du plus fort l'emportait alors sur le prix du savoir ; les princes et les nobles, sans cesse engagés dans des partis opposés, avaient échangé le luth du trouvère contre la dague du brigand. A la vérité, l'empereur Rodolphe et quelques autres princes essayèrent de rétablir les choses sur l'ancien pied et de rappeler autour d'eux les poëtes et les chanteurs, mais le nombre en était petit ; ceux qui jadis cultivaient librement la gaie science, nobles ou autres, n'étaient plus. Les Croisades, cet aiguillon de l'enthousiasme poétique, avaient cessé, et avec elles le doux commerce des muses étrangères. Le dialecte souabe perdait de plus en plus son empire ; des hommes de basse condition, des artisans qui n'avaient point parlé l'idiome des grands et qui chantaient leurs pensées vulgaires dans leur propre langage, se trouvèrent les seuls poëtes demeurés après la tourmente. Dès lors la noble voix des *minnesingers* cessa de faire entendre ses chants de gloire et d'amour, et la poésie chevaleresque et romantique fit place à la poésie didactique des corporations dites *meistersaengers*.

TROISIÈME PÉRIODE.

Les meistersaengers.

1350 à 1523.

L'institution connue dans l'histoire littéraire allemande sous le nom de corporation des *meistersaengers*, ou maîtres-chanteurs, est un fait digne d'attention. C'était une réunion d'honnêtes artisans, cordonniers, tisserands, forgerons, tailleurs, barbiers, rubricateurs, etc., qui, sous une même bannière, avaient entrepris de continuer la poésie nationale, tombée en désuétude par les malheurs des temps. Ces poëtes populaires ne chantaient que les louanges de Dieu, les devoirs de la morale, ceux de leur état, et savaient parfois raconter dans leurs vers naïfs, mais non sans art et sans énergie, les traits les plus touchants de la Bible et des livres saints. Ils cultivaient la poésie d'après des règles particulières, images de celles qui régissaient leurs corporations. Les règles étaient contenues dans ce qu'ils appelaient la *tabulature* ou *tablature*

sur laquelle toute composition, vers et mélodie, devait être non-seulement combinée, mais encore écrite et chantée. Tout membre de la corporation qui savait par cœur les principes de la *tabulature* et pouvait les démontrer en pleine assemblée, prenait le titre de *compagnon* (schulfreund, *ami de l'école*); celui qui ne la possédait qu'imparfaitement, s'appelait *apprenti* ou *écolier;* enfin celui qui, d'après l'observation rigoureuse de ces règles, était en état de composer un hymne, d'en faire la mélodie et de le chanter, était proclamé *maître*. On appelait *poëtes* ceux qui adaptaient des paroles aux chants déjà connus, et *chanteur*, tout membre de la corporation doué de quelque inspiration musicale, pourvu qu'il sût astreindre celle-ci aux lois inflexibles de la tabulature. Les corporations elles-mêmes prirent le nom de *société*, et les présidents du jury, qui jugeaient les pièces soumises au concours, celui de *critiques* (*merker*, remarqueur).

Les villes qui les premières virent l'établissement des *meistersaengers* furent Mayence, Nuremberg et Strasbourg; plus tard Colmar, Ulm, Augsbourg, Heilbronn les imitèrent; Nuremberg surtout possédait à elle seule deux cent cinquante maîtres-chanteurs, qui, chaque dimanche, se réunissaient et tenaient leurs séances dans le chœur de la cathédrale de Saint-Sébald.

Une tradition douteuse reportait l'origine de ces corporations chantantes au dixième siècle, sous le règne d'Othon Ier, qui avait, disait-on, accordé à la première réunion des maîtres-chanteurs, tenue à Mayence, un écusson surmonté d'une couronne d'or. Un fait plus

certain, c'est que l'empereur Charles IV, en 1378, leur donna des lettres d'affranchissement et de nouvelles armoiries. Le caractère éminent des maîtres-chanteurs était la droiture et la gravité. Leurs œuvres se distinguent surtout par l'exactitude scrupuleuse de la rime et la minutieuse sévérité de la forme; quant à l'inspiration poétique, il n'en faut point chercher dans ces compositions, patientes et en quelque sorte mécaniques, où l'on croit sentir l'action de la lime et du marteau que maniaient leurs rudes auteurs. Si par hasard on y voit briller quelque lueur de ce feu qui fait les poëtes, il ne paraît pas que ce don précieux ait donné plus de relief à l'œuvre de celui qui en était favorisé.

Les principaux *meistersaengers* furent *Henri de Mueglin*, *Conrad Harder*, maître *Altschwert*, maître *Barthel-Regenbogen* le forgeron, et *Muscablut* le tailleur, tous trois de la corporation de Mayence; *Hans Boltz*, né à Worms, barbier et maître-chanteur à Nuremberg. Il écrivit une histoire en vers de la fondation du saint empire romain, et malgré la gravité apparente de son esprit, il fut le premier à introduire les farces licencieuses du carnaval dans le saint domaine de la poésie; *Hans Rosenplut*, peintre d'armoiries, maître-chanteur, et surnommé la *langue sans frein*, imitateur de *Boltz*, fut un des plus célèbres compositeurs de *mascarades*, et se distingua dans ces grossières représentations théâtrales, dont s'amusaient alors le peuple et les grands pendant les *kermesses* ou les fêtes solennelles. L'esprit de *Rosenplut* est mordant, quelquefois un peu lourd;

mais son style énergique convient à la peinture des mœurs rudes et violentes de son époque. Toutefois, le plus célèbre parmi les chantres populaires est le vieux *Hans Sachs* le cordonnier, que l'on peut regarder à juste titre comme le prince des *meistersaengers.*

Hans Sachs naquit, en 1494, à Nuremberg; il apprit le métier de cordonnier. Il fut initié aux mystères de la *tabulature* et de l'art du chanteur, par maître *Nunnenbeck*, chef de la corporation des tisserands. A vingt ans il débuta dans la carrière poétique par une *Ode à la Trinité;* il passa ensuite quelques années à parcourir l'Allemagne comme compagnon de métier; revenu dans sa ville natale, il s'y maria, et bientôt la supériorité de son talent le plaça au premier rang des maîtres-chanteurs de cette époque.

Deux périodes se partagent la poésie de *Hans Sachs :* l'une, consacrée à la vie publique, traite de l'état de l'Église et de l'empire, et il déploie une grande vigueur et une énergie presque sauvage dans la peinture des désordres auxquels l'une et l'autre sont en proie; la seconde, consacrée à la vie privée, décrit avec naïveté et grâce les sentiments intimes, les joies de la famille, les fêtes populaires, les événements de la vie journalière. La sainteté du mariage est fréquemment le sujet de ses chants; souvent aussi la gaieté inspire le poëte, et ses légendes comiques sont des chefs-d'œuvre de naïveté et de bon sens; celle du *Pays de Cocagne* (Schlaraffenland) offre des tableaux pleins de vie et d'animation.

Hans Sachs a été un des poëtes les plus féconds qui

aient jamais existé; le nombre de ses pièces en tout genre se monte à six mille quarante-huit. Il a fait aussi un grand nombre de drames religieux, dont le goût commençait à s'établir en Allemagne. On cite comme l'un des plus curieux, en ce qu'il offre un tableau fidèle de la vie bourgeoise de cette époque, *les Enfants d'Ève*, dont nous donnerons un court extrait :

Adam et Ève, après leur bannissement du jardin de délices, se sont établis dans une contrée peu fertile et qu'Adam est obligé de cultiver à la sueur de son front. Ève y a donné le jour à dix enfants, et, dans un dialogue, les deux époux, toujours tristes et repentants de leur faute, font une vive peinture de leurs maux. Cependant un espoir console Adam : le Seigneur a promis de les visiter, et demain est l'heureux jour si vivement attendu.

« Je viens d'apprendre, dit-il, par Gabriël, notre cé-
« leste ami, que demain le Seigneur descendra chez nous
« pour voir comment va notre ménage et comment nous
« élevons nos enfants. S'il est content de nous sous ce rap-
« port, peut-être nous fera-t-il miséricorde. Ainsi, Ève,
« occupe-toi de laver les enfants, de les habiller, de les
« parer; balaie la maison, jette sur le sol une herbe fraî-
« che, afin qu'elle paraisse propre et bien tenue quand le
« Seigneur y entrera avec ses anges. »

Il demande où sont ses fils aînés. Abel garde les brebis, et cause toutes sortes de satisfactions à sa mère; il est doux, pieux, et quatre de ses frères et sœurs suivent son exemple. Il n'en est pas de même de Caïn : celui-ci court les bois et les champs, ne veut s'astreindre à aucune

règle, et n'aime à rendre service à personne; enfin il a perverti quatre de ses frères, qui l'imitent dans sa turbulence et son insubordination.

On appelle les uns et les autres pour les disposer à la fête du lendemain, et le dialogue qui s'engage entre les deux frères achève de développer leurs caractères.

Cependant le Seigneur arrive comme il l'a promis, accompagné de deux anges. Les cinq petits enfants obéissants d'Ève, ayant Abel à leur tête, sont rangés d'un côté, et les cinq mauvais sujets, avec Caïn pour chef, sont de l'autre. Ève recommande à tous d'être polis envers le Seigneur, de le saluer en ôtant le chapeau, et de lui tendre la main en signe de bienvenue; mais le grossier Caïn lui présente la main gauche.

Dieu examine alors les enfants obéissants; il leur fait réciter leur prière, qui est une paraphrase du *Pater*, les dix commandements et même le *Credo*. Il les interroge sur les articles de la foi, et les enfants répondent comme des théologiens à ses diverses questions. Le Seigneur en témoigne sa satisfaction à Adam. Il veut alors examiner Caïn sur les mêmes sujets, mais le méchant garçon, quoique ayant reçu la même instruction que ses frères, ne sait rien ou récite dans un sens opposé les saints préceptes et la divine prière, et les paroles de bénédiction deviennent des malédictions dans sa bouche impie. Satan, caché derrière les enfants désobéissants, tantôt souffle à ceux-ci des réponses insolentes et brutales, tantôt les fait demeurer muets. *Dathan* ne peut réciter un mot du *Credo; Nabal* n'en sait que le commencement; *Achan*,

qui a du penchant pour le vol, répond avec indifférence sur les vérités morales et religieuses : « Je vois comment est fait le monde, mais je ne sais ce qui s'y passe. Que m'importe tout cela, pourvu que j'aie ce qui me plaît?... » Quant à *Nemrod* l'ambitieux, il répond avec dédain : « Garde ton paradis, Seigneur, mon cœur ne croit qu'à ce que mes yeux voient; je veux avoir l'honneur, les richesses, la puissance; je te laisse le reste. »

Après cet examen, Dieu bénit la race d'Abel et lui prédit qu'elle prospèrera et donnera aux nations des princes, des prélats et des prédicateurs. Il menace Caïn de son courroux, et lui annonce les plus grands malheurs pour l'avenir s'il ne se corrige point. Mais loin d'écouter la divine remontrance, le mécréant s'en va trouver Satan, il se plaint à lui avec amertume de la préférence que Dieu accorde à son frère. Il y a là une fort belle scène, dans laquelle Satan attise de tout son pouvoir la haine envieuse qui dévore le cœur de Caïn; il excite son orgueil en lui rappelant qu'il a sur Abel le droit d'aînesse, et qu'il ne doit pas souffrir qu'on lui ravisse aucun de ses priviléges. C'est dans ces funestes dispositions que Caïn se rend près de son frère. Celui-ci était occupé à offrir un sacrifice au Seigneur; déjà la flamme brillante de l'holocauste s'élevait vers le ciel. Caïn, dans sa jalouse fureur, se précipite sur Abel, le tue et s'enfuit.

La pièce se termine comme elle a commencé, par la réapparition du héraut, qui vient expliquer le mouvement de chaque acte et la moralité du dénouement.

Avant de terminer cet aperçu de l'histoire des *meister-*

saengers, nous devons signaler à l'attention du lecteur une autre corporation littéraire qui marchait alors à côté des maîtres-chanteurs, mais avec un esprit et un but tout différents, c'était la corporation appelée des *spruchsprechers* ou des faiseurs de sentences, titre assez mal justifié, car ceux-ci, véritables improvisateurs, ne se piquaient de suivre dans leurs compositions d'autre guide que leur imagination bouffonne et satirique, et d'autres lois que le caprice ou l'inspiration du moment. C'est à cette faculté d'improviser à volonté sans préparation sur toute espèce de sujet qu'ils devaient aussi le nom de *poëtes de l'étrier*. Ils faisaient partie obligée des noces, des festins, où, pour quelque argent, ils amusaient les convives par leur promptitude à répondre aux défis qui leur étaient portés. Un des plus fameux *spruchsprechers* fut Wilhelm-Weber, qui vivait à Nuremberg en 1450. Voici un petit fragment qui peut donner un exemple de la vivacité railleuse des *poëtes de l'étrier*.

« Quand la Science se présente à la porte du logis, on « dit à la voyageuse : « Le maître est absent! » A la Sa- « gesse : « La porte est close ! » A l'Honneur : « Passe ton « chemin ! » A la Vérité : « Qu'elle attende ! » Quant à l'A- « mour, à la Fidélité, qui logeraient si bien ensemble! « nul n'ose les laisser entrer. Si la Justice et la Droiture « se présentent, elles y trouveront chaînes et verroux. « Mais qu'un seul Écu arrive, toutes les portes grandes et « petites lui sont à l'instant ouvertes ! »

Les maîtres-chanteurs avaient un profond mépris pour les *spruchsprechers*, dont la vie, les chansons souvent

dissolues, et surtout l'esprit vénal blessaient leurs principes austères. Jamais un *meistersaenger* ne reçut d'argent pour prix de ses chants; il aurait cru dégrader le noble et saint caractère de l'art dont il faisait profession, non métier.

Quoique les chants graves et sérieux des *meistersaengers* aient imprimé leur cachet à cette époque, cependant, en parcourant les fastes littéraires de la nation allemande, on retrouve encore de temps à autre quelques souvenirs de l'antique poésie nationale; ce sont de petits poëmes chevaleresques, d'excellentes ballades surtout, de gaies chansons dans lesquelles les joies et les tristesses du cœur, les plaisirs de la chasse, ceux de la table sont célébrés à la manière des *Minnessingers*.

La chronique du Limbourg a conservé un grand nombre de ces poésies; on y trouve aussi l'original d'une chanson souvent imitée par les poëtes de l'Allemagne moderne; elle est de *Jean de Hapsbourg*, et commence ainsi : *Je connais une petite fleur bleue.*

Parmi les chants appelés *Volkslieders* (chants du peuple), on remarque la charmante ballade des *Princes enlevés*, sujet tout national, et qui intéresse particulièrement les deux lignes de la maison actuelle de Saxe.

« Frédéric, électeur de Saxe, n'ayant pas voulu rembourser à Kuntz de Kauffungen une somme de quatre mille florins qu'il en avait reçue pour se racheter des mains de ses ennemis, devint pour le vindicatif chevalier l'objet de la plus violente animosité. Ses menaces audacieuses forcèrent Frédéric à l'exiler de ses États, et

de ce moment Kuntz ne vécut plus que pour la vengancee. Il s'agissait pour lui, non-seulement de blesser l'électeur dans ce qu'il avait de plus cher, mais surtout de lui arracher la forte somme qu'il n'avait pu obtenir de sa générosité. Il le tenta de la sorte :

Profitant de l'absence de Frédéric, qui se trouvait à Leipzig, et aidé d'un ami dévoué, il s'introduisit par une nuit obscure, dans le château d'Altenbourg ; au moyen d'une échelle placée sous la fenêtre, ils pénètrent sans bruit dans la chambre où dormaient les deux fils de Frédéric, éveillent les enfants et font luire à leurs yeux la lame d'un poignard, les menaçant de les égorger s'ils poussent un seul cri ou font la moindre résistance ; les enfants, éperdus, obéissent, se laissent habiller, et leurs ravisseurs les font sortir du château par le chemin périlleux qu'ils avaient suivi eux-mêmes pour s'y introduire. Parvenus dans la forêt avec leur proie, Kuntz et son complice se la partagent ; celui-ci se rendra avec le prince Albert en Franconie ; Kuntz, avec le prince Ernest, se réfugiera dans un château-fort sur les frontières de Saxe. Toutefois, avant de se séparer, les deux amis conviennent que si l'un d'eux venait à être pris, l'autre ne livrerait le précieux otage demeuré entre ses mains que lorsque son ami serait mis en liberté. Kuntz, ayant placé le petit prince sur un cheval, dont il passa la bride à son bras, monta lui-même un coursier rapide, et prit à l'instant la route des frontières.

Vers la fin du jour, et comme ils traversaient une forêt profonde, le jeune prince, épuisé de fatigues, se laissa

tomber de cheval et demeura comme privé de sentiment. Kuntz, pensant que le défaut de nourriture causait cet évanouissement, dont il pouvait résulter pour lui de terribles conséquences, s'empressa de rele er l'enfant, il l'appuya contre un arbre et courut à peu de distance chercher quelques mûres sauvages pour le ranimer et le rafraîchir.

Tandis qu'il était ainsi occupé, un charbonnier vint à passer; le petit prince, qui avait rouvert les yeux, fit un signe à cet homme, lui dit son nom, et le conjura tout bas et les larmes aux yeux de le délivrer des mains de son méchant ravisseur. Kuntz, ayant entendu parler, et voyant le charbonnier arrêté, lui cria avec fureur de passer son chemin s'il tenait à la vie; mais le brave homme, loin de se laisser intimider, appela aussitôt deux de ses compagnons qui travaillaient à peu de distance, et tous ensemble s'approchèrent du chevalier, qui faisait d'inutiles efforts pour sortir du milieu des broussailles, où ses longs éperons le retenaient engagé. Les charbonniers s'en emparèrent, et après l'avoir désarmé, ils le garrottèrent de fortes courroies et le conduisirent, ainsi que le jeune prince, à l'abbaye de Grunhaïn.

L'électeur, auquel on donna avis de cet événement, accourut au monastère, heureux d'avoir retrouvé un de ses fils, mais tremblant pour le sort de son aîné. Il fit publier la promesse d'une récompense de mille florins d'or à qui le lui ramènerait sain et sauf. L'ami auquel Kuntz avait confié le prince Albert, ne garda pas sa promesse. Séduit par l'appât de la riche récompense, il vint lui-

même livrer le prince et recevoir le prix de sa trahison; mais il n'en jouit pas longtemps, car son crime de complicité ayant été reconnu, il fut décapité avec Kuntz de Kauffungen, l'auteur de ce hardi guet-apens. »

Cependant, à mesure que le caractère allemand gagnait en force, en gravité, et que la poésie épique, tombée en désuétude, le cédait à la poésie didactique et satirique, on vit éclore dans le champ poétique, nouvellement cultivé, un nombre prodigieux d'épîtres, de fables, d'épigrammes, d'allégories satiriques qui témoignent du goût que les Allemands avaient alors pour ce genre d'écrit.

Un recueil fort curieux à étudier, comme expression des mœurs et du caractère des quatorzième, quinzième et seizième siècles, est ce qu'on appelait *Priameln*, collection de sentences, proverbes et moralités; ce mot vient de celui de préambule, parce que le poëte plaçait ces distiques et ces quatrains en tête de ce qu'il allait raconter, en manière d'épigraphe ou de moralité. En voici quelques-uns:

« Bien mince est la fidélité, bien grande est la flatterie! La vé-
« rité est prisonnière et la droiture a quitté le monde!

« Sois sage, sois prudent! la voix de l'homme est trompeuse.
« Sois prudent et résigné! le bonheur peut venir demain.

« Dieu avec moi! mon cœur avec toi; Dieu avec nous! dans la
« joie comme dans la peine. »

Après ce recueil, celui intitulé *le Carquois* mérite

d'être cité : c'est une suite de plus de cinq cents sentences, lesquelles pareilles de forme et de rimes, aiguisées par la sagesse et réunies en faisceau dans un même livre, peuvent être considérées comme les flèches d'un carquois; on n'en connaît pas positivement l'auteur.

Sébastian Brand, de Strasbourg, homme d'un prodigieux savoir, se fit aussi une grande réputation par un poëme satirique, intitulé *la Barque des Fous*, vive peinture des vices et des folies de son temps.

Johann de Lichtenberg, ermite de la montagne de ce nom, en Alsace, a fait un ouvrage du même genre, et qui, sous le titre de *Prognostics*, peut avoir fourni à Rabelais l'idée du sien. *Thomas Murner*, franciscain de Strasbourg, couronné poëte à Worms, par Maximilien Ier, ardent antagoniste de Luther, qu'il prit pour but des traits de la satire la plus acérée. Il s'était proposé *Brand* pour modèle, et l'a surpassé en vigueur et en spirituelle colère contre l'influence croissante du moine de Vittemberg. On ne peut oublier, parmi ces noms, celui de *Reinecke Fuch's*; sous ce nom se cachait *Henri de Alkmar*, d'abord professeur de droit et conseiller à la cour d'un duc de Gueldres, et ensuite gouverneur de René II, duc de Lorraine, qui se l'attacha lorsqu'il épousa la princesse Philippe de Gueldres. *Alkmar* avait été disgracié par son premier souverain, et pour s'en venger, il composa un poëme satirique, intitulé *Maître Renard*, où le duc de Gueldres, ainsi que toute sa cour, était tourné en ridicule; ce sujet avait déjà été traité dans les fabliaux antérieurs au temps de Charle-

magne. Les Français s'emparèrent de ce récit et en firent le célèbre roman du *Renard*. L'œuvre de *Alkmar*, qui se divise en quatre livres et en douze chants, offre la peinture piquante et hardie d'une cour dont le souverain, livré aux insidieux conseils d'un méchant favori, consomme la perte de son royaume. Dans ce poëme, les personnages parlent et agissent sous le nom de divers animaux. *Maître Renard* y joue le principal rôle, c'est la meilleure production poétique de ce temps, et l'esprit satirique n'a peut-être jamais mieux rencontré.

Un autre conte aussi populaire est celui de *Tyl Eulenspiegel*, dont nous avons fait *Ue l'espiégle;* car, comme *le Renard*, il a été traduit en français, en latin, en flamand. On l'attribue à *Thomas Murner*.

Si à cet aperçu des différents genres de poésie que l'Allemagne a cultivés durant cette période, on joint celui des chants de guerre composés par les Suisses lors des grandes victoires qui assurèrent leur liberté, on aura le tableau succinct de la littérature allemande depuis son origine jusqu'au seizième siècle, avec lequel commence une ère nouvelle. Toutefois il paraît que le règne de ces chants guerriers fut de courte durée, et, dus à des circonstances d'un intérêt temporaire, ils finirent avec elles. Les savants, d'ailleurs, méprisaient ce genre de poésie, qu'ils trouvaient trop en dehors des règles de chant adoptées, et le nom des auteurs de celles qui sont parvenues jusqu'à nous n'est pas toujours connu. On signale pourtant ceux de *Peter Suchenwirth*, qui tenta, à la fin du quatorzième siècle, de réveiller la harpe depuis si long-

temps muette des *minnesingers*, et chanta la victoire remportée par les Suisses à Sempach ; *Halb Sutler* chanta celle de Naefels; *Hans Auer* et *Anton Steinhauser* célébrèrent les batailles de Granson et de Morat; mais le plus célèbre de ces poëtes guerriers, celui qu'on s'accorde à regarder comme le Tyrthée de l'Allemagne, est *Veit Weber*, né à Fribourg, en Brisgau qui combattit, avec les Suisses, Charles le Téméraire, et qui, animé d'un saint zèle pour la liberté, composa sur cette guerre célèbre des chants encore admirés aujourd'hui (on les a publiés à Fribourg en 1819). Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ces généreux efforts d'une nation sœur, voisine et amie, pour secouer le joug de ses oppresseurs, tout en intéressant l'esprit public en Allemagne, excitèrent peu le génie poétique de ses chanteurs. La noblesse, qui jadis jouissait de la double prérogative de faire et de chanter la guerre, avait perdu son influence. La bourgeoisie des villes, en s'élevant progressivement vers un état de plus en plus florissant, était tout entière aux intérêts du moment; l'invention de l'imprimerie surtout, en mettant en lumière le trésor des connaissances humaines, jusqu'alors inaccessibles au plus grand nombre, exerça une immense influence sur les esprits, et les nombreuses Universités de Prague, Vienne, Heidelberg, Cologne, Erfurt, Leipzig, Wurzbourg, fondées dans l'espace de moins de cinquante ans, attestent avec quelle rapidité le goût de l'érudition s'était propagé en Allemagne. Les savants, il est vrai, n'écrivaient qu'en latin. La théologie, la jurisprudence, la médecine et la philosophie

étaient les seules sciences qui leur parussent dignes d'être cultivées, et plus tard l'étude des anciens, introduite par des hommes tels que *Wimpfeling*, *Rud-Agricola*, *Kour Celtes*, *J. Neuchlin* et d'autres, fut encore un obstacle à tout retour vers la poésie nationale.

La prose, durant cette période de transition, fit quelques progrès en raison même de la décadence de la poésie. On commençait à sentir la nécessité de s'exprimer avec clarté, avec précision dans la langue maternelle, jusqu'alors trop dédaignée; mais la situation politique de l'Allemagne ne laissait à l'éloquence proprement dite d'autre champ que la chaire; aussi les écrivains religieux se trouvèrent-ils à la tête de ce mouvement. On place au premier rang *Johann Tauler*, né à Strasbourg, moine de Saint-Dominique et grand théologien, qui, par ses prédications et sa doctrine de *la Religion du cœur*, exerça une réelle influence sur son époque. Il s'attacha un grand nombre de disciples, lesquels formèrent une des premières associations littéraires allemandes sous le titre de *Confrérie de la Sagesse éternelle*. Maître *Ekkart*, *Otto de Passau* et *Henri de Nordlingue* en furent les principaux membres. *Tauler* écrivait ses sermons en latin, suivant l'usage des savants ses confrères; mais ses disciples les traduisaient en langue vulgaire sous sa direction, et ces écrits ne contribuèrent pas médiocrement aux progrès de la prose allemande. *Johann Geiler de Kaisersberg* jouit aussi d'une grande réputation comme prédicateur à Strasbourg; son style est fleuri, abondant en images, quelquefois burlesque, âpre souvent, mais toujours plein de puissance et de conviction.

La prose didactique et historique se ressentit des améliorations apportées au langage vulgaire. Des écrivains tels que *J. Rothe*, auteur de la chronique de Thuringe; *Diebald*, qui a écrit la guerre de Bourgogne, à laquelle il avait pris une part active; *Johann Gansbeim*, patient collecteur de la curieuse chronique du Limbourg, et d'autres, renonçant à l'ancienne manière d'écrire l'histoire, commençaient à donner à ce genre le caractère de simplicité qui lui est propre. Quoique dans le résultat de tant d'efforts divers et en raison du mélange trop longtemps toléré des divers dialectes provinciaux, il n'y eût pas encore une véritable prose allemande, cependant on travaillait de toutes parts et avec ardeur à la réhabilitation du haut-allemand, à la reconstruction définitive d'une langue nationale, œuvre que Luther était destiné à accomplir.

DEUXIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE NOUVELLE.

DEPUIS LA PROPAGATION DU DIALECTE, DIT HAUT-ALLEMAND, PAR LUTHER, JUSQU'A LA PREMIÈRE RÉFORMATION DE LA LITTÉRATURE, OU LUTTE DES ÉCOLES SAXONNE ET HELVÉTIQUE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Luther, ou passage de l'ancienne littérature à la nouvelle.

1523 à 1624.

La seconde époque de l'histoire littéraire d'Allemagne, ou plutôt cette histoire elle-même commence avec le seizième siècle, où Luther, par sa traduction de la Bible, remit en lumière l'ancien idiome appelé *haut-allemand*, c'est-à-dire l'idiome saxon tel qu'il existait dans les chartes

et les actes de la chancellerie, mais ennobli, épuré, et auquel le talent du traducteur sut communiquer une souplesse, une sonorité, une douceur jusqu'alors inconnues aux langues teutonnes. Cette traduction se répandit rapidement et porta dans toutes les classes le goût de la langue nationale.

La première partie de cette période comprend le temps de la réformation, dont les commencements, toutefois, furent moins favorables que nuisibles à la littérature, c'est-à-dire à la poésie. La prose seule fit de notables progrès.

Les causes qui depuis le quatorzième siècle avaient contribué à comprimer l'enthousiasme poétique en Allemagne duraient encore, et les monuments littéraires des temps qui suivirent représentent, à l'exception des chants religieux, plutôt le dépérissement de l'ancienne littérature que l'épanouissement de la nouvelle. La réformation, en achevant de diviser l'Allemagne qui déjà depuis longtemps n'avait plus d'unité politique, éteignit presque ce qui lui restait encore d'esprit national. Les querelles théologiques portèrent toute l'activité des esprits vers les connaissances historiques, archéologiques et philologiques qui pouvaient fournir des armes pour ou contre le protestantisme, lequel, basé sur l'esprit de recherche et la liberté d'examen, tendait plutôt à ramener les formes bizarres de l'argutie scolastique qu'à exercer une saine influence sur l'esprit littéraire. D'un autre côté les hommes supérieurs de cette époque, tels qu'*Érasme*, *Mélanchton*, *Camerarius* et d'autres, tenaient en trop haute

estime les langues grecque et latine, qui leur étaient familières, pour consentir à se servir dans leurs écrits d'un idiome moins parfait. Les poëtes eux-mêmes, formés par l'étude des classiques de Rome et d'Athènes, imitaient les œuvres de ces langues antiques qui les avaient charmés; enfin l'établissement successif de nouveaux gymnases et d'universités savantes, dont les doctes professeurs n'enseignaient que la poésie et l'éloquence latines, tout concourut à maintenir l'esprit de ce siècle, épris de la science, dans cette voie classique, mais peu nationale.

En jetant un coup d'œil rapide sur les diverses branches de la littérature de ce temps, on voit que la poésie lyrique conserve à peu près la forme que lui avait imprimée le siècle précédent. On continua à rimer des sujets religieux dans le goût méthodique des maîtres-chanteurs. L'art fut sacrifié à la théologie, et l'on s'adonna avec un zèle remarquable à la composition des poésies mystiques, pour remplacer les chants profanes tombés alors dans une sorte de mépris. Ce genre de poésie convenait d'autant plus au peuple allemand, qu'il trouvait de la sorte à satisfaire à la fois son goût naturel pour le chant et sa ferveur religieuse; la plupart des chants d'église en usage aujourd'hui dans les contrées allemandes datent de cette époque, et le nombre en est prodigieux.

La poésie épique offre, comme dans la période précédente, quelques romances et ballades, quelques chroniques rimées de *Ludwig d'Anhalt*, Louis V de Brunswick, électeur palatin, *Freydang*, *Aberlin*, etc. Quant à l'épopée proprement dite, elle n'existait plus, du moins

dans la langue allemande, car plus d'un érudit d'alors fit en latin de laborieux essais qui n'aboutirent qu'à de lourdes imitations des classiques. En revanche on cultiva fort ce que les Allemands appellent *schwaenk*, conte facétieux, satirique et quelque peu grivois, comme pour se délasser du sérieux des anciennes épopées.

Le genre dramatique n'offre que de grossiers essais. On cherchait à imiter les anciens, mais dans la forme seulement, sans s'occuper de l'étude des caractères, et la plupart de ces essais dégénéraient en farces populaires, où un valet niais, le *Hanswürst* (Jean Boudin), espèce de paillasse, personnage indispensable, même dans les pièces sérieuses, jouait le rôle principal.

Les auteurs de ce qu'on appelait alors *tragédies*, empruntaient leurs sujets tantôt au christianisme, tantôt à la mythologie. On compte plus de quarante de ces poëtes dramatiques, dont *Hans Sachs* est encore le coryphée. A côté d'eux s'élevait le théâtre populaire, ou spectacle en plein vent, dont les productions l'emportaient souvent par la verve et la spontanéité sur des œuvres plus savantes ou plus régulières.

La prose allemande, dont nous avons déjà constaté les progrès, continuait à s'épurer au feu des luttes religieuses; le schisme, en affligeant l'Église, profitait à la langue qui y gagnait cette précision dans les mots, cette clarté dans la phrase, nécessaires à l'argumentation théologique, où rien de vague ne peut subsister (1). Il n'en

(1) Il est à remarquer que c'est aussi à une polémique religieuse que nous devons l'ouvrage qui a fixé la prose française : *Les Provinciales*.

fut pas de même pour l'art oratoire; après la mort de Luther, les prédicateurs protestants négligèrent dans leurs sermons la vigueur et la simplicité du style et y substituèrent trop souvent une sèche et puérile érudition ou une polémique violente et déclamatoire.

Parmi le grand nombre d'écrivains de différents genres qui appartiennent à cette première ère de la renaissance de la langue nationale, nous citerons le nom de *Albert Durer*, qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer au milieu des illustrations littéraires; ce célèbre peintre, statuaire, architecte et graveur, né à Nuremberg, en 1475, avait étudié la poésie sous *maître Wolhgemuth*. Il fit plusieurs voyages en Allemagne et en Hollande où il se lia avec Lucas de Leyde. A son retour, il fut nommé peintre de la cour par l'empereur Maximilien. Il est auteur d'ouvrages sur la géométrie, sur la défense des places-fortes et d'un traité fort estimé sur les proportions du corps humain. Il a laissé aussi un journal de ses voyages, dans lequel se trouvent des poésies et des lettres fort curieuses. *Albert Durer* mérite d'ouvrir cette série d'écrivains éminents, comme le premier qui ait fait parler à l'idiome national la langue des beaux-arts avec une correction élégante qu'on ne peut comparer qu'aux traits purs de son crayon.

Le nom de *Sébastien Munster*, ce docte et laborieux écrivain surnommé le Strabon de l'Allemagne, vient ensuite. *Munster*, né à Ingelheim, en 1489, était un homme simple, d'une grande candeur et tout à fait le type des savants du moyen âge. Il est auteur d'une gram-

maire et d'un dictionnaire hébreux et du curieux ouvrage intitulé *Cosmographie*, dans lequel se trouve réuni tout ce que les Allemands possédaient alors de connaissances historiques et géographiques; c'est, quant au style surtout, l'un des livres les plus estimés de ce siècle.

Un nom qu'avec surprise peut-être on trouvera dans les fastes littéraires de cette époque, est celui de *Goetz de Berlichingen*, le brave chevalier à la main de fer, ce dernier modèle des héros du moyen âge et que Goëthe a revêtu d'un si poétique éclat. Comme il avait été privé d'une main dans une bataille contre le duc de Bavière, un forgeron habile lui en fit une d'acier, avec laquelle il maniait encore vigoureusement son épée à deux tranchants. Il a écrit sa propre biographie, et c'est dans ces mémoires, qui sont un tableau vivant des mœurs et de l'esprit de cette époque, que Goëthe a puisé des couleurs pour peindre ce grand et naïf caractère. *Goetz de Berlichingen* mourut dans son château du Jaxthausen, en 1562.

En continuant cette nomenclature, nous ferons remarquer *Georges Schnitter* qui, suivant la coutume des savants de cette docte époque, latinisa son nom qui signifie *moissonneur*, et le changea en celui d'Agricola. *Schnitter*, nommé professeur à Wittenberg, écrivit un traité sur l'histoire naturelle, et le premier fraya le chemin aux modernes dans cette partie des sciences encore peu connue. Il a aussi écrit plusieurs recueils de proverbes et dictons populaires avec des commentaires très-curieux. Les ouvrages de *Schnitter* sont écrits dans un style très-classique pour son époque.

Conrad Gesner, grand historien, né à Zurich, en 1516, plus connu comme médecin et botaniste; c'est le Pline de l'Allemagne. Il a rendu de grands services à la science en fixant la nomenclature de l'histoire naturelle jusque-là vague ou arbitraire.

Burkard Waldis, né à Altendorf, vers 1504, le meilleur fabuliste de son temps, et qui le premier a traduit les fables d'Ésope. Il a publié également cent trente fables et contes dans lesquels brille une naïveté gracieuse et qui ne manque pas de finesse.

George Rollenhagen, auteur d'un poëme burlesque, imité de celui d'Homère, sur la guerre des grenouilles et des rats, et qui étincelle d'esprit, de malice et de gaieté. *Rollenhagen* était né à Bernau, en 1542.

Jacob Ayrer, fils d'un marchand de fer et né à Lubeck, contemporain de Rollenhagen, se distingua dans le genre dramatique. Il a composé plus de cinquante pièces de théâtre et autant de *mascarades*, espèce de farces qui se jouaient pendant le carnaval; Ayrer, doué d'une imagination vive et féconde, d'un esprit fin et caustique, réussissait surtout dans la comédie, et l'intrigue de quelques-unes de ses pièces est encore regardée comme un modèle. Il est l'inventeur de l'opéra allemand, c'est-à-dire de la poésie dramatique chantée et accompagnée du son des instruments. N'oublions pas, pour clore ici cette liste de noms, celui de *Huldric Wolgemut*, pseudonyme d'un maître-chanteur de Nuremberg, lequel, pour se délasser des entraves de la tablature et de la poésie des cordonniers, a publié un gai recueil de

fables, de contes et de *folâtreries* d'un assez bon goût, mais fort en opposition avec la gravité habituelle de ses doctes confrères.

A la suite de ces auteurs dont les écrits ont aidé aux progrès de la langue ou de la littérature allemande, n'oublions pas celui d'un pauvre cordonnier de Gœrlitz, nommé *J. Bœhme*, né à Altseidenberg, en 1575. *Bœhme*, pendant plusieurs années, parcourut l'Allemagne en exerçant à la fois son humble état et le talent poétique dont l'avait doué la nature. Fixé enfin à Gœrlitz, il écrivit le livre célèbre intitulé *l'Aurore*, dans lequel il recherche les voies qui peuvent le plus sûrement conduire l'homme à Dieu. Nous n'en parlons que pour signaler le mérite que les critiques allemands reconnaissent à *Jacob Bœhme* d'avoir en quelque sorte créé une langue particulière pour décrire les sentiments intimes et profonds d'une âme pieuse et tendre.

Outre les œuvres sérieuses signalées dans ce court aperçu, on remarque dans les productions littéraires de la fin de cette période, un assez grand nombre de chants populaires, qui se distinguent éminemment des œuvres compassées des maîtres-chanteurs, par la liberté, la vivacité, le mouvement, et qui les surpassent surtout en mérite poétique. Après la guerre de trente ans, le goût pour la poésie mystique s'éteignit peu à peu; ce fut alors qu'on vit paraître les chansons joviales du *Buveur*, du *Chasseur*, du *Cavalier*, du *Compagnon de métier*, et cette foule de ballades populaires à l'aide desquelles le peuple cherchait à soutenir le poids de la vie et à sortir

des ornières où l'école des *meistersaengers* avait si longtemps retenu la muse nationale.

Une espèce de poésie satirique, particulière à ce temps, était aussi ce qu'on appelait *flambes* ou *brandons*, parce qu'on allait les chanter la nuit, devant les maisons, à la lueur des flambeaux.

Dès la seconde moitié du seizième siècle, on imprimait sur des feuilles volantes des chansons de tout genre, qui se vendaient pour quelques *creutzers*, ou que des musiciens publiaient, accompagnées de mélodies nouvelles; ces recueils prenaient alors le nom de *balletti*, *gaillardes*, et autres, empruntés aux danses à la mode. Quant aux romans et contes populaires, on continua pendant cette période à défricher avec ardeur le champ des anciennes légendes chevaleresques; on imprima les plus récentes dans un langage rajeuni, et l'on réunit en collections ces précieux témoignages de l'esprit poétique des temps passés. Ils perdirent toutefois quelque chose à ces translations. On cite comme les plus curieux : *Sérieux et Gaieté*, par *Johann Paul; le Roi des Aulnes*, tradition tout à fait allemande, et qui avait déjà été traitée au siècle précédent dans l'ouvrage connu sous le titre de *Theuerdanck*, par *Pfinzing*, secrétaire de l'empereur Maximilien; *le rusé et joyeux Soldat* et *l'Étudiant malheureux*, deux contes populaires, source et origine de tous ceux qui se font encore aujourd'hui en Allemagne sur ces deux professions; *le Jardin de société*, ouvrage dans le genre du *Décaméron*, par *Janus Frey*, qui avait été médecin de la reine Catherine de Médicis; *Pierre Lewe de Halle*,

surnommé le lion à cause de sa force prodigieuse, roman populaire rimé et composé par *Jason Weidmann*, qui, né à Halle, prit plaisir à célébrer le héros de son pays; enfin *les Courses du Juif éternel voyageant incessamment par le monde;* cette relation appartient évidemment au seizième siècle, quoique le sujet ait déjà été signalé au treizième par *Matthieu Paris* dans les grandes chroniques, où il est dit que ce Juif se nommait *Kartaphilus.* Du reste, l'existence de cet être mystérieux était alors tellement admise en fait, que le supérieur général d'un couvent de Schleswig, *Paul d'Eitzen*, prétendait l'avoir vu à Hambourg en 1547, et jusqu'au dix-huitième siècle on publia des dissertations pour constater la vérité de cette croyance populaire.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Opitz, ou l'École silésienne.

1624 à 1670.

Cependant, vers la fin de la précédente période, les circonstances politiques s'étaient tristement aggravées. Les guerres de religion, dans lesquelles Allemands contre Allemands combattaient avec la plus déplorable animosité, avaient éclaté dans toute leur fureur; la misère générale que ces guerres répandirent sur toute l'Allemagne et surtout l'ébranlement du bien-être social de la classe bourgeoise, suite naturelle de ces calamités, durent nécessairement arrêter le développement d'une vie intellectuelle, dont le réveil commençait à peine. Toutefois, c'est un fait très-remarquable dans l'histoire littéraire qui nous occupe de voir au milieu de cette terrible guerre de trente ans surgir une fleur nouvelle sur le sol bouleversé de la littérature allemande.

La Silésie, préservée plus que les autres provinces de

l'Allemagne des désastres de la guerre, devint l'asile et comme la patrie adoptive d'une nouvelle école littéraire, dont le fondateur, *Martin Opitz*, est considéré par les critiques comme le Malherbe de sa patrie et le restaurateur de la poésie allemande. Homme d'un grand talent, plein de connaissances, formé par l'étude des anciens, par ses voyages, par une riche expérience, familier avec tout ce que les littératures française et hollandaise avaient alors d'excellent, il ne manquait à Opitz que les ressources d'une imagination créatrice pour rendre à la poésie son premier éclat, obscurci par des siècles de décadence. Mais, par malheur, la nouvelle école se montra dépourvue de toute originalité et n'offrit que la contre-épreuve des poésies françaises et hollandaises de cette époque. Par suite de cet esprit d'imitation, on s'appliqua surtout à *purger*, comme on disait alors, la littérature nationale de tout ce qui lui restait encore de romantique et de chevaleresque, pour lui donner l'empreinte moderne et classique. On tenta des imitations des chefs-d'œuvre antiques, à la vérité sans puiser dans cette étude le sentiment profond de poésie ni la grâce élégante qui fait le charme de ces admirables créations, mais seulement une certaine régularité matérielle et tout extérieure que l'on regarda dès lors comme le signe certain du plus pur *classicisme*. L'imitation servile des modèles français fut cause que, durant cette période et une partie de la suivante, le vers alexandrin régna sans partage.

Toutefois ces études faites sous l'influence d'Opitz ne furent pas inutiles pour épurer, assouplir, anoblir de

plus en plus la langue vulgaire. Une circonstance qui concourut efficacement à ce progrès fut l'établissement de sociétés littéraires pour qui la perfection de la langue et de la poésie était l'objet de communs efforts, entreprise qui eût dépassé les forces d'un homme isolé. La première de ces associations fut fondée à Weimar en 1647 sous le titre de la *Fructueuse Palme couronnée*, par les princes *Louis* et *Jean-Casimir d'Anhalt*, les trois ducs de Weimar *Ernest*, *Frédéric* et *Wilhem*, et plusieurs autres chefs de nobles familles. Ce fut sans doute à ces goûts intelligents, aux studieux penchants de ses princes que Weimar dut dès l'origine cet esprit éminemment poétique qui, dans le siècle dernier, lui valut le nom d'Athènes de l'Allemagne. L'époque de la réception y marquait le rang ; chacun des membres prenait un surnom académique et un emblème tiré du règne végétal, lesquels ne semblaient pas toujours très-bien choisis, mais plutôt pris au hasard ou en se jouant. Ainsi Louis d'Anhalt s'appelait *le Nourrisseur*, et avait pour symbole un pain de froment ; son frère Georges se nommait *l'Odorant*, et la fleur de muguet était son emblème ; Opitz était *le Couronné*, Zesen *le Bien-Assis*, Logau *le Diminué*. Il y avait aussi *l'Avorton*, *le Fricassé*, *le Gras*, *le Voleur*, *le Libertin*, et d'autres non moins bizarres. Cette société cessa vers 1680, mais d'autres s'étaient organisées sur le même modèle, telles que celles des *Sapins* et l'ordre de la *Rose*, où, à l'imitation des jeux floraux de la Provence, on distribuait des roses, des lis et des œillets ; l'ordre des *Fleurs couronnées*, celui des *Bergers de*

Pegnitz, qui, outre les poëtes, admettait les savants parmi ses membres, pourvu qu'ils prissent un nom de bergers; enfin l'ordre du *Cygne de l'Elbe*, fondé par *Johann Rist*, du Holstein, en 1660.

Si cette période ne se distingua par aucune œuvre vraiment originale, si la poésie épique y fut comme nulle, la poésie lyrique cependant, divisée en deux genres, le genre religieux et le genre profane, se présente avec plus d'avantage, surtout dans le premier, auquel les préoccupations de l'époque donnaient un intérêt plus vif. Dans le second genre, on retrouve de temps à autre l'accent des anciens chants populaires, mais plus souvent encore un écho affaibli des muses grecques et latines. En même temps une partie des poëtes nationaux commençaient à prendre goût aux fantaisies pastorales des poëtes italiens et espagnols. Le genre didactique fut cependant cultivé de préférence par *Opitz*, et après lui, avec non moins de succès, par *G. Rud. Weckherlin*, *Harsdarffer*, *Meyer* et *Barth*. La satire, l'épigramme et l'épître trouvèrent aussi de spirituels interprètes. La poésie dramatique ne fut pas non plus négligée; toutefois, comme la scène n'avait connu dès son origine aucune règle précise, les auteurs dramatiques flottaient encore indécis d'un modèle à l'autre; d'ailleurs il n'existait point encore de théâtre national. Des comédiens venus d'Angleterre ou des Pays-Bas accoutumèrent le public à de grossiers jeux de scènes qui contribuèrent encore à pervertir le goût. *Opitz* tenta d'être le réformateur de l'art dramatique, mais étranger à son génie, il se contenta de traduire les an-

ciens et de les accommoder à la manière italienne. La prédilection du peuple pour les anciennes farces se soutint jusqu'à *André Griphius*, que l'on doit considérer comme le père du drame allemand.

Quelques détails sur les principaux poëtes de ce temps, amis et compagnons d'Opitz, et de courts fragments de leurs écrits compléteront le tableau littéraire de cette période.

Pour suivre l'ordre chronologique, nous commencerons cette revue par *Georges Rodolphe Weckherlin*, qui, sans précéder Opitz dans la carrière que celui-ci a ouverte, lui a toutefois prêté un généreux appui. Weckherlin, né à Stuttgard en 1584, devint secrétaire intime du duc de Wirtemberg, et fut envoyé en Angleterre comme secrétaire d'ambassade. C'était une tête poétique, il avait de l'imagination, un sentiment délicat; mais ses contemporains reprochaient l'incorrection à son style et la négligence à ses rimes. Il a composé des chants guerriers pleins de verve et d'âpreté, des odes sacrées, des pastorales, des sonnets et des épigrammes. Un morceau souvent cité est celui qui a pour titre *les Démentis;* en voici quelques strophes :

Va par l'univers, ô mon âme! va voir l'ingratitude des mortels; dis à tous leurs défauts; la vérité elle-même t'assistera, et si le monde de sa voix polie et flatteuse te dit : Tu es dans l'erreur! réponds hardiment : Vous mentez!

. . . . . .

. . . . . .

Dis à la faveur qu'elle est pleine de tromperie ; dis à la fortune qu'elle est complétement aveugle ; dis à la richesse, qu'elle n'a jamais assez; dis à la science qu'elle n'a rien de solide, et si quelqu'un te répond : Tu es dans l'erreur ! dis fermement : Vous mentez !

Dis à la valeur qu'elle est rarement compatissante; dis à l'amitié qu'elle n'a guère souci des amis malheureux; dis à la justice qu'elle est captive et cachée; et si elles répondent : Tu es dans l'erreur! dis sans hésiter : Vous mentez !

. . . . . .

Enfin, dis à la vertu, si tu la rencontres, qu'on la néglige et la dédaigne ; et si, confuse et rougissante, elle te dit : Tu es dans l'erreur! oh ! alors, dis en assurance : Vous mentez.

Un sonnet dédié à l'Allemagne donnera une idée du patriotique enthousiasme de *Weckherlin :*

Brise le joug pesant qui t'accable, Allemagne ! réveille-toi, reprends courage, consulte ton noble cœur, résiste à la fureur qui t'opprime, et veut étouffer la liberté par tes propres efforts ! Éteins cet embrasement qui te dévore, non par tes sueurs, mais par le sang de tes ennemis. Fie-toi à Dieu, et obéis aux princes que sa main puissante soutient, comme tu le désires, pour la consolation des justes et la punition des traîtres ; bannis toute crainte, et bientôt Dieu montrera, à l'univers entier, que le parjure et l'orgueil de tes ennemis n'ont engendré pour eux que honte et ignominie. »

Martin Opitz, né à Bunzlau en Silésie, en 1597, après avoir fait ses études à Heidelberg et Strasbourg, visita successivement Vienne, Paris et la Hollande, où il se lia avec tous les savants de l'époque. Son goût pour la

poésie allemande le rappela dans son pays et lui fit refuser toutes les places que les princes d'Allemagne lui offraient pour l'attacher à leurs cours. Nommé professeur à l'université de Weissembourg, et bientôt après conseiller à la cour du duc de Liegnitz, il fut couronné poëte et anobli par Ferdinand II en 1628, et mourut à Dantzik comme secrétaire et historiographe du roi de Pologne.

Le titre de père et restaurateur de la poésie allemande, accordé à *Martin Opitz* de son vivant, lui est dû pour avoir, comme Malherbe en France, fixé la prosodie de la langue poétique.

Son mérite littéraire est supérieur à celui de tous ses contemporains, et ses écrits se distinguent par l'énergie de la pensée, la finesse des aperçus et l'originalité du style. Son recueil intitulé : *Consolations pendant les malheurs de la guerre*, en offre des exemples :

De l'oisiveté naît la sécurité, et avec le temps d'une trop grande sécurité, naît la servitude. La liberté veut être pressée et défendue, de même que le sein de la terre n'est fécond que lorsqu'il est ouvert par le soc de la charrue; elle veut de la résistance; sa vie est un glaive dans une main guerrière. Elle ne boit pas le lait d'une mère; il faut du sang pour la nourrir; il ne lui faut ni plaintes ni larmes d'enfant, il lui faut un bras fort. Dieu aide celui qui l'invoque et se défend en homme libre. La vertu ne se repose pas sur un lit moelleux; le cri rauque de la guerre, les timbales, les trompettes, l'aspect de l'ennemi, la fureur, le sang, couleur de feu, voilà son aiguillon, voilà ce qui l'encourage.

Les images gracieuses et mélancoliques ne sont pas

moins familières à la muse d'Opitz que les lugubres tableaux inspirés par la vue des fléaux que la guerre amène à sa suite.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

De même que, pendant l'été, tout verdoie et se réjouit, quand on voit la forêt, la montagne et la plaine se rajeunir, le tendre lis efface par sa blancheur toutes les autres fleurs du vallon; les abeilles s'abattent sur lui en groupes nombreux et sucent avidement le miel savoureux que renferme son calice; le lis relève sa tête; sa robe surpasse en finesse celle de toutes les autres fleurs; son parfum charme les cœurs et réjouit les sens. On ne peut s'empêcher de l'aimer, de le chérir. Soudain arrive l'aquilon glacé, il traverse la plaine, siffle, hurle, crie, mugit, et renverse le lis avec furie; sa cruauté n'est apaisée ni par les formes délicates de la fleur, ni par ses doux parfums. La prairie pleure son plus bel ornement; les fleurs, ses compagnes, gémissent; les abeilles, tristes et désolées, voltigent çà et là. O lis éclatant de blancheur! miroir de toutes les vertus! dans la fleur de ton âge, dans la verdeur de la jeunesse, la cruelle mort abrége ta vie déjà si rapide, et t'entraîne hors de ce monde dans la tombe.

Simon Dasch, élève d'Opitz, suivit les traces de son maître, mais avec plus d'imagination; il sut donner plus de correction encore à ses productions. Il a fait des chants religieux fort estimés et un recueil de poésies intitulé *le Passe-Temps agréable*. En voici un morceau :

LES OISEAUX.

Le plaisir m'entraîne dans les bois où les chants des oiseaux font retentir les airs.

Continuez, fils du plaisir, citoyens du bocage, continuez, peuple libre, vos chants mélodieux.

Vous vivez sans souci, vous célébrez la bonté du Créateur depuis l'aurore jusque bien avant dans la nuit.

Vous façonnez des nids charmants pour loger vos petits; vous n'êtes étrangers nulle part, et votre table est toujours mise.

Pour avoir des trésors, vous ne bravez pas la haine, les travaux, les combats; le bosquet est votre paradis, les plumes sont votre parure.

Plût à Dieu que notre innocence fût égale à la vôtre : tourmentés que nous sommes par mille désirs inquiets.

Quel homme se fonde autant que vous, sur Dieu qui a créé le monde et dispense à tous ses bienfaits!

Ni les richesses, ni les trésors ne peuvent nous rassasier, et pour de l'argent souvent nous courons aux enfers.

O tendres oiseaux! que ne sommes-nous fidèles à Dieu, que n'apprenons-nous de vous à bien vivre, petit peuple ailé!

Le coryphée des chants religieux de cette époque fut *Paul Gerhard*, né à Græfenhein, en 1606. D'abord prieur de Mittenwald et diacre de l'église de Saint-Nico-

las, à Berlin, il perdit cette place pour s'être opposé à un édit religieux de l'électeur, et se rendit en Saxe. Pendant la route, il composa un cantique encore célèbre en Allemagne.

CONFIANCE EN DIEU.

Confie tes joies et tout ce qui afflige ton cœur aux soins de celui qui gouverne le ciel et la terre, qui dirige et modère le vol des nuages, de l'air et des vents; il trouvera un chemin que tu pourras suivre.

Fie-toi au Seigneur, regarde ses œuvres, si tu veux que les tiennes subsistent; avec des soucis, des chagrins, des tourments égoïstes, on n'obtient rien de Dieu, il faut qu'on le prie.

Ta grâce, ta bonté éternelle, ô notre Père! sait et voit ce qui est utile ou non à la race mortelle; ce que tu as décidé, tu l'effectues. O Dieu puissant! tu fais vivre et durer ce qui plaît à ta volonté.

. . . . . .

Espère, ô mon âme! espère, et ne crains rien; Dieu, dans son extrême bonté, te retirera de la caverne où le chagrin te ronge. Lève-toi, bannis ta tristesse; Dieu est assis au gouvernail de la vie et conduit tout à bien.

. . . . . .

Sans doute il différera quelque temps ses consolations; il fera comme s'il t'avait oublié, comme s'il te négligeait entièrement, comme si tu devais toujours flotter dans le chagrin et l'incertitude.

Mais si tu lui restes fidèle, il te délivrera quand tu y songeras le moins; il t'affranchira du fardeau qui t'accable, et tu béniras son saint nom.

Termine, Seigneur, termine nos douleurs, fortifie nos pieds et nos mains; fais que jusqu'à notre mort nous jouissions de ta bonté: alors nos voies nous conduiront au ciel!

La pieuse confiance de *Paul Gerhard* ne fut pas vaine, car à peine arrivé en Saxe, le duc de Merseburg lui fit une pension, et plus tard il obtint un honorable emploi ecclésiastique à Lubben.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici en entier son chant intitulé *la Patience*, où l'on remarque les strophes suivantes :

La patience est un don de Dieu, c'est l'essence de son esprit; nos maux cessent dès qu'elle repose en nous. Cet hôte généreux nous aide à porter fidèlement nos peines et nos douleurs.

La patience naît de la foi; elle se fie aux paroles de Dieu; elle ne se lasse pas; si sa grâce tarde à venir, elle se soutient gaiement et dit : Qui l'empêchera! il est le maître au logis.

. . . . . .

La patience donne de la joie; elle obtient du ciel un collier magnifique, une couronne pour ceindre sa tête, un diadème royal; elle arrête les larmes de la douleur et calme les désirs trop ardents.

La patience est ce que je désire; elle charme mon cœur, souvent je l'ai cherchée. Seigneur bon et miséricordieux, accordez-moi ce que je demande souvent du fond de mon cœur, la patience!

Joh. Rist, l'un des membres de la *Fructueuse Société* de Weimar et fondateur de celle du *Cygne de l'Elbe*, est auteur de la Muse teutonique et de plusieurs recueils de chants religieux et autres. Le style en est correct, la ver-

sification facile et la pensée peu commune. Nous citerons quelques strophes de son *Éloge des Femmes :*

Tout ce que le Seigneur a créé, possède une grande valeur : l'air, la terre, le jour, la nuit, peuvent plaire au monde ; le soleil, les étoiles, les eaux et la mer, la troupe innombrable des oiseaux, des poissons, des quadrupèdes, peuvent orner notre globe.

. . . . . .

Mais si l'homme naquit le premier, Dieu le tira du limon, et il fit sortir l'être le plus beau d'une côte. L'ivoire est plus pur que le limon; l'or plus précieux que l'argile.

La crainte de Dieu, la constance, la chasteté, ont toujours immortalisé les femmes; nul astre ne brille autant qu'elles ; les femmes sont riches en vertus, en esprit ; les femmes sont habiles en toutes choses.

Tout ce qu'a fait le ciel, elles le copient, quand même on leur présenterait mille objets divers. Les femmes rendent sensés les hommes les plus fous, et ce que l'on a peine à chercher, une femme le trouve.

Les femmes savent répondre à toutes les questions des railleurs; les femmes sont les délices de la vie, leurs joyeuses plaisanteries dissipent les chagrins; les femmes sont utiles dans les villes, dans les champs; qu'on soit affamé ou rassasié, une femme trouve à s'employer utilement. L'amitié des femmes est le miel de nos jours; rien ici-bas n'est plus doux.

George Ph. Haersdorffer, fondateur de l'ordre des *Fleurs couronnées* de Pegnitz, était né à Nuremberg en 1607 ; il chercha, par ses écrits de différents genres,

à répandre les principes du bon goût et de la bonne littérature; ses efforts furent suivis de succès. Il avait trop de variété dans l'esprit pour cultiver aucun genre spécial de littérature. Ses œuvres philosophiques et littéraires s'élèvent à cinquante volumes. Voici un échantillon de sa poésie, qui n'est pas sans grâce.

LA VIOLETTE.

Quand le vieil hiver se retire, que la neige argentée se fond dans les plaines humides et sur les coteaux verdoyants, à l'ombre des haies et des buissons j'étale mes couleurs.

Ma robe est pourpre-foncé, un vert doré orne l'extrémité de mes feuilles, pleines d'un suc qui rafraîchit le cœur. Sur les chapeaux neufs des bergers on voit briller des violettes odorantes.

Quand on considère la violette, on voit l'humilité jointe aux vertus qui l'accompagnent. Ceux qui rampent maintenant sous les épines ou sont étendus sur la terre, se relèveront un jour avec honneur.

Paul Flemming fut le plus distingué de tous les élèves de l'école silésienne. Il l'emporte sur *Opitz* lui-même par l'imagination, la profondeur de la pensée, et l'égale en correction dans le style et la forme. *Flemming*, né à Hartenstein en 1609, avait, comme beaucoup de poëtes, la passion des voyages. Il fit partie de plusieurs ambassades tant en Russie qu'en Perse, et lui-même a conservé dans ses ouvrages le souvenir de ces courses aventu-

reuses. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude de la médecine; la poésie, qui n'occupait que ses loisirs, était pourtant l'objet de ses prédilections. On a de lui quelques petits poëmes latins et un recueil de poésies lyriques, odes, épîtres, sonnets, épigrammes fort estimés. « Ses paroles, dit un critique allemand qui a fait l'éloge de *Flemming*, ses paroles resplendissent des feux de l'Orient, mais sa pensée est toujours marquée au coin de la nationalité allemande. » En voici un échantillon :

LA BATAILLE DE LUTZEN.

Il est juste que pleins d'allégresse nous disions : Louanges à Dieu, à sa force, à lui qui dompte nos fiers ennemis, et qui montre par sa toute-puissance qu'il a encore les yeux fixés sur nous.

Deux fois ils marchèrent en avant; deux fois ils s'enfuirent avec une perte immense Criez, jeunes gens! triomphez, vieillards! deux fois Dieu et notre héros Gustave Adolphe restèrent maîtres du champ de bataille.

. . . . . .

Héros! tu es venu pour nous défendre; héros! tu es venu; héros! tu as combattu; héros! tu as vaincu en mourant; héros! comment pouvons-nous succomber t'ayant encore à notre tête!

. . . . . .

Elbe, reine de nos fleuves, debout sur tes pieds humides, vole, cours jour et nuit, proclame ses actions par tes flots éloquents; fais retentir tes rives du récit de l'effroi qui saisit nos ennemis.

. . . . . .

Réjouissez-vous, pieux citoyens; il est mort le guerrier farouche qui voulait vous asservir; il est mort; vous êtes libres; tous ensemble proclamons que Dieu a combattu pour nous, qu'à lui est due la gloire.

Bien que notre sauveur soit tombé, Dieu en a déjà désigné un autre pour le venger, lui, nous, et tous ces hommes pieux. — Vient-il? — Oui, il est déjà venu; fidèles, soyez pleins d'espoir!

A L'ANNÉE.

Douze princes te sont soumis, et obéissent à quatre chefs: les semaines, les jours et les heures composent ton armée. Tu t'avances sur un char traîné par le soleil et la lune. Le temps vole devant toi, brisant, renversant tout, pour frayer ton chemin. Autour de toi, en long, en large, se précipite la plèbe étoilée, et voilà comme tu entres dans la demeure de l'éternité, toi que personne ne peut accompagner.

Vole, année; vole cette fois plus vite! hâte-toi d'arriver au terme afin que je puisse accomplir ma belle entreprise, l'objet des longues espérances de ma patrie, afin que celle qui maintenant s'afflige, puisse, toute joyeuse, se reposer dans mes bras.

André Tscherning, un des meilleurs élèves de l'école d'Opitz, est, comme ce dernier, natif de Bunzlau en 1611. On a de lui les *Poésies printannières*, les *Prémices de l'été*, et *le Trésor poétique*, trois recueils où l'on trouve de la facilité unie à beaucoup de correction. Quoique *Tscherning* ait traité de préférence les sujets doux et

reuses. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude de la médecine; la poésie, qui n'occupait que ses loisirs, était pourtant l'objet de ses prédilections. On a de lui quelques petits poëmes latins et un recueil de poésies lyriques, odes, épîtres, sonnets, épigrammes fort estimés. « Ses paroles, dit un critique allemand qui a fait l'éloge de *Flemming*, ses paroles resplendissent des feux de l'Orient, mais sa pensée est toujours marquée au coin de la nationalité allemande. » En voici un échantillon :

LA BATAILLE DE LUTZEN.

Il est juste que pleins d'allégresse nous disions : Louanges à Dieu, à sa force, à lui qui dompte nos fiers ennemis, et qui montre par sa toute-puissance qu'il a encore les yeux fixés sur nous.

Deux fois ils marchèrent en avant; deux fois ils s'enfuirent avec une perte immense Criez, jeunes gens! triomphez, vieillards! deux fois Dieu et notre héros Gustave Adolphe restèrent maîtres du champ de bataille.

. . . . . .

Héros! tu es venu pour nous défendre; héros! tu es venu; héros! tu as combattu; héros! tu as vaincu en mourant; héros! comment pouvons-nous succomber t'ayant encore à notre tête!

. . . . . .

Elbe, reine de nos fleuves, debout sur tes pieds humides, vole, cours jour et nuit, proclame ses actions par tes flots éloquents; fais retentir tes rives du récit de l'effroi qui saisit nos ennemis.

. . . . . .

Réjouissez-vous, pieux citoyens; il est mort le guerrier farouche qui voulait vous asservir; il est mort; vous êtes libres; tous ensemble proclamons que Dieu a combattu pour nous, qu'à lui est due la gloire.

Bien que notre sauveur soit tombé, Dieu en a déjà désigné un autre pour le venger, lui, nous, et tous ces hommes pieux. — Vient-il? — Oui, il est déjà venu; fidèles, soyez pleins d'espoir!

A L'ANNÉE.

Douze princes te sont soumis, et obéissent à quatre chefs: les semaines, les jours et les heures composent ton armée. Tu t'avances sur un char traîné par le soleil et la lune. Le temps vole devant toi, brisant, renversant tout, pour frayer ton chemin. Autour de toi, en long, en large, se précipite la plèbe étoilée, et voilà comme tu entres dans la demeure de l'éternité, toi que personne ne peut accompagner.

Vole, année; vole cette fois plus vite! hâte-toi d'arriver au terme afin que je puisse accomplir ma belle entreprise, l'objet des longues espérances de ma patrie, afin que celle qui maintenant s'afflige, puisse, toute joyeuse, se reposer dans mes bras.

André Tscherning, un des meilleurs élèves de l'école d'Opitz, est, comme ce dernier, natif de Bunzlau en 1611. On a de lui les *Poésies printannières*, les *Prémices de l'été*, et *le Trésor poétique*, trois recueils où l'on trouve de la facilité unie à beaucoup de correction. Quoique *Tscherning* ait traité de préférence les sujets doux et

N'y a-t-il que chute et maintien, couronne et potence? Entre les hauteurs et les profondeurs n'y a-t-il qu'un seul coucher de soleil?

Fortune éternellement passagère, ne respectes-tu pas les sceptres? n'y a-t-il rien en ce monde qui puisse échapper à tes rets?

Mortels, la vie est-elle autre chose qu'un rêve confus? ce qu'ont procuré le travail et la sueur disparaît comme l'écume des flots.

. . . . . .

Celui vers qui les métaux coulaient en abondance; celui à qui le Tage offrait ses trésors, souvent avant la fin du jour, mendie un morceau de pain.

Belles, ces joues de rose qui entraînent les cœurs, cette noble splendeur du visage disparaissent au souffle d'une fièvre pernicieuse.

. . . . . .

Construisez des palais, bâtissez, reproduisez votre image par le marbre le plus dur. Hélas! rien ne peut braver le temps; il n'est rien, rien qui dès aujourd'hui ne puisse s'anéantir; et nous, aveugles que nous sommes, nous espérons rester toujours debout.

Nous citerons encore quelques strophes d'une ode sur le néant de la vie; discours terrible qu'un mort adresse aux vivants du fond de son tombeau :

Qu'est-ce que l'homme? le jouet de l'erreur; sa conduite? le jeu des vanités, une résolution sans accomplissement; son esprit?..... une demi-bouffée d'air qui réfléchit, travaille, espère.

Voici la frontière de toute puissance; ici tout ce qui existe paie tribut : science, beauté, splendeur, naissance; le glaive, le livre, la charrue, le bâton, trouvent leur tombeau dans une seule et même poussière.

Greif eut des imitateurs, et plusieurs des membres de l'association littéraire dont il faisait partie, sous le nom un peu ambitieux de *l'Immortel*, s'adonnèrent comme lui au genre dramatique; on cite *J. Mitternacht*, auteur de la tragédie du *Soldat malheureux; J. Klai*, dont on a celle du *Christ souffrant; J. George Schoch*, auteur de la comédie de la *Vie de l'Étudiant*, dans laquelle, malgré bon nombre de trivialités, on trouve du trait comique; enfin *Christian Gryphius*, fils aîné de Greif, qui se distingua aussi dans le genre qu'avait créé son père.

TROISIÈME PÉRIODE.

Hoffmanswaldau, ou deuxième école silésienne.

1670 à 1721.

Les améliorations que l'école d'*Opitz* s'était efforcée d'apporter à la langue et à la littérature allemande n'étaient pas de nature à en déterminer le progrès. Il manquait toujours à la forme poétique un élément national, un point d'appui stable que ne lui avaient point permis d'obtenir les événements politiques dont l'Allemagne commençait seulement à se remettre, depuis la paix de Westphalie. On n'avait pas tardé à quitter le sentier déjà frayé, dans l'espoir, il est vrai, d'en trouver un plus direct et plus sûr. La seconde école silésienne, dont *Hoffmanswaldau* et *Lohenstein* furent les coryphées, trouvait *Opitz* et ses émules trop secs, trop froids, et choisit ses modèles dans la poésie italienne, déjà dégénérée, dans les œuvres maniérées d'un *Guarini*, d'un *Marini*. L'enflure alors passa pour du sublime, le pré-

cieux pour du sentiment, l'extravagance pour de l'imagination, et l'obscurité pour de la profondeur. Cependant *Weise*, *Neukirch* et leurs adhérents cherchèrent à échapper à cette influence, en se faisant les chefs d'une école poétique nouvelle, mais non meilleure, et qui, par opposition à l'indifférence que les poëtes en vogue affectaient pour la rime, prit le nom d'*école de la rime riche*. Cette insipide école, dans les mains de laquelle se fondit l'école nuageuse d'*Hoffmanswaldau*, chercha l'essence de la poésie dans de fades ornements et dans une stérile abondance de mots. Une rime exacte et sonore, le choix et l'arrangement des mots suffisaient à faire un poëte, malgré l'absence de toute pensée et de toute imagination. Quelques bons esprits, il est vrai, tels que *Canitz*, *Wernicke*, *Gunther* se tinrent en dehors de ce double mouvement, mais ils n'étaient pas assez forts pour s'y opposer avec succès. D'un autre côté, les associations littéraires, instituées dans la précédente période pour la culture de la langue, n'exerçaient plus la même influence; leur zèle pour l'épuration des mots étrangers dégénéra en minuties stériles, et cependant une plus grande sévérité eût été plus que jamais nécessaire. L'influence française, qui, vers la fin du dix-septième siècle, s'étendait sur toute l'Europe, s'était emparée de l'Allemagne. Non-seulement les mœurs, les écrits, l'éducation de la jeunesse se façonnaient à la française, mais on vit la vieille langue tudesque accueillir les mots français, adopter les terminaisons, les tours du langage étranger, sous peine d'encourir le mépris des

hautes classes, chez lesquelles les usages de France faisaient loi.

Les savants continuèrent à employer le latin dans leurs œuvres scientifiques, l'étude des classiques se poursuivait avec ardeur par des hommes tels que *Gronove*, *Graevius*, *Gerh. Voss*, *Bahrdt*, *Lud. Kuster*, qui firent faire de grands progrès aux langues savantes. Mais la langue nationale trouvait si peu d'emploi, que le fondateur d'un nouveau système de philosophie, l'un des plus brillants génies de son temps, *Leibnitz*, après plusieurs essais infructueux, n'osa employer, pour propager ses immortelles découvertes, que les langues française ou latine.

Christ. Thomasius, professeur de droit à l'université de Halle, fut le premier qui hasarda d'écrire et de professer en langue allemande ; et lorsque des philosophes tels que *Christ. Wolf* et d'autres prouvèrent en même temps que l'on pouvait s'exprimer en allemand avec clarté, élégance et précision, beaucoup d'écrivains suivirent cet exemple, et dès lors on put entrevoir la prochaine réhabilitation de ce langage trop dédaigné.

Durant cette période, qu'on peut appeler transitoire, la poésie ne demeura pas sans culture. Le genre lyrique compte des chants religieux ou élégiaques; mais on retrouve dans les uns et les autres la boursoufflure et le luxe d'images de l'école d'*Hoffmanswaldau*, aussi bien que l'insipidité, la froide correction de *Neukirch* et de ses imitateurs. Cependant on trouve plusieurs continuateurs de l'école d'*Opitz*, et, dans les poésies légères de

Morohff, d'*Abschatz*, *Canitz*, *Brockes*, on pressent comme le réveil d'un meilleur esprit. Au genre cultivé par ces derniers appartiennent *Zesen*, *Scultetus*, *Schwarz*, *Hunold* et plus de vingt autres poëtes. La poésie religieuse, que *Schmolk* et *Neumeister* cherchèrent à ramener à son ancienne expression, dut aussi quelque chose au zèle de quelques écrivains mystiques, tels que *Scheffler*, *Preuss* et *Knorr de Rosenroth*. Ce genre compte également un grand nombre d'auteurs lyriques, parmi lesquels se distinguèrent quatre femmes : *Louise de Brandebourg*, *Anne-Sophie de Hesse*, *Émilie-Juliane* et *Élise Ludmilla de Schwarzbourg*.

Comme dans les périodes précédentes, la poésie épique ne donna point de résultats, quoique *Postel*, *Kœnig*, *Wernicke*, *Brockes* et autres écrivains traitassent des sujets bibliques ou nationaux. En revanche on s'adonna fort à l'idylle; on fit quelques incursions dans la fable: *Birken*, *Neukirch*, *Hagen*, *Canitz* y obtinrent du succès.

La fin de cette période fut celle des romans historiques et héroïques qui offrent plutôt la similitude que l'imitation des grands romans français ; *Zesen*, *Ziegler*, *Lohenstein*, *Weise* et d'autres s'y adonnèrent, mais sans rien produire de supérieur. La poésie didactique fut moins heureuse que lorsqu'elle était cultivée par *Opitz* et ses amis, cependant elle tomba moins que les autres genres. La satire proprement dite fut traitée avec talent par quelques écrivains; la poésie dramatique ne fit pas d'autres progrès que ceux qu'elle devait déjà

à *Gryphius*, bien que ce temps vît l'érection d'un théâtre permanent dans plusieurs villes.

La tragédie fut ce qu'il y eut de plus supportable, car la comédie, ou ce qu'on appelait de ce nom, n'offrant aucune peinture fidèle du monde et des passions, était d'un suprême ennui, et ne devait la faveur du public qu'au personnage burlesque appelé le *hanswurst*, dont nous avons déjà parlé. Un autre genre de drame, la farce (*lustspiel*), d'un comique plus bas encore et tout à fait populaire, se distingua pourtant par l'invention et une intention spirituelle dans la forme. Mais celui qui obtint toutes les prédilections, et dans lequel le siècle précédent avait déjà fait quelques progrès, ce furent les fêtes allégoriques accompagnées de chants et de jeux scéniques. Le fond de ces espèces d'opéra était une pastorale ou une allégorie empruntée à l'histoire, à la Bible ou à la mythologie. La magnificence des décorations, l'adjonction de la musique et même de la danse donnaient à ces représentations un charme tout nouveau. Un grand nombre d'auteurs déjà cités pour d'autres genres s'exercèrent dans celui-ci. Toutefois *J. Ayrer*, qui peut en être considéré comme l'inventeur, et qui vivait cent ans auparavant, ne fut pas dépassé par *Birken*, *Trommer*, *Postel* et les plus éminents écrivains de cette période.

La culture de la prose fut sinon progressive, du moins constante; les champions des diverses écoles théologiques faisaient, il est vrai, des efforts en faveur de l'art oratoire; mais, chez les uns comme chez les autres, un style tantôt lâche et prolixe, tantôt écourté et haché, ne

permet pas à la prose religieuse de ce temps de s'élever au-dessus de la médiocrité. La prose historique descendit plus bas encore, jusqu'au moment où *Mascov* et ses successeurs vinrent lui rendre quelque chose de sa dignité primitive. Parmi les prosateurs on remarque, outre *Mascov*, *Frisius*, *Ludolff*, *Petersen* et le célèbre *Pufendorf*, auteur de nombreux ouvrages sur la politique et le droit des nations, et en particulier d'un traité sur le *Droit des gens*, écrit en allemand, et justement estimé.

L'abondance des produits littéraires d'une époque n'est souvent que la preuve d'une triste décadence : durant les cinquante années qui s'écoulèrent depuis *Opitz* et les écoles rivales jusqu'à la fin du dix-septième siècle, le nombre d'écrivains de tous les genres se trouva doublé ; cependant leurs œuvres, n'ayant fait faire aucun progrès à l'art, mériteraient peu d'être signalées, si ce n'est pour ne point laisser une lacune dans le tableau de la littérature allemande.

Avant de parler d'*Hoffmanswaldau* et des chefs de l'école nouvelle, nous rapporterons les noms et quelques fragments des auteurs dont les poésies ont mérité d'être insérées dans la Bibliothèque des poëtes du dix-septième siècle, recueil publié par *W.-F. Muller*, et auquel nous emprunterons ces extraits.

Adam Oléarius ou *Œlschlæger*, né à Aschersleben en 1600, et fils d'un tailleur de cette ville. Après avoir fait de bonnes études à Leipsig, il devint, par son mérite, professeur au Collége des Princes, et, enfin, bibliothécaire du duc de Holstein-Gottorp. Il fit partie de l'ambassade

que celui-ci envoya en Russie et en Perse. A son retour, il donna une relation fort curieuse de ses voyages, et publia une traduction du *Vallon des roses*, de *Saadi*, les fables de *Lokman* et autres poésies orientales dans lesquelles on remarque les apophthegmes suivants :

Observe les hommes et n'en méprise aucun.
Qui sait ce que peut un homme qui ne parle pas?
Qui sait s'il mérite le blâme ou l'éloge?
Un buisson, quelque petit qu'il soit, peut cacher un tigre.
Quand le sommeil d'un homme est plus utile que la veille, mieux vaut pour lui la mort que la vie.

LA PIERRE DE TOUCHE.

Six choses décèlent un fou :
Parler au hasard,
S'irriter pour rien,
Changer sans motifs,
S'inquiéter de ce qui ne le regarde pas,
Ne pas discerner ses amis,
Et se fier à tout le monde.

Henri Alberti, musicien et poëte, qui sut orner de mélodies gracieuses et expressives les compositions lyriques de ses amis Simon Dasch et de Berintho, né à Lohenstein en 1604. Il rendit son nom célèbre par des recueils intitulés le *Berceau de Feuillages*, le *Bocage Harmonieux*; ses poésies ont quelque chose de rêveur et de religieux même sous leur forme la plus enjouée.

BEAUTÉ ET VERTU.

Tes joues sont à la fois blanches comme le lait et rouges comm le sang. Ta bouche gracieuse brille comme la pourpre; tes dents ont l'éclat et l'orgueil des perles; l'ivoire ni la neige ne le disputent à tes mains.

Mais, plus que tous les charmes dont tu es douée, célébrons et vantons ta vertu, cette émanation divine de ton âme; elle t'a choisie pour demeure après un long et mûr examen.

Ton calme, ta pudeur, ta modestie si aimable valent mieux que toutes les parures; tu possèdes le prix et la couronne des vierges; pour mériter ce nom et porter celui de belle, il faut être douce, pieuse, exempte de tout orgueil, n'aimer que la vertu et la pratiquer sans cesse.

PUISSANCE DE LA MORT.

. . . . . .

Mais que peuvent les glaives, les épées; la puissance de la mort brave le plus vaillant; elle entraîne, en dansant, les sceptres, les couronnes, les glaives, les lances, et emporte toute chair. Juste punition de nos péchés; ni l'or, ni les prières, rien n'y fait. Mortel, soumets-toi sans te plaindre, il faut, il faut être saisi par le froid trépas!

. . . . . .

Dédaigne l'orgueil et la vanité, occupe-toi de ton âme seulement; alors, par les plaies de Jésus-Christ, tu trouveras bonheur et consolation.

. . . . . .

Fais ce que le chrétien doit faire, vis saintement, offre à Dieu toutes tes peines, et tu obtiendras ainsi le véritable repos; tu t'envoleras au ciel, où la mort n'atteindra plus ton existence, désormais immortelle.

Just Schottel, né à Eimbeck, dans le Hanovre en 1612, membre de la *Fructueuse Société*, il y portait le nom de l'*Investigateur*. Quoique *Schottel* soit plus célèbre comme grammairien que comme poëte, cependant ses élégies sont estimées; on remarque dans celle qui a pour titre : *Plaintes de la Germanie expirante*, un sentiment profond de patriotisme, et la douleur généreuse du poëte à la vue de l'état de décadence où étaient tombées, de son temps, la langue et les mœurs nationales.

Germains, vantés par le monde, quand vos guerriers couverts de fer, solides comme les rocs, se tenaient sous les armes, le Gaulois fuyait, l'Espagnol regagnait l'Èbre, le Romain, à la faible stature, se repliait sur le Tibre; le Turc, plein de morgue, se retirait en désordre à votre seul aspect. Vous êtes braves, et les anciens vous ont proclamés les plus constants et les plus fidèles des hommes; vous êtes la force de l'Europe, la digue contre les barbares. Si la foi était bannie de la terre, elle se retrouverait au milieu de vous, Allemands, et pourtant qu'êtes-vous devenus?...

. . . . . .

Si les dieux ressuscitaient les anciens Germains, pourraient-ils reconnaître leur patrie? Voici le Rhin, diraient-ils; voici l'Elbe; voici la sombre Hercinie à la noire chevelure; voici le lieu où Varrus mordit la poussière; le Danube coule encore là; c'est bien le pays où nous sommes nés, où nous avons sucé l'amour de la vertu avec le lait. Mais où en sont les habitants?...

. . . . . .

Les places fortes sont occupées par nos ennemis; les princes agités et divisés entre eux par de sanglantes querelles; quel astre funeste t'éclaire! ô patrie! qu'elle rosée empoisonnée est descendue sur toi!

. . . . . .

Mais que diraient les héros germains s'ils savaient que d'un cœur dénaturé vous hâtez ma perte? Moi qui vous ai enfantés, moi qui vous ai donné l'honneur, le plaisir, la louange, vous m'abandonnez, vous courez en Italie, en Espagne, en France, acheter pour votre argent des vices grossiers; au lieu d'un corps sain et d'une âme franche et loyale, vous en rapportez un cœur corrompu et des habits de bouffons! Votre belle langue, symbole de liberté, pleine de magnificence, de douceur, d'agréments, vous l'outragez, vous la repoussez du pied!

. . . . . .

Vous bégayez d'une voix incertaine des mots étrangers; vous souriez avec orgueil quand vous parvenez à souiller la pureté de notre langue entachée par ces aumônes étrangères, et votre bouche, qui affecte le dégoût en prononçant ce noble langage, se plaît à celui de l'étranger. Singes puérils, ne rougissez-vous pas de courir après les défauts, et d'avoir introduit dans votre patrie une Allemagne qui n'est pas Allemande!

Philippe Zesen, dont le zèle pour la correction de la langue nationale l'emporte encore sur le mérite comme poëte, naquit à Prixau, près de Dessau, en 1619. Il étudia aux universités de Halle, Wittenberg et Leipsig. Après avoir parcouru les grandes villes d'Allemagne et obtenu des titres honorables de différents princes, il reçut des lettres de noblesse des mains de l'empereur Ferdinand II.

Il fit partie de la *Fructueuse Société*, et lui-même fonda l'association des *Amis de l'Allemagne*.

Les travaux qu'il fit de concert avec cette patriotique réunion, sont regardés comme précieux pour l'étude de la langue allemande. Ses œuvres poétiques ont moins de valeur; toutefois, son *Parnasse du Haut-Allemand* est la plus complète et la meilleur poétique qui ait paru avant *Gottschedt*.

Georges Neumark, sans suivre les leçons d'aucun maître, se distingua dans la poésie, par des compositions religieuses assez estimées; outre son *Palmier Renaissant*, recueil de chants paraphrasés sur les psaumes pénitentiaux, il a fait le *Jardin*, le *Bosquet Poétique*, la *Couronne de Perles* et des poésies pastorales. *Neumark* était né à Mulhausen en 1621. Au sortir de ses études à Kœnigsberg, ayant perdu dans un incendie tout son modeste avoir, il tomba dans une extrême indigence et fut réduit à mettre en gage son instrument favori, la basse, dont il jouait avec un rare talent. Le duc de Weimar le tira de cet état précaire et l'engagea à cultiver la poésie de préférence à la musique. Il fut un des membres les plus actifs de la société littéraire de Weimar. Dans celle dite la *Fructueuse*, il portait le surnom de *Rejeton naissant*; dans celle des *Bergers de Pegnitz*, on l'appelait *Thyrsis*. Voici quelques stances d'une pièce sur l'envie qui n'a pourtant rien de pastoral ni de religieux :

Quand la vertu souffre et trouve parfois des envieux, cela ne lui nuit point, l'ombre la plus noire ne saurait ternir les rayons du soleil.

Les coursiers de noble race galoppent malgré les aboiements et la fureur du chien. Ils font comme s'ils ne le voyaient pas, et continuent leur course rapide.

Celui qui est doué d'un cœur héroïque se rit de l'envie; il la laisse s'agiter, se gonfler, rugir; sa vertu ne s'en élève que davantage.

L'envie est son propre bourreau; elle ronge elle-même sa vie, et ce qu'elle désespère d'obtenir, elle ne le souhaiterait pas même aux démons.

Souvent le cœur de l'envieux a failli éclater quand il entend parler de biens qui ne sont pas pour lui. Il se met alors à maudire; il vomit des flammes calomniatrices, mais tout cela n'est que du vent.

Un jour viendra que la vie criminelle de l'envieux le jugera elle-même. Il n'aura rien gagné à vouloir détruire la vertu par de menteuses apparences.

Un jeune poëte, qui mourut presque inconnu et dont *Lessing*, un siècle plus tard, retrouva les touchantes poésies enfouies dans la bibliothèque de Wittenberg, est *André Scultetus*, fils d'un cordonnier de Bunzlau. Il entra au collége de Breslau à seize ans, et mourut peu de temps après. Le mérite de ce jeune auteur fit rechercher avec soin tout ce qu'il avait produit dans sa trop courte carrière. Parmi ses poésies lyriques se distingue surtout l'ode intitulée : *La trompette triomphante de Pâques*, où l'on trouve cette magnifique apostrophe au soleil :

Maréchal de ce monde, roi de tous les rayons qui colorent la voûte céleste, depuis les premiers temps où l'Alpha et l'Oméga,

le Seigneur de l'éternité te fraya ta route; depuis que les vagues immenses, dans leur fureur, inondèrent tout le globe, et que la mer recouvrit tous les êtres; alors que tout devint eau dans les airs, où l'air manquait jusque dans les plus profonds abîmes, où l'onde se précipitait; depuis ce déluge hypéréen tu n'as pas vu un bonheur aussi grand que celui qui apparut au temps Pascal.

. . . . . .

Le héros, le héros des héros, Jéhovah notre salvateur, reste seul maître du champ de bataille au jour de Pâques. Il a vaincu sans coup férir l'ennemi de tous nos ennemis; il renverse la mort par la mort; il donne aux mortels le gain pour la perte, l'innocence pour le crime. Il descend du ciel, il devient enfant des hommes, et introduit tous les humains dans la demeure des anges. O douceur qu'on ne peut approfondir! toutes les fois que je roule dans ma raison ses dons, sa vie, sa mort, ma raison éperdue se meurt.

A la suite de ce poëte religieux, nous n'hésiterons pas à placer *Jean Scheffler*, plus connu sous le nom d'*Angélus Silésius*. Il naquit à Breslau en 1624, étudia la médecine et devint plus tard médecin de l'empereur Ferdinand II. Il était protestant; le legs que lui fit un ami, de manuscrits et de livres pieux, et les profondes réflexions que lui inspira cette lecture, le ramenèrent dans le sein de l'Église catholique. Il avait alors vingt-neuf ans. Peu de temps après il fut ordonné prêtre et attaché à l'évêché de Breslau; mais bientôt il abdiqua toutes fonctions pour se retirer dans un couvent et s'y dévouer tout entier à l'étude des dogmes religieux, à l'exercice de ses devoirs de piété et aux moyens de défendre le catholicisme contre ses détracteurs. Sa première publication fut un

écrit intitulé : *Motif de ma conversion au catholicisme.* Outre ses discussions théologiques, qui forment deux volumes in-folio, *Scheffler* a composé des poésies religieuses remplies de grâce et d'onction, intitulées : *Psyché Affligée;* un poëme sur *les Quatre Fins dernières ;* enfin, *le Voyageur Angélique*, qui parut en même temps à Breslau et à Vienne, et fut pendant près d'un siècle le livre de piété le plus répandu en Allemagne. Ce poëme, divisé en six chants, se compose d'une suite de sentences religieuses renfermées en deux ou quatre vers, au plus:

Ne cherche point de cause étrangère à ton agitation, tu es la roue qui tourne d'elle-même sans pouvoir trouver le repos.

L'oiseau vit dans l'air, dans l'eau vit le poisson; la pierre repose sur terre, mon esprit entre les mains de Dieu.

Tu portes en toi-même le ciel et l'enfer, c'est à toi de choisir, et ce que tu auras choisi, tu le trouveras partout.

Dieu est l'aimant, mon cœur est l'acier; pour peu que Dieu le touche, il se tourne vers lui.

Le monde est pour moi trop petit et le ciel trop étroit; où donc trouverai-je un espace pour mon âme?

Travailler est bon, prier vaut mieux; mais ce qui est mieux encore, c'est de marcher en silence devant Dieu.

Le monde est mon Océan, l'esprit de Dieu mon pilote, mon corps est le vaisseau, et c'est mon âme qui navigue pour retourner dans sa patrie.

Dieu ne nous dit qu'un mot à tous : *aimez !* Aimer comme il le veut, voilà le moyen de lui plaire.

La clarté de l'aurore est belle; mais plus belle est l'âme que les rayons de Dieu éclairent jusque sous l'enveloppe du corps.

Dieu est le but de la vertu, son mobile, sa couronne, son seul pourquoi, sa seule récompense.

Homme, ne monte pas trop haut, ne te crée pas d'images superflues. La meilleure des sagesses est de ne pas vouloir être trop sage.

Il est bien vrai que Dieu peut te rendre heureux; mais si tu crois qu'il veuille le faire sans toi, tu crois trop.

Homme, tu demandes à Dieu l'empire du ciel, et tu pâlis si l'on te demande un morceau de pain.

ÉPITAPHE DU JUSTE.

Ici repose un homme qui eut longtemps faim et soif de la justice de Dieu; nuit et jour il s'efforça d'y atteindre. Maintenant il est bien et rassasié; il apaise sa soif dans la douce éternité de Dieu.

Sigismond de Birken ou *Bétulius*, né à Wildenstein en Bohême, en 1626, se distingua par des qualités différentes. Son père, poursuivi pour des causes de religion, fut obligé de se réfugier à Iéna. Le jeune Sigismond y fit d'excellentes études et se consacra à celle de l'histoire de la jurisprudence. Son mérite reconnu lui obtint la confiance du duc Brunswick, qui le chargea de l'éducation de ses enfants. Plus tard, il alla à Nuremberg, où l'empereur lui donna une charge importante et des

lettres de noblesse. *Birken* fit partie de toutes les sociétés littéraires de son temps. Ses poésies pastorales ne sont pas exemptes de fadeur ; cependant on cite de lui quelques bons écrits historiques, réputés même les meilleurs de son temps, et, parmi ses poésies, une ode à la paix, qui n'est pas sans mérite :

Te voilà donc arrivé, jour désiré qui termines tous nos maux. Des milliers de cœurs t'appellent tous les jours; maintenant que tu es levé, les ténèbres vont disparaître.

Jour précieux, soleil des jours, couronne des âges, ami du monde, ennemi des troubles, délices des peuples, tu rayonnes sur la tente terrestre; les âmes fidèles compteront par toi les années d'un nouveau repos et peut-être d'un nouveau bonheur.

Tu fais sourire notre époque, les armes s'éloignent, les pleurs descendent dans la tombe, la bonne foi, la joie, la paix ressuscitent. Resserre les liens d'une concorde que rien ne puisse plus altérer; Dieu, donne-nous une longue paix après les souffrances de la guerre!

Fais qu'il reste toujours verdoyant, ce rameau de paix, qu'il porte des fleurs, qu'il prenne racine, qu'il produise des fruits abondants, et malgré nos fautes, que la hache que porte ton bras puissant l'épargne, et que la discorde, enfin, ne s'élève plus parmi nous!

D. Georges Morho, né à Wismar en 1639, fut nommé bibliothécaire et professeur de poésie à Kiel. Il a publié un recueil de poésies dans lesquelles le sentiment et le bon sens l'emportent sur l'imagination et l'originalité ;

mais l'ouvrage qui a fait sa célébrité est son *Polykistor*, espèce de cours poétique, et regardé comme le meilleur de cette époque. Voici quelques stances composées par *Morho*, à l'occasion des funérailles d'un ami :

VANITÉ DES CHOSES D'ICI-BAS.

De quoi vous glorifiez-vous sur cette terre? ô mortels! songez-vous à ce que nous sommes? à ce que nous devenons? Tout ce que vous voyez n'a qu'une trompeuse apparence, et le sol sur lequel vous édifiez recouvre une pierre sépulcrale.

Que sont nos vains plaisirs, sinon vapeur et fumée? à quoi bon enfler sa voix, gonfler sa poitrine? Dès le berceau notre course et son terme sont fixés, rien ne peut satisfaire l'esprit, sinon les choses célestes.

. . . . . .

Celui que nous descendons dans la tombe était notre lumière, notre gloire; nous le pleurons, et pourtant rien ne lui manque. Il a obtenu un bien que le temps ne saurait plus dévorer; il est couronné par les vertus qu'il a pratiquées ici-bas.

Jouis de ton bonheur, âme généreuse, triomphe des douleurs! entre dans ton repos! là tes désirs seront apaisés. Laisse derrière toi le monde, et que ton âme repose dans le sein de Dieu.

Jean Aszmann d'Abschatz (1646), après avoir occupé d'honorables emplois et même été ambassadeur, quitta la carrière de l'ambition pour se consacrer à la poésie et à l'agriculture. Il a traduit *le Pastor Fido* et d'autres

poésies italiennes ; toutefois on remarque dans les siennes plus de verve, de sentiment, et surtout plus de correction qu'on n'est accoutumé à en rencontrer dans les productions poétiques de cette époque. En voici un fragment :

LE TEMPS ET L'ÉTERNITÉ.

A l'heure silencieuse de la nuit, alors que tout dort, que mon œil est éveillé, je songe à la fuite rapide du temps qui emporte notre courte existence.

. . . . . .

Mon âme, ne te fie à aucune heure ! tu ne sais quand se brise la vie, tu te diriges par le court chemin du temps vers la longue éternité !

Un jour a son terme fixé par le cours du soleil ; mais qui mesurera cette longue journée qui n'est suivie d'aucun soir ?

. . . . . .

Il n'est pas d'année qui dure quand les douze mois sont écoulés. Quand viendra l'année qui sera la dernière de toutes ?...

On connaît la grandeur de la terre, la profondeur de l'Océan ; mais qui pourra décrire ce qui n'a ni commencement ni fin ?

Nous trouvons l'or, l'argent et le cristal dans le sein ténébreux des montagnes.

Mon âme, ne te fie pas au fou qui te promettrait une longue vie. Le chemin de cette vie est court, il conduit à l'incommensurable éternité !

Abschatz a fait aussi des poésies légères et badines, entre autres un éloge de la barbe plein de gaieté et d'oriniaglité.

Un homme qu'un célèbre critique moderne (Wolfgang Menzel) regarde comme l'écrivain qui clot les temps barbares de la littérature allemande, fut *Ulrich Megerle*, mieux connu sous le nom de Père Abraham *a Sancta Clara*. C'était un moine de l'ordre de Saint-Augustin, que son talent oratoire fit appeler à Vienne et nommer prédicateur de la cour impériale. Outre ses travaux ecclésiastiques, il a écrit dans différents genres, et on a extrait plusieurs volumes de pensées, d'anecdotes, de fables, de contes, de compositions sérieuses ou comiques, dans lesquelles, à travers un dédale d'antithèses outrées, de lourdes trivialités et toutes les bizarreries d'un esprit burlesque, on trouve un jugement sain, une profonde connaissance du cœur humain, une finesse d'observation remarquable; le Père Abraham ne fut peut-être pas un orateur élégant et correct, mais nul ne l'a surpassé dans la véritable éloquence populaire. Il était né en Souabe, en 1642.

Henry Brockes nous semble un des meilleurs poëtes de cette époque de décadence. On respire dans ses poésies le calme d'une âme pieuse et tendre; la rime et la forme poétique en sont correctes; malheureusement ces qualités sont souvent obscurcies par le prosaïsme diffus de ses pensées physico-théologiques.

Nous nommerons enfin *Valentin Pietsch*, qui fut le maître de Gottsched, l'un des restaurateurs de la langue

allemande du dix-huitième siècle. Une ode à la louange du prince Eugène, sur la bataille de Temeswar, valut à *Pietsch* la place de professeur de poésie à Kœnigsberg. Ce poëte, qui clot à peu près cette période, avait, comme Canitz, évité les défauts des deux écoles dominantes; il est correct sans être sec, et abondant sans trop de diffusion.

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE MODERNE.

DEPUIS LA PREMIÈRE RÉGÉNÉRATION DE LA NOUVELLE LITTÉRATURE JUSQUES AUX TEMPS PRÉSENTS.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Lessing, Wieland, Herder. — Société poétique de Gœttingue. — Klopstosk. — Introduction de la littérature anglaise.

1721 à 1765.

La littérature moderne date en Allemagne de la première moitié du dix-huitième siècle, pendant lequel elle parvint, non sans de rudes combats, à triompher de celle qui régnait alors. La situation politique de l'Allemagne ne fut point sans influence sur ce résultat. A la

vérité, le temps avait apaisé les souvenirs de la guerre de trente ans et cicatrisé les blessures de la nation ; mais il en était résulté pour elle un engourdissement général ; et le morcellement du pays en plus de trois cents principautés souveraines, réunies seulement par le faible lien qui les rattachait au Saint-Empire, avait effacé les derniers vestiges de la nationalité allemande. Les guerres malheureuses de l'Autriche contre la France, sans exciter l'intérêt populaire, augmentaient encore la faiblesse politique de l'Empire : une révolution seule pouvait empêcher l'Allemagne de tomber dans un sommeil de mort, quand, vers le milieu de cette période, Frédéric II monta sur le trône de Prusse. La lutte victorieuse de ce monarque contre la maison d'Autriche enflamma tout à coup le nord de l'Allemagne ; la sagesse de son gouvernement imprima un élan favorable aux sciences et aux lettres qu'il aimait. Par malheur pour la littérature nationale, ce prince, élevé à la française et toujours entouré de savants français, méprisait la muse allemande : toutefois ce dédain fut plus avantageux que nuisible au progrès de l'Allemagne, en inspirant aux plus éminents de ses fils la généreuse ambition d'élever sa littérature à la hauteur de ses rivales.

Le premier signal de cette tendance nouvelle fut la lutte entre l'école de Leipsig et celle de Zurich, ou entre *Gottsched* et *Bodmer*, et l'apparition de la critique générale appelée *esthétique* (science du beau), c'est-à-dire celle qui, au lieu de se borner à l'examen des œuvres de l'art, en établit la théorie et en pose les règles d'a-

près les lois des convenances générales. Cette critique est à l'autre ce que l'algèbre, qui opère sur des quantités abstraites, est à l'arithmétique, qui procède avec des nombres positifs.

Gottsched, qui dès 1725 écrivait dans tous les journaux du temps (le *Spectateur de Leipsig*, le *Patriote*, la *Critique raisonnable*, le *Franc-Parleur*), en haine du style verbeux et ampoulé introduit par l'école de Lohenstein, prêcha avec chaleur l'imitation française. Les Suisses *Bodmer* et *Breitinger* qui, depuis 1721, rédigeaient de concert leur feuille hebdomadaire intitulée : *Entretiens du Peintre*, inclinaient au contraire vers la littérature anglaise. Il en résulta entre les chefs réformateurs un conflit où les Suisses l'emportèrent malgré l'infériorité des armes; mais ils avaient pour eux l'influence des poëtes, qui se rangèrent de leur parti, et la haine générale que les prétentions outrées de *Gottsched* lui avaient attirée. Les fruits de cette victoire furent, pour la langue, plus de pureté et de précision, et, pour la poésie, l'affranchissement de la forme française, aussi opposée au génie de la langue allemande que celle-ci l'est à la langue française.

L'école de *Gottsched* produisit, vers 1741, la seconde école saxonne, dans laquelle se trouvait un grand nombre de jeunes hommes tels que les *Gœrtner*, les *Rabener*, les *Gellert*, les *Cramer*, les *Giseke*, les *Zachariæ*, que le zèle pour l'étude rassemblait à Leipsig. Ceux-ci concoururent à la rédaction d'un recueil intitulé : *Les Délassements de la raison et de l'esprit;* sans se montrer

exclusifs, ils surent profiter des divers travaux de leurs devanciers, se fortifiant encore du génie profond de *Klopstock*, qui commençait à se produire. Quelque temps auparavant, *Baumgarten* et *Meier* avaient fondé à Halle une nouvelle association de la science du *beau*, à laquelle *Gleim*, *Uz*, *Gœtz* s'étaient réunis et apportaient le secours de la poésie; d'une autre part, *Lange* et *Pyra*, deux poétiques amis, firent de Berlin le point central d'une autre réunion où bientôt vinrent se rattacher *Ramler*, *Sulzer*, *Mendelsohn*, et, pendant quelque temps, *Lessing* lui-même. Les premiers, ils rejetèrent le vers alexandrin de la poésie allemande pour y substituer l'*hexamètre* et l'*iambe*, c'est-à-dire les vers non rimés et scandés, à la manière des vers antiques, en syllabes longues et brèves. Ce fut pour la poésie une complète transformation; et, la culture de la prose ayant suivi la même marche progressive, on peut avec raison commencer ici une nouvelle ère littéraire. Les doctrines poétiques et prosaïques s'appuyèrent dès lors sur un fond réel, et le goût eut, pour se former, des modèles certains. La critique, appelée cette fois en aide à l'action, agit plus efficacement encore; les théories de *Gottsched*, ainsi que celles de *Bodmer*, disparurent devant les travaux plus solides des *Sulzer*, des *Nicolaï*, et avant tout devant ceux de *Lessing*, que tous les recueils hebdomadaires ou mensuels, alors existants, s'empressaient d'accueillir. De nombreuses associations littéraires ne manquèrent pas de se former et d'apporter leur concours au progrès de la langue et de la poésie allemandes, et, quelque diffé-

rent que fût souvent l'esprit qui y présidait, les résultats en étaient toujours utiles : de ce nombre furent la *société allemande de Leipsig*, fondée par *Mencke*, en 1697, renouvelée en 1719 ; celles d'*Iéna*, *Hambourg*, *Greifswald*, *Gœttingue*, *Kœnigsberg*, *Helmstadt*, *Wittenberg*, etc.

Un aperçu rapide de l'état de la littérature à cette époque complètera ce tableau.

Dans le commencement de cette période, la poésie lyrique conserva à peu de chose près son ancien caractère, et gagna seulement sous le rapport de l'expression matérielle. Toutefois un nouvel esprit religieux se manifesta dans les hymnes de *Klopstock* et de *Gellert*. Ceux-ci eurent pour imitateurs *Cramer*, *Schmid*, *Cronegk*, *Néander*, *Zollikofer*, etc. La poésie profane fut traitée par *Hagedorn* avec grâce et simplicité ; par *Haller*, d'une manière plus savante et plus grave : à ces deux écrivains se rallièrent *Lange*, *Pyra*, *Giseke*, *Zachariæ*, *Gleim*, *Kleist*, *Lenz* et plus de vingt autres, qui eurent plus ou moins de succès dans ces deux genres. *Gleim* et *Lavater* réussirent surtout dans les chants populaires, jusqu'à ce que *Klopstock* eut fait prendre à ce genre un plus haut vol et banni de ses chants la mythologie grecque et romaine pour y substituer celle du nord, plus énergique et surtout plus nationale. *Uz*, *Kleist*, *Mastallier*, *Lœwen*, *Denis*, *Haller*, *Lenz* et un grand nombre d'autres le suivirent dans cette voie nouvelle.

La poésie épique, peu cultivée jusqu'alors, vit éclore la *Messiade* de Klopstock, et à la suite, de nombreuses

et infructueuses imitations de ce poëme ou du *Paradis Perdu* de Milton. Déjà *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, avait produit quelques épopées comiques qui ne sont pas tout à fait dénuées du charme piquant du modèle. Les autres variétés du genre épique trouvèrent aussi d'excellents explorateurs. Dans la fable, on rencontre les noms déjà cités de *Gellert*, *Hagedorn*, *Gleim*, *Lichtwehr*, etc; dans l'idylle, s'offrent au premier rang *Gesner*, *Goetz*, *Kleist*, *Loewen* et d'autres.

Le roman, importé d'Angleterre, et qui puisait un intérêt doux, mais sérieux, dans les scènes de famille, attendait une meilleure direction que celle qu'il recevait alors de *Pfeil*, *Dusch*, *C.-F. Nicolaï* et *Sophie Delaroche*.

La poésie didactique fit quelques progrès, grâce à *Haller* et *Hagedorn*, qui s'avancèrent dans cette carrière plus loin que n'avait fait *Opitz*. Leur exemple fut suivi non-seulement par les écrivains que nous avons déjà signalés, mais encore par *Zernitz*, *Fabricius*, les frères *Sucro*, *Withof*, *Kœstner* et une foule d'autres poëtes dont la nomenclature serait fatigante.

La poésie descriptive, imitée des Anglais et de Thompson surtout, fut cultivée avec succès; l'épigramme dut longtemps se contenter d'imitations et de traductions. Dans la satire, régnait encore le ton froid et prosaïque de l'école précédente, *Hamann* seul eut quelque pressentiment de cette gaieté profonde et sérieuse que les Anglais appellent *humour*, et ses plaisanteries ne manquent pas de sel et de fine moquerie.

La poésie dramatique n'offre pas en général un aspect aussi satisfaisant, tant que dura l'influence de *Gottsched*, qui bannit, il est vrai, le *hanswurst* ou bouffon de la scène, mais aussi avec lui toute gaieté et toute franche plaisanterie : la forme dramatique française régna sans partage après même qu'on eut commencé à connaître les théâtres anglais et italien. *Klopstock* essaya d'écarter le drame étranger de la scène et de le remplacer par des sujets bibliques ou nationaux ; mais il lui manquait pour réussir la connaissance des effets de théâtre, et ses efforts demeurèrent sans fruits. *Lessing* est presque le seul de cette époque qu'on puisse nommer ; encore se laissa-t-il entraîner dans la voie oblique de la tragédie bourgeoise, de la comédie larmoyante et du drame en prose, jusqu'à ce que plus tard il parvînt à se débarrasser de la dramaturgie étrangère et sentit la nécessité de revenir à l'emploi de l'*hexamètre* ou vers tragique. Chez presque tous les dramatistes de cette époque on remarque une raideur accompagnée de maladresse qui révèle l'incertitude de leur marche. Cependant on ne peut passer sous silence *Gerstemberg*, auteur d'une tragédie d'Ugolin, qui a transporté sur la scène ce célèbre épisode de Dante avec un remarquable talent.

La prose oratoire, après quelques tentatives peu heureuses, fut cultivée avec plus de succès par les orateurs ecclésiastiques, surtout depuis *Mosheim*, que l'on considère comme le père de l'éloquence sacrée. On cite *Jœcher*, *Carpov*, *Zollikofer*, *Cramer* et quelques autres, quoique bien inférieurs à nos grands orateurs

français, nos Bossuet, nos Massillon, nos Fénelon, nos Fléchier. Quant à l'art oratoire proprement dit, il ne pouvait pas s'élever bien haut: l'Allemagne n'ayant encore à cette époque ni tribune, ni barreau, l'éloquence se bornait alors aux éloges académiques, où d'ordinaire l'érudition brillait plus que le talent. La prose historique et narrative reçut une meilleure forme par les soins de *Bunau*, excellent théoricien; *Hœberlin*, *Achenwall*, *Mœser* suivirent son exemple. *Iselin* écrivit l'*Histoire de l'Humanité ; Winkelmann*, son excellente *Histoire de l'Art; Lavater*, son ingénieux Traité de *physiognomonie*. Le style descriptif fut cultivé avec succès par *de Salis*, *Forster*, *K. Niebuhr*, pour la géographie. La prose didactique devint de plus en plus claire, flexible, élevée, par les travaux de *Zimmermann*, le Buffon allemand; de *Sulzer*, auteur des *Considérations Morales sur les OEuvres de la Nature;* de *Sonnenfels* enfin, qui exerça sur les progrès du goût et sur l'éducation de la jeunesse une si heureuse influence. Le style épistolaire se ressentit également de cette amélioration dans ses applications diverses, et les correspondances familières et scientifiques des *Gottsched*, des *Gellert*, des *Rabener*, des *Hagedorn*, des *Lessing*, des *Winkelmann*, en font foi. Enfin, les progrès de la prose littéraire de ce temps peuvent être attribués aux soins toujours constants, que des lexiques, tels que *Hamann*, *Popowitsch*, *Mannert* et autres, apportaient à la perfection de l'idiome national, et surtout aux excellents travaux d'*Adelung* sur cette importante matière.

Le nombre des auteurs de cette période et l'importance de leurs écrits nous forceront à resserrer notre analyse, afin de réserver quelque espace pour signaler le mérite des plus éminents; ainsi, passant rapidement sur beaucoup de noms célèbres que nous n'avons fait que mentionner, nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit au sujet de *Bodmer* et de *Breitinger*, que ces deux amis, nés à Zurich, le premier en 1695, l'autre en 1701, rendirent d'importants services à la littérature allemande, non-seulement par leurs écrits, mais par la publication d'une précieuse collection de poésies souabes de plus de deux cent quarante auteurs du moyen âge, c'est-à-dire du temps des *minnesinger*, en même temps qu'ils ouvrirent une nouvelle carrière au génie allemand en l'initiant par d'élégantes traductions aux beautés de la poésie anglaise.

Un auteur qui, par l'importance de ses travaux, aurait dû ouvrir cette série est *J.-Christophe Gottsched;* né à Juditenkirch, en 1700, et professeur de logique et de métaphysique à Leipsig, il voulut s'y ériger en réformateur de l'art d'écrire; mais il montra pour soutenir cette prétention beaucoup moins de talent que d'orgueil et d'entêtement. Comme critique et grammairien, *Gottsched* est encore honorablement placé dans l'estime de ses compatriotes; mais la tendance anti-nationale de ses doctrines littéraires, la sécheresse de son style qui « n'était, dit madame de Staël, que du français appesanti », la violence furibonde de sa polémique avec l'école helvétique l'ont bientôt fait descendre du rang élevé où il avait prétendu se placer.

Frédéric de Hagedorn, né à Hambourg en 1708, fut un des principaux disciples de Gottsched, et comme lui admirateur zélé de la forme française, poëte de peu d'originalité, mais qui savait merveilleusement s'approprier celle d'autrui. Un critique allemand dit que Hagedorn fut l'auteur que nul autre n'a surpassé pour la finesse et la délicatesse du goût et celui dont les œuvres en manquent le plus. Hagedorn a fait des poésies légères, des odes, des fables et de petits apologues en vers, dont voici quelques-uns.

LA BREBIS ET LE BUISSON.

Une brebis se cacha sous une haie pour s'abriter contre une forte pluie. A la vérité, elle se trouva au sec dans cet asile; mais quand elle voulut le quitter, les épines lui arrachèrent sa laine. Heureux celui à qui l'exemple servira. Plaideurs insensés! laissez-vous instruire, ne confiez point votre laine au rusé avocat; trop souvent ce que vous gagnez ne vaut pas la moitié de ce qu'il vous en coûte pour l'avoir.

LA VIPÈRE ET L'ANGUILLE.

L'anguille disait à la vipère: « Que mon sort est à plaindre! tout le monde recherche ma perte, l'obscurité et l'innocence ne me protègent point. Tout filet est tendu pour moi, et ma race est prise dans toutes les nasses. — Cousine, répondit la vipère, comme toi, l'innocence ne me servirait de rien; mais je sais montrer les dents, et nos ennemis craignent mes morsures. »

JUPITER ET L'ESCARGOT.

Jupiter commanda à tous les animaux de comparaître devant lui, promettant d'accorder à chacun ce qu'il lui demanderait; à son ordre tous se rendirent, tous formèrent des vœux, tous prièrent, et tous obtinrent ce qu'ils avaient demandé. L'un des derniers, l'escargot, vint en rampant jusqu'au pied du trône de Jupiter. « O roi des dieux! accorde-moi une maison qui ne serve qu'à moi seul, et où je puisse vivre en repos; que ma demeure soit libre de tous fâcheux; que je puisse échapper aux curieux, aux brouillons. D'autres peuvent faire des souhaits plus superbes; pour moi, toute bénédiction fleurira plus belle si le méchant n'en est pas témoin. » La demande et la prière furent agréées, et l'escargot parut le plus heureux comme le plus modeste de tous les animaux.

Albert Haller, que ses travaux, comme médecin, anatomiste, physiologiste, botaniste et poëte, ont fait surnommer le Grand, naquit à Berne en 1708; après avoir fait ses études à Tubingen, Haller retourna en Suisse exercer la médecine dans sa ville natale, où il demeura jusqu'en 1736. Appelé en Allemagne, il fut nommé professeur à l'Université de Gœttingue, et bientôt après président perpétuel de l'Académie des sciences. La grande renommée qui s'attacha dès lors à son nom et les importantes découvertes qu'il fit en anatomie et en botanique portèrent l'empereur François Ier à lui donner des titres de noblesse. Le roi d'Angleterre et de Suède le décorèrent, l'un, de l'ordre de l'Étoile du Nord, et l'autre, du titre de con-

seiller d'État. Toutefois, l'amour du pays rappela Haller à Berne, où il occupa jusqu'à la mort les plus honorables emplois, et partagea son temps entre les travaux utiles à son art et le commerce des muses. Haller se distingua comme poëte par des œuvres peu nombreuses, mais estimées. Son poëme des *Alpes*, dans lequel il a fait preuve d'un grand talent descriptif, a fait sa réputation. On a pourtant reproché à sa poésie une certaine rudesse qui rappelle, dit-on, celle des monts gigantesques qu'il s'est plu à décrire; mais en général, les pensées, bien que fières et hardies, ne sont pas sans grâce, et révèlent dans l'auteur un ami passionné des beautés de la nature.

Voici quelques fragments du poëme intitulé :

LES ALPES.

Dès que l'âpre vent du nord quitte l'empire des airs, et que la sève ranimée circule dans tous les êtres; quand le sein de la terre se décore des nouvelles parures qu'un doux zéphir lui apporte sur ses ailes embaumées, les pâtres abandonnent les basses régions où la neige commence à rouler en ondes troublées, et courent sur les Alpes pour trouver la première herbe dont la pointe s'élève à travers les glaces. Les troupeaux quittent les étables et saluent avec joie la montagne, où la nature et le printemps s'unissent pour leurs plaisirs. Lorsque l'alouette, en célébrant l'aube matinale, annonce au monde le premier regard de la lumière, le pasteur s'arrache des bras de sa compagne qui maudit l'instant du départ, et pourtant s'y prépare; une troupe nonchalante de génisses à la marche pesante, gravit avec de joyeux mugissements le sentier plein de rosée; elles errent lentement là où le trèfle et le séséli abondent,

et fauchent d'une langue avide le tendre gazon, tandis que le pâtre, assis près d'une cascade, fait retentir les échos du son de sa trompe d'écorce. Quand les ombres commencent à s'allonger et que l'astre du jour s'incline vers son frais asile, les troupeaux, rassasiés et les flancs gonflés de pâture, reprennent avec de confus bêlements le chemin de l'étable accoutumée. L'épouse du pâtre accueille d'un doux sourire le retour de celui-ci. La troupe joyeuse des enfants environne le père et se joue autour de lui. La douce écume du lait ruisselle dans les doigts de la ménagère, le repas du soir est préparé, la troupe heureuse l'entoure, le travail et la faim assaisonnent ce que la simplicité a préparé; enfin le sommeil et son divin repos les délassent sur leur couche rustique.

LES FLEURS ALPINES.

Là, quand la lumière du soleil pénètre les brouillards mouvants et sur la terre essuie les pleurs des nuées, toutes les plantes sont colorées par la lumière qui rayonne sur leurs feuilles et ranime la nature. L'air se remplit des parfums de l'ambre le plus pur. Les tribus variées de Flore, qu'un doux zéphir agite, l'armée diaprée des fleurs semble s'apprêter au combat. Un tendre azur l'emporte sur un or éclatant, toute une montagne vernissée par la pluie matinale semble un vert tapis brodé d'arcs-en-ciel. Ici, le front haut et avec majesté, s'élève la noble gentiane au-dessus de l'humble troupe des plantes vulgaires; tout un peuple de fleurs suit sa bannière; son frère azuré, lui-même (*la gentiane bleue*), s'incline devant elle et l'admire; ses fleurons d'un or pur, entourés de rayons, chargent sa forte tige et couronnent son gris vêtement; ses feuilles d'un blanc mat, mêlé de vert foncé, brillent de l'éclair chatoyant des diamants humides. Loi éternelle! ici la force s'unit à la grâce, et dans un beau corps habite une âme plus belle

encore ! Ici rampe, comme une vapeur grisâtre, une humble plante dont la nature a posé les feuilles en croix; l'aimable fleur offre aux yeux comme le double bec doré d'un oiseau dont le corps serait formé d'améthystes (*l'anthirinum*); plus loin, mirant son feuillage luisant et digité dans le vert reflet d'un ruisseau limpide, une fleur, tendre neige, qu'une faible pourpre colore, enferme une étoile tachetée dans ses blancs rayons (*l'astrahlia*). L'émeraude et le rubis étincellent aussi sur le sol aride et revêtent les rochers de longues mantes de pourpre (*le silène neausis*).

Les élégies de Haller sont d'un genre pur et élevé, et celle sur la mort de sa première femme est surtout admirée.

CHANT FUNÈBRE

SUR LA MORT DE MA BIEN-AIMÉE MARIANNE.

Me faut-il donc chanter ta mort? ô Marianne! quel chant! où les soupirs luttent avec les mots, où une pensée absorbe toutes les autres! Le bonheur goûté près de toi grandit aujourd'hui ma misère; je rouvre les blessures de mon cœur, je sens de nouveau la douleur de ta mort.

. . . . . .

Je te vois encore à mon aspect pâlir, quand, éperdu, j'accourais près de toi; je te vois rassembler tes dernières forces pour prononcer encore le mot que j'implorais. O douce âme! pleine du plus pur sentiment, quelle angoisse te causa ma souffrance! ton dernier mot fut grâce et amour; ton dernier acte, patience, résignation!

. . . . . .

Où fuir? dans ces murs, il n'est pas un lieu qui ne m'effraie. La maison, où je t'ai perdue; le temple, là-bas, qui t'a reçue; ici,

des enfants..... Ah ! mon cœur se brise à ces tendres images de ta beauté, lorsqu'en balbutiant ils te redemandent à moi. Où fuir? sinon vers toi !

. . . . . .

Oh! je t'ai tendrement aimée, bien plus que je ne te l'ai jamais dit, bien plus que le monde ne saurait le croire, bien plus que je ne le croyais moi-même ! Que de fois, lorsque te tenant étroitement pressée je sentais mon cœur frémir soudain, je disais : « Oh ! s'il me fallait la perdre! » et secrètement les larmes gagnaient mes yeux.

. . . . . .

Dans les antres profonds, dans les sombres forêts où nul n'entendra mes plaintes, où nul ne troublera mes souvenirs, je chercherai ta gracieuse image. Je veux te voir telle que tu étais : triste, quand je te disais adieu; joyeuse, quand je revenais près de toi; tendre, quand tu me recevais !

. . . . . .

Dans les profondeurs du ciel, dans ces sombres lointains, je veux aussi te voir et te chercher au delà des étoiles brillantes qui se meuvent sous tes pas, là, où, décorée d'une nouvelle jeunesse et pénétrée des clartés éternelles, l'âme, aux confins des mondes, déploie ses forces affranchies de toutes entraves.

Là, familière avec la lumière de Dieu, sa présence fait ta félicité. Tu te mêles aux concerts des anges, et ton chant est une prière pour moi. Là, tu apprends l'utilité de mes souffrances. Le livre de Dieu s'ouvre devant toi, tu y lis le décret de notre séparation et le cours de mes futures destinées.

O toi, si parfaite, et que, sur la terre, j'ai tant et pourtant trop peu aimée! que tu dois être aimable et belle, maintenant qu'une céleste lumière t'environne! Un fervent espoir me saisit; oh ! ne

rejette pas mon vœu le plus ardent ! tiens tes bras ouverts, ô bien-aimée ! je vole à toi, pour toujours à toi !

Ewald, Christian de Kleist, l'aimable chantre du printemps, et dont *Gesner*, son ami, disait si poétiquement : « La douceur de son chant me ravit comme l'éclat d'un soir sans nuage, et mon cœur, en le lisant, devient calme et paisible, comme nos campagnes pendant un beau clair de lune; » Kleist mérite, par le genre de son talent, de marcher après Haller. Kleist, né en 1715 à Zoeblin, en Poméranie, embrassa la carrière militaire, moins par goût que par nécessité; toutefois, ses occupations guerrières ne nuisirent point à d'autres plus douces, et deux beaux volumes de poésie en furent le résultat. Kleist est considéré comme l'un des meilleurs lyriques de l'Allemagne; ses poésies, où se peint un sentiment vif et chaleureux du beau, et un profond enthousiasme pour la magnificence de la nature, sont écrites dans un style pur et harmonieux. On regarde ses odes et ses élégies comme supérieures encore à son poëme du *Printemps,* auquel il doit pourtant une partie de sa renommée.

LE PRINTEMPS.

FRAGMENTS.

Recevez-moi, ombrages sacrés, voûtes élevées et feuillues, consacrées aux graves méditations; recevez-moi, inspirez-moi un chant à la gloire de la nature rajeunie. O vous ! riantes prairies, qu'un labyrinthe de ruisseau arrose ! vallons en fleurs, avec vos

parfums, je veux respirer le contentement; je veux vous gravir, odorantes collines, et, sur les cordes d'or, chanter la joie qui rit autour de moi dans ces campagnes heureuses. L'aurore entendra mes chants, ils le seront d'Hespérus encore. Sur des nuées roses, les flancs ceints de fleurs nouvelles, le printemps descendit un jour du ciel. Son souffle divin se répandit dans toute la création, la neige roula des monts, les torrents franchirent leurs bords, les nuages se fondirent en pluies, les prairies furent inondées, le laboureur s'effraya; le jeune dieu souffla de nouveau, les brouillards s'élevèrent et rendirent à la terre le riant aspect des cieux, le sol s'abreuva des eaux vagabondes, et les torrents calmés rentrèrent dans leurs rives plantées de roseaux L'hiver, à demi vaincu, luttait encore, et souvent, durant la nuit, secouant avec fureur ses ailes chargées de neige, il appelait des antres du nord l'ouragan, la tempête à la voix tonnante qui dévastaient, en hurlant, les forêts, les champs, et bouleversaient la mer jusque dans ses abîmes; mais le dieu émet encore une fois le souffle vivifiant; aussitôt les airs devinrent tranquilles, un tapis richement tissu de feuillage, de verdure et de fleurs couvrit les monts et les vallées. Les ombres mobiles descendirent des arbres, des chants mélodieux remplirent les sombres bocages, le soleil brilla dans les ruisseaux, ceux-ci se couvrirent d'étincelles, des parfums remplirent les airs, et les échos endormis s'éveillèrent aux sons de la flûte des bergers.

. . . . . .

Viens, Muse, examinons dans la campagne la demeure et les travaux champêtres du laboureur: ici, point de colonnes accouplées, taillées dans le marbre, n'en supportent le toit; ici, point d'eaux lointaines n'obéissent au puissant appel de l'art; un arbre, sous lequel son aïeul a vécu trois âges d'homme, ombrage une cabane tapissée de vigne; au milieu d'une cour qu'entoure une haie d'épine, s'étend la mare dans laquelle se joue un second ciel avec ses nuages mouvants sur ses bords. La poule hérisse ses plumes et appelle avec ter-

reur la jeune couvée de canards qu'elle a fait éclore ; sourds à sa voix, ceux-ci barbottent dans l'eau et cherchent leur proie dans les roseaux. L'oie au long cou, chassée de son nid, étend ses vastes ailes et commence avec ses enfants, au duvet doré, mille jeux folâtres, plonge sa tête sous les eaux, et de ses pieds palmés nage en équilibre à la surface. Là, une jeune fille soigneuse, vigilante, une corbeille au bras, s'avance, suivie de la foule des poules et des coqs; elle s'arrête et trompe le petit peuple par des gestes feints; puis soudain, jetant une poignée de grains, sourit en les voyant se jeter sur la pâture et se quereller ensemble; plus loin, dans la garenne profonde, le lapin blanc se blottit et roule ses yeux rougeâtres. Du colombier sort en roucoulant le pigeon au plumage changeant; il gratte son dos de son pied rouge, de son bec épluche sa poitrine, le dessous de son aile, et s'envole sur le toit près de sa compagne. La jalousie l'agite, il se courrouce, il gronde, bientôt sa douce et caressante compagne le flatte; il se rapproche, il roucoule, les baisers s'échangent, et bientôt, étendant leurs blanches ailes, le couple s'envole en murmurant dans le jardin. Je vous suivrai, tendres colombes; partout où vous voudrez me conduire, je vous suivrai. De quel éclat brille le jardin en fleurs, quelle odeur s'exhale du feuillage, à quels jeux le joyeux zéphir se livre parmi les fleurs. Il les élève vers le ciel et retombe avec elles vers la terre. Ici, l'audacieux navigateur n'a point semé les plantes étrangères de l'Afrique, de rares aloès n'attirent point le regard, le beau utile, et quelquefois une couronne, suffit à l'homme des champs. Le long berceau formé de noisetiers montre à son extrémité les nuages courant sur le ciel, et derrière. des campagnes, des lacs, des vallons ombreux entourés de montagnes boisées. Mon œil parcourt la perspective encore une fois; mais de plus proches objets m'attirent. O tulipe, dis-moi qui t'a rempli le sein de toutes les couleurs du soleil? Je te salue, princesse des fleurs; qui en serais la reine, si la rose divine, avec ses mille feuilles, son coloris charmant, son trône élevé et épineux, et ses

parfums suaves, ne l'emportait encore sur toi. La voilà qui, presqu'au sortir du bouton, me sourit, la fleur vantée, la précieuse rose! plus loin, le muguet presse ses grelots d'argent à travers ses longues feuilles; ici, la jacinthe bleue m'envoie le frais parfum de son calice. Les grands violiers dispersent les torrents balsamiques de leurs odeurs. La giroflée nocturne laisse ses fleurs hautaines exhaler leurs senteurs; elle se referme prudemment et espère le soir faire honte au jour, exemple d'un grand cœur, lequel, loin de ressembler au héros vulgaire qu'un cercle d'admirateurs excite, est vertueux pour la vertu même.

Z. Wilhelm Lud. Gleim fut encore un de ces poétiques esprits qui, un peu avant Klopstock et Lessing, s'unirent sous les auspices d'une amitié généreuse pour concourir de tous leurs efforts aux progrès de la littérature de leur pays. Né à Ermsleben, près d'Halberstad, en 1719, Gleim, après avoir fait ses études à Halle, où il se lia avec Uz et Goetz, et rempli de plusieurs missions diplomatiques, revint dans sa ville natale. Là, pourvu d'un emploi honorable, il s'occupa activement de poésie, et publia successivement des poésies badines, des fables, des odes, et d'élégantes imitations des poëtes *minnesinger*. Mais ce qui rendit son nom populaire et lui valut la faveur de toute l'Allemagne, furent ses *Chants de guerre par un grenadier* et ceux *du soldat prussien en campagne*, dans lesquels Gleim déploya un vrai talent lyrique et toute l'énergie d'une âme patriotique et fière. Ses essais dramatiques et anacréontiques ont moins de valeur; toutefois ses fables, et surtout son poëme intitulé *Halladat* ou *le Livre Rouge*, lui ont assuré une place distin-

guée parmi les meilleurs poëtes de l'Allemagne. Son caractère, comme homme, était des plus honorables. Lié d'amitié avec tous les poëtes de son temps, il applaudissait à leurs succès, et le talent naissant trouvait en lui un chaud protecteur. Après la mort de Frédéric II, l'enthousiasme qu'il avait éprouvé pour le grand roi se changea en un tendre et brûlant amour de la patrie. La révolution française le remplit d'horreur et d'effroi, et, prévoyant la funeste influence qu'elle pouvait exercer sur l'avenir de son pays, il conjura de tout son pouvoir les Allemands de rester unis et de combattre jusqu'à la mort pour défendre l'indépendance nationale. Deux ans avant sa mort, *Gleim* perdit la vue, et malgré ce malheur, il ne cessa pas de prendre une part active aux grands événements qui se succédaient si rapidement, jusqu'en 1803, où il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans. Voici quelques petits fragments des poésies légères de *Gleim*.

LA ROSE PRÈS D'UN RUISSEAU.

Belles, là-bas dans le vallon, vous fleurissez comme des fleurs Hélas! voyez ici la rose, voyez! elle se mire dans le ruisseau, et en se mirant, admire, pleine d'orgueil, sa beauté. Mais, prenez garde! belles! voici venir une tempête furieuse, elle n'épargnera rien. Déjà les tendres feuilles tombent; ah! voyez! le ruisseau sur les vagues les emporte au loin. De même vous passerez, belles, hélas! de même s'envolera la beauté!

LA TOURTERELLE ET LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR.

Que fais-tu là, petite tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je soupire; mon fidèle ami est devenu la proie d'un chasseur auquel il n'avait pourtant fait aucun mal.

LE VOYAGEUR.

Eh bien! fuis donc. S'il revenait avec l'arme qui a ôté la vie à celui que tu plains, il pourrait de même te ravir la tienne.

LA TOURTERELLE.

Ah! s'il ne le fait pas, la douleur le fera.

A LA PRINCESSE DE W.

Princesse, toi qui es plus sage que Socrate et Solon, tu te connais toi-même et dis : « Que suis-je dans les tourbillons des soleils? que suis-je dans l'espace de la terre et des cieux? » Écoute ce qu'une muse m'a raconté : « Une goutte d'eau tomba du haut d'un nuage au plus profond de la mer, et voyant l'empire de Neptune, dit : « Que suis-je dans l'agitation de la mer immense? un rien, une faible goutte !.... Une huître s'approcha soudain de la modeste goutte d'eau, s'entr'ouvrit, la reçut, et se referma. La goutte d'eau devint la plus belle de toutes les perles. On la tira du sein de la mer, et elle brille maintenant sur la couronne d'un monarque.

LE GRENADIER PRUSSIEN.

La guerre est l'objet de mes chants! l'univers veut la guerre! Que Berlin soit Sparte! que le héros de la Prusse soit couronné du laurier de la gloire et du triomphe!

Oui, je veux chanter ses exploits en m'accompagnant de la lyre, tandis que mes armes ensanglantées reposent et sont suspendues à la muraille.

J'entonne avec les héros le chant sublime des combats, au son des timbales et des trompettes, au milieu du bruit des coursiers et des guerriers;

Et je combats en brave grenadier, animé de l'esprit de Frédéric; pourquoi craindrais-je lorsque le canon tonne sur ma tête?

Je mourrai en héros, et mon sabre menacera encore dans ma main défaillante! On s'immortalise en mourant en héros, en mourant pour sa patrie!

Sur le champ de bataille la vie s'enfuit plus promptement que l'éclair, et pour récompense d'un si beau trépas, on a un trône dans le ciel!

Mais si tu me refuses une mort si glorieuse, ô Mars! si je ne dois pas briller dans le pavillon étoilé, je vivrai pour Apollon!

Le grenadier de Frédéric, le défenseur de l'État, célèbrera désormais la gloire de sa patrie; il apprendra à orner ses vers des richesses de la langue allemande; il sera l'Horace de la Prusse!

Alors, ô ma Muse! chante Dieu et Frédéric; mais que tout autre objet soit indigne de tes chants! Élève-toi semblable à l'aigle, dont l'œil plonge dans le brasier du soleil.

Christ. Furchtegott. Gellert, né à Haynichen en 1715, fut le fabuliste le plus populaire de toute l'Allemagne. Il manquait peut-être de cette richesse d'imagination qui fait les grands poëtes, mais il possédait un rare bon sens, un goût éclairé, un caractère noble et généreux qui, en lui assurant l'estime et la bienveillance générale, lui fit encore exercer une salutaire influence sur la littérature de son temps. Outre ses fables, qui ont été longtemps entre les mains des enfants, comme, en France, celles de La Fontaine, *Gellert* a publié des hymnes religieux qui ont joui de la même popularité. Voici une de ses fables, qui rappelle un peu celle du Rat d'Horace, mais qui, dans la langue de *Gellert*, a toute la grâce naïve de celles du bonhomme.

L'HUITRE ET LA JEUNE ÉCREVISSE.

Une huître attachée à l'humide rivage tantôt ouvrait, en se jouant, sa maison, et tantôt la refermait solidement. Ce manége fut vu avec envie par une jeune écrevisse étourdie, qui de son trou lui dit : « O huître ! que tu me sembles heureuse, et que nous autres pauvres écrevisses sommes mal partagées ! tantôt un pêcheur m'arrache de ma demeure, et tantôt c'est la tempête, tandis que toi tu as ta propre maison de pierre, et tu la peux ouvrir et fermer à ton gré ; accorde-moi, seulement pour un instant, et je sais que tu ne me refuseras pas, accorde-moi la faveur d'entrer dans ton palais ! — En vérité, répondit l'huître, j'ai presque honte de recevoir dans ma pauvre et simple maison, dont l'extérieur n'a rien de séduisant, des gens aussi distingués que vous, Madame. Cependant, si pour que vous ayez l'esprit en repos, il vous plaît de vous retirer

quelque temps chez moi, je vous recevrai avec plaisir; entrez, il y a place. » L'autre arrive; l'huître aussitôt ferme sa porte. « Ouvrez! ouvrez! crie l'écrevisse; j'étouffe! — Je vais vous délivrer, répond l'huître; mais apprenez par cette folle expérience et pour le bonheur de votre vie, à être contente de ce que vous possédez. »

LE VOYAGEUR.

Un voyageur priait le dieu des dieux, Zéus, pendant un violent orage, de calmer l'air et de faire luire le soleil, mais en vain; Zéus ne se laissait point émouvoir, le ciel continua à verser ses torrents, car la tempête devait durer tout le jour.

Le voyageur éclate en plaintes amères contre les rigueurs de Zéus envers les hommes, et continue son pénible voyage. A chaque nouvelle rafale du vent qui le force à s'arrêter sur place, de nouveaux blasphèmes lui échappent.

Une forêt prochaine l'abritera, il court, pour échapper à la pluie, à l'orage, vers ce bois, asile secourable. Mais avant d'y arriver, il en voit sortir un brigand armé, et glacé d'effroi, il demeure à la pluie.

Le brigand saisit son arc que l'humidité a détendu; il vise droit au voyageur, mais le vent et la pluie détournent la flèche, et le fer tombe aux pieds de celui dont il devait percer le cœur.

Insensé, dit alors Zéus courroucé, cette flèche t'apprendra-t-elle pourquoi j'ai permis à l'orage cette longue fureur? Si je t'eusses rendu les rayons du soleil, ce fer eût tranché la vie que la tempête t'a conservée.

L'ordre chronologique amène à la suite de ces poëtes

le nom d'un homme dont le génie positif apporta une révolution complète dans l'étude de la philosophie : *Immanuel Kant*, né à Kœnigsberg en 1724, et que l'on a longtemps regardé comme le prince de la philosophie allemande. Toutefois, il n'a fait qu'ouvrir à la science une route nouvelle dans laquelle d'autres génies éminents se sont empressés d'entrer, soit pour combattre, soit pour développer ses doctrines. Sans en faire ici une analyse incomplète, nous nous bornerons à indiquer le principe de cette philosophie, qui substituait l'autorité de la conscience à celle des sens.

Les premiers ouvrages de *Kant* furent *la Critique de la Raison pure*, *la Critique de la Raison pratique* et *la Critique du Jugement*. Une foule d'autres suivirent ceux-ci. Outre le but sérieux que s'était proposé leur auteur, ces écrits ne furent pas sans avoir une heureuse influence sur la littérature en général. Cependant cette influence ne s'exerça guère que dans la période suivante et lorsque les doctrines de *Kant* eurent en quelque sorte acquis force de loi. « *Kant*, dit madame de Staël, a vécu jusque dans un âge très-avancé, et jamais il n'est sorti de Kœnigsberg ; c'est là qu'au milieu des glaces du Nord, il a passé sa vie entière à méditer sur les lois de l'intelligence humaine. Une ardeur infatigable pour l'étude lui a fait acquérir des connaissances sans nombre : les sciences, les langues, la littérature, tout lui était familier ; et sans rechercher la gloire, dont il n'a joui que très-tard, n'entendant que dans sa vieillesse le bruit de sa renommée, il s'est contenté du plaisir silencieux de la réflexion ; soli-

taire, il contemplait son âme avec recueillement; l'examen de la pensée lui prêtait de nouvelles forces à l'appui de la vertu, et quoiqu'il ne se mêlât jamais aux passions des hommes, il a su forger des armes pour ceux qui seraient appelés à les combattre. »

La même année qui vit naître *Kant* donna également naissance à l'auteur de *la Messiade*, cette noble effusion de tout ce qu'une âme tendre, un esprit sublime renferment de suavité, de douceur, de grandeur et d'énergie; temple divin élevé à l'Évangile, épopée tour à tour délicieuse et terrible, où l'on entend les gigantesques imprécations du prince de l'abîme et les suaves entretiens des anges chargés de porter aux mortels des paroles de paix, d'amour et de miséricorde.

Fred Gottlieb Klopstock naquit à Quedlimbourg, en 1724. Fils d'un cultivateur qui avait affermé les biens de Friedburg, près de cette ville, ses premières années se passèrent à la campagne, où il puisa le sentiment des beautés de la nature. Il fit de bonnes études aux écoles préparatoires de Quedlimbourg et Naumbourg, et entra, à l'âge de seize ans, à l'Université d'Iéna, où il eut la première idée du poëme qui devait illustrer son nom et occuper vingt ans de sa vie. Il en fit paraître les trois premiers chants à Leipsig, où il fut agrégé à la Société poétique de cette ville.

Après avoir rempli les fonctions d'instituteur particulier à Langensalz et passé quelques mois en Suisse auprès de Bodmer et de Breitinger, ses amis, il fut appelé, sur la recommandation du comte de Bernstorff, à Copenhague,

en qualité de conseiller de légation. Ce fut dans ce voyage qu'il fit la connaissance de Marguerite Moller, fille d'un marchand de Hambourg. Il l'épousa en 1754. Cette union, qui devait assurer son bonheur, fut trop courte : Klopstock perdit sa femme après quatre ans de mariage. Marguerite était douce, sage et instruite; elle faisait des vers pleins de grâce, d'une exquise sensibilité. Klopstock, qui l'adorait, l'a célébrée dans diverses poésies sous le nom de Cidly ; il a consacré son souvenir dans *la Messiade*, dont les purs amours de Cidly et de Sémida forment un des plus gracieux épisodes.

En même temps que ce poëme célèbre, Klopstock a composé des hymnes, des odes religieuses et patriotiques; les premières peuvent être considérées comme des psaumes chrétiens, et les secondes, quoique inspirées du goût anglais, sont regardées comme supérieures à tout ce qui les avait précédées. L'une d'elles exprime d'une manière fort heureuse l'émulation qui régnait alors entre les génies poétiques des deux nations.

LES DEUX MUSES.

J'ai vu.... Oh ! dites-moi, était-ce le présent, ou contemplais-je l'avenir? J'ai vu la muse de la Germanie entrer en lice avec la muse anglaise et s'élancer pleine d'ardeur à la victoire.

Deux termes élevés à l'extrémité de la carrière se distinguaient à peine; l'un, ombragé de chênes; l'autre, entouré de palmiers.

Accoutumé à de tels combats, la muse d'Albion descendit fièrement dans l'arène; elle reconnut ce champ qu'elle parcourut

déjà dans sa lutte sublime avec le fils de Méon, avec le chantre du Capitole.

Elle vit sa rivale, jeune, tremblante; mais son tremblement était noble, l'ardeur de la victoire colorait son visage, et sa chevelure d'or flottait sur ses épaules.

Déjà, retenant à peine sa respiration pressée dans son sein ému, elle croyait entendre la trompette; elle dévorait l'arène, elle se penchait vers le terme.

Fière d'une telle rivale, plus fière d'elle-même, la noble Anglaise mesure d'un regard la fille de Thuiskon. « Oui, je m'en souviens, dit-elle, dans les forêts de chênes, près des bardes antiques, ensemble nous naquîmes.

« Mais on m'avait dit que tu n'étais plus. Pardonne, ô muse! si tu revis pour l'immortalité, pardonne-moi de ne l'apprendre qu'à cette heure.... Cependant je le saurai mieux au but.

« Il est là.... le vois-tu dans ce lointain? Par delà le chêne vois-tu les palmes, peux-tu discerner la couronne? tu le fais.... Oh! ce fier silence, ce courage contenu, ce regard de feu fixé sur la terre.... je le connais!

« Cependant... pense encore avant le dangereux signal; pense... N'est-ce pas moi qui déjà luttai contre la muse des Thermopyles, contre celle des Sept-Collines?

« Elle dit: le moment décisif est venu, le héraut s'approche! O fille d'Albion! s'écrie la muse de la Germanie, je t'aime en t'admirant, je t'aime..... mais l'immortalité, les palmes me sont encore plus chères que toi. Saisis cette couronne, si ton génie le veut; mais qu'il me soit permis de la partager avec toi.

« Comme mon cœur bat.... Dieux immortels.... si même j'arrivais plus tôt au but sublime.... Oh! alors tu me suivras de près... Ton souffle agitera mes cheveux flottants. »

Tout à coup la trompette retentit, elles volent avec la rapidité de l'aigle, un nuage de poussière s'élève sur la vaste carrière; je les vis près du chêne, mais le nuage s'épaissit, et bientôt je les perdis de vue.

Une simple et gracieuse romance, bien souvent imitée, est le *Vergismeinicht* (1), ou *Ne m'oubliez pas!* Elle s'adresse à Marguerite.

NE M'OUBLIE PAS.

Dans le vallon silencieux coule et murmure un argentin et clair petit ruisseau. Tu connais l'aimable vallon, ô Cidly! tu connais bien le ruisseau.

Là, autour des aunes élancés, s'enlace une fraîche guirlande de lierre. Je trouvai au bord du ruisseau le *Ne m'oublie pas!*

La fleur modeste me sourit comme l'œil bleu de ma Cidly. Sur ses feuilles brillaient encore les gouttes d'une fraîche rosée.

Je la cueillis, ô Cidly! et pensant à toi, je m'écriai : *Ne m'oublie pas!* et l'Écho, doux comme Zéphire, soupira : *Ne m'oublie pas!*

La muse de *Klopstock* s'exerça dans divers genres, et toujours avec succès.

« Il y a, dit madame de Staël, une ode de lui, charmante, intitulée *l'Art de Tialf*, c'est-à-dire l'art d'aller en patins sur la glace, qu'on dit inventé par le géant Tialf. Il

(1) Nom allemand de la petite fleur bleue appelée *myosotis*.

peint une jeune et belle femme revêtue d'une fourrure d'hermine et placée sur un traîneau en forme de char ; les jeunes gens qui l'entourent font avancer le char comme l'éclair en le poussant légèrement. On choisit pour sentier le torrent glacé qui, pendant l'hiver, offre la route la plus sûre. Les cheveux des jeunes hommes sont parsemés des flocons brillants des frimas ; les jeunes filles, à la suite du traîneau, attachent à leurs petits pieds des ailes d'acier qui les transportent au loin dans un clin d'œil ; le chant des bardes accompagne cette danse septentrionale ; la marche joyeuse passe sous des ormeaux, dont les fleurs sont de neige ; on entend craquer le cristal sous les pas. Un instant de terreur trouble la fête ; mais bientôt les cris d'allégresse, la violence de l'exercice, qui doit conserver au sang la chaleur que lui ravirait le froid de l'air, enfin la lutte contre le climat raniment tous les esprits, et l'on arrive au terme de la course dans une grande salle illuminée, où le feu, le bal et les festins font succéder des plaisirs faciles aux plaisirs conquis sur les rigueurs mêmes de la nature. »

Mais la poésie religieuse de *la Messiade* a un tout autre caractère. « Lorsqu'on commence ce poëme, dit encore l'auteur de *l'Allemagne*, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement que les temples du Seigneur inspirent s'emparent de l'âme en lisant *la Messiade.* »

Nous en donnerons ici quelques fragments : le premier est la mort de Marie, la sœur de Lazare, celle à qui Jésus

disait qu'elle avait choisi la meilleure part. Dans la nuit qui suivit la mort du Sauveur, Marie expira; son frère, le ressuscité, lui apprend le supplice et la mort du divin Maître.

« Ah! ma sœur, si la voix de la mort me rappelait à présent, elle me paraîtrait plus mélodieuse que les chants du peuple au jour d'actions de grâces du grand alleluia.

— La joie et l'étonnement saisissent mon cœur; que dis-tu, mon frère?

— Je veux le lui dire, mes amis. Ne célons point les voies du Seigneur, quelque formidables qu'elles soient. Marie, le meilleur des hommes! notre divin ami! le secours suprême des malheureux! Jésus-Christ! qui remettait les péchés, qui ressuscitait les morts; avec un courage et une patience angéliques, est mort sur la croix!

— Sur la croix (balbutiat-elle en tremblant, et les ténèbres de la mort s'épaississent autour d'elle)! Mort sur la croix (sa tête s'affaisse)! Anges, lui, mourir (ses yeux sont mourants)! Sur la croix! véritablement mort! O toi! qui l'as permis, je bénis, je bénis ton nom glorieux pour toutes mes souffrances et vais suivre celui que tu as livré à la mort!.... »

Tout à coup sa langue se raidit, la pâleur et le repos de la mort couvrent son visage. Lazare pose la main sur la sueur mortelle de son front, et dit : « Va donc reposer en paix avec le mort du Seigneur! toi, l'accomplie du Miséricordieux! renais au jour lumineux de la vie éternelle! Mon cœur est attaché au tien; cependant je te vois sans chagrin rompre ton enveloppe mortelle et passer dans la terre de promission. Soutien d'Israël! sois son appui dans la sombre vallée du désert et amène-la toi-même dans la terre heureuse, où tu sèches toutes les larmes, où les accents des plaintes et des lamentations ne troublent pas les acclamations de la reconnaissance. Soleil terrestre! éteins-toi pour elle! et toi, dernier sommeil de la

mort, viens! ouvre-toi doucement, cercueil, pour donner le repos à ses ossements! Empare-toi d'elle, corruption, pour que son corps mûrisse aussi à la vie. C'est toi, semence! que le maître sème pour le grand jour de la moisson, quand les moissonneurs appelleront et que la trompette retentira : lorsque la terre et la mer enfanteront avec plus de douleur qu'Éden dans sa première production, lorsqu'au haut et au-dessous des cieux, tout résonnera de la louange de celui qui juge. » Marie, avec une sensation céleste de repos et de délivrance, se retourne vers Lazare et regarde son intrépide frère avec un contentement toujours croissant, tandis que dans un doux enthousiasme il ramène sur elle, à longs traits, par ses paroles, la bénédiction de la vie éternelle.

L'ange de Marie voit la mort triomphante l'emporter sur l'agonisante; il en tressaille de joie si vivement, que l'on entend le battement de ses ailes, dans le lointain profond, comme le sifflement d'un essaim qui bourdonne. Les assistants l'entendirent sans savoir ce que c'était; mais le séraphin saisit les touches les plus animées de sa lyre, et toujours dans les douces agitations de sa joie, sa main vacillante voltige sur toutes les cordes rayonnantes. La mourante entend un son qui lui paraît venir du ciel; elle se relève avec gravité pour écouter vers la hauteur; mais la main du séraphin ne tremble plus, et tire de cette lyre, tendrement émue, des sons que l'oreille n'a jamais ouïs; des sentiments jamais encore éprouvés, de hautes et nouvelles pensées, sortant comme du néant à la vie, se forment dans l'âme attentive de Marie. La lyre de l'immortel, qui appelle aux cieux, résonne encore, et verse dans l'âme, presque dégagée du corps, un repos céleste. La lyre, qui attire l'immatériel vers les cieux, retentit toujours plus fort, plus haut, puis avec le bruit de la tempête grondante, comme si, en éclatant, celle-ci faisait écrouler les montagnes devant elle; car dans ce moment, entraîné par son enthousiasme, l'immortel communique à sa harpe la vigueur de son impétuosité véhémente en chantant : « Saint, saint, saint, est celui qui a été ensanglanté sur le Calvaire, jusqu'à ce que les pé-

chés des héritiers de la mort fussent expiés. » Près de devenir cadavre, la mourante ne peut soutenir le ravissement que l'habitant des cieux verse dans son cœur expirant; il se brise: elle meurt. Peu après, son frère tombe à côté d'elle; il prend sa froide main entre ses mains jointes, tarit courageusement ses pleurs et prie ainsi : « Louange à l'auteur de la vie! pour cette mort libératrice, adorons ce divin bienfaiteur. Eh bien! sœur, te voilà donc dans les tabernacles de la paix, mais ton âme n'y restera pas toujours seule; cette matière corruptible se transformera un jour en immortalité; cette fleur fanée, qu'un coup de vent a brisée, avec quel éclat recroîtra-t-elle dans cette solennelle matinée printanière de la résurrection? Transportez cette poussière sacrée; joignez-la à la poussière de la terre... Mais non! ne l'emportez point encore pour que nous considérions avec un pieux étonnement celle que la foudre de la mort a renversée, et qui sera réveillée par le son plus retentissant de la trompette de la résurrection! »

Le chant de la mort de Marie fut lu à la cérémonie funèbre de l'enterrement de Klopstock. Le poëte était vieux quand il cessa de vivre, mais l'homme vertueux saisissait déjà les palmes immortelles qui croissent sur les tombeaux.

SECOND FRAGMENT.

LES REGRETS DE LAZARE.

Les cabanes de Lazare et de Marthe étaient situées dans des jardins touffus, arrosés d'un frais ruisseau; il serpentait doucement à côté d'une allée jusqu'au tombeau de Myriam (Marie). C'était de ce même tombeau que son frère avait été appelé par celui qui réveille les morts; mais la céleste sœur dort toujours du sommeil d'airain.

Les survivants n'en gémissent plus, puisque Jésus est ressuscité et que c'est vers lui que l'heureuse et céleste Myriam s'est rendue. A chaque lever du soleil, Marthe répand sur le tombeau de celle qui l'a délaissée les fleurs les plus colorées, qui sont arrosées par le ruisseau limpide, de même que ses yeux sont mouillés par les larmes de la douce espérance, de cette espérance *du revoir*, quand bientôt elle reposera auprès de sa sœur, et qu'elle s'endormira aussi de ce profond sommeil qui l'a rendue aveugle pour les fleurs et sourde au doux murmure du ruisseau; mais son âme sera alors auprès de celle de Myriam. Elle revenait du tombeau, quand Lazare la rencontra, et lui dit:

« Marthe, j'ai envoyé prier de nos frères, des réconciliés, ainsi que des pèlerins du fleuve aux sept bras et des îles de la Grèce, avec nos bien-aimés, les chantres du temple, pour entonner des cantiques dans les bosquets, au son des harpes, et faire un repas champêtre sous l'ombre et le frais des zéphyrs. » Marthe part pour s'occuper des préparatifs du festin. Lazare va répandre des fleurs, arroser le sable des berceaux de la source rafraîchissante et courber les branches pour obtenir plus d'ombre contre l'ardeur du soleil. Quoique l'agréable occupation d'embellir et de rafraîchir les allées le mène près du tombeau de sa céleste sœur, ses yeux ne se mouillent pas de larmes au souvenir de sa mort. « Je la reverrai bientôt », dit-il en cueillant des fleurs sur son tombeau même.

Déjà près du ruisseau, autour d'un palmier, des compagnons de la jeunesse de Lazare s'étaient réunis avec la harpe, le githith et l'azoor, les cimbales, le cor et la trompette, mais non celle qui retentit comme le tonnerre; celle-ci ne fait entendre que des sons moelleux. Ils goûtent d'avance le plaisir du chant qui, du palmier, devait se faire entendre ensuite dans les berceaux d'alentour, lorsque l'étoile du soir, avec la lune argentée qui l'accompagne, luiraient au firmament. Peu à peu toute l'assemblée invitée se trouve réunie. Ils s'asseyent sous les berceaux ombragés, et éprouvent une joie qui n'est pas celle qui s'empare de l'âme avec vio-

lence, mais celle qui, semblable à un doux ruisseau, circule dans toutes les sources de la vie. Que n'avaient-ils point entendu des témoins du Messie! que n'en avaient-ils pas ouï eux-mêmes! que n'en devaient-ils pas ouïr et voir encore, ces fils de l'alliance majestueuse, qui, fondée sur la mort et la résurrection du Christ, donnait à leur vie des jours fortunés et un soir serein! L'avenir même présentait à peu d'entre eux quelque chose de sinistre dans l'aspect du sommeil de la mort. Aucun doute ne troublait leur âme; ils n'étaient plus abattus par le fardeau de l'incertitude qui, dans l'heure de l'affliction, tombe sur les justes mêmes. En deçà des tombeaux, leur sort était déjà digne d'envie, si un chrétien pouvait envier à son frère d'être comblé de plus de grâces par le rémunérateur souverain. La lune parcourait sa carrière brillante, et l'étoile, sa compagne, étincelait sur le firmament azuré. L'assemblée satisfaite se répand dans les berceaux d'alentour, et jouit d'une fraîche soirée.

Le fragment qui suit offre un modèle du pathétique sublime auquel s'élève la muse de Klopstock. C'est le pardon d'Abbadona, l'ange repentant qui pécha, non par orgueil, mais par faiblesse et par entraînement, et dont le profond repentir finit par toucher Dieu. Une vision anticipée du jugement dernier révèle à Adam, encore dans les limbes, les futures destinées de sa race.

LE PARDON D'ABBADONA.

La troupe placée à la gauche du Juge était dans la consternation. Les anges de la mort descendaient du trône pour conduire les réprouvés dans les demeures de la mort éternelle. Ils portaient

avec eux les terreurs du regard sentencieux du Juge céleste; des nuages orageux roulant par milliers derrière eux suivaient leur vol rapide. Dans le silence de l'abandon, le regard presque éteint, fixé dans les profondeurs, se tenait Abbadona. Un des anges de la mort s'avança vers lui; Abbadona le reconnaît et se prépare à son sort. Ses yeux, plus troublés que jamais, s'élèvent néanmoins vers le souverain Juge, et il l'invoque avec toute la ferveur dont son âme est capable; le Juge, de son trône, et tous les fils de la terre le regardent. « Puisque tout est consommé, s'écrie le séraphin suppliant, et puisqu'à ce dernier des jours doit succéder la nuit de l'éternité, daigne me permettre, ô toi qui es assis sur ton trône, d'oser encore une fois porter sur toi des yeux baignés de larmes qui ont coulé depuis la naissance de la terre; toi, qui souffris toi-même, de ce trône où tu reposes jette la vue sur nous, malheureux condamnés, et sur le plus délaissé de tous les êtres créés. Ce n'est point mon pardon que j'implore, c'est la mort que je demande de toi, Dieu-Homme miséricordieux. Vois, j'embrasse ce rocher; c'est là que je me tiendrai quand les anges de la mort entraîneront hors de la présence de Dieu les condamnés. Prends, ô Fils de Dieu, prends une de ces mille foudres toutes-puissantes qui t'entourent, et, par ton amour, donne-moi la mort. Ah! je fus créé par toi avec les justes; que maintenant je meure! efface de la création le spectacle de mon affreuse désolation, et qu'Abbadona soit à jamais oublié! que la création cesse pour moi, et que j'y laisse le vide du plus malheureux, du plus abandonné de tous les êtres! Ta foudre tarde, tu ne m'écoutes pas! ah! si je dois vivre, que ce soit séparé des réprouvés, que je demeure seul sur ce ténébreux champ de justice; que ce soit une consolation à mes douleurs, de pouvoir dans une profonde méditation y étendre de tous côtés mes regards et me dire : « Là, sur le trône, était assis le Fils, couvert de plaies glorieuses; là, sur des nuées éclatantes, s'élevèrent les justes; ici je fus jugé. » A ces mots Abbadona tombe sur le rocher.

Les anges de la mort se disposent à un vol rapide et tournent

leurs yeux vers le Juge. Toute la race humaine garde un silence solennel. Le tonnerre, qui naguère grondait sans cesse du trône, se tait maintenant; Abbadona se réveille tout à coup avec une soudaine sensation d'immortalité, car au travers des cieux attentifs perce jusqu'à lui la voix du Juge; elle dit:

« Abbadona, je t'ai créé, je connais mes créatures; je connais le ver avant qu'il rampe, le séraphin avant qu'il éprouve le sentiment; je pénètre dans toutes les pensées, dans tous les replis du cœur; mais tu t'élevas contre moi, et ces condamnés que tu concourus à séduire déposent contre toi, ils sont immortels! »

Abbadona se relève, et étendant vers le ciel ses mains suppliantes, il s'écrie: « Ah! si tu me connais, si tu as daigné voir en pitié la misère du plus malheureux des anges, si, de ton divin regard, tu as considéré l'éternité de mes souffrances, ah! permets que ta foudre me frappe, et que, par pitié, ton bras m'anéantisse devant toi! Médiateur, chaque fois que je réfléchis que je te dois l'existence dont je n'étais pas digne, je tombe confondu dans la plus affreuse profondeur de l'abîme; mon esprit tremblant et abattu appelle la mort et fuit le théâtre de l'éternité. Du haut de ton tribunal regarde, miséricordieux, mon état déplorable. Une seule fois seulement, encore, avant d'être exterminé entièrement de la création, permets-moi de m'occuper de cette grande idée, celle d'avoir été aussi l'œuvre des mains du meilleur des êtres. Avant de perdre à jamais la faculté pensante, permets que je te salue pour la dernière fois comme mon Créateur, pensée de Dieu! Lorsque les cieux accomplis commencèrent à se mouvoir dans l'immensité avec l'harmonie des premières jubilations vers leur auteur; quand après leur formation, les anges se trouvèrent tous saisis du plus grand des sentiments, celui de la connaissance de leur Créateur; lorsque la Divinité, jusque-là solitaire, se découvrit aux myriades de ses créatures, telle qu'elle était de toute éternité, alors je fus créé par mon Juge. Dans cette heureuse existence je ne connaissais pas le malheur; aucune douleur n'émoussait la perfection de mon esprit; de

tous ceux que je choisis pour objets de mon affection, c'était Dieu qui me parut le plus digne d'être aimé; le salut éternel me couvrait de ses ailes protectrices; chaque perspective qui se montrait à moi me présentait des béatitudes; dans mon enthousiasme, je ne pouvais que m'applaudir de mon existence; je vivais pour être chéri du plus excellent des êtres; je mesurais la durée de ma vie d'après l'éternité, et en comptais les jours heureux d'après le nombre des miséricordes divines; et maintenant je dois périr! cesser d'être! jamais plus je ne contemplerai Dieu avec la plus profonde admiration! je ne chanterai plus d'alleluia au trône du Fils! — Eh bien! donc, esprit immortel, tu seras anéanti, le but de ta création est rempli. — Pour la dernière fois, je t'adore encore, ô toi qui, à la vue des siècles innombrables qui en furent saisis d'étonnement, m'as placé sur cette éminence obscure et terrible pour que je parusse de là en témoin, d'abord de la grâce, ensuite de la vengeance la plus inexorable. »

En achevant ces mots, Abbadona tombe prosterné devant le Juge et attend la mort. Un silence profond et solennel se prolonge encore dans les cieux et sur la terre. J'élevai mon regard dans l'étendue des cieux, et vis les saints trembler sur leurs siéges dorés dans l'attente de ce qui allait paraître. Les anges de la mort, à la tête des réprouvés, entouraient Abbadona; le front enflammé, immobiles et couverts de nuages nocturnes, se détournant d'Abbadona, ils fixent leurs regards sur le trône du Juge. Enfin, comme la voix du Père envers le Fils, comme les accords répétés des jubilations célestes, ce doux son partit du trône. « Viens, Abbadona, auprès de ton Sauveur. » Avec la rapidité dont les pensées pieuses s'élèvent vers le ciel, comme portées sur les ailes de la tempête dans laquelle cheminerait l'Éternel, ainsi Abbadona s'élance jusqu'au trône, en traversant les cieux; la beauté de sa sainte jeunesse renaît dans ses yeux suppliants, attachés sur la Divinité, et le repos de l'immortalité couvre les traits du séraphin. Aucun de nous, dans les jours de résurrection, ne reparut au-dessus de sa cendre, tel que se re-

produisit Abbadona. Son céleste ami ne se contient plus au rapprochement de son regard avec Abbadona; il perce au travers des justes, et, les bras étendus, il s'élance dans les cieux en jetant des cris de joie; ses joues sont enflammées, sa couronne rend un son harmonieux; il descend avec palpitation vers Abbadona et l'embrasse. L'ami s'arrache à ses embrassements pour se prosterner aux pieds du Juge. Alors l'enceinte des cieux retentit de pleurs d'attendrissement; des accents d'une plus douce joie y succédèrent: des siéges des vingt-quatre sages, jusqu'au trône du Fils éternel, des harpes mélodieuses chantèrent le mort retourné à la vie. Mais comment rendrais-je les paroles d'Abbadona, lorsqu'il se releva de devant le trône, et qu'en s'adressant à celui qui le remplissait, il dit avec le sourire délicieux de la vie éternelle:

« Oh! de quels noms solennels, par quels actes d'adorations te nommerai-je, toi qui as exercé sur moi de telles miséricordes? Enfants de lumière que j'ai chéris, premiers nés de la création; et vous, héritiers de la vie éternelle, par les mérites des plaies du Fils, je reviens à vous. Ah! dites-moi, qui m'a appelé? quelle était cette voix du trône qui m'attira à elle en prononçant mon nom? Tu es la source de vie, la plénitude de la grandeur, le Fils incréé du Père; ton nom est le salut. Lumière des lumières, médiateur de l'alliance, agneau immolé, Sauveur! tu es aussi juge; mais je veux te donner des noms d'amour. Sur le soir de la journée du jugement du monde, Dieu créa encore une fois; car j'étais un des morts éternels. Mais, me tirant de l'ombre de la mort, il m'a recréé à ce salut éternel, aussi ineffable que lui-même. Qu'un alleluia solennel, premier des êtres, te soit chanté éternellement; tu as dit au malheur: Cesse d'être; aux pleurs: Je vous ai tous comptés; que dorénavant les larmes de la joie, la gratitude, l'adoration, soient rendues à celui qui est sur le trône. »

D'autres poétiques esprits, moins éminents que celui

de ce grand maître, marchèrent, sinon dans la même voie, du moins vers le même but. L'un d'eux, *Karlwith Ramler*, né à Robberg en 1725, contribua comme poëte, comme critique et comme traducteur, aux progrès de la littérature de cette époque. Après avoir été professeur de littérature à Berlin, et avoir dirigé pendant quelque temps le théâtre national de cette ville, Ramler, lié d'amitié avec les auteurs les plus distingués, publia une Revue composée de leurs travaux; ses odes, dans lesquelles il avait pris Horace pour modèle, lui ont fait une grande réputation d'élégance et de correction. Toutefois on trouve que, dans ses propres compositions, il a l'imagination un peu trop vive, et que ses tableaux manquent quelquefois de délicatesse. Outre ses traductions de Catulle, de Martial et d'Horace, il a publié un recueil de poésies légères intitulé : *Ramlerslein*, c'est-à-dire *la Moisson de Ramler*, auquel nous emprunterons les deux pièces suivantes.

LA SOURCE CACHÉE.

Toujours coule cette source; jamais ses flots ne babillent. Viens, voyageur, ici te reposer; viens apprendre de cette source à faire le bien en silence.

A EUDOSIE.

Eudosie, ta vie ressemble au ruisseau, qui, toujours joyeux, court à travers les fleurs et les buissons, et va doucement se perdre dans la mer.

Tantôt les flots glissent sous les fleurs; tantôt ils roulent sur d'âpres cailloux; tantôt tourbillonnent au-dessus de lui les notes de l'aimable chantre du printemps.

Ici, l'ombre le rafraîchit; là, il étincelle des rayons du soleil; plus loin, le trèfle odorant et les myosotis qu'il abreuve, nourrissent quelque biche paisible.

Maintiens toujours égal, à travers les obstacles, le noble cours de ta vie; plus tard, dans une mer de joie et de célestes délices, il ira se perdre à jamais.

Un des disciples et compatriotes de l'école helvétique fut *Karl W. de Salis*, né à Marschlins, au pays des Grisons, fondateur de l'école de cette ville; il occupa divers emplois diplomatiques, tant en Italie qu'en France. La révolution helvétique l'obligea à quitter de nouveau sa patrie, et la douleur qu'il en éprouva lui inspira une suite de poésies touchantes intitulées : *Le Mal du Pays*. Des lettres à son père et à ses amis d'enfance, des écrits sur la politique et les droits des nations chez lesquelles il avait résidé, ainsi qu'un voyage dans quelques parties du royaume de Naples, recommandent *Salis* comme publiciste et comme littérateur; mais c'est surtout à ses chants d'exil qu'il doit sa renommée.

L'HELVÉTIEN HORS DU PAYS.

Douce patrie! mes amours, quand silencieux je pense à toi, je me sens joyeux, et pourtant des larmes passionnées troublent mon

regard. Hameau paisible entouré de taillis verdoyants et protecteurs! humble chaumière, plein de désir, toujours je pense à vous!

Je pense à la fenêtre, que, de pampre, mon père lui-même a tapissée; au poirier qui en est proche et qui s'étend sur l'humble toit; aux buissons dans lesquels j'ai pris tant de mésanges, enfermées dans des cages de sureau; à l'écluse de l'étang tranquille, dans lequel j'allais le dimanche pêcher.

Tout ce qui alors comme enfant me réjouissait, me revient vivement à la pensée : le son bien connu des cloches du village retentit encore à mon oreille. Même la nuit, dans mes songes, je vogue sur le lac paternel; je secoue les fruits du poirier ou je m'inonde de ses fleurs.

Je cueille des mûres dans la forêt, où jadis je m'assis au frais; j'apaise au tuyau de bois de tes fontaines ma soif dans un jour brûlant. Oh! quand reverrai-je le tilleul planté sur la place de l'église, où, au vent frais du soir, notre joyeuse jeunesse dansait.

Quand reverrai-je la cime aiguë du clocher de l'église à demi cachée par des vergers, et où la cigogne, sur son haut nid, couve en paix ses petits. Douce patrie de mes pères! se trouvera-t-il dans tes heureuses campagnes, un jour, tôt ou tard! seulement un lieu de repos pour moi.

Gottl. Éphraïm Lessing, né à Camentz en 1729, fut un de ces hommes éminents auxquels l'Allemagne dut la régénération de son goût littéraire; son influence l'emporta même sur celle de *Klopstock*, car il était non-seulement poëte, mais excellent critique, philosophe éclairé, et chez lui le jugement, l'esprit, la pénétration, l'empor-

taient encore sur les forces créatrices de l'imagination. Cependant ses fables n'ont point encore été surpassées, et ses drames de *Minna de Barnheim*, *Émilia Galotti* et *Nathan le Sage*, jouissent toujours de la même estime. Ses écrits sur les anciens, ses traités de théologie, dénotent une profonde connaissance de l'antiquité classique et de merveilleuses facultés polémiques. Enfin, dans toutes ses productions, le mérite de la forme est toujours éminent.

Lessing, destiné par sa première éducation aux études théologiques, se rendit dans ce but à Leipsig, où la vue du théâtre développa ses dispositions pour la poésie dramatique. Il se lia alors avec quelques écrivains en renom, et travailla quelque temps pour la scène. Toutefois, et pour obéir à son père, il se rendit à Wittemberg, où il obtint d'abord les premiers grades; mais un penchant plus vif pour d'autres études le ramena bientôt à Leipsig, où il écrivit son célèbre *Laocoon*, série d'articles d'excellente critique sur les arts de la peinture et de la poésie. Pendant quelque temps, il dirigea le théâtre de Hambourg; enfin il termina sa vie errante en se fixant à Wolfembuttel, où il fut nommé bibliothécaire et conseiller de la ville. Dans cet emploi, il rendit de grands services à la littérature allemande en tirant de la poussière de cette antique bibliothèque bon nombre d'ouvrages précieux et ignorés, et qu'il publia sous le titre de *Fragments*. Outre ses odes, ses fables, ses drames, ses écrits polémiques, scientifiques et artistiques, Lessing a publié un ouvrage sous le titre imposant de *l'Éducation du*

genre humain, regardé comme la meilleure de ses productions sous le rapport du style et de l'expression. Il faut remarquer que les ouvrages de Lessing, quoique la morale en soit pure et élevée, et même souvent religieuse, portent cependant, ainsi que presque tous ceux de cette époque jusqu'à Klopstock, l'empreinte de la philosophie du dix-huitième siècle.

MINNA DE BARNHEIM.

FRAGMENT.

Le major Tellheim, brave officier prussien, se trouve, après d'honorables services, réduit à une situation malheureuse. Il veut renvoyer son domestique.

JUSTIN, TELLHEIM.

LE MAJOR.

Te voilà encore?

JUSTIN, *s'essuyant les yeux.*

Oui, monsieur le major.

LE MAJOR.

Tu as pleuré?

JUSTIN.

J'ai écrit mon compte dans la cuisine, et elle est si pleine de fumée.... Voilà mon compte, monsieur le major.

LE MAJOR.

Donne !

JUSTIN.

Ayez donc pitié de moi, monsieur le major; je sais que les hommes n'en ont aucune pour vous... Mais... voyez-vous, je me serais plutôt attendu à la mort qu'à mon congé.

LE MAJOR.

Je ne puis te garder plus longtemps, et il faut que je m'accoutume à me passer de serviteur. (Ouvrant le compte, il en parcourt les articles et lit) : « Compte de ce que me doit monsieur le major pour trois mois et demi de gages à six thaler par mois, fait vingt-un thaler depuis le 1er de ce mois, et quelques bagatelles; ajoutez un thaler, sept gros et neuf pfenings. Total, vingt-deux écus, sept gros, neuf pfenings. » C'est juste ! mais je dois payer le mois commencé.

JUSTIN.

Tournez la page, major.

LE MAJOR.

Encore (lisant)! Note de ce que je dois à monsieur le major: Au chirurgien du régiment, il a payé pour moi vingt-cinq thaler; pour garde et médicaments pendant ma maladie, trente-neuf thaler à mon père, qui avait été pillé par l'ennemi, et sans compter deux chevaux qu'il lui a donnés, après la bataille, cinquante thaler. Total, cent quatorze thaler, dont vingt-deux, sept gros, neuf pfenings à déduire : je reste redevable à monsieur la major de quatre-vingt-onze thaler....

TELLHEIM.

Es-tu fou, drôle?

JUSTIN.

Je crois bien que je vous ai coûté davantage; mais ce serait de l'encre perdue que de l'écrire, car je ne pourrais pas vous le payer; et si vous voulez me prendre tout à fait la livrée que je n'ai pas non plus méritée, oh! j'aimerais mieux que vous m'eussiez laissé crever à l'hôpital.

LE MAJOR.

Pour qui me prends-tu donc? Tu ne me dois rien, et je veux te recommander à quelques-unes de mes connaissances où tu seras mieux que près de moi.

JUSTIN.

Je ne vous dois rien? et pourtant vous voulez me renvoyer!

LE MAJOR.

Parce que je ne veux rien te devoir.

JUSTIN.

Eh bien! voilà pourquoi justement; aussi bien que je vous dois; aussi sûr que vous ne me devez rien; aussi sûr, enfin, que vous ne devez pas me renvoyer.... Tenez, monsieur le major, faites comme vous le voudrez; mais je reste près de vous, il faut que je reste près de vous.

TELLHEIM.

Et ton obstination, ta mutinerie, ton humeur violente et détestable desquelles tu crois qu'on n'a rien à te dire, ta malice sournoise, ton esprit vindicatif, ta....

JUSTIN.

Faites-moi aussi noir que vous le voudrez, monsieur le major; je ne penserai pas plus mal de moi que de mon chien. L'hiver dernier, un soir, sur le bord du canal, j'entendis quelque chose se plaindre et gémir; pensant que ce fût un enfant, je plongeai dans l'eau, me dirigeai du côté de la voix; je retirai un barbet. Voilà qui est bon, pensai-je. Le barbet me suit; mais je ne suis pas amateur des barbets; je le chasse, il revient; je le bats, il s'obstine. Rentré au logis, je ne veux pas qu'il passe la nuit dans ma chambre; il couche sur le seuil de la porte. Quand il s'approche de trop près, je lui donne un coup de pied; il crie, me regarde et remue la queue. Il n'a pas encore reçu un morceau de pain de ma main, et pourtant je suis le seul qu'il suit et qu'il ose toucher. Il saute devant moi, et me montre toutes ses gentillesses; c'est un vilain barbet, mais un bien bon chien. S'il continue longtemps comme cela, je finirai par ne plus haïr les barbets.

TELLHEIM, *à part.*

Ah! moi de même pour lui. Non, il n'existe point de cœur complétement barbare! Justin, nous resterons ensemble.

JUSTIN.

Certainement! Vous vouliez vous passer de serviteur; vous oubliez donc que votre blessure ne vous laisse l'usage que d'un bras? est-ce que vous pouvez vous habiller seul? Je vous suis indispensable; je suis.... ce n'est pas pour me vanter, monsieur le major; mais, voyez-vous, je suis un serviteur qui, dans une fâcheuse occasion.... et si le pire de tout arrivait, serait capable de tout pour servir son maître.

Parmi ses fables, nous choisirons celles-ci :

LE LOUP A L'AGONIE.

Le loup, près de rendre les derniers soupirs, jetait un regard scrutateur sur sa vie passée. « Je suis, sans doute, un pécheur, disait-il; cependant, sans me flatter, je crois qu'il en existe de plus grands que moi. J'ai fait du mal; mais j'ai fait aussi du bien. Un jour, il m'en souvient, un agneau écarté de son troupeau vint, en bêlant, se jeter près de moi; je pouvais l'étrangler; rien n'était plus facile; je n'y touchai pas. Vers le même temps, j'eus la patience d'écouter les railleries et les propos outrageants d'une brebis, avec une indifférence d'autant plus digne d'admiration, que je n'avais rien à craindre, n'y ayant aucun chien qui la gardât.

— Et moi, je puis attester tous ces faits, interrompit l'ami renard, qui le disposait à la mort; toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. C'était dans le temps où tu manquas d'être étranglé si misérablement par cet os, que la cigogne eut ensuite la bonté de te tirer du gosier. »

LES ANES.

Les ânes se plaignaient à Jupiter de ce que les hommes les traitaient avec trop de cruauté. « Nous portons pour leurs besoins, disaient-ils, des charges, sous lesquelles eux et tout animal plus faible que nous succomberaient. Cependant, à force de coups, ils veulent nous obliger à marcher avec une vitesse dont notre charge nous rendrait incapables, quand même la nature ne nous l'aurait pas refusée?

« Empêche-les, ô Jupiter! d'être si injustes, si toutefois il est possible d'empêcher les hommes de faire le mal. Nous voulons les servir, parce qu'il paraît que tu nous as créés pour cela; mais nous ne voulons pas être battus sans raison.

— Ma créature, dit Jupiter au député, votre prière est juste; mais je ne vois pas de possibilité à persuader aux hommes que votre lenteur naturelle ne soit pas l'effet de votre paresse, et tant qu'ils le croiront vous serez battus; cependant je songe à un moyen d'adoucir votre destin. L'insensibilité sera désormais votre partage; votre peau s'endurcira aux coups et lassera le bras de votre conducteur.

— Jupiter! s'écrièrent les ânes, tu es toujours sage, toujours clément! » et ils s'éloignèrent tout joyeux de son trône, qui est le trône de la bonté universelle.

L'AGNEAU GARDÉ.

Hilax, de la race des chiens-loups, veillait à la garde d'un agneau. Lycodès, qui, par le poil, le museau et les oreilles, était plus semblable à un loup qu'à un chien, se jette sur Hilax en criant : « Hola! loup! que veux-tu faire à cet agneau? — Loup, toi-même, répondit Hilax (les chiens se méconnaissaient l'un l'autre)! retire-toi, ou je te ferai voir que je suis son gardien. »

Lycodès, pour enlever l'agneau à Hilax, et Hilax, pour le conserver, font l'un l'autre de nouveaux efforts; et pendant ce beau débat..... admirables gardiens!.... le pauvre agneau est mis en pièces.

Mose Mendelsohn, né à Dessau en 1729, fut un des plus profonds penseurs de son temps. Il sut unir, avec le goût le plus délicat, l'intérêt philosophique, et expo-

ser ses doctrines avec clarté, élégance et simplicité. Il a publié des *Entretiens philosophiques*, *le Phédon* ou *de l'Immortalité de l'Ame, les Heures du matin* et des poésies gracieuses. « Mendelsohn, Juif de naissance, s'était voué, au sein du commerce, à l'étude des belles-lettres, sans renoncer en rien à la croyance et aux actes de sa religion. Admirateur sincère du *Phédon*, dont il fut le traducteur, il en était malheureusement resté aux idées et aux sentiments précurseurs de Jésus-Christ. Nourri des psaumes et de la Bible, ses écrits conservent le caractère de la simplicité hébraïque. » Il se plaisait à rendre la morale sensible par des apologues à la manière orientale. En voici un exemple :

Sous le gouvernement tyrannique des Grecs, il fut une fois défendu aux Israélites, sous peine de mort, de lire entre eux les lois divines. Rabbi Akiba, malgré cette défense, tenait des assemblées où il faisait lecture de cette loi. Pappus le sut, et lui dit : « Akiba, ne crains-tu pas les menaces de ces cruels? — Je veux te raconter une fable, répondit le rabbi. Un renard se promenait sur les bords d'un fleuve, et vit les poissons qui se rassemblaient avec effroi dans le fond de la rivière. « D'où vient la terreur qui vous agite? dit le renard. — Les enfants des hommes, répondirent les poissons, jettent leurs filets dans les flots afin de nous prendre, et nous tâchons de leur échapper. — Savez-vous ce qu'il faut faire? dit le renard : venez là sur le rocher, où les hommes ne sauraient vous atteindre. — Se peut-il, s'écrièrent les poissons, que tu sois le renard, estimé le plus prudent entre les animaux? tu serais le plus ignorant de tous si tu nous donnais sérieusement un tel conseil. L'onde est pour nous l'élément de la vie, et nous est-il possible d'y renoncer parce que des dangers nous menacent? » Pappus,

l'application de cette fable est facile : la doctrine religieuse est pour nous la source de tout bien; c'est par elle, c'est pour elle seule que nous existons; dût-on nous poursuivre dans son sein, nous ne voulons point nous soustraire au péril en nous réfugiant dans la mort. »

Voici le nom d'un auteur bien connu en France de tous ceux dont le cœur est demeuré sensible aux charmes de la nature et aux douceurs de la vie champêtre :

Salomon Gesner, que la grâce et la fraîcheur de ses idées pastorales ont fait surnommer le Théocrite de l'Allemagne. Né à Zurich en 1730, *Gesner* ne reçut d'abord d'autre instruction que celle que put lui donner un pasteur de campagne. A l'âge de quinze ans, son père, qui était libraire, l'envoya à Berlin pour y apprendre le commerce. Tout en s'occupant avec assiduité de ses devoirs mercantiles, ce jeune homme, né artiste, trouva le temps de cultiver la peinture et la poésie.

Après dix ans d'absence, et de retour dans sa patrie, *Gesner* se maria; unissant le bon sens de l'homme de bien aux nobles penchants de l'artiste, il reprit la maison de commerce de son père et cultiva avec un égal succès la peinture, la gravure et la poésie. Enfin ses vertus de citoyen l'ayant fait nommer membre du grand conseil de sa ville natale, il y vécut, jusqu'à sa mort, l'objet de la tendre vénération de ses compatriotes; un simple monument en marbre gris, entouré de fleurs et caché sous des groupes de beaux arbres, fut élevé à sa mémoire dans une petite île que forme la Limmath en

sortant du lac de Zurich, et atteste la pieuse reconnaissance de ses concitoyens.

Gesner fut le créateur d'un genre pastoral qui trouva des imitateurs, mais dans lequel nul ne l'a surpassé. La plupart de ses idylles, écrites en prose, sont des modèles de grâce naïve et d'élégante simplicité; son poëme d'Abel est le moins estimé de ses ouvrages; peut-être a-t-il eu le tort de venir trop tôt après la grande épopée religieuse de *Klopstock*, dont on retrouvait les couleurs et les images dans la prose poétique de *Gesner*. Toutefois, ce poëme renferme des caractères bien tracés et des épisodes ravissants. La peinture de l'effroi qui saisit nos premiers parents à leur sortie du paradis terrestre, en voyant les signes funestes de la réprobation divine dans les orages qui bouleversent la contrée déserte qu'ils traversent au hasard, dans les animaux devenus farouches et fuyant à leur aspect, mais surtout celle de la douloureuse émotion d'Ève à la vue d'un petit oiseau mort, le premier mort de la création, sont aussi terribles que touchantes. En voici un fragment.

Adam raconte à ses enfants la première nuit passée hors du paradis.

Nous avançâmes sous ces peupliers, et ayant pénétré jusqu'au rocher, nous le trouvâmes creux : sa cavité formait une grotte. « Vois, dis-je à votre mère, vois combien de commodités la nature nous offre! Vois cette grotte riante et cette source pure qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte; mais, chère Ève, il faudra que j'en ferme l'entrée aux surprises nocturnes des ennemis. — Quels ennemis? demanda Ève avec émotion —

N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui est créé ; que les liens d'amitié sont rompus entre les êtres vivants, et que le plus faible est la proie du plus fort? Là-bas, dans la campagne, j'ai vu un jeune lion poursuivre avec un rugissement funeste un chevreuil effaré; j'ai vu la guerre parmi les oiseaux de l'air. Nous ne sommes plus les maîtres de commander aux animaux, à moins que ce ne soit à ceux dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui auparavant jouaient autour de nous d'un air caressant et soumis, le tigre tacheté et le lion à longue crinière, poussent contre nous d'effrayants rugissements et ont dans les yeux un feu menaçant. Il est vrai que nous gagnerons les plus traitables par la douceur, que nous nous garantirons des plus féroces par notre art et par notre adresse. Je vais toujours entrelacer des broussailles devant l'entrée de la grotte. » Je me mis aussitôt à l'œuvre. Ève, cependant, timide, et sans me perdre de vue, alla cueillir des fleurs et des feuilles pour nous en former un lit, et mit à contribution, pour notre table, les arbres et les arbrisseaux d'alentour. Sa provision faite, elle revint avec hâte, et la posa devant moi sur l'herbe tendre.

Alors nous nous assîmes dans la grotte, sur des siéges tapissés de fleurs, et nous commencions notre repas frugal, l'assaisonnant d'entretiens gracieux, lorsqu'un sombre nuage vint tout à coup obscurcir le soleil couchant, s'étendit jusque sur nos têtes. Le sombre voile dont il couvrait la terre semblait être pour ses habitants et pour toute la nature un présage de destruction. Un vent orageux qui s'éleva ensuite mugit à travers les montagnes et bouleversa toutes les forêts; des flammes sortirent du sein des nuages, et les éclats du tonnerre vinrent augmenter l'horreur et l'effroi. Ève, épouvantée, s'élança dans mes bras et se tenait serrée contre ma poitrine, respirant à peine. « Il vient, dit-elle, il vient, le juge.... Qu'il est terrible! Il vient nous apporter la mort, à nous et à toute la nature, à cause de ma prévarication. O Adam! Adam!... » A ces mots elle resta tremblante et sans voix, toujours appuyée sur moi,

« Rassure-toi, lui dis-je, ma bien-aimée; mettons-nous à genoux devant la grotte, et adorons ce Dieu terrible porté sur les nuages et précédé d'éclairs et de foudres. O toi, grand Dieu! qui tempérais avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi dès que je pus ouvrir les yeux, au sortir de tes mains créatrices, que tu es terrible quand tu marches pour venir juger ta créature! » Et sur-le-champ nous nous prosternâmes devant la grotte, où, le visage pâle et les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le souverain juge, porté au-dessus de nos têtes, nous dirait par son tonnerre : « Mourez, ingrats! que la terre qui vous a portés s'anéantisse devant ma fureur! » Le ciel cependant se fondait en eau; mais il ne sortait plus de flammes des nuées, et le tonnerre ne mugissait plus que dans le lointain. Alors, je levai la tête en disant : « Le Seigneur a passé près de nous, chère Ève; il ne détruira pas la terre, et nous ne mourrons pas aujourd'hui; car, que deviendrait sa promesse, s'il nous détruisait, et dans notre personne nos descendants? » La sagesse éternelle ne se repent pas des promesses qu'elle a faites. Nous nous rassurâmes, les nuages se dissipèrent, et le soleil couchant répandit un éclat admirable sur les nuages, tel que celui qui brillait lorsque des légions d'anges étaient portées sur des nuages légers au-dessus d'Éden; et que leurs traces, répandant un long sillon de lumière, rendaient les nuages étincelants comme la flamme. Les campagnes humectées reposaient en silence, les couleurs renaissaient plus vives, et le soleil couchant lançait sur nous ses derniers rayons; nous célébrâmes avec un saint étonnement cette scène touchante. C'est ainsi que le premier orage passa sur nos têtes.

Nous ne pouvons résister au désir de donner un second fragment du même poëme.

LES ANGES DE LA TERRE.

L'ange, à l'instant, toucha nos paupières, et nos yeux dessillés virent des beautés que je n'entreprendrai pas d'écrire. Nulle expression ne peut rendre les traits majestueux que je vis. Toute la contrée était peuplée d'enfants des cieux plus beaux que n'était Ève, lorsque nouvellement créée, elle sortit des mains de l'Éternel, et qu'elle me réveilla d'une voix gracieuse en me tendant les bras avec tendresse. Quelques-uns recueillaient de légers brouillards de la terre, et les portaient en haut sur leurs ailes déployées, pour en faire de douces rosées et des pluies rafraîchissantes; d'autres reposaient près des ruisseaux, gazouillants veillant à ce que leur source ne tarît pas, de peur que les plantes ne fussent privées de leur humide nourriture. Plusieurs étaient dispersés dans la plaine: là, ils présidaient à la croissance des fruits, répandaient sur des fleurs naissantes la couleur de feu, l'aurore ou l'azur, et leur insinuaient des parfums agréables en les fomentant de leur haleine; plusieurs erraient, diversement occupés, dans l'ombre des bocages, et leurs ailes brillantes faisaient éclore à chaque pas de doux zéphyrs, qui tantôt voltigeaient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planaient agréablement sur les fleurs et allaient ensuite se rafraîchir sur la surface frémissante des ruisseaux ou des lacs. D'autres esprits se reposaient de leurs travaux, et, assis à l'ombre, des harpes d'or à la main, chantaient en chœur, en s'accompagnant, à la louange du Très-Haut, des hymnes que l'oreille des mortels ne saurait entendre. Plusieurs se promenaient sur notre colline même, et parmi nos berceaux, où, par leurs doux regards, ils semblaient compatir à notre sort. Mais bientôt la toile levée de dessus nos yeux se rabattit, et cette scène ravissante disparut.

« Ce sont là, nous dit l'ange, les esprits tutélaires de la terre,

la nature fourmille de beautés trop sublimes pour être goûtées par les sens des mortels. Le Créateur en a fait de diverses sortes pour les différents ordres d'êtres pensants; et ces merveilles, cachées à nos yeux, font le ravissement et l'admiration de classes innombrables d'esprits. Ces mêmes enfants que vous avez vus, ont aussi pour fonction d'aider la nature dans son atelier secret, à opérer les productions diverses que les ordres de Dieu exigent d'elle, de toute éternité. Ils sont aussi chargés de veiller à la sûreté de l'homme, de diriger ses actions, et de détourner souvent de dessus lui des malheurs dont il est menacé sans le savoir. Ils l'assistent dans toutes ses routes, si tortueuses qu'elles soient, et font que d'une mal apparent il en résulte en sa faveur un bien réel; ils sont les paisibles témoins de tes plaisirs domestiques, et ils accompagnent tes actions les plus secrètes d'un sourire d'approbation ou d'une marque de dédain. Ce sera d'eux que le Seigneur se servira, soit pour répandre l'abondance dans les pays qu'il aura bénis, soit pour porter la famine et la désolation chez les nations qui se seront écartées de lui, lorsqu'il lui plaira de les rappeler par la voie des châtiments. » L'ange, en finissant ce discours qu'il avait prononcé avec une douceur attendrissante, rentra dans son nuage; et nous, pleins d'un ravissement inexprimable, nous nous prosternâmes en terre pour rendre à l'Éternel nos hommages et nos actions de grâces.

L'article de Gesner serait incomplet si nous ne le terminions par une de ses plus délicieuses idylles, quoique l'une des plus connues.

MYRTILE.

Pendant une belle soirée, Myrtile était allé visiter l'étang voisin, dont les eaux réfléchissaient l'éclat de la lune. Le calme pro-

fond des campagnes éclairées par cette douce lumière, et les tendres accents du rossignol l'avaient retenu longtemps plongé dans un ravissement tranquille; mais il revint enfin dans le berceau de pampres verts situé devant sa cabane solitaire. Il trouva son vieux père qui sommeillait paisiblement au clair de la lune. Le vieillard était couché sur le gazon : sa tête grise était appuyée sur une de ses mains. Myrtile s'arrêta devant lui, les bras croisés l'un sur l'autre ; il garda longtemps cette posture; sa vue restait constamment fixée sur son père; seulement il regardait de temps en temps le ciel à travers le feuillage, et des larmes de joie coulaient de ses yeux.

« O toi, dit-il, toi que j'honore le plus après les dieux! ô mon père, comme tu reposes doucement! que le sommeil du juste est riant! Tu as sans doute porté tes pas chancelants hors de la cabane, pour célébrer le soir par de saintes prières, et tu te seras endormi en priant. Tu auras aussi prié pour moi, ô mon père! ah! que je suis heureux! les dieux entendent ta prière; car, autrement, pourquoi notre cabane serait-elle à l'abri de tout danger et ombragée par des rameaux courbés sous le poids de leurs fruits? Pourquoi la bénédiction du ciel serait-elle sur nos troupeaux et sur les productions de nos champs? Lorsque, satisfait de mes faibles soins pour le repos de ta vieillesse cassée, tu verses des larmes de joie; lorsqu'en tournant tes regards vers le ciel tu me donnes ta bénédiction d'un air content, ah! mon père! de quel sentiment je suis alors pénétré! ma poitrine s'enfle, et des larmes pressées ruissellent de mes yeux! Encore aujourd'hui, quittant mes bras pour aller hors de la cabane te ranimer à la chaleur du soleil, et contemplant autour de toi le troupeau bondissant sur le gazon, les arbres chargés de fruits et la fertilité répandue sur toute la contrée : « Mes cheveux, disais-tu, sont blanchis dans la joie. Campagnes chéries! soyez bénies à jamais! Mes regards obscurcis n'ont pas encore longtemps à vous parcourir ; bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses! » Ah! mon père! mon meilleur

ami! je dois donc bientôt te perdre! O triste pensée! alors, hélas! j'érigerai un autel à côté de ta tombe, et toutes les fois qu'il me luira un jour propice où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, ô mon père! je répandrai du lait et des fleurs sur ton monument. »

Il se tut et regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il est étendu paisiblement! comme il sourit au milieu de son sommeil! « Ah! sans doute, ajouta-t-il en sanglotant, ses actions vertueuses retracées dans ses songes, ont fait monter sur son front l'expression de sa bienfaisance. Quel doux éclat la lune répand sur sa tête chauve et sur sa barbe argentine! Oh! puissent les vents frais du soir, puisse la rosée humide ne te faire aucun mal! » A ces mots, il lui baise le front pour l'éveiller doucement, et le conduit dans sa cabane, pour lui procurer, sur des peaux molles, un sommeil plus commode.

En terminant cette série, nous signalerons encore les noms de quelques écrivains remarquables par l'influence de leurs travaux sur l'esprit littéraire de leur temps. Le premier est :

Jos. Christoph Adelung, né à Spantekow en 1732, regardé comme le plus habile grammairien de son siècle, pour avoir établi le premier système conséquent et complet de la langue allemande, système développé par lui dans un grand nombre d'excellents ouvrages, et fondé sur les connaissances philologiques et historiques nécessaires à cette haute étude.

Chrétien Fred. Nicolaï, souvent nommé dans le résumé de cette époque, né à Berlin en 1733, se recommande et comme homme de lettres et par le concours plein de zèle qu'il apporta aux efforts des hommes célèbres

de son temps pour l'établissement d'une libre et saine critique en Allemagne.

Nous ne devons pas oublier *Gottlieb Rabener*, poëte satirique, né à Leipsig en 1714, esprit fin, judicieux et éminemment observateur, qui sut unir dans ses écrits la finesse et la malice sans amertume. Sa raillerie, d'une allure vive et gaie, s'exerce principalement sur les travers de la classe moyenne.

Enfin celui qui clot cette période est *Joseph baron de Sonnenfeld*, dont les écrits eurent, dans les États autrichiens, une influence que nous avons déjà signalée ailleurs. Il composa pour la jeunesse d'excellents ouvrages. De ce nombre furent *Éléonore et Thérésa*, journal hebdomadaire, et *l'Oracle des Femmes*, feuille également périodique ; *l'Homme sans préjugés*, le traité sur *l'Amour de la Patrie* et celui sur *l'Abolition de la torture* jouissent encore d'une grande estime en Allemagne.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Deuxième régénération du siècle d'or de la littérature allemande. — Goëthe. — Schiller. — Modèles dans tous les genres.

1765 à 1800.

Cette période présente une nouvelle régénération de la littérature allemande, parvenue alors à son apogée. L'ardeur pour l'étude des arts et des sciences que Frédéric II avait excitée dans le nord, s'était répandue, avec plus de lenteur, il est vrai, dans le midi de l'Allemagne, lorsque l'avénement de Joseph II au trône impérial, en 1765, vint lui imprimer une nouvelle impulsion. Les petits princes de Brunswick, Gotha, Weimar, Hanovre, animés du même zèle, se faisaient honneur d'attirer à leur cour tous les hommes éminents du pays; la noblesse elle-même, non contente de prendre un vif intérêt à cette vie intellectuelle et littéraire, se mêlait parfois à ces nouveaux *meister sænger*. Il en résulta que plus le désir du mieux se répandait dans toutes les classes, et plus une

littérature fondée sur la culture et le génie de la langue nationale devait s'établir rapidement.

Jusqu'à la fin de la précédente période, la poétique *aristotélico-française* avait encore conservé beaucoup de crédit. *Klopstock*, il est vrai, l'avait fort ébranlée par une plus étroite union à l'antiquité grecque et romaine, et par l'introduction de l'hexamètre en poésie; *Lessing* l'anéantit tout d'abord; l'esprit fin et délié de *Wieland* vint en aide à ce qu'ils avaient commencé; enfin la société poétique fondée à Gœttingue vers 1770, et dont *Voss*, *Hœlty*, *Burger*, les frères *Stollberg*, *Clodius*, *Miller* et *Leisewietz* furent les membres les plus distingués, créa pour ainsi dire un sentiment poétique nouveau; *Schiller* et *Goëthe*, complétèrent cette régénération par les œuvres les plus parfaites. L'un, comme poëte lyrique, porta l'art à une hauteur inaccoutumée, tandis que l'autre, le maître universel de la forme et du rhythme, poétisa également dans son *Werther* la sensibilité maladive des temps modernes, et dans son *Goetz de Berlichingen* les mœurs violentes du moyen âge.

Vers ce temps s'introduisit de France en Allemagne une aride, moqueuse et desséchante philosophie qui, affectant de n'admettre que les vérités matériellement prouvées, affichait sur tout le reste une audacieuse incrédulité. Toutefois son règne dura peu, et son influence sur la littérature fut neutralisée par la grande révolution que la doctrine de *Kant* opéra dans le monde philosophique, œuvre qu'après lui *Fichte* et *Schelling* continuèrent avec succès. Cette nouvelle philosophie, suivant la marche ordinaire

de l'esprit allemand, influa rapidement sur le mouvement littéraire et engendra bientôt une *esthétique*, c'est-à-dire une critique et une poétique nouvelles, dont le tribunal s'établit vers 1785, sous les auspices de *Ch. Gotl. Schutz*, qui venait de fonder la feuille célèbre intitulée : *Allgemein litteratur zeilung* (*Journal général de la Littérature*), qui, dirigé plus tard par *Schiller* et les plus célèbres écrivains du temps, exerça une si grande influencee n Allemagne.

Malgré ces nouveaux travaux, l'étude de l'antiquité ne fut pas négligée : des philologues, tels que *Heyne*, *Wolff*, *Hermann* et d'autres, apportaient, par d'excellentes traductions des classiques, un fructueux concours à l'œuvre commune; les méthodes d'enseignement ne demeurèrent pas en arrière, grâce à de laborieux professeurs. On s'appliqua dans la démonstration à séparer soigneusement l'analyse philosophique de la science philologique. Aux noms des *Lessing*, des *Klopstock* et des *Winkelmann* vinrent se joindre ceux de *Wieland*, *Herder*, *Schiller* et *Goëthe*, nobles et brillants esprits, qui non-seulement n'ont point encore été surpassés, mais près desquels nul écrivain allemand des temps modernes n'oserait se placer. Tout nous autorise donc, jusqu'à ce que des hommes d'un mérite égal ou supérieur viennent faire oublier ceux-ci, à décerner avec toute l'Allemagne, au temps où ces grands maîtres ont vécu, le nom de *siècle d'or* de la littérature allemande.

A mesure que nous avançons vers cette époque féconde où l'intelligence éclairée par le savoir et l'étude a produit

tant de chefs-d'œuvre, notre tâche devient plus difficile. Comment choisir parmi tant d'auteurs qui se sont distingués dans chaque genre et souvent dans plusieurs à la fois? Essayons d'abord de caractériser les progrès de ceux-ci.

La poésie lyrique, grâce aux soins de la Société de Gœttingue, parvint à une grande hauteur. La poésie religieuse conserva une partie de son ancienne allure, et ne reçut de perfectionnement que dans sa forme; la poésie lyrique profane, cultivée par tant de mains, diversement, mais également habiles, offrit de plus en plus le reflet des sentiments intimes. Au premier rang se distinguèrent dans celle-ci *Burger, Schiller* et *Goëthe,* puis *Herder, Hœlty, Stollberg* et plus de quatre-vingts auteurs, dont nous signalerons les noms à propos d'œuvres spéciales. Dans l'ode et le dithyrambe, on compte *Wieland, Schiller, Voss, Herder, Jacobi;* pour l'élégie, *Goëthe, Schiller, Burger, Tiedge, Mathisson,* etc.

La poésie narrative ou épique, où s'éveilla un nouvel esprit par l'*Obéron* de *Wieland*, excita un grand nombre de poëtes à tenter l'épopée chevaleresque; mais nul ne l'égala, quoiqu'il ne fût que l'imitateur de l'Arioste. *Voss*, par son poëme de *Louise*, fut le créateur de l'idylle épique, genre inconnu jusque-là : *Goëthe*, dans *Herman et Dorothée; Rosegarten* et *Baggessen* ne furent que ses imitateurs. La fable et l'allégorie, cultivées d'une manière remarquable dans l'époque précédente, le furent dans celle-ci peut-être avec moins de succès, mais par un plus grand nombre d'écrivains, parmi lesquels nous citerons

Pfeffel, *Willamof*, *Michaëlis*, etc. Quant à l'idylle proprement dite, on s'en tint longtemps au genre de *Gesner ;* puis des auteurs, tels que *Bronner*, *Bruckner*, *Schmidt*, *Bonstetten*, cherchèrent à copier de plus près la nature. Les légendes populaires trouvèrent d'excellents raconteurs, et la ballade, celle de *Burger* surtout, apparut sous sa véritable forme. Le genre du roman et de la nouvelle fut cultivé de la manière la plus riche et la plus étendue ; le nombre des auteurs de ce genre est tel, qu'après avoir cité *Wieland*, *Goëthe*, *Jacobi*, *J. P. Richter*, *Aug. Lafontaine*, *Brentano*, il faut s'arrêter, quelque ait été le mérite divers et reconnu de leurs émules.

Le genre dramatique demeura assez longtemps sous l'influence de *Lessing* ; pendant bien des années on écrivit, d'après les modèles qu'il avait taillés, des tragédies bourgeoises, des comédies sentimentales en prose et en vers, sans approcher du mérite du maître et sans faire de progrès ; mais lorsque, par les traductions de *Wieland* et le travail d'*Eschenberg* sur le théâtre anglais, Schakespeare fut généralement connu et que *Goëthe* eut fait résonner la corde nationale par son *Goetz de Berlichingen*, le goût des Allemands se porta tout d'abord de ce côté ; toutefois de ces drames historiques et bourgeois naquirent bientôt les pièces dites *de caractère*, par lesquelles le théâtre tomba dans la confusion ; en même temps l'abondance des pièces sentimentales devint telle, que plusieurs bons esprits cherchèrent à revenir aux formes régulières des classiques. Schiller lui-même sacrifia dans ses débuts à la mode de son temps, quoique avec des restrictions ;

mais plus tard il s'éleva à une grande hauteur et anima ses drames des seules inspirations de la nature, de l'histoire et de la poésie.

La prose allemande subit, dans tous les genres, la même régénération que la poésie. L'éloquence de la chaire atteignit son apogée, et compta un nombre infini d'orateurs, à la tête desquels se placent *J. Hermes*, *H. Morus*, *Teller*, *Bartels*, *Cramer*, *Rosenmuller*. La prose historique prit un grand développement, quant à la forme narrative, car elle était depuis longtemps en possession de ce qui tient au savoir.

Nous ne suivrons point dans ses nombreuses subdivisions de l'article *prose*, l'ouvrage allemand auquel nous empruntons ces détails. Nous nous contenterons de signaler celle qui traite de l'instruction populaire. Il n'est point de nation qui n'ait, sous ce rapport, de nombreuses obligations à la nation allemande; il nous suffira, pour en convaincre nos lecteurs, de leur rappeler les noms des *Pestalozzi*, des *Claudius*, des *Campe*, des *Salzmann*, des *Schmidt*, si connus en France, auxquels viendraient se joindre ceux des *Ancillons*, des *Bonstetten*, des *Funck*, des *Ruckert* et de cent autres écrivains du premier mérite, qui tous ont consacré plus ou moins leur génie ou leur talent à cette grande œuvre de l'éducation nationale. Enfin, la science grammaticale et philosophique de la langue poursuivit ses progrès, et des hommes éminents, tels que *Heynatz*, *Moritz*, *Eberhard* et *Voss*, marchant sur les traces *d'Adelung*, s'avancèrent dans cette carrière avec autant de courage que de succès.

Le premier nom qui se présente au début de cette série est celui de *Wieland*. Nous n'en aurions pu choisir un plus illustre et plus important dans l'histoire de l'art poétique.

Christ.-Martin Wieland naquit à Oberholzheim, près de Biberach en 1733. Son père, qui de pasteur de campagne devint doyen dans cette ville, s'occupa de la première éducation de son fils, et plus tard, Wieland, sans avoir aucune vocation déterminée, alla suivre les cours des universités d'Erfurth et de Tubingen. Sur l'invitation de Bodmer et de Breitinger, le jeune étudiant se rendit en Suisse, où il passa deux ans dans la poétique société des deux amis. L'enthousiasme religieux que produit la vue des sublimes beautés de la nature, lui inspira ses poésies sacrées et celle intitulée l'*Épreuve d'Abraham*. De retour en Allemagne, Wieland occupa d'abord la place de directeur de la chancellerie dans sa ville natale. Il fut ensuite appelé à Erfurth, et nommé professeur de philosophie avec le titre de conseiller. En 1772, il quitta ce poste honorable pour suivre, en qualité d'instituteur, les jeunes princes héréditaires de Weimar, où se trouvaient alors Goëthe, Herder et Schiller, avec lesquels Wieland se lia d'une étroite amitié. Lorsque l'éducation de ses élèves fut terminée, Wieland, qui s'était marié avantageusement, acheta la délicieuse propriété d'Osmannstaedt, près de Weimar. Il y vécut tranquille jusqu'en 1803, où des raisons d'économie (il avait dix enfants) l'obligèrent à quitter cette retraite pour se fixer à Weimar.

Wieland, membre de toutes les académies allemandes,

était également de l'Institut de France; il fut décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, ainsi que de celle de Sainte-Anne de Russie.

Wieland, qui a plus d'un point de ressemblance avec Voltaire, écrivit comme lui dans tous les genres, et se montra supérieur dans la plupart. Initié à la connaissance de l'antiquité comme à celle des littératures modernes, il possédait le merveilleux talent de s'en assimiler l'esprit, sans pourtant rien perdre de sa propre individualité; sa composition est empreinte d'une grâce noble, son style élégant et spirituel manque parfois de concision. Wieland, bercé avec les poëtes grecs et latins, apprit d'eux le culte de la beauté, et ce penchant, résultat de ses études, a fait souvent accuser ses principes. Mais sa vie honorable et l'estime dont il jouissait parmi ses concitoyens peuvent atténuer cette accusation. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il écrivit son poëme *d'Abraham;* il publia successivement *Cyrus*, la *Fée Idris*, le *Nouvel Amadis* et *Obéron*, regardé comme son chef-d'œuvre, sans parler d'autres poésies moins importantes. Ses poëmes philosophiques sont le livre de la *Nature des choses, l'Anti-Ovide, Araspes et Panthée, Musarion, les Grâces.*

Également habile à manier la prose, il écrivit des romans pleins d'esprit, d'imagination et de fine critique. L'un d'eux, *Agathon*, est regardé comme son meilleur ouvrage en prose, quoiqu'on puisse lui reprocher une morale peu sévère et des peintures trop libres, c'est en quelque sorte l'histoire de *J. Wieland*, lui-même; une

jeunesse austère et religieuse, entraînée par des séductions mondaines à une vie toute sensuelle, et ramenée par les déceptions et l'âge à la sagesse, sinon à la vertu.

Don Sylvio de Rosalva est une agréable raillerie du goût extravagant qu'on avait pour les féeries alors fort à la mode. On cite encore le *Miroir d'or*, les *Abderites*, le *Djinnestan*, *Peregrinus Protée*, *Aristippe*, etc. Dans le genre dramatique, Wieland a fait *Jeanne Gray* et *Clémentine*, tragédies, et plusieurs comédies, sans compter sa traduction de Schakespeare; il a en outre concouru à la rédaction de plusieurs recueils consacrés aux arts, et traduit *Horace*, *Lucien* et *Cicéron*. Enfin, parmi les cinquante volumes dont se compose l'œuvre de Wieland, on relit avec intérêt un choix de lettres adressées à ses amis.

AGATHON.

FRAGMENT.

Le temps fut si favorable à notre navigation, qu'Agathon eut tout le loisir de continuer ses réflexions, et d'autant plus que son voyage ne fut accompagné d'aucune de ces circonstances qui, d'ordinaire, ornent un poétique voyage maritime. Ainsi, on ne vit ni tritons souffler dans leurs cornes recourbées, ni néréides conduisant sur les flots des dauphins avec des guirlandes de fleurs, et encore moins de sirènes, qui, s'élevant à mi-corps du sein des eaux, enchantaient les yeux par leur beauté et l'oreille par la douceur de leurs chants. Les vents eux-mêmes furent pendant quelques jours si calmes, qu'ils semblaient s'être concertés entre

eux pour ne nous donner aucune occasion de décrire une tempête ou quelque naufrage; enfin, tout alla si bien, que la barque, vers le soir du troisième jour, aborda au port de Smyrne. Là, les pirates, assurés de la protection du grand roi, se hâtèrent de mettre leurs captifs à terre dans l'espérance d'en tirer un bon prix en les amenant sur le marché aux esclaves.

Leur premier soin fut de les conduire aux bains publics, où l'on n'oublia rien de ce qui devait servir à les vendre plus cher le lendemain. Agathon était encore trop préoccupé de tout ce qui lui était arrivé pour faire attention à ce qui se passait. Il fut donc baigné, frotté, enduit d'essences et d'huiles parfumées, revêtu d'un habit d'esclave en soie de plusieurs couleurs, paré de tout ce qui pouvait rehausser sa beauté; enfin, admiré de tous ceux qui le voyaient, sans que rien pût le tirer de cette profonde insensibilité qui, dans certaines circonstances, est la suite d'une sensibilité excessivè. Attaché à l'idée qui occupait son âme, il ne paraissait ni voir ni entendre, parce qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qu'il souhaitait. L'aspect du marché des esclaves fut plus puissant pour l'arracher à cette sombre rêverie; cette scène n'excitait pourtant point chez lui ce sentiment de répulsion, qu'un marché d'esclaves pouvait éveiller chez un Européen, auquel les préjugés des peuples civilisés auraient pu laisser quelques restes des sentiments nés avec l'homme. Toutefois, il y avait là de quoi révolter une âme habituée à voir dans l'homme la beauté de sa nature plutôt que l'abaissement de son état et à considérer ce qu'il pouvait être plutôt que ce qu'il est réellement. Une foule de tristes réflexions remplirent l'esprit d'Agathon de trouble et de confusion, et tandis que son cœur était pénétré de pitié et de mélancolie, il s'enflammait en même temps contre les hommes de cette ardente indignation dont sont seuls capables ceux qui aiment l'humanité. Il oubliait dans ce sentiment de sympathie sa propre infortune, quand un homme, d'un noble aspect et qui semblait déjà avancé en âge, parut le remarquer en passant. Il s'arrêta, et

le regardant avec une attention particulière : « A qui appartient ce jeune esclave, demanda-t-il à l'un des pirates qui était près d'Agathon? — A celui qui voudra me l'acheter, répondit le Cilicien. — Que sait-il faire, continua l'étranger? — C'est ce qu'il pourra te dire lui-même mieux que personne, repartit le pirate. » L'étranger, s'adressant alors à Agathon, lui demanda s'il était Grec, s'il avait habité Athènes, et enfin s'il avait été instruit dans la science des Muses?

Agathon répondit affirmativement à ces questions : « Sais-tu lire Homère? — Je sais lire Homère, et je pense que je sais le sentir. — Connais-tu les écrits des philosophes? — Assez pour n'y rien comprendre. — Tu me plais, jeune homme, dit encore l'étranger; combien estimez-vous cet esclave? dit-il au marchand. — Il devait, répondit celui-ci, être estimé comme les autres par le crieur du marché; mais pour deux talents il est à vous. — Suivez-moi tous deux jusqu'à ma demeure, reprit l'étranger, tu auras les deux talents, et cet esclave sera à moi.

— Il paraît que l'argent te pèse, dit alors Agathon; d'où sais-tu que je puis t'être utile pour la somme de deux talents? — Quand tu ne me serais bon à rien, répondit l'acquéreur, je n'en serais pas plus inquiet, car il se trouvera parmi les dames de Smyrne, vingt pour une, qui, pour ta bonne mine seulement, me paieront mes deux talents. » A ces mots il commanda à Agathon de le suivre.

LA RÉPUBLIQUE DE DIOGÈNE.

Il faut être un Alexandre pour concevoir le projet inouï de ne former qu'un État de tous les peuples de la terre. La force de mon imagination ne va pas jusque-là.

Imaginons que je suis un sage enchanteur, que je puis, au moyen d'une petite baguette magique, réaliser toutes mes idées;

que je dispose d'une île déserte assez vaste pour contenir et nourrir plusieurs centaines de milliers d'hommes avec femmes et enfants.

Je suppose, en outre, que cette île... voyons ce que je dois supposer.... Si par exemple mes sujets futurs sont encore à naître, ou si je les prends déjà nés, mais encore dans l'enfance, ou déjà grands, mais encore sauvages, ou s'ils seront aussi policés, aussi habiles, aussi éduqués et aussi sages que nous autres Grecs..... Ceci mérite réflexion.

Tout bien considéré, je suis d'avis de les prendre déjà grands. J'aurais trop de peine à faire naître tant de gens et à les élever jusqu'à ce qu'ils pussent aller sans lisières.... mais j'oublie que je suis magicien.... Ne puis-je pas d'un seul coup de ma baguette les faire tels que je les veux? Ce n'est pas un petit avantage; mais il est indispensable dans une pareille opération. Qui est-ce qui voudrait instituer une république, s'il fallait prendre les gens comme on les trouve?....

Un petit verger d'arbustes et d'arbres fruitiers, un petit jardin, un champ de riz et une plantation de cotonniers, voilà le domaine qui environne chaque habitation de ma nouvelle colonie. Il nous reste encore un espace honnête à défricher pour chaque famille, et plus elle s'accroîtra, plus il y aura de bras pour le travail.

Les hommes cultivent leur champ ou leur jardin, ou ils s'occupent de la pêche, ou ils chassent dans les forêts communes. Les jeunes garçons et les jeunes filles soignent et gardent les troupeaux tant qu'ils sont dans l'âge qui convient à la vie pastorale. Les femmes veillent à l'intérieur du ménage; elles ont aussi quelque inspection sur le jardin. Elles apprêtent le repas, ou leurs belles mains font prendre au coton mille formes variées, sous lesquelles il leur tient lieu de toutes les étoffes des Indes et de la Perse.

Ces travaux n'ont justement que ce qu'il faut pour donner plus d'appétit à mes colons et leur faire goûter un sommeil plus doux. Ils leur laissent encore du temps à donner à ces plaisirs qui font

plus que tous les autres sentir le prix de la vie. Le père trouve le moment de folâtrer avec ses enfants; tout en jouant, ses fils apprennent de lui à manier l'arc; il leur fait gagner leur déjeuner en frappant d'une flèche le but marqué. Cependant l'aimable épouse enseigne à ses jeunes filles à imiter le rossignol ou à s'accompagner du cistre en chantant les vers d'un poëte berger.

Le soir, quelques familles voisines se rassemblent ordinairement sous les arbres d'un joli paysage. La musique et la gaieté naïve abrégent pour eux les instants; ils considèrent les jeux de leurs enfants, en se rappelant le doux songe de leur jeunesse.

Je fais grand cas de l'oisiveté et du plaisir, je l'avoue. Le travail est un moyen d'accomplir le but de notre existence; mais il n'en est pas le but même.

Mes chers nourrissons, si je mets à part le temps que vous passerez à sommeiller, vous avez quarante ou cinquante ans tout au plus à vivre, et je ne ferais pas tout au monde pour rendre votre existence agréable !

L'anniversaire de la fondation de ma république, le commencement de chaque saison et de chaque mois, la moisson, la vendange sont des fêtes publiques, où le génie bienfaisant de la joie universelle répand ses influences sur toute mon île.

Ces fêtes sont le principal ressort dont je me sers pour conserver l'esprit d'union, de sociabilité et de bienveillance universelle parmi mes sujets. Ce sont là des époques annuelles qui leur servent à mesurer la durée de leur vie. « J'ai déjà vécu treize fêtes de roses, » dit une jeune fille, pour exprimer qu'elle a treize ans. Ce sont les jours dont l'attente réjouit d'avance pendant ceux qui précèdent; on s'excite à la diligence; les mères et leurs filles deviennent plus laborieuses pour être plus proprement vêtues à la fête prochaine, et les hommes forment à l'envi des provisions suffisantes pour bien accueillir leurs voisins.

J'ose dire qu'en général on trouverait difficilement dans le monde une contrée où l'on jouît, dans un plus haut degré, du

bonheur de reposer au pied d'un arbre ou de s'occuper à ne rien faire, où le plaisir, dans les jours de fêtes, marquât plus d'union, fût plus général et en même temps plus innocent, plus décent que dans mon île. Mes peuples sont naturellement francs, gais et bien dispos. Ils se réjouissent de bon cœur ensemble de leur existence, et ils ne conçoivent nullement comment on pourrait s'y prendre pour se nuire réciproquement, ni pourquoi on le ferait. Je leur ai ôté toutes les occasions d'avoir une pensée aussi dénaturée.

Intimement persuadé que tout ce qui les écarterait de la simplicité et de la modération naturelle les éloignerait également de la félicité, j'ai tout employé pour les empêcher de perdre jamais cette heureuse simplicité. L'inventeur d'une danse nouvelle, d'un chant nouveau, d'une nouvelle mélodie sera récompensé par le plaisir qu'il aura procuré à ses camarades (c'est le nom que mes insulaires se donnent entre eux); mais l'introduction de toute autre nouveauté ou innovation, qui aurait pour objet quelque amélioration prétendue dans leur façon de vivre, de se loger, de se nourrir, de se coucher; dans leurs habits, leurs travaux, leurs mœurs et l'uniformité que j'ai introduite dans tout cela, s'attirerait le traitement réservé aux perturbateurs du repos conjugal. On le mettrait dans une barque, et on l'enverrait en pleine mer.

Gottlieb Konrad Pfeffel, né à Colmar en 1736, fut un des meilleurs fabulistes modernes. Après avoir fait ses études à Halle, et, quoiqu'il eût eu le malheur de perdre la vue dès l'âge de vingt-un ans, il obtint le titre de conseiller de Hesse-Darmstadt, revint en Alsace, où il fonda une institution d'éducation pour les jeunes protestants, sous l'autorisation du roi de France. La poésie, qui avait fait ses délices pendant sa jeunesse et que des occupations plus graves l'avaient forcé d'abandonner,

devint la consolation de sa vieillesse; ses fables et ses contes se font remarquer par un esprit judicieux, de la raison, une imagination riante et un sincère enthousiasme pour le beau, le bon et l'honnête. Un de ces contes se recommande par un caractère de touchante simplicité.

LA PIPE TURQUE.

« Dieu vous bénisse, vieillard! vous fumez cette pipe avec plaisir; d'où l'avez-vous eue? la tête figure une fleur, d'argile rouge avec des feuillages d'or! Que voulez-vous pour cette pipe?

— O jeune homme! je ne puis me défaire de cette pipe: elle me vient du plus brave des hommes, qui, Dieu le sait, l'avait gagnée d'un bassa, près de Belgrade.

« Oh! il y eut là de belles et riches proies; vive le prince Eugène! quand on vit nos gens faucher bravement les membres des Turcs!

— A une autre fois le récit de tes hauts faits! Tiens, vieillard, ne fais pas tant le sot : prends un double ducat et donne-moi ta pipe.

— Je suis un pauvre diable, et ne vis que de ma demi-paie, et pourtant je ne donnerais pas cette pipe pour tout l'or du monde.

« Ecoutez ceci : Un jour, nous, hussards, poursuivions l'ennemi à outrance; voilà qu'un chien de janissaire blessa notre capitaine à la poitrine.

« Je le mis aussitôt sur mon cheval (il en eût fait autant pour moi), et le portai doucement hors de la mêlée, chez un gentilhomme du voisinage.

« Je le soignai. Avant sa mort, il me donna tout son argent et cette pipe, me pressa la main, et demeura dans la mort, encore un héros!

« Il te faut donner l'argent à l'hôte, qui, trois fois, a souffert le pillage, pensai-je; et pour seul souvenir, je gardai la pipe turque.

« Je la portai dans tous les combats comme une sainte relique, et, victorieux ou vaincu, cachée au fond de ma botte.

« Devant Prague, je perdis ma jambe par un coup de feu; je pensai d'abord à ma pipe, et après seulement à mon pied.

— Votre récit me touche jusqu'aux larmes, mon vieux brave. Oh! dites-moi le nom de cet homme, afin que je puisse l'honorer et lui porter envie.

— On ne l'appelait que le vaillant Walther; là est son château au bord du Rhin. — Ce fut mon aïeul, bon vieillard, et ce château est le mien.

« Or, venez avec moi, l'ami, nous vivrons ensemble; oubliez toutes vos misères. Venez boire avec moi le vin de Walther et manger son pain.

— Tope! jeune homme, son digne héritier! j'irai dès demain chez vous; et pour votre récompense, quand je mourrai, la pipe turque vous appartiendra. »

J. Gott. Herder, fils d'un maître d'école de Morungen, et né dans cette ville en 1744, après avoir reçu une assez médiocre éducation, se rendit à Kœnigsberg pour étudier la chirurgie, qu'il abandonna bientôt pour la théologie et la philosophie. Les progrès qu'il fit dans ces sciences

le placèrent honorablement dans les emplois universitaires. Enfin, des circonstances l'ayant appelé à Weimar, il y fut nommé président, et anobli par le prince électeur de Bavière. Herder est regardé comme un des plus grands génies de l'Allemagne. Versé dans toutes les sciences, il eut, surtout comme théologien, philosophe, investigateur de la nature, des langues et de l'histoire, la plus grande influence sur l'esprit de son temps. La vigueur de sa pensée, l'étendue de ses connaissances, se révèlent dans tous ses écrits. Le but constant de ses travaux était l'humanité, et son grand ouvrage intitulé : *Essai sur la philosophie de l'histoire du genre humain* en est un glorieux et imposant témoignage. Herder, versé dans la connaissance des langues orientales, s'attachait surtout à pénétrer le génie des temps antiques, et l'imagination dont il était éminemment doué lui en faisait deviner les secrets. Ses chants populaires, ses divers recueils tels que : *l'Esprit de la poésie hébraïque*, la *Terpsichore*, *Kalligone*, *Adrastéa*, *Feuilles volantes*, placent Herder au rang des premiers poëtes, tandis que l'élégance de sa diction, noble et pure, lui donne un rang égal parmi les prosateurs.

LE CYGNE MOURANT.

« Dois-je donc être le seul oiseau muet et sans voix? se disait en soupirant le cygne silencieux en se baignant à la lueur d'un beau soir. Je suis presque le seul de tout l'empire où vivent les tribus

ailées. A la vérité, je n'envie leur voix, ni à l'oie bavarde, ni à la poule caqueteuse, ni au paon criard, mais la tienne, ô tendre Philomèle! lorsque, comme fasciné par tes accents, je sillonne lentement les ondes et me récrée à la clarté du ciel! Oh! que je voudrais pouvoir te chanter, soleil d'or du soir! chanter ta divine lumière et ma félicité, me plonger dans le miroir qui m'offre ton aspect de rose, et mourir!.... »

Silencieux et ravi, le cygne plongea de nouveau sa tête sous les eaux; mais à peine l'avait-il relevée au-dessus des flots, qu'une figure lumineuse arrêtée sur la rive lui fit signe d'approcher; c'était le dieu éclatant du matin et du soir, le blond Phébus: « Aimable et gracieuse créature, dit-il, le désir que tu nourris depuis si longtemps dans ton sein mystérieux, et la prière qui s'en élève sont exaucés. » En disant ces mots, il touche le cygne de sa lyre et fait résonner sur lui une note de l'immortelle harmonie. Pénétré de ce son, l'oiseau ravi ouvre son gosier délivré; il se répand en chants suaves, et, plein de joie et de reconnaissance, il chante le beau soleil, le lac étincelant, et son innocente et heureuse vie. Le chant mélodieux était doux, comme l'oiseau lui-même. Longtemps il rasa lentement les flots, à demi endormi dans la suave harmonie, jusqu'à ce qu'enfin il se retrouva dans l'Elysée, aux pieds d'Apollon lui-même, revêtu alors de sa pure et céleste beauté. Le chant qui lui avait été interdit durant sa vie, devint son chant de mort; ses liens terrestres devaient se délier, car il avait vu le visage d'un dieu. Plein de joie, le cygne se coucha aux pieds d'Apollon et prêta l'oreille à ses divins accents. Sa compagne fidèle, qui, dans un chant plaintif avait pleuré sa mort, vint le retrouver au divin séjour. La déesse de l'innocence les prit tous deux pour ses favoris, et en fit le bel attelage de sa conque nacrée, quand elle va se baigner dans la mer de la Jeunesse.

Patience, cœur silencieux et qui espère! ce qui t'est refusé dans cette vie, parce que tu ne saurais le supporter, l'instant de la mort te l'apportera.

L'ENFANT DE LA PEINE.

Un jour la Peine vint s'asseoir près des eaux bruyantes d'un torrent; elle méditait. Enfoncée dans le rêve de ses pensées, elle façonne avec ses doigts une figure d'argile. « Qu'as-tu là, déesse rêveuse? lui dit Jupiter, qui venait de s'approcher d'elle. — C'est une figure que j'ai façonnée avec de l'argile; anime-la, ô dieu, je t'en supplie! — Eh bien! soit, qu'elle vive! mais cette créature m'appartiendra. — Non, lui réplique la Peine; laisse, laisse-la-moi, mes doigts l'ont façonnée. — Et moi, j'ai animé l'argile », dit Jupiter. Pendant qu'ils parlaient de la sorte s'approche aussi Cybèle: « Cet enfant est à moi, dit-elle, car la Peine l'a arraché de mon sein. — Eh bien! dit Jupiter, attendez; je vois venir celui qui décidera la question; c'est Saturne. » Saturne, alors, parla de la sorte : « Cette créature vous appartient à tous, c'est ainsi que le veut le destin suprême. Toi, Jupiter, qui lui as donné la vie, tu reprendras après sa mort le souffle que tu as mis en elle. Toi, Tellus (la terre), tu auras ses ossements, tu ne dois pas prétendre à plus; et toi, ô Peine! toi, sa mère, on te la confiera pendant sa vie. Aussi longtemps qu'un souffle animera ton enfant tu ne l'abandonneras pas; semblable à toi il s'inclinera tous les jours de plus en plus vers la tombe. »

L'oracle du destin est accompli; cette créature s'appelle homme. Pendant sa vie elle appartient à la Peine, et après sa mort, à la terre et à Dieu.

LE JEUNE HOMME SAUVÉ.

Heureux qui trouve une belle âme humaine! plus heureux celui qui la conserve dans sa beauté! Mais ce qu'il y a de plus heureux

et de plus difficile en même temps, c'est de sauver une âme déjà perdue.

Saint Jean, au retour de l'île déserte de Pathmos, fut ce qu'il avait été auparavant, pasteur de son troupeau. Attentif au salut de ses ouailles, il les soumit à des gardiens.

Dans la foule il avait remarqué un beau jeune homme; la santé brillait sur son riant visage, et dans ses yeux se peignait tout le feu d'un cœur plein d'amour.

« Prenez ce jeune homme sous votre protection, dit-il à l'évêque, vous m'en répondez sur votre foi; votre Église sera votre témoin et le mien devant Jésus-Christ. »

L'évêque se chargea du jeune homme; il l'instruisit, et les fleurs lui firent espérer les plus beaux fruits. Trop confiant en son pupille, il n'exerça plus sur lui une surveillance assez sévère.

La liberté devint funeste au jeune homme : séduit par de douces flatteries, il n'aima plus le travail; il goûta les voluptés, et se laissa entraîner par d'agréables illusions et par les charmes de l'indépendance. Ayant réuni tous ses camarades autour de lui, il s'enfonça dans la forêt et devint chef de brigands.

Saint Jean revint dans la contrée, et telle fut la première demande qu'il adressa à l'évêque : « Où est mon fils? — Il est mort! répondit le vieillard en baissant les yeux. — Quand et comment est-il mort? — Il est mort à Dieu; je ne puis le dire sans verser des larmes, il s'est fait brigand!

— Un jour, reprit saint Jean, je réclamerai de vous l'âme de ce jeune homme. Mais où est-il? — Il est sur la montagne. — Il faut que je le voie. »

A peine arrivé à l'entrée de la forêt, saint Jean tomba entre les mains des brigands; c'était ce qu'il désirait. « Conduisez-moi, dit-il, devant votre chef. »

On l'y conduisit. Le jeune homme se détourna aussitôt; il ne put supporter cette vue. « Ne fuis pas, ô jeune homme! O mon fils! ne fuis pas ton père désarmé! ne fuis pas un vieillard! Je t'ai

promis au Seigneur, et je dois répondre de toi; si tu l'exiges, je consens à sacrifier pour toi ma vie, mais t'abandonner, c'est ce que je ne puis. J'ai confiance en toi; je te dois à Dieu, je réponds de toi sur mon âme. »

Versant des pleurs, le jeune homme se jette au cou du vieillard; il cache son visage, il reste muet et immobile, et pour toute réponse des torrents de larmes ruissellent de ses yeux.

Saint Jean fléchit les genoux et couvre de baisers les joues et les mains de son fils, qui lui est rendu. Il l'emmène loin de la montagne, et purifie son cœur par une douce flamme.

Toujours intimement unis, ils passèrent ensemble de longues années, et l'apôtre épancha son âme tout entière dans le sein du jeune homme.

Répondez : qu'est-ce qui parla si puissamment au cœur du jeune homme? qu'est-ce qui l'enchaîna avec tant de force? qu'est-ce qui retrouva la brebis égarée et la sauva pour jamais? Ce fut la foi de saint Jean, la confiance, la persévérance, l'amour et la piété.

Gottf. Aug. Burger, né à Wollmerswende, en 1748, était fils d'un pasteur de campagne. Sa première éducation fut assez négligée, cependant le génie triomphe des obstacles, car à douze ans le jeune Burger, qui savait à peine lire et écrire, faisait déjà des vers remarquables. Il fit ses études aux universités de Halle et d'Aschersleben, et son cours de droit à celle de Gœttingue, où de précieuses relations avec Hœlty, Voss, Stollberg et d'autres amis distingués, développèrent son talent. Le prodigieux succès de *Lénore*, ce modèle des ballades fantastiques, engagea Burger à poursuivre la carrière poétique; il devint le poëte populaire de l'Allemagne. Toutefois, la fortune ne lui fut pas aussi fidèle que la

gloire; de mauvaises entreprises et des chagrins de famille, d'autant plus amers que ses passions désordonnées en étaient la première cause, le condamnèrent à une vie misérable. Il mourut, jeune encore, à Gœttingue, où il donnait des leçons particulières et jouissait du titre de professeur à l'Université, quoique sans en toucher les appointements. Les œuvres de Burger se composent, non-seulement de ses célèbres poésies, *ballades*, *odes*, *sonnets*, *élégies*, mais encore de bons et sérieux écrits sur la langue et le style littéraire, de traductions en vers de l'*Iliade* et de Schakspeare.

Burger est considéré en Allemagne comme poëte dans la plus haute acception du mot; mais le mérite d'inspiration naïve, qui a rendu ses chants populaires et l'habileté de versification qui lui a valu l'estime et l'admiration des juges éclairés, n'a pu, de son vivant, le garantir de la critique de Schiller, dont le goût sévère s'accommodait peu des *hopp! hopp! hourré! hourré!* et autres onomatopées familières à Burger, et que le genre de ses poésies pourrait peut-être justifier. *Lénore* étant trop généralement connue, nous citerons deux ballades de genres différents, dont la poésie imitative donnera une idée de la manière de Burger.

LE SAUVAGE CHASSEUR.

Le wild et rheingrave sonna du cor : Halloh! halloh! à pied et à cheval! Son coursier s'élança en hennissant; la troupe le suivit à

grand bruit. On fouette, on galope en liberté, à travers blés et buissons, landes et prairies.

Les rayons du soleil doraient dans la matinée du dimanche la coupole de la cathédrale. Le bruit des cloches, sérieux et solennel, tantôt étouffé, tantôt sonore, appelait les fidèles au service divin. Les chants de la foule dévote prolongeaient au loin leur délicieuse harmonie.

Les chasseurs s'élançaient avec ardeur dans la plaine, aux cris de *horridoh* et de *houssasa*. Tout à coup voici venir un cavalier du côté droit et un autre du côté gauche; celui de droite avait un coursier blanc, celui de gauche, un coursier couleur de feu.

Qui étaient ces cavaliers? Je le pressens, mais je l'ignore. Celui de droite était rayonnant de lumière; son visage ressemblait à un jour de printemps. Celui de gauche, sombre et basané, lançait des éclairs de ses yeux, semblables à la tempête.

« Soyez les bienvenus, vous arrivez à propos; soyez les bienvenus pour le noble amusement de la chasse; il n'est pas au ciel ni sur la terre de jeu plus agréable. » Tel fut le discours du comte, qui au même instant se frappa fortement la cuisse et agita son chapeau en l'air. « Le son de ton cor, dit tranquillement celui de droite, contraste avec celui des cloches et le chant du chœur. Retourne! tu feras mauvaise chasse; aujourd'hui, reçois les avis de ton bon ange, et ne te laisse pas enlacer par ton mauvais génie.

— Chassez, chassez, noble sire, dit aussitôt celui de gauche; qu'importe le son des cloches et le chant des sacristains? la chasse vous amusera bien davantage. Apprenez de moi ce qui convient à un prince, et que celui-ci ne vous trompe pas.

— Bien dit, homme de la gauche, dit le comte, tu es un héros comme j'en désire; qui ne peut se plaire à la chasse, peut réciter des *Pater*. Quand même je t'offenserais, pieux insensé, je veux contenter ma passion. »

Et, hourré, hourré, en avant, par monts et par vaux. Celui de droite et celui de gauche couraient toujours à ses côtés. Un cerf tout blanc s'éleva dans le lointain ; un vrai cerf dix cors.

Et le comte sonna du cor avec plus de force ; et les fantassins et les cavaliers redoublèrent d'ardeur ; mais, hélas! à chaque instant quelque piqueur tombait mort en avant, en arrière. « Laissez-les tomber, disait le comte; laissez-les tomber en enfer; cela ne doit pas troubler les plaisirs d'un seigneur. »

Le gibier se jette dans les blés, et y espère un asile certain. Tout à coup paraît un pauvre laboureur dans une attitude suppliante : « Pitié! gracieux seigneur; pitié! épargnez la sueur amère du pauvre! »

Celui de droite pique des deux, et vient conseiller le comte d'une voix douce et tranquille. Mais celui de gauche l'excite à une maligne insolence. Le comte dédaigne les avis de celui de droite, et se laisse enlacer par celui de gauche.

« Retire-toi, chien! c'est l'apostrophe terrible que le comte adresse au pauvre laboureur. Sans quoi, par le diable! j'excite ma meute contre toi. Halloh! compagnons, sur lui et autour de lui! Prouvez-lui que mon serment n'est pas vain; faites résonner les fouets autour de ses oreilles. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le wildgrave s'élança par-dessus les haies, suivi de la troupe bruyante et claquante des chiens, des chevaux et des hommes; chiens, hommes et chevaux firent fumer le champ, en foulant les tiges de blé.

Effrayé par le bruit qui s'approche, mis en fuite et poursuivi par monts et par vaux, mais jamais atteint, le gibier gagne la plaine; et là, pour se sauver, il se mêle avec adresse à des taureaux apprivoisés.

Mais à droite, à gauche, par la plaine et la forêt; à droite, à gauche, par la forêt et la plaine, les chiens rapides poursuivent et découvrent bientôt ses traces. Le berger, craignant pour son troupeau, se prosterne en terre devant la face du comte.

« Pitié! noble sire; pitié! laissez en repos mon pauvre et paisible bétail; songez-y, gracieux seigneur, ici broute la vache de mainte veuve indigente. Sauvez l'unique bien du pauvre : pitié! noble sire; pitié! »

Celui de droite pique des deux, et vient conseiller le comte d'une voix douce et tranquille. Mais celui de gauche l'excite à une maligne insolence. Le comte dédaigne les avis de celui de droite, et se laisse enlacer par celui de gauche.

« Chien de téméraire, qui oses m'arrêter. Ah! je voudrais que tu ne fisses qu'un seul corps avec ta meilleure vache, toi et tes vieilles femmes. Je n'en serais que plus charmé de vous envoyer tout droit dans le royaume céleste.

« Halloh! compagnons, sur lui, autour de lui, ïo doho houssasa »! et chacun des chiens se précipita furieux sur ce qu'il rencontra. Le berger tomba baigné dans son sang; chaque pièce de bétail tomba baignée dans son sang.

La bête s'arrache avec peine au carnage, et sa course se ralentit de plus en plus. Dégouttante de sang, couverte d'écume, elle s'enfonce dans la nuit des bois, dans les taillis les plus épais, et se glisse dans la cellule d'un ermite.

Soudain, au bruit des fouets, aux cris des horridoh, houssasa, kliff, klaff, et au son des cors, la troupe sauvage poursuit la bête dans son dernier asile. Au-devant d'elle s'avance avec une douce prière l'ermite, quittant sa cellule.

« Cesse, dit-il au comte, de poursuivre cet animal. Ne viole pas l'asile divin. La créature sanglote vers le ciel, et demande à Dieu ton châtiment. Permets que, pour la dernière fois, on te conseille, sans quoi le malheur t'enlacera dans ses filets. »

Celui de droite pique des deux, et accourt en toute hâte pour conseiller le comte d'une voix douce et tranquille. Mais celui de gauche l'excite à une maligne insolence. Hélas! malgré les conseils de celui de droite, il se laisse enlacer par celui de gauche.

« Malheur à droite! malheur à gauche! s'écrie le comte, tout

cela ne m'effraie pas. La bête fût-elle au troisième ciel, je n'en ferais pas plus de cas que d'une chauve-souris. Quand même Dieu, et toi, imbécile, vous vous en offenseriez, je n'en satisferai pas moins mon désir. »

Il agite son fouet, embouche son cor : « Halloh, compagnons, sur lui, autour de lui ! houi ! » Ermite et cellule disparaissent devant lui ; derrière lui disparaissent hommes et chevaux ; claquement de fouet, chants et cris de chasse, tout est à l'instant dévoré par le calme de la mort.

Le comte lance autour de lui des regards épouvantés ; il embouche son cor, il n'en sort aucun son ; il crie et n'entend rien ; il agite son fouet, pas le moindre bruit ; il pique des deux, et son cheval n'avance ni ne recule.

« L'obscurité qui l'environne s'épaissit de plus en plus, comme la nuit du tombeau. Il entend un bruit sourd, pareil aux mugissements d'une mer lointaine. Du haut des airs, une voix de tonnerre, avec la furie de l'ouragan, fait entendre cette terrible sentence :

« Monstre, de race diabolique, téméraire contre Dieu, contre l'homme et contre la bête ! les gémissements, les cris d'angoisse de la créature et tes forfaits ont demandé ton jugement là-haut, où brille la torche de la vengeance.

« Fuis ! monstre ; fuis ! deviens, dès ce moment et pour l'éternité, le gibier de l'enfer et des diables. Sois la terreur des princes de tous temps, qui, pour assouvir une odieuse passion, bravent le Créateur et la créature ! »

Un éclair d'un jaune soufré fait alors reluire le feuillage de la forêt. Un frisson d'effroi perce les os du comte jusqu'à la moelle ; tout pour lui devient pesant, lourd et silencieux. Un souffle glacé vient frapper son visage ; un sifflement d'orage s'attache à ses épaules.

L'horreur souffle, la tempête siffle, et de la terre s'élance, houhou ! une main noire, une main gigantesque. Elle s'ouvre et

se referme convulsivement. Houi ! elle veut le saisir à la nuque; houi ! Cette apparition terrible s'attache sur son dos.

La flamme brille et fait jaillir autour de lui des étincelles vertes, rouges et bleues; une mer de feu s'agite autour de lui, cette mer fourmille d'une infernale population. Soudain s'élancent hors de l'abîme mille chiens d'enfer aux terribles aboiements.

Il se précipite à travers forêts et plaines, et s'enfuit en hurlant; mais par tout l'univers la meute infernale le poursuit de ses clameurs; le jour, dans les entrailles ténébreuses de la terre; à minuit, au haut des airs.

L'apparition terrible reste attachée à ses pas, et sa fuite précipitée ne peut l'en débarrasser. Il est forcé de voir les monstres qu'excite à grands cris l'esprit malin; forcé de voir les grincements de dents, les convulsions des gueules qui brûlent de le déchirer à belles dents.

C'est la chasse de la meute sauvage qui durera jusqu'au jour du jugement dernier, et qui souvent, durant la nuit, passe à côté du solitaire pour l'effrayer et pour l'épouvanter; maint chasseur pourrait ici certifier ce que je raconte, si la crainte ne lui fermait la bouche.

L'INONDATION.

Que le chant du brave s'étende au loin comme le son des cloches et des orgues. Ce que l'or ne paie point, le chant le récompense. Dieu soit loué! que je puis vanter et chanter, chanter et vanter le vrai brave.

Les vents humides accourent de la mer du midi et soufflent en grondant à travers les campagnes d'Italie; les nuages fuient devant eux comme le troupeau que le loup poursuit; ils bouleversent les champs, renversent les forêts sur les lacs et les rivières, la glace se rompt de toutes parts.

Sur le haut des montagnes la neige se fond et se précipite en mille ruisseaux; toute vallée devient un lac, les fleuves se gonflent, s'élèvent; leurs hautes vagues froissent leurs rives et roulent d'énormes quartiers de glace.

Sur des piliers et des arches en pierre de taille s'élève un pont, que les ondes furieuses déracinent par sa base. Au milieu est une maisonnette, c'est là qu'habite le péager avec femmes et enfants. O péager! péager! hâte-toi, prends la fuite!

Le pont s'ébranle avec un bruit sourd, la tempête mugit autour de la maisonnette. Le péager monte sur le toit; il voit de là l'affreux péril : « Ciel miséricordieux! ayez pitié de moi! Perdu! perdu! « oh! qui me sauvera! »

Les flots roulent et frappent coup sur coup des deux rives; ils accourent des deux rives; ils ébranlent les arches, aussi bien que les piliers. Le péager frémit, avec sa femme et ses enfants; il hurle plus fort encore que l'onde et les vents.

Les flots roulent et frappent à coups pressés les deux extrémités du pont; de ci, de là ils arrachent, ils détruisent un pilier après l'autre; celui du milieu tient encore... « Dieu miséricordieux, ayez « pitié de moi! »

Sur la rive prochaine, une foule éperdue; grands et petits, tous se lamentent en se tordant les mains; mais nul ne s'offre pour sauveur. Le tremblant péager, avec femme et enfants, crie au secours à travers la tempête et les vents.

Quand résonneras-tu, chant du brave, avec le son de l'orgue et des cloches? Allons! nomme-le; nomme-le donc! Quand le nommeras-tu, mon beau chant? Voici que le pilier du milieu menace ruine... Le tremblant péager, sa femme et ses enfants crient pitié à travers les vents et la tempête.

Voici qu'un grand seigneur accourt au galop sur son coursier, un noble comte. Que tient le comte dans sa main? une bourse pleine et pesante: « Deux cents pistoles y sont comptées à celui qui osera « sauver ces malheureux! »

Quel est ce brave, est-ce le comte? dis-le, mon noble chant, dis-le. Le comte, par Dieu! était brave; mais je connais un homme plus brave encore. Oh! brave! brave! montre-toi! car le péril s'approche, de plus en plus terrible.

Et toujours plus haut montent les eaux; et toujours plus fort mugit le vent; et toujours plus bas tombe le courage. O cavalier! cavalier! vite, accours! Un pilier s'écroule après l'autre; les arches à grand bruit s'éfondrent.

« Halloh! halloh! ferme au danger! » crie le comte tenant la bourse haute. Chacun écoute, chacun hésite, et de la foule nul ne sort. En vain la voix de la femme et des enfants criait: « Au secours! » à travers la tempête.

Voici qu'un simple et pauvre paysan, le bâton de voyageur en main, s'avance, vêtu d'une cotte de bure grossière, mais de taille et d'aspect haut et fort. Il entend le comte, comprend sa parole, considère un instant le danger.

Et, hardi, au nom de Dieu s'élance dans la première barque de pêcheur; malgré les tourbillons, la tempête et les vagues furieuses, le sauveur arrive heureusement au but. Mais, ô malheur! la barque est trop étroite pour sauver tout ensemble!

Et trois fois il lance sa barque, malgré les tourbillons des vents, des eaux et la tempête furieuse, et trois fois parvient heureusement jusqu'à ce que la délivrance soit complète. A peine les derniers sont-ils au port, que le reste du pont s'abîme dans les eaux.

Quel est, quel est le brave? dis-le, dis-le, mon loyal chant. Le

paysan a risqué là sa vie, mais l'a-t-il fait pour l'amour de l'or? Pour cela le comte ne prodiguerait pas son bien; de même le paysan ne donnera pas son sang.

« Accours, s'écrie le comte, mon brave ami, voici le prix; ac-« cours, et reçois-le! » Dites, n'est-ce pas bien agir? Par Dieu! le comte possède un noble cœur; mais plus noble et plus haut encore est le cœur qui bat sous la cotte de bure du paysan.

« Pour de l'or, ma vie n'est point à vendre : je suis pauvre, il est « vrai, mais je mange à ma faim. Donnez votre or au péager, qui « a perdu tout son avoir, » dit le paysan d'un ton cordial. Et tournant le dos, il s'éloigne.

Retentis au loin, chant du brave, résonne comme le son de l'orgue et des cloches! A qui possède un haut courage, l'or ne le paie point, mais le chant le récompense. Dieu soit béni de ce que je puis chanter et louer, louer et chanter à jamais le vrai brave!

Lud. Hen. Christ. Hœlty, né à Mariensée en Hanovre, en 1748, un des membres les plus distingués de l'Association poétique de Gœttingue; chantre aimable des joies de la nature, la mélodie de ses vers, la pureté de ses pensées, la grâce suave qui règne dans ses compositions, l'ont fait regarder comme un des meilleurs poëtes lyriques de son temps. Il mourut à vingt-huit ans, universellement regretté de ses amis, qui, soigneux de sa renommée, rassemblèrent et publièrent un recueil de ses poésies, auquel nous empruntons l'élégie suivante.

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE DE CAMPAGNE.

Le son mélancolique et sourd de la cloche funèbre descend du vieux clocher moussu. Père, mère, enfant, fiancé, tout pleure, et le fossoyeur creuse une fosse. Parée d'un habit funéraire, une couronne de fleurs dans ses blonds cheveux, dort ici toute la joie de sa mère, et du village tout l'orgueil.

Vous, ses compagnes, pleines de douleur, vous ne pensez ni aux jeux, ni à la danse : l'œil humide, près du cercueil, vous tressez pour votre amie une couronne mortuaire. Oh ! qui fut plus digne de larmes que toi, douce et pieuse jeune fille ! Dans le ciel il n'est point d'esprit plus pur que n'était le cœur de Rosette.

Comme un ange en habit de bergère, on la voyait devant sa chaumière ; elle avait pour joyaux les fleurs de la prairie ; une violette était l'ornement de son sein ; l'aile du zéphyr lui servait d'éventail ; un frais bosquet, de cabinet de toilette ; le ruisseau argenté était son miroir, son fard, cette même eau limpide.

La modestie, comme une tendre auréole, voilait ses joues de rose, son chaste et beau regard. Jamais le séraphin de l'innocence ne s'écarta de la gracieuse bergère. Les regards pleins de flammes de la jeunesse poursuivaient l'aimable fille, mais nul autre que son fidèle fiancé n'obtint un regard en retour.

Nul autre que Wilhelm ! La fête du printemps appela les nobles dans les bois, sous la verdure brillait le bleu du ciel ; Rosette et Wilhelm fuyaient les jeux de la foule. Rosette, quand vint la moisson, attacha des rubans colorés à son chapeau de moissonneur, et s'asseyant près de lui sur les gerbes, lui souriait pendant son travail.

Wilhelm! ah! les cloches tintent sourdement, et le chant des morts commence. Le cortége, vêtu de deuil, lentement s'avance; la couronne funéraire est portée en tête. Wilhelm, en chancelant, son livre en main, près du cercueil ouvert, s'arrête, et du blanc linceul essuie les torrents de larmes de ses yeux.

Repose en paix, douce et pieuse âme, jusqu'au réveil éternel qui suivra ce sommeil! Pleure sur ton rameau, Philomèle, chante dans les ténèbres le chant de mort. Gémis comme le murmure des harpes, ô vent du soir! à travers des fleurs qui croîtront sur sa tombe, et qu'au sommet du tilleul du cimetière un couple de blanches colombes fasse son nid!

Après ce poëte modeste, l'ordre que nous suivons nous amène presque sans transition celui du prince des poëtes de l'Allemagne, esprit universel, et qui résume en lui les divers attributs du génie poétique de sa nation.

Joh. Wolfgang de Goëthe naquit à Franckfort-sur-Mein en 1749. Une éducation soignée et d'excellentes études faites à Leipsig, Strasbourg, Wetzlar, développèrent ses facultés naturelles et le rendirent propre aux emplois éminents dont il fut revêtu dans le cours de son honorable carrière. Pendant un voyage qu'il fit à Dusseldorf en 1776, le savant Knebel le mit en rapport avec le jeune prince héréditaire de Saxe-Weimar, qui l'attacha à son service. Plus tard, après l'avoir nommé conseiller de légation, président de la chambre électorale, il lui donna, en 1782, des lettres de noblesse, et enfin le nomma premier ministre de la cour de Weimar.

« Goëthe, dit Mme de Staël, pourrait représenter la littérature allemande tout entière, non qu'il n'y ait d'au-

tres écrivains qui l'égalent et même qui lui soient supérieurs sous quelques rapports, mais il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable, par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part. » En souscrivant à ce jugement et à l'admiration enthousiaste que l'éclat et l'universalité du génie de Goëthe ont inspirée à son pays, nous regretterons qu'un froid scepticisme s'allie chez lui à une chaleureuse imagination. Il observe d'un œil impassible les faits et les hommes, ne leur demandant que le plaisir de les peindre, et prêt en apparence à se plier à toutes les morales comme à toutes les formes littéraires. Cette manière est sans danger pour les esprits mûrs à qui la fidélité et l'impartialité de la peinture permet d'appliquer la morale qu'ils retireraient de la réalité, mais il n'en est pas de même pour de jeunes lecteurs. Ainsi, en lisant le roman de *Werther*, au lieu d'apprendre à redouter l'exaltation maladive où l'orgueil et l'oisiveté peuvent conduire les passions de la jeunesse, ils ne verront que la beauté de l'image, et pour peu qu'ils trouvent au fond de leur cœur le germe de passions semblables, ils en concluront qu'elles doivent infailliblement les conduire à une semblable fin, c'est-à-dire à la révolte, au désespoir et au suicide. De cette nature d'esprit de Goëthe devait résulter une prodigieuse variété. Comme prosateur, le *Werther*, le *Wilhelm Meister*, les *Affinités électives*, placent Goëthe au premier rang, et comme poëte, *Hermann et Dorothée, le Divan oriental et occidental*, et dix volumes d'odes, épîtres, élégies et poésies

légères de tous les rhythmes et de tous les caractères attestent la flexibilité de son talent. Les sciences et les arts lui sont également redevables, et ses traités des *plantes*, de *l'optique*, des *couleurs*, des *sciences naturelles*, aussi bien que des écrits tels que : *Winckelmann et son siècle*, la *Vie de Benvenuto Cellini*, l'ouvrage périodique intitulé : *De l'art et de l'antiquité*, témoignent suffisamment de l'étendue de ses connaissances. Comme poëte dramatique, Goëthe est célèbre par son *Goetz de Berlichingen*, tableau à la fois terrible et touchant des mœurs rudes et naïves du moyen âge, et dont nous avons déjà signalé l'influence sur le théâtre allemand; *le Comte d'Egmont*, *Iphigénie*, *le Tasse*, *Stella* ne lui sont inférieurs ni sous le rapport du style, ni sous celui de l'intérêt et de la couleur. Mais *Faust* est généralement regardé comme la plus remarquable de ses œuvres dramatiques. Un homme d'un profond savoir, mais que le vide des sciences humaines conduit à l'ennui de la vie, fait, pour y échapper, un pacte avec le diable, qui finit par l'emporter aux enfers. Tel est le conte populaire qui a servi de canevas à Goëthe pour cette étonnante production, dont l'importance ne permet pas même l'analyse. Nous citerons seulement, d'après madame de Staël, le court fragment qui suit :

« Faust rassemble dans son caractère toutes les fai-
« blesses de l'humanité : désir de savoir et fatigue du
« travail; besoin du succès, satiété du plaisir. C'est un
« parfait modèle de l'être changeant et mobile dont les

« sentiments sont plus éphémères encore que la courte « vie dont il se plaint. Faust a plus d'ambition que de « force, et cette agitation intérieure le révolte contre la « nature, et le fait recourir à tous les sortiléges pour « échapper aux conditions dures, mais nécessaires, im- « posées à l'homme mortel. On le voit, à la première « scène, au milieu de ses livres et d'un nombre infini « d'instruments de physique et de fioles de chimie. Son « père s'occupait aussi des sciences, et lui en a transmis « le goût et l'habitude. Une seule lampe éclaire cette « retraite sombre, et Faust étudie sans relâche la na- « ture et même la magie, dont il possède déjà quelques « secrets.

« Il veut faire apparaître un des génies créateurs du se- « cond ordre; le génie vient, et lui conseille de ne point « s'élever au-dessus de la sphère de l'esprit humain :

C'est à nous, lui dit-il, c'est à nous de nous plonger dans le tumulte de l'activité, dans ces vagues éternelles de la vie, que la naissance et la mort élèvent et précipitent, repoussent et ramènent. Nous sommes faits pour travailler à l'œuvre que Dieu nous commande et dont le temps accomplit la trame; mais toi, qui ne peux concevoir que toi-même, toi, qui trembles en approfondissant ta destinée et que mon souffle fait tressaillir, laisse-moi, ne me rappelle plus.

« Quand le génie disparaît, un désespoir profond « s'empare de Faust, et il veut s'empoisonner. . . .

« . . . . . .

« Au moment où Faust va prendre le poison, il en- « tend les cloches qui annoncent dans la ville le jour de

mandais avec douleur comment se passerait cette soirée de la Saint-Sylvestre qui était toujours dans ma famille un jour de bonheur et de joie. Un de mes enfants s'acheminait visiblement vers le tombeau, une autre allait donner sa main à un homme choisi par nous et non par son cœur; nulle ressource, des espérances détruites, une pauvreté complète, un avenir misérable, voilà tout ce que je pouvais donner à ma femme pour ses étrennes.

La veille de Noël, j'étais assis tristement à côté d'une table, sur laquelle brûlaient quatre chandelles allumées, et au milieu un petit arbre chargé de bagatelles pour nos plus jeunes enfants, que leurs sœurs et même la mourante Mina avaient travaillées pendant trois ou quatre nuits froides, pour qu'ils ne les vissent pas. Ces trois pauvres petits furent d'abord très-joyeux; mais quand ils s'aperçurent de ma tristesse, ils la partagèrent; chacun d'eux, en emportant son petit présent, éteignit une des lumières, en sorte qu'il n'en resta qu'une d'allumée. J'étais vraiment triste, le dépérissement de Mina, l'angoisse visible d'Élisabeth déchiraient mon cœur. Ah! dis-je en soupirant et en tendant la main à ma femme, où sont, Auguste, ces mines contentes, ces cris de joie que nous entendions autour de nous à cette époque? Le jour de Saint-Sylvestre arrive sans que je voie un visage satisfait. Élisabeth se leva et vint m'embrasser en s'efforçant de sourire. . . . . .

. . . . . .

LA SOIRÉE DE SAINT-SYLVESTRE.

Le dernier jour de l'année, une teinte de tristesse et de mélancolie était répandue sur toute la maison. Élisabeth, qui devait nous rendre le courage, était celle qui en avait le plus besoin; Charles étant seul avec ses deux sœurs aînées, leur dit en riant: « On devrait se séparer d'un ennemi qui nous quitte avec plus de bienveillance que nous ne quittons cette année. — Ah! cette an-

née, dit Élisabeth en soupirant, cette cruelle année!.... — Ne trouvez-vous pas, mes sœurs, continua Charles, que l'on devrait avoir deux jours dans l'année, où, en dépit du sort, on s'efforcerait de s'égayer et d'être heureux? Je proposerai pour cela le premier et le dernier jour de l'année : on devrait, ces deux jours-là, oublier tous ses malheurs.

— Oublier! dit Mina en soupirant. — Il est vrai, dit Charles en continuant de philosopher, que l'homme est si fort enclin à l'esprit de contradiction, qu'il suffit qu'on lui ordonne d'être joyeux pour qu'il n'en ait pas envie. Nous avons tous l'air malheureux aujourd'hui; précisément, je crois, parce que notre père a marqué ce jour pour que nous soyons gais. Nous n'aimons pas qu'on nous choisisse nos jours de joie. — Ah! la joie! dit Élisabeth en posant sa main sur son cœur, si tu savais, Charles, combien ce jour de joie finira tristement pour moi! — Le jour!.... dit Mina; qu'est-ce qu'un jour, un seul jour pénible, quand tous ceux qui le suivront seront des jours de bonheur? Tu pleures, Élisabeth! oh! si tu pensais qu'aujourd'hui, peut-être, il y a des cœurs déchirés dans le monde d'une douleur plus réelle et qui sourient cependant.

« Allons, courage, ma sœur, mon avis est que, ce soir, nous embrassions nos bons parents avec gaieté; pour moi, j'y suis décidée et je le ferai sûrement, je veux que mon dernier mois finisse avec sérénité. » Élisabeth et Charles ne saisirent pas le double sens de ces paroles, ils crurent qu'elle parlait seulement du dernier mois de l'année, et la jeune infortunée parlait du dernier mois de sa vie.

Le soir, à table, je rappelai à ma famille tous les moments de joie et de bonheur que nous avions eus dans notre vie; mais je voyais sur tous les visages tous les malheurs qui nous attendaient à l'avenir. « Ne parle pas de cela, dit ma femme, nous en devenons plus tristes encore; tu feras un autre jour l'énumération de nos bonheurs. — Et qui sait, repris-je, si je n'en aurai pas encore

quelques-uns à y ajouter : celui qui, dans sa bonté, nous a envoyé ceux des années précédentes, ne peut-il pas nous en donner encore celle-ci ? »

Élisabeth vint m'embrasser. « Il vous en donnera », me dit-elle en tremblant. Puis elle ouvrit la fenêtre, et s'y arrêta un instant. Bientôt après, Salzmann entra dans la chambre; elle alla au-devant de lui, le prit par la main, l'amena devant moi, et se mettant à genoux : « Voici, dit-elle, un bonheur pour toutes les années de votre vie; voilà un fils, un excellent fils que votre Élisabeth vous donne ! Mon père, bénissez vos enfants, bénissez l'époux de votre fille ! » Salzmann se mit aussi à genoux; mon cœur palpitait de la plus douce joie. J'étendais ma main paternelle pour les bénir, lorsqu'un cri de Charles me fit tourner la tête de son côté : sa sœur Mina était sans connaissance dans ses bras, la tête penchée sur son sein, et la pâleur de la mort sur son visage. Nous courûmes tous à son secours. Au bout de quelque temps elle revint à elle, et voulut nous sourire; mais la douleur semblait arrêter ce sourire, qui ne fit qu'effleurer ses lèvres : « Mon lit !... » dit-elle faiblement. Son frère et moi nous l'emportâmes : son pouls battait très-vite, sa poitrine était oppressée. Élisabeth, fondant en larmes, ne s'occupait que d'elle, ne pensait qu'à elle, et dit qu'elle la veillerait cette nuit; nous voulions tous rester, Mina s'y opposa avec fermeté, et ne voulut garder que sa sœur et sa mère.

Salzmann se retira à onze heures; quelque temps après on me renvoya aussi. J'entrai dans ma chambre avec un cœur déchiré; je m'approchai de la fenêtre, j'appuyai mon front sur le verre glacé, et je restai là abîmé dans mes réflexions. L'horloge sonna minuit; l'année expirante se détacha du temps. Je comptai tristement les coups; le dernier me parut être le dernier soupir de ma pauvre Mina. Je me jetai à genoux et je commençai la nouvelle année, baigné de larmes, le cœur brisé, sans espérance, et pouvant à peine proférer mes prières.

Frédéric de Schiller, fils d'un major au service de Wurtemberg, était né à Marbach en 1759. Il entra à l'âge de quatorze ans à l'école militaire, où, malgré ses poétiques dispositions, il se destina à l'étude de la médecine. Il était déjà chirurgien d'un régiment à Stuttgard quand il fit imprimer son drame des *Brigands*. Cette publication, célèbre par la dangereuse influence qu'elle eut sur la jeunesse allemande, lui ayant attiré quelques désagréments, il se rendit à Manheim, et se consacra à la poésie dramatique. Ses succès dans ce genre le firent distinguer par le duc de Weimar, qui le nomma conseiller; il avait alors vingt-quatre ans. Lié avec Goëthe et tout ce que l'Allemagne avait de plus illustre, Schiller, qui avait d'abord accepté le professorat à l'Université d'Iéna, se démit de cet emploi pour vivre dans l'Athènes allemande et cultiver en paix les Muses. Comblé d'honneurs et de distinctions par le duc de Weimar, Schiller fut aussi décoré d'un titre honorifique par le duc de Meiningen; la république française lui décerna le titre et les droits de citoyen français; enfin, en 1802, l'empereur d'Autriche lui accorda des lettres de noblesse comme une digne récompense nationale.

Les œuvres dramatiques de Schiller se composent des *Brigands*, *la Conjuration de Fiesque*, *l'Intrigue et l'Amour*, *don Carlos*, *la Trilogie des Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *la Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell*. Comme prosateur, il a donné *l'Histoire de la chute du gouvernement des Pays-Bas*, *la Visionnaire*, et l'excellente *Histoire de la guerre de trente ans*,

chef-d'œuvre de style historique. Ses poésies légères, ballades, élégies, etc., forment plusieurs volumes. Avant de donner quelques fragments de ces différents genres, nous croyons devoir terminer l'article de Schiller par ce jugement d'un historien critique de l'Allemagne, qui résume tout ce que l'on a dit de mieux sur cet auteur célèbre.

« Poëte, historien, philosophe, Schiller fut un des plus grands génies des temps modernes; comme poëte, il sut peindre avec puissance et dans toute sa grandeur l'idéale beauté de l'âme humaine; comme dramaturge, il n'a pas encore été surpassé, et comme lyrique, Goëthe seul peut lui être comparé. Ses écrits historiques, empreints d'un grand caractère, sont regardés comme des modèles du genre; enfin ses traités d'esthétique, fondés sur les principes philosophiques de Kant, régissent encore l'étude des arts en Allemagne. »

DRAME DE JEANNE D'ARC.

FRAGMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE III.

BERTRAND entre avec un casque à la main.

THIBAULT, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND.

Chut! Bertrand revient de la ville... Voyez donc ce qu'il porte!

BERTRAND.

Vous vous émerveillez, vous vous étonnez de me voir cette armure singulière à la main...

THIBAULT.

Parle : comment, d'où te vient ce casque? qu'annonce ce mauvais signe dans la contrée de la paix?

(Jeanne devient plus attentive et s'approche.)

BERTRAND.

A peine le sais-je moi-même, et je serais bien en peine de dire comment cet objet m'est tombé sous la main. J'avais fait provision de ferrailles à Vaucouleurs; une grande foule se pressait au marché, où des troupes fugitives venaient d'arriver d'Orléans en y apportant de tristes nouvelles de guerre. Toute la ville en tumulte s'attroupe; c'était une confusion générale. Après avoir percé la foule agitée, une Bohémienne m'accoste avec ce casque, me suit assez longtemps des yeux, et me dit : « Camarade, vous cherchez un casque; je le sais, vous en cherchez un; le voilà, prenez-le, il sera à vous pour un prix bien modique. » Je lui dis de s'adresser aux lansquenets, parce qu'étant cultivateur, un casque m'était inutile. Sans se désister, elle continua : « Personne ne saurait dire s'il n'aura pas bientôt besoin de casque, et toit de fer vaut mieux pour la tête, en temps de guerre, que maison de pierre. » Elle me poursuivait ainsi par les rues, toujours en me forçant à prendre son casque brillant, poli et digne de la tête guerrière du plus hardi et du plus beau chevalier. Je le balance dans mes mains en réfléchissant à la bizarrerie de l'aventure. Soudain la femme disparaît; elle se plonge invisible dans la foule, et bientôt le torrent du peuple me l'enlève.... Voilà comme le casque m'est resté dans les mains.

JEANNE D'ARC *faisant un mouvement pour se saisir du casque.*

A moi, le casque!

BERTRAND.

Quoi! à vous cette armure? ce n'est point l'ornement des têtes virginales!

JEANNE D'ARC *lui arrachant le casque.*

Il est à moi! à moi le casque est dû!

THIBAULT.

Quelle fantaisie il te prend, ma fille!

RAYMOND.

Laissez agir sa volonté; cet ornement ne lui siérait pas mal, car un cœur mâle palpite dans sa poitrine... Vous devez vous rappeler le jour où elle dompta ce loup, fléau destructeur, qui dévastait les troupeaux et répandait l'alarme dans tous les alentours. Toute seule, cette vierge au cœur de lion vainquit le loup et lui enleva l'agneau qu'il emportait dans sa gueule ensanglantée. Quelle que soit la tête vaillante qu'ait couvert le casque, il n'ornera jamais un plus digne front.

THIBAULT *à Bertrand.*

Vous... parlez... Quels désastres nouveaux a amenés cette guerre, et quelles nouvelles apportaient enfin ces fugitifs?

BERTRAND.

Que Dieu sauve le roi et prenne pitié de la France!... Ils venaient de succomber en deux grandes batailles, et l'ennemi était fixé au milieu du royaume. Déjà toutes les provinces, jusqu'à la Loire,

sont perdues; le redoutable ennemi vient enfin de rassembler toutes ses forces pour mettre le siége devant Orléans.

THIBAULT.

Hélas! malheur à qui a enfanté la déplorable discorde qui tourne les armes de la France contre elle-même.

BERTRAND.

On voit encore la vieille reine, la fière Isabeau de Bavière chevaucher par le camp. Vêtue en acier, là, elle excite par des sarcasmes sanglants le peuple à prendre les armes contre le fils qu'elle a porté dans son sein maternel.

THIBAULT.

Que le Dieu vengeur la punisse, et qu'il la perde comme il a perdu l'impie Jésabel!...

BERTRAND.

Le terrible Salisbury, le renverseur de murailles, commande le siége avec Lionel, frère du Lion, et Talbot, dont le glaive indompté moissonne dans une bataille tous les guerriers. Pleins de fierté et de bravoure, ils ont fait le serment de profaner toutes nos vierges et de n'épargner aucun de ceux dont le bras a soutenu l'épée. Ils ont bâti quatre grands donjons qui dominent la ville, et du haut desquels le comte de Salisbury épie tous les mouvements. La rage dans l'âme et le meurtre dans le regard, il compte jusques aux passants dans les rues. On a déjà lancé dans la ville des milliers de boulets; les temples s'écroulent en décombres, et la tour antique et royale de Notre-Dame incline déjà sa cime élevée. Ils ont rempli des mines de soufre, et la ville tremblante attend avec un effroi profond que l'abîme s'ouvre par l'explosion de la foudre, pour la faire tomber ensuite sous le régime de l'enfer.

(Pendant tout ce récit, Jeanne, ayant écouté avec la plus sérieuse attention, se pose enfin le casque sur la tête.)

THIBAULT.

Mais où donc étaient les glaives de nos braves? Saintrailles, La Hire, le rempart de la France, le valeureux bâtard.... pour que l'ennemi ait pu pénétrer si avant? Où est le roi lui-même? comment peut-il rester oisif et contempler la détresse de l'empire, la chute de ses villes et la défaite de ses troupes?

BERTRAND.

Le roi tient sa cour à Chinon. Il ne peut entrer en campagne, parce qu'il n'a pas assez de monde. D'ailleurs, à quoi sert le courage des chefs et le bras des héros, si la terreur paralyse l'armée? Un effroi universel, envoyé comme un souffle glacé d'en haut, s'est emparé des plus courageux, et l'on fait toujours l'appel au nom des princes. Tels que les timides troupeaux, qui entendent le hurlement des loups, se pressent dans le bercail; tel le Français, oubliant son antique gloire, ne recherche plus que le toit et l'abri de ses châteaux. L'on m'a dit qu'un seul chevalier avait rassemblé quelques cohortes qu'il amenait au roi sous seize guidons....

JEANNE, *avec vivacité.*

Le nom de ce chevalier?

BERTRAND.

Baudricourt!.... Mais on doute qu'il puisse échapper à la surveillance de l'ennemi, qui, avec deux armées, s'attache déjà à ses pas.

JEANNE.

Et la station de ce chevalier?.... Dites, dites, si vous le savez!

BERTRAND.

A peine à une journée de chemin de Vaucouleurs....

THIBAULT *à Jeanne.*

Que t'importe? tu t'informes de beaucoup de choses, ma fille, qui ne te concernent point.

BERTRAND.

L'ennemi étant si fort, et nous n'ayant aucun soutien à espérer de la part du roi, on est convenu unanimement à Vaucouleurs de se rendre au duc de Bourgogne. Par ce moyen, nous ne porterons pas un joug étranger; nous resterons sous l'ancienne tige de nos souverains, et peut-être un jour retournerons-nous à notre ancienne et superbe couronne : car ne peut-il pas arriver que la France et la Bourgogne se réconcilient pour leur mutuelle tranquillité!

JEANNE, *comme inspirée.*

Point de traité! point de reddition!... Le sauveur approche, il s'apprête au combat! c'est dans Orléans que la fortune de l'ennemi échouera. La mesure est comble. Il sera mûr pour le tranchant de la faux. La vierge descendra pour abattre son orgueil! De toute la hauteur du ciel elle détruira cette gloire qu'il avait osé suspendre aux astres. Ne vous découragez pas, ne fuyez point! Avant que le seigle jaunisse, avant que se remplisse le disque de la lune, aucun coursier anglais ne s'abreuvera dans les flots majestueux de la Loire!

BERTRAND.

Hélas!... le temps des miracles est passé!...

JEANNE.

Non, il ne l'est pas!... Une colombe blanche prendra l'essor de son vol avec l'audace de l'aigle; elle attaquera ces vautours qui déchirent sa patrie, et dans cette lutte terrible elle terrassera ce

fier Bourguignon, ce traître à son pays! ce Talbot, escaladant les cieux! ce Briarée, ce Salisbury sacrilége et tous ces insulaires féroces et orgueilleux! Elle les chassera devant elle comme un troupeau de daims; le Dieu des combats sera avec elle; c'est lui qui élit sa tremblante créature, et qui nous glorifiera par le bras d'une vierge, car il est tout-puissant!

THIBAUT.

Quel esprit s'empare de cette fille?

BERTRAND.

C'est ce casque qui exalte sans doute ses idées! regarde ta fille! quel éclat! son œil étincelle, et une flamme ardente embrase ses joues.

JEANNE.

Ce vieux trône tomberait!.... cette contrée de gloire, la plus belle et la plus opulente que le soleil éclaire dans sa course, le paradis des nations que Dieu aime comme sa plus riche production, mon pays porterait servilement les fers d'une nation étrangère! Oui! c'est ici qu'a échoué le torrent des païens; c'est ici que fut plantée la première des croix, qu'a brûlé l'image de la grâce; c'est ici que repose la cendre de saint Louis; c'est de ce point qu'est partie la conquête de la sainte Jérusalem!

BERTRAND, *émerveillé.*

Écoutez son discours! où a-t-elle puisé la sublime révélation? Père d'Arc, Dieu vous a donné une fille miraculeuse!

JEANNE.

Nous n'aurions plus de chefs de notre sang, plus de seigneurs nés sur nos terres! Le roi, qui ne meurt jamais, disparaîtrait,

lui, protecteur de la charrue, protecteur de nos vergers, le gardien du produit de nos labours, lui qui affranchit les serfs, lui qui place autour de l'égide de son trône ses bonnes villes, lui qui secourt le peuple opprimé et terrifie le méchant.... Il ne connaît point l'envie des biens d'autrui, car il est le premier parmi les hommes; il est l'ange de la miséricorde sur la terre dévastée, car le trône des rois, tout étincelant d'or, est l'asile des misérables; c'est là que brillent, dans toute leur splendeur, la puissance et la clémence; c'est là que tremble le coupable, ou que s'approche avec pleine confiance le juste désarmé qui folâtre alors avec le lion soumis près du trône....; mais un roi étranger et conquérant, dont aucun des ancêtres ne déposa ses ossements sacrés dans ce sol, peut-il donc l'aimer! Celui qui n'a pas été jeune avec nos jeunes gens, qui n'a point parlé la langue native, qui ne peut appeler la patrie sa mère, peut-il être le père des enfants qu'il n'a pas vus naître, et dont il ne peut se dire le frère?

THIBAUT.

Que Dieu protége la France! nous sommes des cultivateurs paisibles; nous ne nous entendons pas à manier le glaive, à faire caracoler le coursier des batailles. Attendons, dans le calme et le silence, quel sera celui que la victoire nous donnera pour roi: c'est la victoire dans les combats, qui est le jugement de Dieu. Quel est notre véritable seigneur? celui qui reçoit l'auguste sacre à Reims, dans Notre-Dame, et qui se ceint le front à Saint-Denis. Je ne sais que cela! sus... au travail! que chacun ne pense ici qu'à ce qui le regarde de près. Laissons jouer les grands, les princes de la terre, jeter et jouer leur sort sur elle; nous autres, attendons avec tranquillité la destinée future; car le sol que nous cultivons est immuable, et la guerre ne l'emportera pas. Que la flamme embrase nos hameaux, que la corne de leurs coursiers foule nos blés; un printemps nouveau va les faire refleurir, et nos bras relèveront facilement des cabanes légères.

(Tous sortent, à l'exception de Jeanne.)

« Pâques et les chœurs qui, dans l'église voisine, cé-
« lèbrent cette sainte fête.

LE CHOEUR.

Le Christ est ressuscité. Que les mortels dégénérés, faibles et tremblants, s'en réjouissent.

FAUST.

Comme le bruit imposant de l'airain m'ébranle jusqu'au fond de l'âme! Quelles voix pures font tomber la coupe empoisonnée de ma main? Annoncez-vous, cloches retentissantes, la première heure du jour de Pâques? Vous, chœur, célébrez-vous déjà les chants consolateurs, ces chants que, dans la nuit du tombeau, les anges firent entendre quand ils descendirent du ciel pour commencer la nouvelle alliance?

Le chœur répète une seconde fois : Le Christ, etc.

FAUST.

Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler. J'écoute le message que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je ne puis m'élancer dans la sphère d'où votre auguste nouvelle est descendue, et cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois un rayon de l'amour divin descendait sur moi pendant la solennité tranquille du dimanche; le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir, et ma prière était une jouissance ardente. Cette même cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentiments enfantins qui nous détournent de la mort. Oh! faites-vous entendre encore, chants célestes! la terre m'a reconquis!

GOETZ DE BERLICHINGEN.

FRAGMENT.

ACTE PREMIER.

(GOETZ, WEISLINGEN, cavaliers entrant.)

GOETZ, *posant sur la table son casque et son épée.*

Dégrafez ma cuirasse et donnez-moi ma veste. Il va me sembler bien doux d'être à mon aise; frère Martin, tu disais vrai! vous nous avez tenu en haleine, Weislingen (*Weislingen ne répond pas et marche à grands pas dans la chambre*). Prenez courage! allons, venez, désarmez-vous. Où sont vos habits? j'espère qu'il ne se sera rien perdu. (*A un des cavaliers :*) Demandez ses gens, ouvrez les paquets et voyez à ce que rien ne s'égare. Je pourrais vous en prêter des miens.

WEISLINGEN.

Laissez-moi; tout cela m'est indifférent.

GOETZ.

Je pourrais vous prêter un bel habit bien fait, qui n'est que de simple toile, il est vrai; il m'est devenu trop étroit. Je le portais aux noces de mon gracieux seigneur, le comte.

WEISLINGEN.

Ne pourriez-vous pas me laisser seul?

GOETZ.

Pourquoi cela? Mettez-vous à votre aise, je vous en prie; vous êtes, il est vrai, en mon pouvoir; mais je n'aurai garde d'en abuser.

WEISLINGEN.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, car c'est votre devoir de chevalier.

GOETZ.

Et vous savez qu'il m'est sacré.

WEISLINGEN.

Je suis prisonnier; le reste m'est indifférent.

GOETZ.

Ne tenez pas ce langage. Si vous aviez affaire à un prince qui vous jetât au fond d'une tour, en donnant ordre à vos gardiens de sonner le cor pour vous empêcher de dormir.... (*Les cavaliers apportent des vêtements*). Weislingen, ôte tes armes et t'habille.

CHARLES, *enfant de Goetz, entrant.*

Bonjour, mon père.

GOETZ, *l'embrassant.*

Bonjour, mon garçon, comment avez-vous passé le temps ici?

CHARLES.

Fort bien, mon père, ma tante dit que je suis bien savant.

GOETZ.

Oui?

CHARLES.

M'as-tu apporté quelque chose?

GOETZ.

Non, pas cette fois-ci.

CHARLES.

C'est que j'ai cependant bien travaillé.

GOETZ.

Ah!

CHARLES.

Veux-tu savoir le conte de l'enfant pieux?

GOETZ.

Après dîner.

CHARLES.

Je sais encore autre chose.

GOETZ.

Et quoi donc?

CHARLES, *récitant.*

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt, et appartient depuis deux cents ans, de père en fils, aux seigneurs de Berlichingen.

GOETZ.

Et connais-tu le seigneur de Berlichingen? (*Charles le regarde avec des yeux étonnés.* — A part:) Je crois, en vérité, qu'avec

toute sa science il ne connaît pas son père. (Haut :) A qui appartient Jaxthausen ?

CHARLES.

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt....

GOETZ.

Ce n'est pas cela que je te demande. Moi, je connaissais déjà tous les chemins, les sentiers, les gués de la rivière, que je ne savais pas seulement le nom du château ni du village. Ta mère est à la cuisine?

CHARLES.

Oui, mon père; elle est à faire cuire des navets et à faire rôtir du mouton.

GOETZ.

Tu sais donc tout cela, monsieur le cuisinier.

CHARLES.

Et pour mon dessert, ma tante me fait cuire une pomme.

GOETZ.

Ne peux-tu pas la manger crue?

CHARLES.

Elle est meilleure cuite.

GOETZ.

Il te faut donc toujours quelque friandise! Weislingen, je suis à vous dans un instant; il faut que j'aille embrasser ma femme. Viens avec moi, Charles.

CHARLES.

Quel est cet homme-là?

GOETZ.

Salue-le, et prie-le d'être un peu plus gai.

CHARLES.

Tiens, brave homme, voici ma main; réjouis-toi, le dîner va être prêt.

WEISLINGEN, *le prenant dans ses bras et l'embrassant.*

Heureux enfant, qui ne connaît pas d'autre malheur que le retard de son dîner! Dieu vous comble de joie dans cet enfant, Berlichingen.

GOETZ.

Il n'y a jamais beaucoup de lumière sans beaucoup d'ombre. Ce serait pourtant un si grand bonheur pour moi!.... Nous verrons ce qu'il en arrivera.

(Ils sortent.)

WEISLINGEN, *seul.*

Oh! si je m'éveillais et que tout ceci ne fût qu'un songe! Au pouvoir de Berlichingen! lui, dont j'avais eu tant de peine à secouer le joug; lui, auquel je ne pouvais penser qu'en tremblant; lui, que j'espérais vaincre! Et.... cet ancien ami! ce loyal Goetz! Dieu! grand Dieu! quelle fin aura tout cela? Adelbert, te voilà donc de retour dans cette salle, théâtre des jeux de notre enfance... Quand tu l'aimais, que dis-je? que tu ne pouvais te séparer de lui, quand ton âme se confondait dans la sienne! qui peut l'approcher et le haïr? Hélas! maintenant je ne suis plus rien ici, rien! vous avez passé, jours de bonheur, où nous nous chérissions tous

comme des anges. Le vieux Berlichingen vivait encore; il me semblait le voir, là, près de la cheminée, nous regardant jouer autour de lui. Ah! l'évêque va être bien en peine ainsi que tous mes amis. Je ne doute pas que tout le pays ne prenne part à mon malheur; mais que m'importe? Peuvent-ils me donner ce que je cherche?

GOETZ, *entrant avec une bouteille et des verres.*

En attendant le dîner, il faut que nous buvions un coup. Allons, asseyez-vous; faites comme chez vous : songez que vous êtes encore une fois dans la maison de Goetz. Il y a bien longtemps qu'il ne nous est arrivé de manger à la même table et de vider ensemble une bouteille. (*Il lui offre à boire:*) Voyons, un peu de gaieté.

WEISLINGEN.

Ces temps sont passés.

GOETZ.

Ah! il est vrai que nous ne pouvons plus guère espérer de jours comme ceux que nous avons passés ensemble à la cour du margrave, lorsque nous ne nous quittions ni jour ni nuit. J'ai du plaisir à me rappeler ma jeunesse. Vous souvient-il encore de la fureur de ce Polonais, dont je défrisai par mégarde, avec ma manche, la moustache frisée et pommadée?

WEISLINGEN.

Oui, il était à table, et jeta après vous son couteau.

GOETZ.

Je lui donnai une rude leçon, et cela vous fit une querelle avec son camarade. Nous nous soutenions toujours l'un l'autre comme de braves garçons, et on le savait bien (*Il verse à boire et trinque*),

Castor et Pollux! mon cœur battait de joie quand le margrave nous donnait ce nom.

WEISLINGEN.

C'est l'évêque de Wurtzbourg qui nous avait baptisés ainsi.

GOETZ.

C'était là un savant homme, et avec cela si affable! Je me rappellerai toute ma vie combien il nous aimait, combien il louait notre union, et le cas qu'il disait faire de l'homme qui est le frère de son ami.

WEISLINGEN.

Brisons là, je vous prie.

GOETZ.

Pourquoi donc? après le travail, je ne connais rien de plus doux que les souvenirs. En vérité, quand je repasse dans ma mémoire ces temps d'amitié si parfaite, où, plaisirs et peines, tout était commun entre nous, quand je me souviens avec quel charme je nourrissais l'idée qu'il en serait de même toute notre vie!... Ne fut-ce pas là toute ma consolation, lorsque cette main me fut abattue à Landshut? et toi, tu me soignais alors. Tu fus pour moi plus qu'un frère; j'espérais qu'à l'avenir Adelbert serait ma main droite, et, maintenant.....

WEISLINGEN.

Oh!

GOETZ.

Que ne t'es-tu rendu à mes prières, lorsque je voulus t'emmener en Brabant? tout serait aujourd'hui comme alors. Mais la vie de cour t'a perdu; absorbé par de misérables intrigues, amolli par le

commerce des femmes, tu as oublié ton ami. Je te l'ai toujours dit, quand je t'ai vu abjurer ta vertu auprès de ces créatures frivoles et sans pudeur, t'entretenir avec elles d'unions malheureuses, de filles séduites, médire des absentes en te récriant sur le teint basané de l'une, sur la peau rude de l'autre; et que sais-je, moi, sur tout ce qu'il leur passait par la tête de te dire. Adelbert, ne te disais-je pas souvent : « Tu seras un vaurien ? »

WEISLINGEN.

A quoi tend tout cela ?

GOETZ.

Plût au ciel que je pusse l'oublier ou qu'il en fût autrement! Dis-moi, n'es-tu pas né noble et libre autant qu'un Allemand puisse l'être, soumis à l'empereur lui seul, indépendant de tous les autres? et cependant tu sers sous des vassaux! Qu'y a-t-il entre toi et cet évêque? est-ce parce qu'il est ton voisin et qu'il peut te nuire? Mais n'as-tu pas un bras et des amis pour te venger? Non, il faut que tu ne sentes pas la dignité du chevalier, qui ne dépend que de Dieu, de son empereur et de lui-même, pour te faire ainsi le premier valet d'un vassal.

WEISLINGEN.

Laisse-moi parler.

GOETZ.

Qu'as-tu à répondre.

WEISLINGEN.

Que tu vois les princes de l'œil dont le loup voit le berger. Et cependant, peux-tu les blâmer de ce qu'ils veillent au bonheur de leurs peuples? Sont-ils un seul instant à l'abri des atteintes de ces chevaliers injustes et sans foi, qui vont dévalisant leurs sujets sur

les grands chemins, saccageant leurs villages et leurs châteaux? Si, d'une autre part, les possessions de notre bien-aimé empereur sont menacées par les infidèles, à qui veux-tu qu'il ait recours? aux États de l'empire? Mais ils ont eux-mêmes bien de la peine à disputer leur vie à ces brigands; et lorsqu'ils cherchent les moyens de ramener le calme en Allemagne et de donner force à la justice, afin que tous, grands et petits, jouissent des avantages d'une paix durable, n'est-ce pas un bon génie qui les inspire? Tu nous reproches de chercher un appui dans nos voisins; eh! Berlichingen, regarde la majesté impériale, elle est seule et ne peut se défendre.

GOETZ.

Oui, oui, j'entends bien, Weislingen; si les princes étaient ce que vous dites, nous aurions tout ce que nous souhaitons. Le repos et la paix! je le crois bien; il n'y a pas de vautour qui ne la demande pour dévorer plus commodément sa proie. Le bonheur de leurs peuples! qu'ils n'aient jamais d'autres soucis, ceci ne leur fera pas pousser de cheveux blancs. Et notre empereur! osent-ils bien en parler, lui dont ils se jouent avec la dernière indécence? Ses intentions sont excellentes, et c'est le bien seul qu'il a en vue. Mais tous les jours se présente un nouvel aventurier qui donne des avis; et lui, parce qu'il comprend vite et qu'il n'a qu'à dire un mot pour mettre en mouvement mille bras, il s'imagine que tout s'exécute avec la même célérité. Arrivent alors ordonnances sur ordonnances; l'une fait oublier l'autre. Les princes choisissent, entre toutes, celle qui sert le mieux leurs projets, et, cachés derrière ce rempart, ils écrasent à loisir les petits, tout en criant au repos et à la sécurité de l'empire. Je jurerais qu'il y en a plus d'un qui remercie Dieu dans son cœur de ce que le Turc tient l'empereur en haleine.

WEISLINGEN.

C'est votre manière de voir.

GOETZ.

Chacun a la sienne. La question est de savoir de quel côté sont la lumière et la justice, et vous avouerez au moins que vos menées craignent le grand jour.

WEISLINGEN.

Tout ce que vous voudrez; je suis prisonnier.

GOETZ.

Non, vous êtes libre, si votre conscience est pure. Mais cette paix publique, où en est-elle? Je me souviens d'une diète où j'assistai avec le margrave; je n'étais encore qu'un enfant de seize ans. Vos princes, il fallait les voir ouvrir de grandes bouches et entendre leurs beaux discours! et les ecclésiastiques par-dessus tout. Votre évêque cornait aux oreilles de l'empereur, comme si la justice lui tenait merveilleusement au cœur; et tout à l'heure il m'enlève un de mes vassaux, lorsque tous nos différends sont apaisés et que je ne songeais seulement plus à lui. Tout n'était-il pas fini entre nous? Qu'entend-il par cet enlèvement?

WEISLINGEN.

Cela s'est fait à son insu.

GOETZ.

Pourquoi donc ne pas le relâcher?

WEISLINGEN.

Parce qu'il ne s'est pas conduit comme il le devait.

GOETZ.

Comme il le devait! moi je réponds sur mon honneur qu'il a

fait ce qu'il devait ; aussi sûr que c'est de l'aveu de l'évêque et du vôtre qu'on a enlevé mon vassal. Me croyez-vous donc d'aujourd'hui dans le monde, pour ne pas voir où tout cela mène?

WEISLINGEN.

Vos soupçons sont injustes.

GOETZ.

Weislingen! je vais vous parler à cœur ouvert. Je vous suis une épine dans le pied, tout petit que je suis, et Sikingen et Selbitz ne le sont pas moins. Pourquoi? parce qu'on sait que nous sommes résolus à mourir plutôt que de devoir l'air que nous respirons à d'autres qu'à Dieu et de prêter foi et hommage à d'autres qu'à l'empereur. Aussi ne cessent-ils pas de me tendre des piéges. Ils me peignent des couleurs les plus noires aux yeux de Sa Majesté, aux yeux de leurs amis, de mes voisins ; ils m'entourent de gens qui m'espionnent. Pourvu qu'ils se débarrassent de moi, tous les moyens leur sont bons. Vous avez pris ce jeune homme, parce que je l'avais chargé de me donner de vos nouvelles, et il n'a pas fait ce qu'il devait, parce qu'il ne m'a pas trahi auprès de vous. Et toi, Weislingen, tu es leur instrument.

WEISLINGEN.

Berlichingen!

GOETZ.

En voilà assez sur ce sujet. Je suis l'ennemi juré des explications. On se trompe l'un ou l'autre, et le plus souvent tous les deux.

CHARLES, *entrant.*

A table, mon père!

GOETZ.

Voilà une bonne nouvelle! venez, j'espère que nos femmes vous remettront un peu de joie au cœur. Vous étiez autrefois un galant chevalier, les demoiselles n'avaient que vous à la bouche. Venez!

(*Ils sortent.*)

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

FRAGMENT.

ACTE IV.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, *seule.*

Je dois céder à ses instances, car je vois les miens dans un pressant danger. Mais, hélas! mon propre destin m'inquiète de plus en plus. Dois-je renoncer à la douce espérance que j'ai nourrie dans cette solitude? cette malédiction doit-elle éternellement corrompre nos fortunes? ma race ne doit-elle jamais se relever avec une bénédiction nouvelle? Tout finit, cependant; le bonheur le plus parfait, la plus belle force de la vie s'affaiblit, s'épuise enfin; pourquoi pas la malédiction? C'est donc en vain qu'enfermée dans ses liens et séparée des destinées de ma famille, j'espérais que des mains pures et un cœur pur réconcilieraient un jour avec les dieux la demeure souillée de mes ancêtres. A peine un frère est-il promptement et miraculeusement guéri dans mes bras d'un mal affreux; à peine un vaisseau longtemps imploré approche-t-il pour me conduire au port de la patrie, que la nécessité inexorable m'impose de sa main de fer un double crime. Il me faut dérober l'image de la déesse, cette image vénérable, sacrée, confiée à ma garde, ou tromper l'homme à qui je dois ma

vie et mon sort. Ah! que la révolte ne pénètre pas à la fin dans mon sein! Que la haine profonde que nourrissent les Titans, les anciens dieux, contre vous, puissants maîtres de l'Olympe, ne saisisse pas avec ses griffes de vautour un faible cœur! sauvez-moi; sauvez votre image dans mon âme!

Un vieux chant retentit à mes oreilles; je l'avais oublié sans regret. C'est le chant des Parques, le chant lugubre qu'elles firent entendre, lorsque Tantale tomba de son siége d'or : elles plaignaient le sort de leur noble ami; leur cœur était furieux et leur chant terrible. Dans notre enfance, notre nourrice nous le chantait à mes frères et à moi, et je l'ai retenu.

CHANTS DES PARQUES.

« Craignez les dieux! race des hommes; ils gouvernent toute chose de leurs mains éternelles, et peuvent faire ce qui leur plaît.

« Qu'ils craignent doublement ceux que les dieux ont élevés! Au-dessus des rochers et des nuages leurs trônes sont disposés autour d'une table d'or!

« S'élève-t-il une querelle, soudain leurs convives humiliés, couverts de honte, sont précipités dans les nocturnes profondeurs où ils attendent en vain, liés dans les ténèbres, un juste jugement.

« Eux, pourtant, ils demeurent dans des fêtes éternelles, autour de la table d'or; ils s'élancent joyeux de montagnes en montagnes; des profondeurs de l'abîme, le souffle des Titans étouffés monte et fume devant eux, pareil au tourbillon léger des parfums d'un sacrifice. Ils détournent, ces dominateurs, leurs yeux bénissants des races tout entières; ils évitent de voir dans les enfants les traits silencieusement éloquents des ancêtres qu'ils ont aimés. »

Ainsi chantèrent les Parques du fond de l'abîme obscur. Tantale, captif, écoutait les chants du passé, et, pensant à ses fils et à leurs descendants, il secoua lentement sa tête.

Nous ne donnerons que deux fragments de poésies légères de Goëthe, leur nombre et leur diversité rendant ce choix très-difficile : une de ses ballades célèbres et un autre morceau signalé par madame de Staël.

LE ROI DES AULNES.

Qui court à cheval si tard au milieu des vents et des ténèbres? C'est un Père avec son jeune fils; il tient son enfant dans ses bras, le serre étroitement et le préserve du froid.

« Mon fils, pourquoi cette frayeur? pourquoi cacher ainsi ton visage? — O mon père, ne voyez-vous pas le roi des Aulnes, le roi des Aulnes avec sa couronne et sa queue? — Mon fils, c'est un nuage.

— Viens, cher petit enfant, viens avec moi; nous jouerons ensemble à de bien jolis jeux. J'ai des fleurs de toutes couleurs sur le rivage, et ma mère a beaucoup d'habits dorés.

— Mon père, mon père, quoi! vous n'entendez pas les promesses que le roi des Aulnes me fait à voix basse? — Sois tranquille, reste en repos, mon enfant; c'est le vent qui siffle dans les feuilles sèches.

— Joli petit enfant, veux-tu venir avec moi, je suis sûr que mes filles t'attendent avec impatience; mes filles dansent en rond pendant la nuit; elles te berceront; elles t'endormiront en chantant et en dansant.

— Mon père, mon père, quoi! vous ne voyez pas là-bas dans l'ombre les filles du roi des Aulnes? — Mon fils, mon fils, je vois

très-bien ce que c'est; cette couleur grisâtre est celle des vieux saules.

— Je t'aime, ta beauté me ravit, et si tu ne cèdes point à mes prières, j'emploierai la force. — Mon père! mon père! le voilà qui me saisit! Ah! comme le roi des Aulnes me fait mal! »

Le père frissonne; il presse les flancs de son cheval, portant toujours entre ses bras l'enfant qui gémit; il arrive à la ferme, inquiet, fatigué; l'enfant qu'il portait dans ses bras, était mort.

LE PÊCHEUR.

L'eau murmure, l'eau se gonfle, un pêcheur assis au bord suivait de l'œil sa ligne en silence jusqu'au fond du frais séjour, et, comme assis il épiait, les ondes se partagent, et de leur sein mouvant s'élève une ondine humide.

Elle chante, et lui dit : « Pourquoi attirer ainsi mon petit peuple avec l'adresse et les ruses des hommes à l'ardeur mortelle où tu respires? Ah! si tu savais comme le petit poisson vit heureux dans ces profondeurs, tu y descendrais toi-même bien vite, et tu t'en trouverais bien.

« Le doux soleil ne se rafraîchit-il pas ainsi que la lune au sein des mers? et à leur sortie des vagues, leur aspect n'est-il pas deux fois plus beau? L'azur humide, étincelant de ce ciel profond, ne t'attire-t-il pas? ne veux-tu pas baigner ton visage dans cette éternelle rosée? »

L'eau murmure, l'eau se gonfle, baigne les pieds nus du pêcheur; un trouble passionné remplit son cœur comme le doux salut de sa bien-aimée. La nymphe lui parle encore, elle chante vers lui peu à peu, peu à peu elle l'attire, il s'incline, et depuis lors, on ne le revit plus.

HERMANN ET DOROTHÉE.

. . . . . .

La mère, remplie d'impatience et de crainte, rentre pour la troisième fois dans le salon qui réunissait l'hôte et ses deux amis, et dont elle venait à peine de sortir; elle parle de l'orage qui s'approche, du subit obscurcissement de la lune, de la longue absence de son fils et des périls où la nuit l'expose; elle blâme vivement les deux amis de s'être sitôt séparés du jeune homme, sans avoir abordé l'étrangère, sans lui avoir proposé l'hymen auquel il aspire.

« N'aggrave pas le mal, dit le père d'un air mécontent; tu vois que nous sommes nous-mêmes pleins d'impatience, dans l'attente de l'issue. »

Mais le voisin, assis tranquillement, prend la parole : « Dans ces heures de trouble, je ne cesse de reconnaître ce que je dois à feu mon père, qui, lorsque j'étais enfant, arracha de mon cœur toutes les racines de l'impatience jusqu'au dernier filet, et depuis ce temps je sais attendre mieux qu'aucun des sages. — Dites-nous, je vous prie, repartit l'ecclésiastique, quel secret employa le vieillard pour opérer ce prodige. — Volontiers, reprit le voisin, chacun peut le mettre à profit. Dans mon enfance il m'advint une fois d'être impatient, en attendant avec un grand désir la voiture qui devait nous mener à la fontaine des Tilleuls. Cependant elle n'arrivait pas; courant çà et là comme une belette, je montais, descendais les degrés, je me précipitais de la fenêtre à la porte; le sang me picotait les doigts, je grattais les tables, trépignais des pieds dans la chambre; mes pleurs allaient couler. Rien n'échappait à cet homme flegmatique; mais comme enfin je me portais jusques au plus haut point de l'extravagance, il me prit tranquillement par le bras, me conduisit à la fenêtre, et me dit ces paroles remarquables : « Vois-tu là-bas, en face de nous, l'atelier de ce

menuisier? il est fermé aujourd'hui, demain il sera ouvert; là, sont toujours en mouvement les rabots et les scies, et du matin au soir les heures s'écoulent dans le travail; mais, écoute ceci: Un matin viendra où le maître et tous ses garçons emploieront leur industrie à te préparer un cercueil qui sortira bien vite de leurs mains. Ils s'empresseront d'apporter ici la maison de planches qui reçoit enfin le patient et l'impatient, et qui sera bientôt pressée de son toit. » Mon imagination me fit tout voir en réalité: les planches jointes, la couleur noire préparée. Je m'assis paisiblement, et j'attendis la voiture avec patience. Depuis ce temps, lorsque d'autres, dans une attente incertaine, courent de toutes parts en désespérés, moi je suis forcé de penser au cercueil. »

WERTHER.

LETTRE VIII.

Le 26 mai.

Tu connais depuis longtemps ma manière de me choisir une petite place favorite où je m'arrange, où je m'établis pour y passer des moments isolés. Eh bien! j'en ai trouvé une ici qui me convient tout à fait.

Environ à une lieue de la ville est un endroit nommé Wahleim. Sa situation sur le penchant d'une colline est très-intéressante, et lorsqu'on sort du village par le sentier, on découvre d'un coup d'œil toute la contrée. Une bonne femme, qui, pour son âge, est encore assez gaie, vend du vin, de la bière, du café; mais ce qui me plaît par-dessus tout, ce sont deux tilleuls qui étendent, devant l'église, leurs rameaux, sur une petite place entourée de cabanes et de granges. Je n'ai guère trouvé de retraite plus paisible et plus

solitaire; aussi j'y ai fait apporter du cabaret ma petite table et une chaise, et j'y prends mon café en lisant mon Homère. Lorsque le hasard me conduisit pour la première fois sous ces tilleuls, c'était par une belle après-dînée. Je trouvai la place solitaire; tout était aux champs. Il n'y avait qu'un petit garçon de quatre ans, assis à terre, qui tenait entre ses jambes un enfant de six mois, qu'il serrait avec ses deux mains contre son sein en lui formant une espèce de fauteuil. Malgré la vivacité qui pétillait dans ses yeux noirs, il se tenait fort tranquille. Ce spectacle me charma; je m'assis sur une charrue vis-à-vis, et me mis à dessiner avec une sorte de plaisir une porte de grange et quelques roues de chariots brisés, comme tout cela se trouvait pêle-mêle, et je vis au bout d'une heure que j'avais fait un dessin très-bien ordonné, très-intéressant et sans y avoir mis la moindre chose du mien. Cela me confirma dans ma résolution de m'en tenir désormais à la nature. Elle seule est infiniment riche; elle seule forme les grands artistes. On peut dire en faveur des règles beaucoup de choses, à peu près ce qu'on dit à l'avantage de la société civile. L'homme qui se forme d'après elles ne produira jamais rien d'absolument mauvais et de rebutant, comme celui qui se modèle sur les lois et les règles de la bienséance, ne sera jamais un voisin insupportable, ni un scélérat décidé. Mais, d'un autre côté, quoi qu'on en dise, les règles étoufferont tout sentiment, toute expression de la nature. Cela est outré, me répondras-tu. L'art et les règles ne font qu'émonder, tailler les rameaux luxurieux et fixer des bornes. Oh! mon ami! sais-tu pourquoi le torrent du génie est si resserré dans son cours, pourquoi il n'élève pas ses flots impétueux pour ébranler nos âmes étonnées, c'est que les hommes, petits et froids, se sont arrangés sur les deux bords, c'est qu'ils ont construit de petites maisons de campagne, qu'ils ont formé des parterres et des potagers; ils tremblent pour leurs petits établissements; ils creusent des canaux, ils opposent des digues au danger qui les menace.

LETTRE IX.

Le 27 mai.

Je suis tombé, à ce que je vois, dans l'enthousiasme, dans les déclamations, et cela m'a fait oublier de te dire ce que devinrent les deux enfants. Je restai bien deux heures assis sur ma charrue et enfoncé dans les idées pittoresques que je t'expose d'une manière assez décousue dans ma lettre d'hier. Sur le soir, une jeune femme vint droit aux enfants, qui, pendant tout ce temps-là, ne s'étaient pas dérangés. Elle tenait un panier à son bras : « Philippe, cria-t-elle de loin, tu es un bon garçon. » Elle me salua; je lui rendis son salut, me levai, m'approchai d'elle, et lui demandai si elle était la mère de ces enfants. Elle me dit que oui; et après avoir donné la moitié d'un petit pain au plus grand, elle prit l'autre dans ses bras et le baisa avec toute la tendresse d'une mère. « J'ai donné, dit-elle, le petit en garde à mon Philippe, et j'ai été à la ville avec mon aîné pour y acheter du pain blanc, du sucre et un poëlon de terre. (Je vis tout cela dans son panier, dont le couvercle était tombé). Je veux faire ce soir une petite soupe à Jean (c'est le nom du petit). Le fripon d'aîné me cassa hier mon poëlon en se disputant avec le pauvre Philippe pour le gratin de la bouillie. » Je demandai où était l'aîné, et elle m'avait à peine répondu qu'il était à courir dans les champs après deux oies, qu'il vint à nous en sautant, et apporta au second une baguette. Je continuai de m'entretenir avec cette femme, et j'appris qu'elle était fille du maître d'école et que son mari était allé en Suisse pour y recueillir une succession : « On voulait, dit-elle, l'en frustrer; on ne faisait pas de réponse à ses lettres, et il s'est transporté lui-même sur les lieux. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! Je n'en reçois point de nouvelles. » Il m'en coûta de me séparer d'elle. Je donnai un *crutz* (1) à chacun des enfants; j'en don-

(1) Petite monnaie.

nai aussi un à la mère pour le petit, en lui disant de lui acheter, lorsqu'elle irait à la ville, un petit pain pour sa soupe; ensuite nous prîmes congé l'un de l'autre.

Je te l'avoue, mon cher ami, quand mes sens veulent me maîtriser, j'apaise leur tumulte par la vue d'une semblable créature, qui, dans une heureuse insouciance, parcourt le cercle étroit de son existence, vit tout doucement au jour le jour, et voit tomber les feuilles sans penser à autre chose, sinon que l'hiver approche.

Depuis ce temps-là j'y vais fort souvent. Les enfants sont accoutumés à me voir; je leur donne du sucre lorsque je prends mon café, et le soir ils partagent avec moi leur beurrée et leur lait caillé. Le dimanche, leur *crutz* ne leur manque jamais, et quand je ne m'y trouve pas après vêpres, l'hôtesse a ordre de le payer.

Ils sont familiers, et me font des contes de toute espèce. Je m'amuse particulièrement de leurs passions et de la simplicité avec laquelle ils laissent voir leurs désirs lorsque plusieurs enfants du village se rassemblent. J'ai eu bien de la peine à débarrasser la mère de cette inquiétude : « Ils pourraient incommoder Monsieur. »

Fred. Leop. comte de Stolberg, né à Bramstad, dans le Holstein, en 1750, fut, avec son frère Christian, un des fondateurs de l'association poétique de Gœttingue, qui produisit tant d'hommes célèbres. Après avoir été attaché pendant quelque temps à la cour du roi de Danemarck, Stolberg fut nommé premier ministre à Copenhague, où il épousa Agnès de Wetzleben, jeune personne d'un grand mérite et dont il avait célébré, comme poëte, les vertus et la beauté. Cette union fut trop tôt brisée par la mort. Quelques années plus tard, Stolberg se remaria, et fit avec sa seconde femme un voyage en Italie et en Sicile, qui détermina un changement total dans ses prin-

cipes religieux. Il était protestant, et, de retour dans sa patrie, il se démit de tous ses emplois, et rentra avec toute sa famille dans le sein de l'Église catholique.

Comme poëte et traducteur élégant des auteurs grecs, Stolberg occupe un rang distingué sur le Parnasse allemand; ses poésies offrent des pensées brillantes, une imagination fleurie, un jet hardi et un vif sentiment du beau.

LA MORT.

Le jour de la vie est lourd et orageux. Le souffle de la mort est frais et calme; il nous pousse doucement, comme des feuilles séchées, dans la fosse silencieuse.

La lune luit, la rosée descend sur la tombe comme sur nos champs fleuris; car les larmes de nos amis y pénètrent, et la lumière de l'espérance l'éclaire.

La terre maternelle nous rassemble, petits et grands, dans ses entrailles. Oh! si nous savions lire sur son visage, nous n'aurions pas peur de son sein.

La pièce suivante offre une singularité de coupe qu'on a essayé de reproduire dans la traduction; tous les vers de la strophe finissent par les deux mêmes mots répétés chacun trois fois.

Sur le miroir resplendissant des flots, glisse comme un cygne la vacillante nacelle. Hélas! la joie voit ainsi sur ses flots, glisser l'âme comme la nacelle; car, du ciel, descend sur les flots, l'aurore du soir, qui danse autour de la nacelle.

A l'orient, du faîte lointain des bosquets, nous appelle la rougeur du soir. A l'occident, sous les rameaux plus voisins de ces bosquets, murmure le zéphyr sous la rougeur du soir. Joie du ciel et repos du bosquet, l'âme vous respire dans la rougeur du soir.

Hélas! à l'ombre de ses vaporeuses ailes, je m'endors sur les vagues où me berce le temps. Demain, ouvrant encore de plus rapides ailes, comme aujourd'hui, comme hier s'envolera le temps; jusqu'à ce que, déployant moi-même de lumineuses ailes, j'échappe enfin à la course changeante du temps.

L'HIVER.

Quand je m'échappe de la ville, je me trouve si heureux! je salue le ciel, la mer, les champs, et toute la création de Dieu.

Je vais tout joyeux et frais, heureux comme l'oiseau qui fuit la cage étroite, et monte en chantant vers les cieux.

Tout me paraît riant, même sous le vêtement de l'hiver : le fleuve couvert de sa blanche cuirasse, la forêt nue qui étincelle immobile.

Les aimables chantres, troupe variée, sautent çà et là sur les arbres; ils se chauffent aux rayons renaissants, que les noirs rameaux en ploient.

Ici les jeunes blés pointent et sortent de la neige. Dans le vallon, une verte mousse attire la jeune biche errante.

Nature, pour moi tu ne vieillis jamais dans ta forme éternellement variée! Nature si puissante, si merveilleuse, si fidèle et si vraie!

Allons, mon coursier, vole lestement! je flaire déjà de loin la

table joyeuse. L'avoine dorée t'attend là-bas, et moi le vin d'or d'Allemagne!

J. Henry Voss, le célèbre traducteur d'Homère, naquit à Sommersdorf, dans le Mecklembourg, en 1751. Fils d'un fermier ruiné par de mauvaises entreprises, Voss ne put achever ses études que très-tard. Cependant, sur la recommandation d'un ami en crédit, il put entrer à l'Université de Gœttingue, où son goût pour l'étude des langues anciennes put se développer par les leçons de Heine, un des plus célèbres philologues de ce temps. Son poëme de *Louise* le fit admettre dans la société poétique, dont il fut un des membres les plus actifs. Outre ce poëme célèbre et des ballades populaires qui placent Voss à côté de Burger, il a publié un nombre infini d'odes, d'élégies et d'idylles justement estimées. Il a rendu d'éminents services à la langue et à la littérature allemandes par ses excellentes traductions de tous les classiques grecs et latins, œuvre immense, dans laquelle il a été aidé par ses fils Abraham et Henry Voss, qui travaillèrent également à la traduction du Shakspeare; celle d'Homère, où l'original est rendu vers pour vers, est regardée comme la meilleure et la plus fidèle connue. Ses lettres mythologiques et une foule d'autres bons écrits ont rendu son nom célèbre. Il faut déplorer ses démêlés avec Stolberg, Creuzer et d'autres auteurs, dans lesquels il porta une violence et une acrimonie qui lui attirèrent une foule d'ennemis.

Une simplicité naïve, une grande pureté font le charme du poëme idyllique de *Louise*; un des passages les plus

touchants est le discours du pasteur de Grünau à sa fille au moment où celle-ci va se marier.

Ma fille, lui dit-il d'une voix émue, que la bénédiction de Dieu soit avec toi! Aimable et vertueuse enfant, que la bénédiction de Dieu t'accompagne sur la terre et dans le ciel! J'ai été jeune, et je suis devenu vieux, et dans cette vie incertaine le Tout-Puissant m'a envoyé beaucoup de joie et de douleur : qu'il soit béni pour toutes deux! Je vais bientôt reposer sans regret ma tête blanchie dans le tombeau de mes pères, car ma fille est heureuse; elle l'est, parce qu'elle sait qu'un Dieu paternel soigne notre âme par la douleur comme par le plaisir. Quel spectacle plus touchant que celui de cette jeune et belle fiancée! dans la simplicité de son cœur, elle s'appuie sur la main de l'ami qui doit la conduire dans le sentier de la vie; c'est avec lui que, dans une intimité sainte, elle partagera le bonheur et l'infortune; c'est elle qui, si Dieu le veut, doit essuyer la dernière sueur sur le front de son époux mortel. Mon âme était aussi remplie de pressentiments, lorsque, le jour de mes noces, j'amenai dans ces lieux ma timide compagne; content, mais sérieux, je lui montrai de loin la borne de nos champs, la tour de l'église et l'habitation du pasteur, où nous avons éprouvé tant de biens et de maux. Mon unique enfant, car il ne me reste que toi, d'autres à qui j'avais donné la vie dorment là-bas sous le gazon du cimetière. Mon unique enfant, tu vas t'en aller en suivant la route par laquelle je suis venu. La chambre de ma fille sera déserte, sa place à notre table ne sera plus occupée; c'est en vain que je prêterai l'oreille à ses pas, à sa voix. Oui, quand ton époux t'emmènera loin de moi, des sanglots m'échapperont, et mes yeux, mouillés de pleurs, te suivront longtemps encore; car je suis homme et père, et j'aime avec tendresse cette fille qui m'aime aussi sincèrement. Mais bientôt, réprimant mes larmes, j'élèverai au ciel mes mains suppliantes, et je me prosternerai devant la volonté de Dieu, qui

commande à la femme de quitter sa mère et son père pour suivre son époux. Va donc en paix, mon enfant, abandonne ta famille et la maison paternelle; suis le jeune homme qui maintenant te tiendra lieu de ceux à qui tu dois le jour; sois dans sa maison comme une vigne féconde, entoure-le de nobles rejetons. Un mariage religieux est la plus belle des félicités terrestres; mais si le Seigneur ne fonde pas lui-même l'édifice de l'homme, qu'importent ses vains travaux?

Christ. Aug. Tiedge, né à Gardelegen, près de Magdebourg, en 1752, dut à l'amitié de Gleim les premières occasions de faire connaître son talent littéraire. Ses épîtres, et surtout son poëme d'*Uranie*, le placèrent avantageusement dans l'opinion, et quelques-unes de ses élégies sont comptées parmi les plus belles fleurs de la littérature allemande. Tiedge est regardé en Allemagne comme un poëte profondément moral et religieux. Cependant, malgré le sentiment élevé qui anime sa poésie, elle nous paraît plus près du déisme philosophique que de la foi chrétienne.

URANIE.

FRAGMENT.

CHANT III.

DIEU.

Il est un Dieu! ami, cette sainte pensée rayonne à travers la nuit, se fait jour par le doute, nous agrandit, nous divinise, brise les

bornes étroites de la sensualité, et nous élève au-dessus de nous-même. Il est un Dieu! les astres roulent avec les forces vitales qui dérivent de lui dans le sein de l'immensité. A ceux que ton regard ne peut atteindre comme à ceux qui voyagent sous tes yeux, il verse par torrents la lumière et l'impulsion toute-puissante qui pousse les mondes lointains dans les déserts des cieux; mais pourquoi demander aux étoiles si Dieu est un Dieu de vie? Le sol sur lequel tu marches tressaille de cette force vitale; sur chaque rayon, le souffle du printemps apporte une jeunesse nouvelle dans tes vallons. Quels principes vivifiants tourbillonnent et murmurent dans nos champs? quelle sève nourrit la mousse, l'épi, le rameau? quelle vie gonfle le sein des nues, la fraîche rosée et la surface des eaux? c'est une poussière animée! Écoutez : le plus profond silence n'est point mort, un souffle léger, mais incessant, s'en exhale, et au-dessus de cette mer de vie surabondante s'élève comme chef l'homme. L'homme! un fils de la poussière, et pourtant au-dessus de la poussière élevé.

Voyez cette tendre jeune fille au regard d'ange, cet adolescent sauvage et hardi; c'est l'homme aspirant à la hauteur des dieux. Il mesure les degrés profonds au-dessous de lui; il pressent les degrés ascendants au-dessus de lui, et pourtant cet homme descend plus bas encore; en un peu de terre et de rosée se dissout le penseur; le génie élevé qui, debout, examine le cours des vagues animées, n'est lui-même qu'une vague qui, rien elle-même, s'échappe de ce fleuve et s'efface, quand à sa place arrive la vague prochaine qui doit suivre.

Nous ne saurions passer sous silence le nom d'un auteur dont les nombreux ouvrages ont obtenu une grande faveur en France, qui, bien que simple prosateur, a mérité cette distinction par le but moral qu'il s'est toujours proposé dans ses écrits, le charme naïf de ses tableaux de

famille, enfin la popularité dont il a joui en Allemagne.

Aug. Henry Jal. Lafontaine naquit à Braunschweig, en 1758; il descendait d'une famille française. Après avoir fait ses études théologiques à Helmstadt, il entra comme gouverneur dans la maison du général de Thadden, qui lui fit obtenir par la suite la place d'aumônier d'un régiment prussien, avec lequel il fit en France la campagne de 1792. Rentré dans sa patrie, il se démit de cet emploi; l'Université de Halle le nomma professeur de philosophie, et le roi de Prusse lui accorda une pension.

Le grand nombre des romans d'Auguste Lafontaine fait que, dans les derniers surtout, il tombe dans de fâcheuses répétitions; mais on y trouve toujours une profonde connaissance du cœur humain et le charme attaché à la peinture des scènes de famille. On cite comme les meilleurs la série connue sous le titre de *Tableaux de famille*, *le Testament*, *l'Aveu au Tombeau*, *Falkenstein*, et *Welf-Budo*. Voici un court extrait de quelques scènes des *Tableaux de famille*, *ou Journal d'un pasteur de campagne*.

LA VEILLE DE NOEL.

Le dernier jour de l'année approchait, aucun de nos enfants ne se permettait même de penser à son présent accoutumé; ils savaient tous que nous n'avions rien; depuis longtemps la voiture avait été vendue pour la moitié de ce qu'elle avait coûté, et cet argent employé en emplettes indispensables. Souvent je me de-

JEANNE, *seule.*

Adieu, ô vous montagnes! vous, contrées chéries, vous, vallons paisibles! je vous dis un long adieu! Jeanne vous fait ses adieux éternels! Vous, prairies que j'arrosais, vous, arbrisseaux que j'ai plantés, fleurissez en paix! Vous, grottes et fontaines fraîches; toi, écho, qui souvent répétais mes chants, Jeanne s'en va et ne retournera plus...

O vous lieux de mes secrètes joies, je vous laisse tous à jamais! Agneaux, dispersez-vous sur les bruyères, vous perdez à présent votre fidèle bergère; c'est un autre troupeau qu'elle est appelée à conduire, là, sur les champs sanglants des périls et de la mort. Ainsi l'ordonne le vœu austère de l'Esprit. Ce n'est point un penchant d'orgueil, une ambition mondaine qui m'anime.

C'est ce Dieu même qui jadis sur les cimes d'Horeb, dans le buisson ardent, se montra à Moïse, et qui lui commanda d'aller devant Pharaon; c'est lui qui jadis élut le pieux fils d'Isaï et le consacra son combattant; celui qui de tout temps accueillit les bergers; c'est lui qui m'a dit, par les branches de cet arbre : « Vas-y, tu rendras témoignage de moi sur la terre.

« D'un dur airain tu couvriras tes membres, d'acier tu couvriras ton sein; que point d'amour d'homme ne touche ton cœur; loin de toi les coupables flammes des plaisirs vains et terrestres! Jamais la couronne nuptiale n'ornera tes cheveux; jamais un enfant ne te sourira pressé contre ton sein; mais, dans les honneurs augustes de la victoire, je te glorifierai devant toutes les femmes de la terre.

« Lorsque dans les combats le plus fort perdra le courage, lorsque la fatale destinée de la France s'approchera, quand elle sera sur le point de sa ruine, alors tu porteras mon oriflamme! Ainsi que la leste faucheuse moissonne les blés, tu moissonneras le vainqueur insolent, tu tourneras la roue de sa fortune; car c'est toi qui porteras le salut aux héros, généreux fils de la France, et dans Reims délivré, tu couronneras ton roi... »

Un signe m'a été promis par le ciel; c'est lui qui m'envoie ce casque; il me vient de lui; ce fer, présent du Dieu libérateur des empires, m'inspire l'énergie. Je me sens embrasée de l'ardeur des chérubins; elle m'entraîne dans le tumulte de la guerre avec la violence de l'ouragan. C'est le cri des héros qui frappe mon oreille... j'obéis. Les coursiers de la bataille hennissent, se cabrent; la trompette retentit.... aux armes!....

FRIDOLIN.

BALLADE.

C'était un pieux serviteur que Fridolin, élevé dans la crainte de Dieu par sa dame et maîtresse, la comtesse de Saverne. Elle était si douce, elle était si bonne! Mais eût-elle eu les caprices de l'orgueil, il se fût efforcé de les satisfaire avec joie et pour l'amour de Dieu.

Dès les premières lueurs de l'aube, jusque bien avant dans la nuit, il ne vivait que pour son service, et croyait n'en faire jamais assez. Et si la dame lui disait : « Repose-toi, Fridolin, » aussitôt ses yeux devenaient humides, car il eût pensé mal remplir son devoir s'il l'eût rempli sans peine.

Aussi devant toute la maison la comtesse le louait, et de sa belle bouche coulait un intarissable éloge. Elle ne le considérait pas comme un serviteur; son cœur lui accordait les droits d'un fils, et ses regards sereins s'attachaient avec plaisir sur les traits gracieux du jeune page.

Ces faveurs allumèrent dans le sein de Robert le Chasseur la haine empoisonnée qui depuis longtemps gonflait cette âme noire et pleine d'envie de nuire. Et un jour que le comte revenait de la

chasse, il se rapprocha de lui, et vite au fait, suivant les pernicieux conseils du tentateur, il jeta dans le cœur de son maître les semences du soupçon.

« Que vous êtes heureux, noble comte! dit-il avec perfidie, la dent empoisonnée du doute ne vous ravit pas le sommeil, car vous possédez une noble épouse; la pudeur ceint son chaste corps; et pour flétrir une telle vertu, le tentateur même n'y parviendrait pas. »

Ici le comte fronça ses noirs sourcils : « Que veux-tu dire, drôle? compterais-je sur la vertu des femmes, variables comme les vagues, et que si facilement la voix du séducteur entraîne? Non, ma foi repose sur de plus solides fondements, et il est encore loin, je l'espère, le séducteur de la comtesse de Saverne!... »

L'autre repartit : « Et vous avez bien raison; il ne mérite que mépris, l'insensé qui, né vassal, s'enhardit à tel point que d'élever jusqu'à sa dame et maîtresse ses vœux audacieux..... — Quoi! interrompit le comte en frémissant, parles-tu de quelqu'un du château?

— Oui, certes! ce qui remplit toutes les bouches échappe-t-il à Monseigneur? Au reste, comme cela se cache avec soin, je le tairais volontiers... — Tu es mort, misérable! parle! s'écria le comte d'une voix sévère et terrible; qui ose lever les yeux sur Kunégonde?... — Eh! mais, je parle du blondin...

« Il n'est pas mal tourné, continua-t-il avec astuce. » Tandis que le comte, tour à tour brûlant et glacé, tressaillait à chaque parole. « Mais quoi! Monseigneur, ne vîtes-vous jamais qu'il n'avait des yeux que pour elle? A table, n'avez-vous pas remarqué vous-même comme il la regarde, collé contre son siége?

« Et si vous voyiez les vers qu'il compose, et où il avoue sa

flamme!... — Avoue!... — Et dans lesquels l'audacieux ose demander du retour... La noble comtesse, douce et tendre, vous les cache, sans doute, par compassion. Je me repens maintenant de ce qui m'est échappé; car, en effet, Monseigneur, qu'avez-vous à redouter? »

Le comte, enflammé de fureur, s'enfonça dans le bois voisin, où, dans de hauts et brûlants fourneaux, on fondait le fer de ses mines. Là, le feu s'entretient nuit et jour par la main active des forgerons; les étincelles jaillissent, les soufflets s'agitent, comme s'il s'agissait de vitrifier les rochers.

Les puissances du feu et de l'eau se trouvent ici réunies; la roue du moulin, emportée par le courant, tourne perpétuellement sur elle-même; les bruyants claquets frappent nuit et jour, les lourds marteaux tombent en cadence, et docile à cette action puissante, le fer est forcé de s'amollir.

Le comte aperçoit deux noirs forgerons; il fait signe, et leur dit : « Le premier que j'enverrai ici et qui vous dira ces paroles : *Avez-vous exécuté l'ordre du maître?* jetez-le-moi aussitôt dans cet enfer; qu'il soit réduit en cendres, et que mes yeux ne le revoient jamais. »

A ces mots, le couple satanique se délecte dans son effroyable joie; car insensible comme le fer est le cœur qui bat dans leur sein. Aussitôt, à l'aide des soufflets, ils excitent l'ardeur de la fournaise, et s'apprêtent avec un désir homicide à recevoir la victime vouée à la mort.

Alors Robert dit au jeune page, d'un air hypocrite et trompeur : « Vite, camarade, ne tarde point, Monseigneur te demande. » Et le seigneur dit à Fridolin : « Rends-toi sur-le-champ à la forge, et demande aux ouvriers qui sont là s'ils ont exécuté mes ordres. »

Et Fridolin répondit : « Cela sera fait. » Il s'apprête aussitôt pourtant il réfléchit et tout à coup s'arrête : « Pourvu qu'elle n'ait rien à m'ordonner! » et il se présente à la comtesse : « On m'envoie là-bas, à la forge, dit-il; que puis-je faire pour vous, noble dame? car mon service n'appartient qu'à vous. »

Là-dessus la comtesse de Saverne reprend d'un ton plein de douceur : « J'assisterais volontiers à la sainte messe, mais j'ai là mon fils malade; ainsi, vas-y pour moi, mon enfant; dis pieusement une prière à mon intention; et si tu penses avec contrition à tes péchés, Dieu m'accordera la grâce que je lui demande. »

Et joyeux de ce message de prédilection, Fridolin part aussitôt. Il n'était pas au bout du village, tant sa course est rapide, que la cloche, ébranlée, fit entendre cette éclatante sonnerie qui appelle les pécheurs réconciliés, les invite à venir fêter le saint sacrement.

« N'évite pas le bon Dieu s'il se trouve en ton chemin, » se dit Fridolin; et il entra dans l'église. Elle était encore déserte et silencieuse, car c'était le temps des récoltes; l'ardeur du soleil brûlait dans les champs l'actif moissonneur, et l'on ne voyait paraître aucun aide pour servir la messe convenablement.

Fridolin est bientôt résolu : il servira de sacristain : « Car, se dit-il, on ne peut retarder ce que le Ciel commande. » Aussitôt il offre au prêtre avec révérence la sainte étole, le manipule, et prépare diligemment les vases consacrés au service des autels.

Lorsqu'il eut tout disposé avec soin, il s'avance comme clerc du prêtre qui monte à l'autel; et le livre de messe en main, s'agenouillant tantôt à gauche, tantôt à droite, attentif au moindre signe, lorsque les paroles du *Sanctus* se font entendre, il sonne trois fois pour chacune d'elles.

De même, quand le prêtre se fut incliné dévotement et que, tourné vers l'autel, d'une main puissante il éleva Dieu aux regards des assistants, le zélé sacristain annonça ce moment solennel par les sons éclatants de la clochette; tous alors se prosternèrent en se frappant la poitrine et se signant pieusement devant le Christ.

Ce fut ainsi qu'il fit chaque chose ponctuellement, avec adresse et promptitude; tout ce qui concernait le service de Dieu semblait lui être familier. Il ne se lassa point jusqu'à la fin de la messe; lorsqu'après le *Dominus vobiscum*, le prêtre, se tournant vers les fidèles, termina et donna la bénédiction.

Alors le jeune clerc replaça chaque chose dans l'ordre accoutumé; il nettoya proprement le sanctuaire, puis enfin il s'éloigna; et avec le calme d'une bonne conscience, joyeux, il se dirigea vers la fonderie, et pendant le chemin il dit encore douze *Pater* pour achever un rosaire commencé.

Lorsqu'il aperçut la fumée de la forge et les noirs valets à l'entrée, il leur cria : « Ce que le comte a commandé, compagnons, l'avez-vous exécuté? » Et ceux-ci, tordant la bouche et grinçant des dents, lui montrèrent le gouffre embrasé, en disant : « Cela est fait et terminé, le comte louera ses serviteurs. »

Fridolin rapporta cette réponse à son maître en toute diligence. Lorsque celui-ci le vit venir de loin, à peine en crut-il ses yeux : « Malheureux ! d'où viens-tu? — De la forge, Monseigneur. — Impossible ! à moins que tu ne te sois arrêté en route.... — Monseigneur, seulement le temps que j'ai prié.

« Car lorsque j'ai quitté votre présence ce matin... pardonnez... je suis allé d'abord demander, comme c'était mon devoir, les ordres de celle qui me commande; ils ont été, seigneur, d'entendre la messe; j'ai obéi avec joie, et, de plus, j'ai dit quatre fois le rosaire pour votre salut et pour le sien. »

Ici le comte tomba dans un profond étonnement et comme frappé d'épouvante : « Et quelle réponse l'a-t-on faite à la forge, parle? — Monseigneur, leurs paroles furent obscures; ils m'ont montré la fournaise en riant et disant : *C'est fait et terminé, et le comte louera ses serviteurs.*

— Et Robert? demanda encore le comte, tandis qu'un frisson parcourait ses membres, ne t'a-t-il pas rencontré? Je l'avais pourtant envoyé à la forêt? — Seigneur, ni dans les bois ni dans les champs je n'ai aperçu la moindre trace de Robert. — Eh bien! dit le comte avec consternation, Dieu lui-même dans le ciel a jugé. »

Et avec une bonté qu'il n'avait jamais eue, il prit la main du jeune page, et, tout ému, le conduisit à son épouse, qui ne comprenait rien à la chose : « Cet enfant, dit-il, les anges ne sont pas plus purs! il mérite toutes vos bonnes grâces; quelque mal conseillé que nous ayons été, Dieu l'a gardé, et ses saints l'accompagnent. »

LA CLOCHE.

Vivos voco. *Mortuos plango.* *Fulgura frango.*

Le moule, formé d'argile cuite, est solidement maçonné dans la terre : c'est aujourd'hui que la cloche sera fondue. Alertes, compagnons! à l'ouvrage! Que de vos fronts brûlants la sueur ruisselle! Il faut ici que l'œuvre honore le maître : mais tout succès vient d'en haut!

A l'œuvre que nous préparons gravement conviennent les discours graves. Quand de sages récits l'accompagnent, le travail coule plus gai et plus facile. Considérons donc maintenant avec attention ce qui doit résulter de nos faibles efforts. Il mérite le mépris,

l'homme médiocre qui n'a point mûrement pensé à ce qu'il veut parfaire ; et même, telle est la noble prérogative de l'homme, le but pour lequel la raison lui a été donnée, qu'il pressent d'abord dans le fond de son cœur ce qu'il crée ensuite de sa main.

Prenez des éclats de sapin ; mais qu'ils soient secs, afin que la flamme, comprimée, frappe le fond de la fournaise. Dans le cuivre bouillant précipitez l'étain ; que l'alliage tenace coule dans de justes proportions.

Ce qu'ici la main, à l'aide du feu, a construit dans une fosse profonde, bientôt, élevé au sommet d'une tour, témoignera hautement de nos travaux. Cette cloche durera encore dans des jours éloignés ; elle frappera l'oreille d'un grand nombre d'hommes, elle gémira tristement avec les affligés, et ce qu'une inconstante destinée apportera ici-bas aux fils de la terre, le métal couronné l'annoncera au loin avec de religieux accents.

Mais déjà des bulles blanches s'élèvent : bien ! la masse est en fusion ; pénétrons-la des sels de la soude, ils rendent la fonte plus rapide. La mixtion doit être aussi dégagée de toute écume, afin que la voix du métal épuré résonne éclatante et sonore.

Car, avec les accents solennels de la joie, elle saluera l'enfant chéri à son entrée à la vie, qu'il a commencée dans les bras du sommeil ; pour lui reposent encore dans le sein de l'avenir ses sombres ou riantes destinées ; les tendres soins de l'amour maternel veillent sur son heureuse aurore. Cependant les années volent comme des flèches rapides ; l'adolescent s'éloigne avec dédain du cercle des vierges ; fougueux et plein d'impatience, il se précipite dans le monde, il parcourt la terre en voyageur. Enfin il revient un jour, presque inconnu, au foyer paternel ; et là apparaît dans tout l'éclat de la jeunesse et semblable à un être descendu des cieux, la vierge aux joues pudiques et colorées d'innocence. Alors une pas-

sion sans nom saisit le cœur du jeune homme : il erre sans but, de ses yeux jaillissent des larmes; il fuit les cercles bruyants de ses compagnons, et, rougissant, il suit les traces de cette belle, heureux d'obtenir d'elle un regard, un sourire! Il dépouille les prairies de leurs fleurs les plus belles pour en parer celle qu'il aime. O tendres et passionnés désirs! douces espérances de l'âge d'or d'un premier amour, où l'œil voit le ciel ouvert, où le cœur jouit avec excès de sa félicité! Que ne restez-vous toujours vert, doux printemps d'un virginal amour!

Comme ces tubes ont bruni! plongeons cette baguette dans le métal liquide; si nous la voyons reparaître couverte d'un enduit vitreux, alors il sera temps de couler. Maintenant, compagnons, hâtez-vous! essayez ce mélange, et voyez si le métal aigre et le métal doux se sont alliés sous des signes favorables.

Car, de la sévérité unie à la tendresse, de la force jointe à la douceur résulte une heureuse harmonie. Que celui donc qui s'enchaîne pour la vie éprouve d'avance si son cœur rencontrera un autre cœur : le délire est court, le repentir est long; dans les boucles gracieuses de la fiancée se joue la couronne virginale. Lorsque le son éclatant des cloches de l'église invite aux fêtes solennelles, hélas! la plus douce solennité de la vie finit aussi avec le printemps de nos jours! avec la ceinture et le voile nous quitte souvent la ravissante illusion; l'amour passionné fuit, l'affection doit rester; la fleur se flétrit, le fruit doit mûrir. L'homme, condamné aux soins extérieurs de la vie, doit semer et recueillir, user de ruse et conquérir; il doit risquer avec audace, poursuivre et dompter la fortune. Alors abondent chez lui des dons infinis, ses greniers se remplissent de précieux trésors, ses domaines s'accroissent, il augmente sa demeure au sein de laquelle préside la chaste maîtresse de la maison, la mère de famille; elle règne, par sa sagesse, au milieu du cercle domestique; elle instruit ses filles;

elle préserve des mauvaises voies ses fils; ses mains diligentes s'occupent sans relâche; elle augmente la prospérité de la famille par l'esprit d'ordre qu'elle apporte; elle remplit de trésors ses coffres embaumés; chaque jour elle couvre de fil le fuseau mobile, et rassemble dans ses armoires luisantes, des laines brillantes, des tissus de lin d'un blanc de neige; elle réunit, dans des vues utiles, la richesse à l'élégance; enfin, elle ne se repose jamais.

Et le père, avec de joyeux regards, du haut de la maison, d'où la vue s'étend de loin, compte ses florissantes récoltes, et ses vergers plantés d'arbres fruitiers, et ses prairies où se pressent de nombreux troupeaux, et ses granges remplies de toutes sortes de biens, et ses moissons ondoyant dans la plaine. Alors, avec orgueil, sa bouche laisse échapper ces mots : « Oui, stable comme les fondements de la terre, est désormais la prospérité de ma maison, et les coups de l'adversité ne sauraient l'abattre. » Mais avec les puissances du destin, nul mortel ne peut former d'éternels liens, et le malheur s'approche d'un pas rapide.

Allons, la fonte peut commencer, la cassure est nette et bien dentelée. Cependant, avant que de couler, prononçons une courte et fervente prière. Enfoncez la bonde! Dieu! préservez le moule! maintenant que les sombres vagues du métal embrasé parcourent ses sinueux contours!...

Elle est bienfaisante, la puissance du feu, quand elle est domptée et dirigée par l'homme. Ce qu'il forme et qu'il crée, il le doit à cette céleste puissance; mais aussi qu'elle est terrible, quand, brisant ses entraves, ce libre enfant de la nature s'abandonne à son propre penchant! Malheur à nous! quand, déchaîné et croissant sans résistance à travers les rues populeuses, roule et s'étend l'horrible incendie! car les éléments haïssent les œuvres de la main de l'homme. Du sein des nuages jaillit la rosée bienfaisante, et des torrents de pluie; du sein des nuages, sans choix, l'éclair

s'élance! Entendez-vous gémir au haut de la tour? c'est le tocsin! rouge comme sang est le ciel! mais, hélas! ce n'est pas le point du jour! Quel tumulte dans les rues! la fumée tourbillonne; pétillantes, des colonnes de feu s'élèvent, une ligne enflammée s'étend le long des rues; elle croît avec la vitesse des vents comme la bouche d'une fournaise. L'air est brûlant, les poutres craquent, les piliers s'écroulent, les fenêtres se brisent, les enfants crient, les mères s'égarent, les animaux hurlent; sous les décombres brûlants on court, on se heurte, on fuit : d'éclatantes lueurs éclairent la nuit. Bientôt, par une chaîne toute formée de mains, comme à l'envi, le seau vole; tandis qu'en arcs élevés s'élancent dans les airs des sources jaillissantes, la foudre ailée accourt en hurlant; elle cherche à s'unir aux flammes mugissantes; elle éclate sur les toits desséchés; elle tombe dans l'enceinte des greniers; elle pénètre à travers les solives légères, comme si elle voulait, en soufflant, entraîner avec elle tout le globe. Dans sa course impétueuse, elle croît, s'élève jusqu'aux nues, gigantesque, effroyable! Alors, privé d'espoir, l'homme plie sous la puissance des dieux; triste et découragé, il voit ses travaux disparaître, et s'étonne de leur prompt anéantissement. Dévastées par le feu, la cité et ses demeures sont maintenant le séjour du silence; dans ses murs détruits habitent le silence et l'horreur, et les nuées du ciel regardent jusqu'au fond de leur sombre enceinte. Vers ce tombeau de son bonheur, l'homme, à son tour, jette un triste et dernier regard. Mais bientôt, joyeux, il recommence son pèlerinage, et quoi que la fureur des flammes ait pu lui ravir, une douce consolation lui est laissée quand il a compté les objets de sa tendresse et qu'aucun d'eux ne manque à son appel.

La terre a reçu le métal; le moule s'est rempli heureusement; paraîtra-t-il de même au grand jour, le chef-d'œuvre qui doit récompenser le travail et la science? Si la fonte manquait!... si le moule éclatait!... ah! peut-être, tandis que nous espérons, le malheur nous a déjà atteints.

Dans le sein obscur de la terre sacrée nous déposons l'œuvre de nos mains. Le laboureur lui confie les semences qu'il espère voir germer un jour sous la bénédiction du ciel. Il est encore de plus précieuses semences que nous cachons tristement dans la terre, dans l'espoir que, de leur cercueil, elles fleuriront pour un meilleur avenir. Du haut des tours, lente et solennelle, la cloche entonne le glas des morts! Accompagné de ses tintements funèbres, un voyageur s'avance vers son dernier asile. Hélas! c'est une épouse fidèle et chérie; hélas! c'est une bonne et tendre mère que le noir roi des ombres vient d'arracher aux bras d'un époux, aux pleurs de tendres enfants, troupe florissante dont elle l'avait rendu père! qu'elle allaita de son sein, et qu'elle voyait croître avec un maternel orgueil. Hélas! les doux nœuds du bonheur domestique sont déliés pour jamais! car elle habite le pays des ombres, celle qui était l'âme de la famille! Le foyer domestique est maintenant privé de ses soins vigilants, de sa douce autorité; et désormais ces lieux orphelins n'entendront plus que les accents de l'étrangère au cœur vide d'amour.

Jusqu'à ce que la cloche soit refroidie, suspendons nos pénibles travaux; comme l'oiseau se joue dans le bocage, que chacun se donne un peu de relâche. La douce clarté des étoiles annonce la fin des labeurs, et, joyeux, le mercenaire entend sonner l'heure du repos. Le maître seul ne connaît point ces douceurs.

Allongeant gaiement son pas, le voyageur, au loin, dans la forêt sauvage, s'achemine vers le toit qui l'a vu naître. Les brebis, en bêlant, rentrent au bercail; et les taureaux, au large front, à la croupe luisante, accourent en mugissant remplir l'étable accoutumée. Pesamment chargés, les chariots chancellent sous le poids des moissons; variée en couleurs, sur les gerbes repose la couronne, et la troupe folâtre des jeunes moissonneurs vole à la danse. Le marché et les rues deviennent silencieux; aux clartés paisibles de la

lampe, les habitants des demeures se rassemblent, et la porte de la ville se ferme en grondant. D'épaisses ténèbres couvrent la terre; mais le citoyen rassuré ne craint point la nuit, dont l'horreur tient le méchant éveillé, car l'œil de la loi demeure ouvert. Ordre! divinité bienfaisante! enfant du ciel! libre et joyeux, tu lies d'un nœud facile tout ce qui se ressemble. C'est toi qui as fondé les villes, qui, des contrées sauvages, rassemblas les êtres insociables; qui, pénétrant dans les demeures des hommes, les accoutumas aux mœurs paisibles; qui, enfin, formas le lien le plus doux, le plus cher, l'amour sacré de la patrie!... Des milliers de mains actives s'agitent et s'entr'aident joyeusement; et, dans un exercice violent, toutes les forces se développent, et le maître et le serviteur exercent leur industrie sous l'abri sacré de la liberté. Chacun se plaît à son emploi, et renvoie la raillerie à celui qui le dédaigne. Le travail est la parure du citoyen, la prospérité est le fruit du labeur : si la majesté honore un roi, des mains laborieuses font notre gloire. Aimable paix! douce concorde! restez! oh! restez toujours paisiblement unies dans cette belle cité! Puisse jamais ne paraître le jour où des hordes guerrières, sauvages, parcourraient en fureur ces vallons tranquilles, et que le ciel, que la douce rougeur du soir se plaît à colorer, ne se teigne jamais de l'horrible lueur de l'incendie des villes et des villages embrasés.

Maintenant, compagnons, rompez l'édifice! Il a rempli sa destination; que l'œil, que le cœur se repaissent de la vue de l'œuvre bien accomplie!.... Agitez, agitez le marteau jusqu'à ce que l'enveloppe se brise! quand on élèvera la cloche, il faut que le moule tombe en éclats.

Le maître seul peut le rompre d'une main prudente et au temps prescrit : mais malheur à lui si en ruisseaux de flammes le métal brûlant se dégageait de lui-même! son aveugle fureur, avec le fracas du tonnerre, briserait en éclats les murs crevassés qui le ren-

ferment, et, comme des bouches de l'enfer, il vomirait une ruine enflammée. Là où règnent des puissances stupides et grossières, aucune œuvre de l'intelligence ne peut subsister; de même, quand les peuples s'affranchissent eux-mêmes, la fortune publique ne peut prospérer.

Malheur! quand du sein des villes, le feu de la discorde couve sourdement! et que soudain le peuple, brisant ses chaînes, a recours à ses propres armes! C'est alors que, tirant avec violence la cloche suspendue, la rébellion lui fait répéter ses hurlements, et que les sons consacrés aux accents de la paix deviennent des signaux de meurtre et d'épouvante!

« Liberté! égalité! » entend-on de toutes parts. Le pacifique bourgeois court aux armes, les rues et les places se remplissent, des bandes d'égorgeurs les parcourent; alors les femmes deviennent semblables à des hyènes et tombent dans d'effroyables transports, et tout palpitant, avec les dents des panthères, elles déchirent le cœur de leurs ennemis! Il n'est plus rien de sacré! ils sont brisés, tous les liens d'une sainte pudeur. Le bien cède la place au mal, et le vice domine avec audace. Il est dangereux d'éveiller le lion; la dent du tigre est mortelle. Mais la plus épouvantable des calamités est l'homme dans le délire de sa fureur. Malheur à qui confie à cet éternel aveugle le flambeau brûlant de cette céleste lumière! elle ne l'éclaire point, mais elle enflamme et réduit en cendres les villes et les royaumes.

Amis, Dieu m'a exaucé! Voyez, semblable à une étoile d'or, briller à travers son enveloppe ce pur métal luisant et poli. Le casque et la couronne de ses armoiries étincellent avec l'éclat du soleil, et sa devise chevaleresque loue l'artiste industrieux. Entrez! entrez! Vous tous, compagnons, formez le cercle, et baptisons la cloche! Que *Concordia* soit son nom! qu'elle soit consacrée à l'union des esprits et des cœurs!

Car c'est à ce doux emploi que l'a destinée le Maître qui l'a créée; qu'élevée au-dessus des misères de la vie, elle soit, sous les bleus pavillons du ciel, compagne du tonnerre! qu'elle plane et touche à l'empire des étoiles; qu'elle soit une voix d'en haut comme celle des astres, troupe brillante qui loue son Créateur en errant dans l'espace, et conduit les ans couronnés de fleurs et de fruits. Que sa voix sonore ne soit consacrée qu'à des choses graves et solennelles; que d'heure en heure, de son aile rapide, le temps l'effleure en fuyant. Qu'elle prête sa langue au destin, et qu'elle-même, privée d'âme et de sympathie, elle accompagne de ses pulsations le jour inconstant et varié de la vie; et, de même qu'un son éclatant meurt après avoir puissamment frappé l'oreille, qu'elle apprenne aux mortels que rien ici n'est stable et que tout ce qui est terrestre s'évanouit.

Maintenant, à l'aide des câbles, que la cloche se balance au-dessus de la fosse profonde, qu'elle atteigne les régions du son, qu'elle monte dans l'azur du ciel. Tirez! tirez encore! Elle se meut, elle s'élève; elle annonce la joie de cette cité, et l'accent de la paix est son premier langage.

LA PROMENADE.

Je vous salue, monts paternels, aux cimes brillantes et colorées de pourpre! et toi, soleil, qui les dores d'un éclat si doux! Je vous salue, champs animés, et vous, murmurants tilleuls, sur les rameaux desquels se bercent des chœurs harmonieux! Tranquille azur des cieux! dont la voûte s'étend, immense, au-dessus des brunes montagnes et des vertes forêts, salut! je m'échappe enfin de l'étroite prison de la ville; affranchi de son vain babil, je revole vers toi, je viens me rafraîchir dans les torrents aériens de ton fluide balsamique, et baigner mon regard altéré dans cette éner-

gique et fortifiante lumière, qui se joue sur les campagnes fleuries, où mille couleurs variées produisent, par de ravissants contrastes, les plus gracieuses nuances. La prairie déroule devant moi son vaste tapis diapré; à travers sa verdure amie serpente le sentier agreste; autour de moi bourdonne l'industrieuse abeille; d'un vol douteux, le papillon se berce sur les fleurs du trèfle pourpré; les flèches brûlantes du soleil me pénètrent, les vents sont calmes, et le chant de l'alouette trouble seul le repos des airs. Bientôt un doux bruissement s'échappe du prochain bocage, les aulnes inclinent leur mouvante couronne, et le vent courbe leur feuillage argenté. J'avance, une charmante obscurité m'environne, une fraîcheur embaumée m'accueille sous les dômes mystérieux de ces beaux ombrages; la sombre forêt me voile soudain l'aspect du paysage, et un sentier tortueux me conduit vers la cime du mont. A travers ces lambris feuillus se glisse, comme à la dérobée, un faible rayon de lumière, et l'azur du ciel semble y jeter un souriant regard.

Mais tout à coup le voile se déchire, la forêt s'entr'ouvre, et l'éclat éblouissant du jour m'inonde de nouveau. Un espace incommensurable s'étend au loin sous mes regards; une ligne de monts bleuâtres termine l'horizon vaporeux; au pied de la montagne, qui brusquement s'abaisse au-dessous de moi, se promène le miroir fluide et verdâtre du fleuve qui réfléchit le soleil. Au-dessus de moi je vois un éther sans fin; au-dessous, une profondeur sans borne. Si mon regard s'élève, le vertige me trouble; en l'abaissant, la terreur me saisit. Mais entre ces hauteurs éternelles et cette éternelle profondeur, un sentier muni de rampes rustiques conduit sûrement le voyageur. Ces beaux rivages se déroulent peu à peu sous mes yeux, et la joyeuse activité qui les anime atteste la richesse de la contrée. Voyez ces lignes qui séparent les propriétés des laboureurs, Cérès elle-même les a tracées sur le vert tapis des campagnes, en même temps qu'elle nous donna les salutaires préceptes des lois, lorsque, fuyant les rigueurs de l'âge de fer, l'amour avait abandonné la terre. Dans un facile enlacement se croisent et s'étendent les champs

alignés ; tantôt ils entourent les forêts, et tantôt ils gravissent au haut des monts; comme un brillant réseau les routes unissent entre elles les contrées, sur la surface des eaux glissent les barques rapides, les sons variés des clochettes des troupeaux animent les campagnes, et leur mélodieux écho éveille les chansons du pâtre errant; de riants villages entourent les rives du fleuve, ou disparaissent sous les bocages; d'autres enfin, placés sur la pente des montagnes, semblent se précipiter vers la plaine. Un même voisinage réunit le laboureur et les champs qu'il cultive, ses possessions entourent son toit rustique et paisible; la vigne rampe agréablement autour de l'humble fenêtre, et l'arbre embrasse de ses rameaux toute la chaumière.

Heureux peuple des champs! qui, sans être encore éveillé à la liberté, te partages joyeusement entre la culture de tes blés et l'observance du devoir; tes modestes désirs servent à restreindre l'abondance des moissons, et, semblable à l'un de tes jours laborieux, ta vie se termine en paix! Mais qui vient tout à coup me ravir à cette douce contemplation? quel génie étrange vient subitement changer pour moi l'aspect de ces vallons? Je vois les demeures opulentes, la race orgueilleuse des hauts peupliers s'alignant avec pompe et formant de magnifiques avenues; la règle devient tout, et tout devient choix ou distinction. Ce cortége de valets annonce un maître dominateur; de loin ces dômes étincelants le proclament aux regards, et sur le noyau de granit qui l'étaie s'élève la cité aux tours altières. Dans les solitudes des forêts, les faunes sont repoussés; mais la réflexion prête une vie sublime à cet amas de pierres : plus l'homme se rapproche de l'homme, plus étroitement il s'y attache. Actif, animé, il se précipite avec plus d'ardeur dans la vie; voyez! là s'enflamment, dans un combat ardent, des forces rivales; leurs querelles, ainsi que leur union, enfantent des prodiges; là, mille mains s'animent d'un même esprit, et dans mille poitrines bat, d'une ardeur généreuse, un seul cœur; il bat pour la patrie, il brûle pour la foi des ancêtres. Ici, sur cette terre sacrée,

où reposent leurs os vénérables, descendent du ciel les divinités bienfaisantes ; elles se plaisent à faire de cette contrée chérie leur demeure solennelle, et des dons magnifiques y marquent chaque jour leur présence. Cérès, la première, y apporta les trésors de la charrue; Hermès, l'ancre du commerce; Bacchus, les raisins enivrants; Minerve, le rameau vert de l'olivier, et Neptune y conduisit les coursiers propres à la guerre; Cybèle, la mère, attelant à son char les lions fougueux, veille elle-même à ses portes hospitalières et y règne en citoyenne.

Murs sacrés! vous avez enfanté de nombreuses colonies, vous envoyez aux îles lointaines de la mer des mœurs et des arts, et la Sagesse proclame ses lois dans votre enceinte! Au dehors, vos héros se précipitent pour défendre les pénates; sur les remparts on voit les mères tenant leurs nourrissons dans leurs bras; elles suivent des yeux la troupe guerrière jusqu'à ce que l'éloignement l'ait fait disparaître. Suppliantes alors, elles se précipitent aux autels des dieux; elles implorent pour les braves victoire, renommée, prompt retour!.... Nobles héros! la victoire fut infidèle! l'honneur sacré vous resta, et vos actions héroïques vous ont mérité la touchante inscription : « Voyageur! si tu vas à Sparte, annonce-lui que tu nous as vus ici, morts pour obéir à ses saintes lois! » Reposez en paix, ombres généreuses! arrosé de votre sang, le tronc de l'olivier reverdira, et, joyeuse, elle germera, la précieuse semence!

Ranimé et fier de ses richesses, le commerce, libre d'entraves, du sein des roseaux du fleuve fait un joyeux appel au dieu des mers. La hache s'enfonce en sifflant dans le tronc des chênes; la dryade soupire, et du front des montagnes les arbres se précipitent avec un bruit terrible; des flancs du rocher se détache la pierre ébranlée par le puissant levier, dans le fond des abîmes le patient mineur plonge et pénètre : ici d'énormes enclumes retentissent sous le poids des pesants marteaux, et sous des bras nerveux jaillissent de l'acier des milliers d'étincelles. Là, le fuseau mobile s'entoure d'un lin brillant et soyeux; à travers la trame tendue on voit courir

la navette rapide : plus loin, sur le port, les mariniers appareillent les navires qui doivent porter au loin les produits de l'industrie nationale, tandis que d'autres arrivent chargés des dons des contrées étrangères. Au haut des mâts se balance le pavillon des jours de fête. Un joyeux tumulte anime la rade et les marchés; mille sons confus, mille idiomes différents étonnent ou fatiguent l'oreille. Le marchand verse et entasse sur l'arène les précieuses moissons que les brûlants rayons du soleil d'Afrique mûrissent sur son sein, les parfums que distille l'Arabie, les produits de la lointaine Thulé, et tout ce que la corne d'Amalthée contient de dons et de richesses. C'est là que la fortune sourit aux talents, ces enfants du ciel; nourris par la liberté, croissent les arts agréables; par l'imitation de la vie, le peintre charme les yeux; animée par le ciseau, la pierre devient sensible et parle. Des cieux artificiels reposent sur d'élégantes colonnes ioniennes, et un Panthéon renferme en son sein tout l'Olympe. Léger comme le voile d'Iris dans les airs, comme le trait décoché de l'arc, le pont jette son jong hardi sur le fleuve impétueux; tandis que dans sa retraite écartée, et traçant des cercles mystérieux, le sage, plongé dans une rêverie profonde, suit pas à pas la nature, étudie les puissances de la matière, les lois secrètes de l'attraction, recueille le son perdu dans l'espace, et poursuit le rayon lumineux jusque dans l'éther; il cherche d'intimes rapports dans les effets merveilleux du hasard, et un pôle inconnu dans le monde des apparitions. L'écriture donne un corps et une voix à la pensée muette, et la page éloquente le reporte à travers le torrent des âges écoulés; alors, devant ses regards surpris s'évanouissent les ténèbres de l'erreur.

Comme les fantômes de la nuit pâlissent aux clartés du jour, l'homme brise ses fers! Heureux, lorsqu'en rompant la chaîne des préjugés, il ne détruit point le frein d'une pudeur sainte! Liberté! crie la raison; liberté! crient les fougueux désirs, en luttant hardiment contre les saintes lois de la nature; hélas! au fort de la tempête, ils arrachent l'ancre qui prudemment les retenait au rivage!

L'impétueux torrent les entraîne avec violence, les pousse dans l'immense étendue; les côtes disparaissent; sur le dos des vagues élevées comme des montagnes, l'esquif démâté se balance. Derrière de noirs nuages s'éteignent les astres favorables. On ne peut plus s'arrêter, l'erreur obscurcit le jugement; la vérité, la foi, la sincérité disparaissent du langage comme des cœurs, et le serment même trompe sur les lèvres. Dans les secrets du cœur, dans les doux mystères de l'amour, partout se glisse le mensonge, il sépare l'ami de l'ami; la perfidie jette sur l'innocence un avide regard, et la dent empoisonnée du vice tue la vertu sans défense. Dans un cœur avili la pensée se dégrade, et l'amour rejette avec dédain ses plus divins attributs; de tes symboles sacrés, ô vérité! la fourberie s'empare; elle étouffe la voix salutaire de la nature, que le cœur pauvre de joie cherche en lui-même. A peine un sentiment vrai ose-t-il se manifester autrement que par le silence : à la tribune, la justice se pavane; sous le chaume on feint la concorde; et le spectre des lois siége au trône des rois! Longtemps, des siècles peut-être encore, elle durera, la vaine, la trompeuse image qui affecte les dehors de la vie réelle; jusqu'à ce que la nature s'éveille et que de leurs mains d'airain, puissantes, la nécessité et le temps touchent le vieil édifice miné.

Alors, semblable à une tigresse qui brise ses grilles de fer, en songeant tout à coup avec fureur à ses forêts natales, l'humanité se révolte avec la rage du crime et de la misère, et cherche dans les cendres des villes la nature oubliée, méconnue. O murs! ouvrez-vous, rendez la liberté à cette fière captive! qu'elle retourne délivrée dans les lieux déserts... Mais où suis-je? le sentier disparaît sur le sol escarpé; des gouffres béants m'entourent, arrêtent mes pas; derrière moi demeurent les jardins et leurs haies, clôtures amies; derrière moi je laisse toutes traces du travail de la main des hommes. Je ne vois plus que la matière entassée, du sein de laquelle germe la vie. Ici le dur basalte attend la main industrieuse de l'homme; en mugissant le torrent se précipite à travers les fentes

des rochers, et sous les racines des arbres se fraie une route vagabonde. Ici tout est sauvage, imposant, terrible, et dans l'espace silencieux des airs l'aigle seul, dans son vol majestueux, lie le ciel à la terre. Sur ces hauteurs l'aile des vents n'apporte plus vers moi le son perdu des joies ou des souffrances humaines....

Suis-je seul, en effet, seul dans tes bras, en ta présence, ô nature! Ah! ce n'était qu'un songe qui, me saisissant douloureusement avec les images terribles de la vie, a jeté mon esprit dans ces sombres pensées! Oui, je reprends ma vie plus pure devant ton pur autel; accepte donc le joyeux courage d'une jeunesse pleine d'espoir et de foi! éternellement on voit varier entre eux la volonté, le but et la règle; éternellement les actes roulent sous diverses formes; mais toujours jeune, et toujours d'une inaltérable beauté, ô sainte nature! tu révères toi-même tes antiques lois; toujours la même, tu gardes dans tes mains fidèles ce que l'homme, l'enfant folâtre, l'adolescent attendent de toi. Sous ce même azur, sur ces mêmes gazons verts, errent tour à tour les races passées, présentes et futures, et le soleil qui brillait pour Homère sourit encore sur nos têtes.

Fréd. de Matthisson, né en 1761, à Hohendodesleben, près Magdebourg, était le fils d'un pasteur de campagne, qui ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions dont il paraissait doué. Il y joignait un cœur tendre, fait pour goûter les charmes de l'amitié, un esprit poétique et délicat. Il se lia avec tous les hommes de lettres de son temps, et fut choisi comme précepteur des jeunes comtes de Sievers, qu'il accompagna plus tard dans leurs voyages. Il fut aussi nommé lecteur de la princesse régnante d'Anhalt, et son sort eût été assez doux s'il n'eût eu le malheur de voir périr malheureusement un ami

d'enfance. Cette perte lui fut si douloureuse, qu'il fut obligé de donner sa démission et de voyager pour se distraire. Il alla passer quelque temps en Suisse près de son ami Bonstetten, et de là, sur l'invitation du banquier Schérer, il se rendit à Lyon, où il se trouva pendant le siége de cette malheureuse ville. Plus tard, rentré dans sa patrie, il accompagna sa bienfaitrice, la duchesse d'Anhalt, en Italie. A son retour, il se maria, et fut nommé bibliothécaire du roi de Wurtemberg.

L'Allemagne compte Matthison au nombre de ses meilleurs poëtes lyriques. Il a laissé des *poésies*, quelques *drames*, des *lettres* et des *souvenirs de voyages*. Une douce mélancolie, un enthousiasme contemplatif caractérisent la muse de Matthisson. Il décrit avec vérité les beautés de la nature, qu'il a étudiée sur les rives de la Baltique, sur les bords du Rhin ou du Rhône, au pied des Alpes et dans les champs de l'Italie; et dans la peinture des sentiments il est maître. Sa poésie est harmonieuse et facile, mais sa prose n'est pas exempte d'affectation.

UNE SOIRÉE DE PRINTEMPS.

La rosée, où se reflète l'éclat brillant du ciel, tremble sur la feuille tendre encore; l'image incertaine du paysage printanier ondule dans l'azur du fleuve. J'admire la cascade, l'arbre en fleurs, le bosquet et l'étoile du soir qui étincelle au bord d'un nuage de pourpre. J'admire la verdure de la prairie, l'aubépine du vallon, la robe fleurie du coteau, le ruisseau bordé de peupliers, l'étang envi-

ronné de roseaux et couvert d'une neige de fleurs. Universalité des êtres! tu resserres les liens d'un éternel amour; le ver luisant et l'océan de feu du soleil furent créés par un seul et même bras paternel.

Je te reconnais, Dieu tout-puissant! quand ici-bas une feuille se détache; je te reconnais quand là-haut, dans l'immensité, un système solaire périt.

LE SOIR.

Une teinte de pourpre colore les collines couvertes de sapins après le dernier regard du soleil; le paisible miroir du ruisseau reflète la lumière du brillant Hespérus.

Les berceaux de peupliers deviennent sombres comme sous une voûte funèbre; les oiseaux s'endorment sous la molle agitation du feuillage.

Ton chant du soir seul, ô cigale! fait entendre une douce harmonie de dessous l'herbe humectée par la rosée, à travers le voile enchanteur du crépuscule.

Si plus tard, dans le souffle du soir, petite cigale, perchée sur les rosiers de l'amitié, tu fais descendre tes chants plaintifs sur ma tombe précoce,

Mon ombre sera toujours attentive à tes chants, toujours je t'écouterai comme maintenant, j'entendrai ton murmure, doux comme celui du zéphir.

LE VIEUX CHATEAU.

ÉLÉGIE.

La campagne silencieuse est enveloppée de l'ombre du crépuscule, l'harmonie des bosquets expire; ici seulement, sous ces mu-

railles antiques, j'entends le cri mélancolique du grillon; le repos descend d'un ciel sans nuages, les troupeaux quittent lentement les prairies, et le laboureur fatigué hâte le pas pour goûter le repos dans la cabane de ses pères.

Ici, sur des hauteurs couronnées de forêts, parmi les débris du passé, où une crainte respectueuse agite mon âme, je te consacre ces chants, ô mélancolie! mes tristes rêveries se reportent aux temps reculés où ces murs et ce château avec ses donjons s'élevaient fiers sur la cime rocailleuse de la montagne.

Là-haut, près de cette colonne aux débris grisâtres que le lierre entoure de ses replis, là où les pâles reflets du couchant vont expirer sur des fenêtres délabrées, jadis peut-être les larmes d'un père mouillaient le front d'un des plus nobles fils de l'Allemagne, dont le cœur plein d'ambition palpitait de l'espoir d'une prochaine bataille.

« Pars en paix, disait le vénérable châtelain en lui donnant le glaive des héros, ne reviens plus ou reviens victorieux! sois digne du nom de tes pères! » Alors de l'humide prunelle du jeune guerrier jaillissent des étincelles; ses joues brûlantes ressemblaient à la rose épanouie, aux rayons purpurins de l'aurore.

Puis, nuage orageux, le chevalier, tel que Richard Cœur-de-Lion, volait aux combats; devant lui l'ennemi pliait comme les sapins courbés par la tempête. Doux comme les ruisseaux des prairies, il retournait dans son château, et voyait les larmes de joie de son père.

Les convives choquaient gaiement leurs coupes, à la lueur argentine des étoiles, sur ces bords escarpés sous lesquels la chouette a placé son nid; les histoires de combats sanglants, de terribles aventures dans la Palestine réveillaient dans l'âme de ces robustes guerriers une foule de glorieux souvenirs.

Quel changement! l'horreur et la nuit planent maintenant sur le théâtre de cette splendeur; les vents mélancoliques du soir agitent le feuillage là où les braves prenaient leur joyeux repas; des

buissons solitaires s'élèvent à l'endroit où l'enfant demandait instamment un bouclier et un glaive, quand retentissait la trompette guerrière et quand le preux chevalier s'élançait sur son coursier.

Les restes de ces vaillants guerriers sont maintenant des cendres que recèle le sein ténébreux de la terre; quelques pierres sépulcrales, enfoncées dans le sol, montrent à peine le lieu où ils reposent. Plus d'un preux chevalier est devenu le jouet des vents, sa mémoire s'est perdue comme sa tombe ; sur les brillantes actions des temps héroïques s'étend le nuage de l'oubli.

Ainsi passe l'éclat de la vie, ainsi disparaît le fantôme d'une vaine puissance! ainsi, dans le cours rapide des temps, se plonge dans une nuit obscure tout ce que la terre étale à nos regards : lauriers qui ceignent des fronts victorieux, exploits qui brillent sur le marbre et l'airain, urnes consacrées à une éternelle mémoire, chants d'immortalité!

Tout ce qui sur cette terre de poussière remplit un cœur généreux d'ardeur et de ravissement s'évanouit, semblable aux regards du soleil d'automne, quand un orage dérobe aux yeux l'horizon. L'aurore voit pâlir le matin ceux qui, le soir, se livrent à des transports d'amour. Le bonheur même que donne l'amour et l'amitié ne laisse pas de traces sur la terre.

Tendre amour! tes bosquets parfumés de roses touchent à des solitudes hérissées de ronces, et un subit orage ternit souvent l'azur de l'amitié. Grandeur, gloire, puissance, renommée, tout est vanité! la terre recouvre d'une égale obscurité le front superbe du conquérant et la tête défaillante du pèlerin.

Frédéric-Ferdinand de Kotzbue, né à Weimar en 1761, le plus fécond dramaturge de l'Allemagne, ne se recommande, il est vrai, par aucune des qualités qui font les grands poëtes tragiques, l'étude profonde des caractères et l'élévation du style ; mais une entente parfaite

de la scène et de l'effet théâtral, l'art d'émouvoir par des situations et des sentiments touchants, quoique romanesques, ont donné à la plupart de ses drames une vogue universelle et extraordinaire. Outre ses pièces de théâtre, qui dépassent le nombre de cent, et parmi lesquelles on distingue *Misanthropie et Repentir*, *les Deux Frères*, *les Hussites*, *les Croisés*, *les Espagnols au Pérou*, et *la Mort de Rolla*, qui en est la suite, Kotzbue a laissé quelques romans médiocres, le récit d'un voyage à Paris dans lequel la France est fort mal traitée, et sous le titre de : *La plus mémorable année de ma vie*, l'histoire de sa captivité en Sibérie, dont la cause n'a jamais été bien expliquée. Il était conseiller d'État, chevalier de Sainte-Anne, et devint plus tard consul général de Russie à Kœnigsberg. A l'époque où les sociétés secrètes de l'Allemagne s'organisèrent en haine de la domination française, Kotzbue seconda ce mouvement par des écrits politiques de la plus grande violence. Les événements de 1814 et 1815 n'ayant pas eu le résultat que la jeunesse allemande en espérait pour la liberté de son pays, ils regardèrent comme des traîtres ceux qui avaient profité de ce mouvement. Kotzbue, chargé alors par la Russie de surveiller en Allemagne le mouvement de l'esprit public, devint l'objet de l'exécration générale, au point qu'un jeune étudiant en théologie nommé *Sand*, qui faisait, dit-on, partie de la *Société des Amis de la Vertu*, crut faire une action sublime en l'assassinant à Manheim, où il résidait alors. Cet événement eut lieu le 19 mars 1819.

LES ESPAGNOLS AU PÉROU.

ACTE SECOND.

SCÈNE V.

UN VIEILLARD aveugle, UN ENFANT.

LE VIEILLARD.

Ils sont partis?

L'ENFANT.

Tous d'un côté et de l'autre.

LE VIEILLARD.

Ah! mes yeux! si j'y voyais, j'aurais encore saisi une épée, et je serais mort glorieusement.

L'ENFANT.

Voulez-vous rentrer dans votre cabane?

LE VIEILLARD.

Non, mon enfant. Conduis-moi à l'autel. (*L'enfant l'y conduit.*) Laisse-moi là. Sommes-nous absolument seuls?

L'ENFANT.

Tout s'est éloigné. Le père est avec l'armée; la mère, je ne sais où.

LE VIEILLARD.

Je suis inquiet pour toi, mon pauvre enfant.

L'ENFANT.

Je reste auprès de vous, mon cher aïeul.

LE VIEILLARD.

Que feras-tu si l'ennemi survient?

L'ENFANT.

Je lui dirai que vous êtes vieux et aveugle.

LE VIEILLARD.

Ils t'emmèneront.

L'ENFANT.

Oh! non; ils verront bien que vous ne pouvez pas vous passer de moi.

(On entend un bruit lointain.)

LE VIEILLARD.

Ah! déjà on est aux mains. — Va, enfant, monte sur l'éminence que forme le tombeau de ton aïeul, grimpe sur l'arbre que j'y plantai et qui a déjà tant grandi; de là tu pourras voir la bataille.

L'ENFANT.

Puis-je vous laisser seul ici!

LE VIEILLARD.

Je suis à l'autel, Dieu m'environne de tous côtés. Va, et tu me diras ce que tu entends et ce que tu vois. (*L'enfant monte sur l'arbre.*) C'est la première bataille où je ne me trouve pas. Il y a peu d'années encore, je tendais un arc aussi facilement qu'aucun inca; maintenant j'épluche du coton avec les femmes; maintenant je suis

réduit à entendre le cliquetis des armes et le choc des boucliers; je ne puis plus être d'aucun secours pour moi-même, ni pour les autres. Mais à chaque cri de guerre, à chaque son de clairon, ma main s'agite et se porte avec empressement du côté.... où aucune arme n'est plus suspendue! — Eh bien! enfant, qu'aperçois-tu?

L'ENFANT.

Beaucoup de poussière et de fumée.

LE VIEILLARD.

Je sais ce que c'est que la poussière; je l'ai souvent respirée; mais la fumée vient à coup sûr des armes à feu; elles vomissent les flammes et font retentir leur tonnerre comme le redoutable Catacunga (1). (*A l'enfant.*) Continue.

L'ENFANT.

Quand la fumée se dissipe je distingue les nôtres

LE VIEILLARD.

Vont-ils en avant!

L'ENFANT.

Ils sont arrêtés.

LE VIEILLARD.

A la bonne heure. Vois-tu l'étendard de l'inca?

L'ENFANT.

Il flotte au milieu d'eux.

LE VIEILLARD.

Grâces aux dieux, le roi respire.

(1) Un des volcans du Pérou.

L'ENFANT.

A présent je vois les ennemis; leurs armes brillent.

LE VIEILLARD.

Poursuis! poursuis!

L'ENFANT.

Ils ne sont pas faits comme nous.

LE VIEILLARD.

En quoi, mon enfant?

L'ENFANT.

Ils sont plus grands et plus rapides.

LE VIEILLARD.

C'est qu'ils sont portés sur de hardis animaux.

L'ENFANT.

A présent ils se mêlent avec nos troupes.

LE VIEILLARD.

Et ils tombent?

L'ENFANT.

Je ne vois que des éclairs et de la fumée.

LE VIEILLARD.

Dieu vengeur, lance ta foudre!

L'ENFANT.

L'étendard de l'inca a disparu.

LE VIEILLARD.

O malheur!

L'ENFANT.

Nos troupes reculent.

LE VIEILLARD.

Mon épée! mon épée! j'y veux aller, je veux combattre. O soleil! rends-moi pour un seul moment ta lumière.

L'ENFANT.

Une épaisse vapeur enveloppe tout.

LE VIEILLARD.

Malheur à moi! faut-il que je survive à ce jour! ne puis-je donc plus rien pour ma patrie?.... je puis du moins encore prier. (*Il se met à genoux et embrasse l'autel.*) O dieux! dont la colère nous accable et laisse anéantir un peuple qui vous adore et vous sert avec une sainte ferveur, protégez votre fils, le digne inca; ne le laissez pas succomber sous les coups des brigands!

L'ENFANT.

Une petite troupe s'approche.

LE VIEILLARD.

Sont-ce des ennemis?

L'ENFANT.

Je ne vois que de la poussière.

LE VIEILLARD.

Fuis, cher enfant; fuis dans la montagne.

L'ENFANT.

Les pointes des lances brillent.

LE VIEILLARD.

Ce sont donc des Péruviens?

L'ENFANT.

Ils s'avancent de ce côté.

LE VIEILLARD.

Descends.

L'ENFANT.

Dans l'éloignement tout est en désordre.

LE VIEILLARD.

Les nôtres combattent-ils?

L'ENFANT.

Ils se replient lentement.

LE VIEILLARD.

Mais ils se replient! Dieux inhumains! viens, mon enfant, descends.

L'ENFANT *descendu.*

Irons-nous rejoindre ma mère?

LE VIEILLARD.

Le tombeau! mon enfant, le tombeau est ouvert!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE IV.

DON ALONZO *seul.*

. . . . . .

Que Dieu protége ma femme! Dieu et Rolla. Puisse-t-elle trouver un refuge dans les montagnes où résident la paix et l'innocence! puisse mon fils ne jamais apprendre de quel sang il est né! Toi, Jéhova, ou Soleil!... qu'importe le nom qu'on te donne? conserve aux miens la santé et des mœurs pures; tout le reste n'est qu'illusoire et frivole. (*Levant les yeux au ciel.*) La première lueur du matin éclaire la cime des monts; une heure à peine me reste. Je veux essayer de frauder les droits de la mort; je vais dormir. (*Il se couche.*) Toi, ma bonne conscience, procure un doux sommeil à ton ami; mes forces sont épuisées.... la lassitude appesantit mes paupières.... Viens, sommeil bienfaisant!... prépare-moi à la connaissance de ton frère.

(Il s'endort.)

SCÈNE V.

DON ALONZO, ROLLA, UN SOLDAT.

LE SOLDAT *en sentinelle à l'entrée de la tente.*

Qui vive?... Réponds... Qui vive?

ROLLA.

Un prêtre.

LE SOLDAT.

Que demandez-vous, révérend Père!

ROLLA *en habit de moine.*

Ami, dis-moi où l'on garde le prisonnier espagnol Alonzo?

LE SOLDAT.

Ici, dans cette tente.

ROLLA.

Ici? Laisse-moi entrer.

LE SOLDAT.

En arrière. Je ne puis pas.

ROLLA.

Il est mon ami.

LE SOLDAT.

Quand il serait votre frère.

ROLLA.

Quel est le sort qu'on lui destine?

LE SOLDAT.

Il doit périr au lever du soleil.

ROLLA.

Je viens donc fort à propos.

LE SOLDAT.

Pour être témoin de sa mort.

ROLLA.

Il faut que je lui parle.

LE SOLDAT.

Retirez-vous.

ROLLA.

Est-il seul?

LE SOLDAT.

Oui.

ROLLA.

Je t'en prie, laisse-moi le voir.

LE SOLDAT.

En vain; la défense est sévère.

ROLLA, *lui présentant le soleil que le roi lui a donné.*

Vois ces beaux diamants.

LE SOLDAT.

Qu'en voulez-vous faire?

ROLLA.

Ils sont à toi, si tu me laisses entrer.

LE SOLDAT.

Prétendez-vous me corrompre? je suis un vieux Castillan.

ROLLA.

Prends-les, et fais-en une bonne œuvre.

LE SOLDAT.

Retirez-vous; je connais mon devoir.

ROLLA.

Es-tu marié?

LE SOLDAT.

Oui.

ROLLA.

As-tu des enfants?

LE SOLDAT.

Quatre garçons.

ROLLA.

Où les as-tu laissés?

LE SOLDAT, *adouci.*

Dans mon pays.

ROLLA.

Aimes-tu ta femme et tes enfants?

LE SOLDAT, *ému.*

O ciel! si je les aime!

ROLLA.

Si tu allais mourir dans ces contrées étrangères!

LE SOLDAT.

Mes camarades porteraient à ma famille mon dernier adieu et ma dernière bénédiction.

ROLLA.

Et s'il y avait quelqu'un d'assez cruel pour leur défendre l'accès de ta maison?

LE SOLDAT.

Que voulez-vous dire?

ROLLA.

Alonzo a aussi une femme et un enfant; sa malheureuse épouse m'envoie ici vers lui pour chercher sa dernière bénédiction et son dernier adieu.

LE SOLDAT.

Entrez.

ROLLA, *en s'approchant.*

O sainte nature! tu ne te démens jamais! Alonzo, où es-tu? Le voilà, il dort. (*Il le secoue.*) Alonzo, réveille-toi.

DON ALONZO, *se réveillant.*

Venez-vous déjà me chercher? (*Il se lève.*) Je suis prêt.

ROLLA.

Réveille-toi.

DON ALONZO.

Quelle voix!

ROLLA.

Je suis Rolla.

DON ALONZO, *l'embrassant.*

Rolla! suis-je bien éveillé? Comment es-tu parvenu ici?

ROLLA.

Ce n'est pas le moment des questions ni des réponses. (*Il quitte le froc.*) J'ai pris ce vêtement trompeur sur le cadavre d'un prêtre mort aujourd'hui dans le combat; prends-le et fuis.

DON ALONZO.

Et toi?

ROLLA.

Je resterai à ta place.

DON ALONZO.

Jamais!

ROLLA.

Je t'en supplie; point de discours, couvre-t-en et fuis.

DON ALONZO.

Toi, mourir pour moi! plutôt mille morts!

ROLLA.

Que dis-tu? je ne mourrai point. C'est Alonzo que l'on hait et non pas moi; une courte captivité, dont bientôt ta main me délivrera....

DON ALONZO.

Tu ne connais donc pas l'âme atroce de Pizarre? tu lui dérobes sa proie; sa fureur t'immolerait à sa vengeance.

ROLLA.

Non, une grosse rançon....

DON ALONZO.

La soif de sang l'emporte sur celle de l'or.

ROLLA.

Et quand cela serait, qu'importe? Je suis seul dans le monde, un être qui ne tient à personne, un arbrisseau dans un désert de

sable : qu'on le coupe, qui s'en inquiète? heureux quand deux hommes de bien se chauffent à son feu! Toi, au contraire, tu es époux et père; de ta vie dépend le bonheur ou le malheur de la meilleure des femmes et d'un enfant à la mamelle. Allons, allons, prends cet habit et fuis.

DON ALONZO.

Veux-tu faire de moi le lâche assassin de mon ami? veux-tu me conserver une vie qu'empoisonneraient des tourments inexprimables?

ROLLA.

Ce n'est que dans les bras de Cora que tu dois penser à moi. Une larme, dans la coupe de votre bonheur, c'est assez. J'ai inutilement vécu dans le monde : accorde-moi, pour dernière satisfaction, de ne pas mourir en vain.

DON ALONZO.

Un ami peut-il me tourmenter ainsi! Ah! que mon dernier moment est cruel!

ROLLA.

Je ne puis pas même t'apporter un salut de la part de ta femme; Elle ne reconnaît plus personne autour d'elle, elle tombe d'une faiblesse dans une autre.

DON ALONZO.

O ma chère Cora!

ROLLA.

Si tu tardes à l'aller rejoindre, je crains pour ses jours.

DON ALONZO, *effrayé*.

Pour ses jours!

ROLLA.

Tu mourras, elle mourra; ton malheureux enfant restera orphelin.

DON ALONZO.

Rolla sera son père.

ROLLA.

Ah! oui, Rolla! penses-tu qu'il survive à Cora?

DON ALONZO.

Quelle terrible lutte!

ROLLA.

Et que gagnes-tu par ton obstination? tu ne veux pas fuir? eh bien! ni moi non plus. Je demeure, aucune puissance ne me séparera de toi. Tu auras le plaisir de me voir tomber à tes côtés. Alors Cora restera seule au monde.

DON ALONZO.

Cruel! tu m'arraches le cœur.

ROLLA.

Si tu persévères, tout est perdu, tout l'est inévitablement. Si tu fuis, au contraire, tout peut encore être sauvé. Mon supplice ne sera pas si prompt; j'amuserai Pizarre par d'importantes révélations; j'obtiendrai des délais. De ton côté, tu te rends au camp, tu rassembles notre jeunesse, tu fonds ici comme la foudre, et tu ramènes ton ami triomphant. Allons, Alonzo, le jour luit, n'hésite plus, cours dans les bras de Cora, rends-lui la vie, et reviens ensuite sauver la mienne.

DON ALONZO.

Rolla, qu'exiges-tu de moi?

ROLLA.

Rolla t'a-t-il jamais rien demandé de contraire aux lois de l'honneur? (*Il jette sur lui l'habit de moine.*) Enveloppe-toi là-dedans; soutiens tes chaînes afin qu'elles ne fassent point de bruit; cache soigneusement ton visage.... fort bien.... Adieu!.... que le ciel te protége! (*Attendri*) Salue Cora... et dis-lui... qu'elle a manqué pour moi de justice.

DON ALONZO, *l'embrassant.*

Ami!.... comment t'exprimer?....

ROLLA.

N'ai-je pas senti tes larmes couler sur ma joue? va, j'ai ma récompense.

DON ALONZO.

Dans quelques heures je suis de retour, ou pour te délivrer, ou pour mourir avec toi.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ROLLA, *seul, le suivant des yeux.*

Il est parti. Pour la première fois j'ai trompé un mortel; le Dieu de vérité me le pardonnera. Il se flatte de l'espérance de me revoir.... oui, là-haut, peut-être.... là-haut où Cora pourra m'aimer. Égoïste! avoue-le : tu meurs afin que, lorsque Cora remontera dans le sein de notre père, sa première question soit : Où est Rolla? On vient.

Hâtons-nous de clore cette série si riche, si féconde en génies de tous genres par le nom d'un homme éminemment doué de ce que les Allemands appellent génie *humoristique*, mélange de gaieté railleuse, de méditation mélancolique, de satire vigoureuse, mais sans amertume, parce qu'elle est sans personnalité, et qui s'allie chez celui dont nous parlons à toute la poésie capricieuse, à toute la merveilleuse richesse d'une imagination allemande.

Jean-Paul-Frédéric Richter, connu surtout sous le nom de *Jean-Paul*, comme Rousseau le fut sous celui de *Jean-Jacques*, naquit à Weinsiebel en 1763. Fils d'un pasteur et lui-même destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie à Leipsig; mais une vocation plus puissante lui fit bientôt abandonner ces graves études pour se livrer entièrement à la littérature. Ses débuts furent brillants, quoique peu lucratifs. Enfin, après avoir passé quelques années à Weimar, Berlin, Meiningen, Cobourg, où il était obligé de professer pour vivre, il reçut le titre de conseiller de légation et une pension du prince primat, faveurs qui, plus tard, lui furent continuées par le roi de Bavière; la faculté philosophique de Heidelberg lui accorda aussi le diplôme de docteur, et peu après il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Bareuth et de celle de Munich. Jean-Paul fut affligé plus tard d'une maladie d'yeux qui répandit beaucoup de tristesse sur les dernières années de sa vie, mais il dut peut-être à cette infirmité les traits les plus touchants de l'une de ses plus délicieuses créations,

le caractère de *Liane* dans *Titan*. Ce livre extraordinaire, si vrai par le fond, si *excentrique* par la forme, est en France le plus connu des ouvrages de *J.-Paul*; *l'Hespérus*, le recueil intitulé : *Fleurs, fruits et épines*, ainsi que *Songes et réalités*, mériteraient de l'être autant. Ses œuvres, dont la nomenclature serait trop longue, forment plus de soixante volumes, dans lesquels les questions les plus graves, les intérêts les plus sérieux de l'humanité sont traités sous toutes les formes et avec un égal talent.

LA DERNIÈRE NUIT DE L'ANNÉE.

Le dernier jour de l'année, à minuit, un vieillard était à sa fenêtre, regardant avec désespoir tantôt le ciel immobile et éternellement jeune, tantôt la terre silencieuse et blanche sur laquelle personne n'est alors aussi malheureux que lui. Sa tombe était là, à ses côtés, couverte non des riantes fleurs de l'enfance, mais du manteau de neige de la vieillesse; et il se trouvait n'avoir rapporté d'une vie riche des dons du ciel que des erreurs, des infirmités, un corps flétri, une âme corrompue, un cœur empoisonné et une vieillesse repentante. Les belles journées de sa jeunesse passaient en ce moment devant lui comme des fantômes, et le ramenaient à cette charmante matinée où son père, pour la première fois, l'avait placé sur le chemin de la vie, chemin fatal qui se partage en deux sentiers, dont l'un, celui qui est à droite, éclairé d'une lumière divine, conduit au séjour de la vertu, pays paisible, rempli de moissons, d'anges et de rayons éblouissants, et dont l'autre, celui qui est à gauche, va se perdre, après mille détours, dans un antre noir, rempli de serpents, de vapeurs infectes et malfaisantes.

Hélas! les serpents s'attachaient à son cœur, et il ne savait pas

dans quel lieu il se trouvait. Il s'écriait avec un inexprimable accent de douleur et de repentir : « O ciel! rends-moi ma jeunesse! ô mon père! place-moi de nouveau sur la route de la vie, et que je fasse un autre choix! »

Mais depuis longtemps son père et sa jeunesse n'étaient plus. Il vit des feux-follets danser sur des marais et aller s'éteindre au milieu du cimetière : « Voilà mes folies, » dit-il. Il vit une étoile se détacher du ciel, briller encore dans sa chute et se briser contre la terre : « C'est moi! » dit son cœur saignant.... Et les dents du remords s'enfonçaient encore plus avant dans ses blessures....

Son imagination éveillée lui montrait sur les toits des fantômes. D'un côté, un moulin à vent levait d'un air menaçant ses bras gigantesques pour l'écraser; de l'autre, un cadavre oublié dans une chapelle mortuaire prenait par degrés ses traits. Tout à coup, au sommet du clocher, retentit, grave comme un chant d'église, la musique qui annonçait la nouvelle année. Il s'attendrit, promena un long regard sur l'immense horizon, et pensa aux amis de sa jeunesse qui, à cette heure, meilleurs et plus heureux que lui, avaient un rang dans la société, étaient entourés d'enfants vertueux et jouissaient de l'estime de leurs concitoyens : « Hélas! je devrais en ce moment, si je l'avais voulu, goûter en paix comme vous, dans ce moment, les douceurs du sommeil! O mes parents! je devrais être heureux si j'avais suivi les leçons, les conseils que vous me donniez à tous les premiers jours de l'année! »

Et tandis qu'il se livrait aux souvenirs d'une existence évanouie, il lui sembla que le cadavre qui avait pris ses traits se dressait et devenait un jeune homme vivant.

Il se cacha les yeux : son cœur était pénétré d'une angoisse mortelle, des larmes brûlantes tombaient sur son visage. Il répéta en soupirant : « Oh! reviens, ma jeunesse, reviens! »

Et en effet sa jeunesse était revenue, tout ce qu'il venait de voir n'avait été qu'un rêve. Il se retrouva jeune homme comme la veille; ses fautes seules n'étaient pas une illusion.

Il remercia le ciel de pouvoir encore quitter le sentier fangeux du vice et prendre la voie lumineuse qui conduit au pays des moissons.

Retourne avec lui, jeune homme, si comme lui tu te trouves sur le faux chemin! Ce songe terrible un jour sera ton juge; plus tard, tu auras beau crier : « Reviens, ma jeunesse! » ta jeunesse ne reviendra plus!

L'ÉLOGE DE LA TERRE.

On sait que la lune est communément appelée *l'astre au front chaste et virginal*, épithètes que lui ont values le pur éclat de ses froids et pâles rayons et sa parenté mythologique avec Diane. Or, à l'époque de la nouvelle lune, je me plais quelquefois à chercher dans les cieux la place qu'elle doit occuper près du soleil, et il me prit un jour fantaisie de m'y transporter par la pensée.

En y arrivant, j'eus occasion de me convaincre de l'exactitude des renseignements que les astronomes nous ont fournis sur notre satellite. Il faisait nuit dans l'hémisphère où je venais de débarquer, et la lumière de la terre, qui réfléchissait au loin dans l'espace les feux éclatants du dieu du jour, me paraissait aussi douce, aussi ravissante que le plus beau clair de lune. J'éprouvais un plaisir indicible en parcourant les paysages enchantés qui m'environnaient. J'avais à ma droite d'énormes chaînes de montagnes, auprès desquelles le Saint-Gothard et le Mont-Blanc ne seraient que des collines. A ma gauche, au milieu d'une plaine couverte de fleurs, s'étendait une baie immense, mais sans eaux; un bassin desséché, aussi vaste, aussi profond que celui du Ladoga. Je trouvais le ciel d'un aspect plus imposant, plus grandiose, et d'un bleu plus foncé qu'au sommet des Alpes, ce que j'attribuais à la rareté excessive de l'air, qui ne pourrait pas même soutenir ces légers flocons de pourpre qu'un beau jour d'été laisse après lui au bord de notre horizon. Mais ce qui charmait le plus mes regards, c'était le disque

resplendissant de la terre, qui, se balançant au milieu de la voûte céleste, semblait un médaillon d'argent suspendu à une large écharpe d'azur.

Je commençais à peine à jouir de ce spectacle, lorsqu'au milieu des fleurs humides et parfumées qui émaillaient la plaine, un *sélénite* (habitant de la lune, appelé Selèné) parut tout à coup avec sa dame. Ce personnage était, comme je le sus plus tard, un excellent poëte bucolique, qui avait publié des méditations sur l'éternité. Par la candeur, par la bonhomie confiante et joyeuse qui se peignaient sur les traits de leur visage, ces deux sélénites ressemblaient beaucoup aux habitants de la Suisse. C'étaient de ces physionomies naïves et paisibles que je n'ai jamais rencontrées sans que le souvenir du toit paternel et des rêveries de ma jeunesse ne se soit aussitôt élevé dans mon cœur. La jeune vierge paraissait émue; levant vers la terre ses yeux pleins de mélancolie: « C'est donc vers cet heureux séjour, dit-elle en soupirant, que s'élanceront nos âmes dès qu'elles auront secoué leurs chaînes corporelles! — Sans doute, répliqua le poëte, je crois l'avoir rigoureusement démontré dans mes méditations sur l'éternité. Ce globe que nous habitons, cet amas de laves, rempli de cratères éteints, qui sont comme les tombeaux des siècles passés, est pour nous un lieu d'exil. Notre patrie, c'est la terre, c'est cet astre à la pure et chaste lumière qui rayonne là-haut sur nos têtes. Vois avec quelle grâce la reine des nuits s'avance au milieu de son brillant cortége! quel éclat jaillit de sa ceinture, qui se déploie dans les airs en larges festons de neige et semble former autour d'elle une guirlande transparente de roses blanches, une voie lactée en miniature! Que de splendeur et de magnificence! oui, ma bien-aimée, c'est dans ces régions fortunées que cesseront nos souffrances! c'est là que l'âme est exempte de toute souillure! » . . . . . .

. . . . . .

Ici les sélénites entendirent soupirer quelqu'un, c'était moi. Ne pouvant me dérober plus longtemps à leurs regards, je m'a-

vançai vers eux, un peu déconcerté, et m'adressant au poëte : « Celui qui a l'honneur de paraître devant vous, lui dis-je, est un habitant de la terre venant directement de l'Allemagne, un citoyen du ciel de *Hof* dans le Voigtland. Hélas! mon cher poëte bucolique, les choses se passent tout autrement chez nous que vous ne le présumez : des voleurs, des receleurs, des profanateurs du sabbat et des jours ouvriers, des *yahaos*, des *gibbons* (voyez Gulliver) couronnés, à longs bras, à vue courte; des fainéants, des sots, des butors, voire même des critiques qui ne savent ce qu'ils disent, voilà quelques échantillons de ces esprits bienheureux et parfaits parmi lesquels la terre peut choisir. Ce brillant anneau, cette guirlande de roses dont vous parliez tout à l'heure, n'est qu'un amas de brouillards et de nuages. Ces taches qui relèvent d'ombres légères l'éclat de notre planète, ce sont des mers presque toujours irritées et menaçantes, dont les noirs abîmes sont remplis de monstres hideux, de débris et de cadavres, et que sillonnent sans cesse d'insatiables vaisseaux, dévorant hommes et marchandises, et revenant de leur course dévastatrice pleins de sang et de rapines. Quant à la chasteté, hélas! mes chers sélénites, ceux qui demeurent là-haut savent ce qu'il en est. J'aime pourtant que nous ayons des gentilshommes à qui il en coûte moins de manquer à leur parole qu'à la foi conjugale. Cependant, si vous deviez venir un jour dans notre céleste Sion! » . . . . . .

TITAN.

FRAGMENT.

LETTRE DE LIANE,

APRÈS AVOIR RECOUVRÉ LA VUE.

« Le nuage qui enveloppait le jardin de ta pauvre petite Linda (nom que se donne Liane) s'est entièrement dissipé, et toutes les fleurs de la vie étalent devant moi leurs ravissantes couleurs.

« A cinq heures, ce matin, je descendis dans les jardins de Lilar, et je repris possession de l'héritage que j'avais perdu. Dès mes premiers pas dans cet univers qui se rouvrait pour moi, j'étais tentée de m'écrier : « Je vous retrouve enfin, vieux amis de mon enfance... toi, soleil radieux, vous, aimables fleurs, vous, montagne orgueilleuse, vous n'avez pas changé; et vous, arbres majestueux, vous recommencez pour moi une nouvelle vie! » Chère Élisa, je nageais dans un océan de félicité; des larmes de joie s'échappaient de mes yeux, et tombaient dans le calice des fleurs. Oh! pourquoi n'étais-tu pas là, à mon côté, avec mon pauvre Charles, qui a tant souffert pour moi et qui aurait été si heureux de mon bonheur!

« Le soleil, ce bon père de famille, nous caressait tous d'un égal amour, moi, les fleurs humides, le petit oiseau qui attend sa robe de plumes et le papillon engourdi! Et je pensai que l'homme devait être bienfaisant comme le soleil!

« Et lorsque je fus sur la montagne de l'Autel, je vis autour de moi des villages, des jardins et des collines, et j'entendis la voix grave des cloches qui se mariait au tintement des clochettes des troupeaux; et au milieu des vapeurs embaumées que conduisait vers moi l'haleine des zéphyrs, sous ce dôme bleu qui flottait sur ma tête, je m'écriai : « Oui, c'est bien l'Élysée!... »

« Mais une voix intérieure me disait : « C'est l'Élysée terrestre, es-tu digne de l'autre? » Je formai à l'instant la résolution de me corriger des défauts que j'ai encore, et de me préparer pour cet autre Élysée. Puis je m'agenouillai devant l'autel, et je remerciai mon Père céleste de ce qu'il avait rouvert mes yeux... Je pleurai beaucoup; ces larmes ne me firent point de mal. »

Forcée dans nos citations de ne nous arrêter qu'aux noms les plus éclatants, il ne nous a pas été permis de signaler comme nous l'aurions désiré plusieurs hommes recommandables par leurs travaux, et qui, dans les sciences ou

dans les lettres, ont contribué au progrès et à l'illustration de leur pays. Tels sont *Jos. Karl Musæus*, dont la précieuse érudition remit en lumière les contes populaires et traditionnels de la nation; *Henry Schubard*, poëte satirique plein d'originalité, et qu'une longue captivité rendit l'objet d'un vif intérêt; *Gotl. Hippel*, écrivain *humoristique*, et qui a peut-être ouvert la carrière où Jean-Paul s'est illustré; *Gaspard Lavater*, plus célèbre comme auteur de la science *physiognomonique* que comme poëte; *Fréd. H. Jacoby*, l'auteur de *Woldemar*, roman philosophique qui a joui d'une grande réputation; *Christ.-Gall. Salzmann*, un des meilleurs écrivains populaires de l'Allemagne, auteur d'une foule d'excellents écrits sur l'éducation; *Henry de Pestalozzi*, son digne émule, que sa méthode d'enseignement, féconde en heureux résultats, a rendu célèbre; *F. Campe*, l'auteur de *l'Ami des Enfants*, naturalisé en France par Berquin, et de tant de bons écrits qui ont été traduits ou imités dans toutes les langues; *Jean de Muller*, que son *Histoire de la Suisse* fait regarder comme le premier historien de l'Allemagne; *J.-Frédéric Blumenbach*, le Buffon ou plutôt le Cuvier de son temps; *J.-Gott. Eichorn*, l'historien investigateur de l'antiquité; *Max. Klinger*, auteur des *Jumeaux*, drame dont le succès balance celui du *Gœtz de Berlichingen* de Goëthe; *Konr. Mannert*, historien distingué surtout par ses travaux sur la géographie des anciens; *G.-K. Claudius*, autre ami des enfants, auquel nos auteurs ont fait de nombreux emprunts; *Arnold-H.-L. Hœren*, auteur du grand ouvrage sur *la politique, les*

mœurs et le commerce des peuples de l'antiquité ; Fréd. Hang, le poëte satirique le plus spirituel de l'époque ; *J.-Gott. Fichte*, émule de *Kant*, et qui pourtant dressa un autel rival à la philosophie ; *J.-J. Boettiger* l'antiquaire, auteur des *Matinées d'une dame romaine ; Winkelmann*, dont le goût éclairé fut si favorable à l'étude des beaux-arts ; *Fréd. de Gentz*, un des publicistes les plus distingués de l'Allemagne ; *Fr. Bouterweck*, philosophe, historien et poëte ; enfin *J.-P.-F. Ancillon*, ministre et directeur de l'instruction publique en Prusse, écrivain profond et judicieux, qui fait autorité en politique et que nous ne devrions peut-être pas citer ici, ses principaux ouvrages étant écrits en français.

TROISIÈME PÉRIODE.

École romantique. — Les frères Schlegel, Tieck, Novalis. — Poésie patriotique. — Koerner.

1800 à 1830.

Cette nouvelle période commence avec la nouvelle école poétique dite *école romantique* (c'est-à-dire dérivée de la littérature *romane* qui succéda en Europe aux lettres latines : de là on donna aux premières épopées écrites dans cette langue le nom de *romans*, qui est resté aux récits d'imagination), dont le but principal était de substituer dans l'art et dans la poésie l'imitation des temps chevaleresques à celle du classique antique. Les premières tentatives nécessitèrent une étude approfondie du moyen âge; déjà, à la fin de la précédente période, on avait commencé avec beaucoup d'ardeur à tirer les anciens monuments de la poussière des bibliothèques, et cherché à les faire connaître ; une science de l'*antiquité allemande* fut le résultat de ces efforts. On continua à marcher dans

cette voie. La domination que la France exerçait alors en Allemagne, en froissant le sentiment national, favorisa encore cette tendance. Toute liberté d'opinion sur le présent étant interdite, on se rejeta vers le passé, et ce fut autant le besoin de protester contre l'influence étrangère que l'amour du changement qui provoqua cette ardeur à exhumer les vieilles reliques du pays. Dans ce mouvement, qui poussait tant de bons esprits, les plus jeunes surtout, vers les beaux temps du moyen âge, dont on venait d'entrevoir les poétiques lueurs, *Ludwig Tieck* fut le premier qui, par ses créations poétiques, introduisit le génie de l'ancien romantisme dans la littérature moderne, et, comme on peut s'y attendre, il appuya cette tentative d'une polémique vigoureuse contre la direction suivie jusqu'alors par la littérature allemande. A *Tieck* se rattachèrent principalement *Fréd. de Hardenberg* (*Novalis*), *Wackenroder* et les frères *Schlegel*. Ces derniers surtout, influents comme critiques, enflammèrent par leurs recueils périodiques (l'*Athénée*, le *Muséum*, etc.) le zèle d'une grande partie des auteurs contemporains, et fondèrent, sur les principes de la nouvelle philosophie, une profonde et solide critique esthétique. Ce nouveau système produisit sans doute d'excellents fruits; mais bientôt entraînée par cette manie d'imitation, fléau des écoles littéraires, celle-ci ne se contenta pas de restaurer le moyen âge allemand; jetant un regard avide sur les littératures étrangères contemporaines des *minnesingers*, elle se mit à reproduire tour à tour les poésies scandinaves, anglaises, italiennes, espagnoles, portugaises, etc., et,

mêlant au romantisme la philosophie naturelle de *Schelling*, introduisit dans la poésie allemande un mysticisme romantico-chrétien souvent inintelligible. *J.-P. Richter*, le plus grand poëte de l'époque précédente, si l'on en excepte Goëthe et Schiller, se fraya dans celle-ci une route à part ; il créa un genre de poésie dont le caractère à la fois satirique, spirituel, mélancolique et tendre, ne s'était pas encore rencontré. Il contribua en même temps au développement de la science philosophique par ses *Leçons d'esthétique*, et à l'instruction populaire par sa *Levana*. Jean-Paul, dont les meilleurs écrits parurent depuis 1800, fut moins l'antagoniste de la nouvelle école qu'il ne fut son maître, comme celui de tous les autres partis littéraires. Du reste, les adversaires ne manquèrent point dès son début à l'école romantique ; de ce nombre furent, comme de raison, les auteurs dont les précédents efforts avaient été couronnés de la faveur du public et qui craignaient de s'égarer en suivant les nouveaux guides ; il en résulta une lutte assez vive avant que les avantages de cette nouvelle révolution littéraire fussent généralement reconnus. Les jours les plus brillants de cette période datent de l'année 1813. Alors l'enthousiasme poétique s'exhalait en chants de guerre et de liberté qui, enflammant tous les cœurs, apaisaient la division des esprits ; les querelles littéraires s'assoupirent devant l'intérêt national. Mais des jours de paix et de loisir succédèrent à ces temps orageux ; la diversité des opinions se manifesta de nouveau en politique comme en littérature ; sur ce dernier terrain le retour aux anciennes règles était le cri des uns,

les autres réclamaient du nouveau à tout prix. C'est une lutte analogue à celle qui s'établit en France sous la restauration, entre les classiques et les romantiques. La ressemblance ne s'arrête pas là, et on sera frappé, pour peu qu'on connaisse le mouvement de notre littérature, de le voir si semblable à celui qui avait lieu de l'autre côté du Rhin, tel que le signalent les auteurs allemands. Sans reproduire les ingénieux développements dans lesquels Wolfgang Menzel, écrivain souvent partial, mais spirituel et profond, est entré à ce sujet, nous nous contenterons d'en signaler les traits principaux par les indications suivantes :

Une tendance à l'universalité des connaissances, et par suite une foule d'entreprises encyclopédiques de tous genres ;

Le nombre des feuilles périodiques et des revues croissant d'année en année, mais leur valeur littéraire diminuant dans la même proportion ;

La publication d'anthologies, ou choix des œuvres des anciens et des modernes ;

Enfin la multiplication des grands classiques en éditions de poche et à bon marché ; le goût de plus en plus impérieux des productions étrangères, et la fièvre de traduction excitée par le succès des romans de Walter Scott, symptômes qui dénotent l'appauvrissement des sources de la création poétique et le besoin de nouveaux aliments. Ce qu'il y a encore de supériorités parmi les littérateurs actuels reconnaît les lois de l'école romantique ou s'efforce de suivre les traces de Schiller et de Goëthe. L'école de

l'antique s'éteint de plus en plus; seulement l'idée du destin qui dominait chez les anciens reparaît sous le nom de fatalité dans les œuvres dramatiques. La critique exercée dans un nombre infini de journaux se tue avec ses propres armes; en philosophie, le *panthéisme* combat les systèmes qui se rattachent aux doctrines de Kant, Fichte et Jacobi. La querelle du *rationalisme* et du *mysticisme* moderne se reflétait jusque dans les écrits de morale religieuse destinés au peuple; la *pédagogie* ou méthode d'enseignement s'éloignait de plus en plus des idées philanthropiques. Toutefois, le nombre des écrits pour la jeunesse, composés dans cet esprit, ne diminue que lentement.

Dans cet exposé des différents genres de littérature et des écrivains qui s'y sont adonnés, il faut remarquer que quelques-uns des auteurs rappelés ici appartiennent à la période précédente, tandis que d'autres déjà nommés, n'ayant exercé d'influence que durant celle-ci, en font réellement partie. Comme nous l'avons fait dans le cours de cet ouvrage, nous diviserons la poésie en quatre parties principales.

Genre lyrique. — La poésie sacrée, sous forme de *chants*, *odes*, *hymnes*, *cantates*, fut peu cultivée en comparaison de la poésie profane. Cependant des poëtes tels que *Fred. Hardenberg* (Novalis), *Wessemberg*, *Witschel*, *Krummacher*, *Élise de la Recke*, *de Schenk* ne permettent pas de la passer sous silence. Quant à la partie lyrique profane, tous les maîtres de cette époque s'y exercèrent avec plus ou moins de succès; il serait inutile de les signaler.

L'élégie fut peu en faveur, et après *A. W. de Schlegel*, *Ernst Schulze*, *Kuhn*, on ne peut guère citer les auteurs qui s'en sont occupés; on doit cependant distinguer *Platen*, dont on compare les poésies à celles de notre Lamartine.

La *poésie narrative.* — L'épopée proprement dite fut à peu près nulle. Il y eut pourtant quelques tentatives d'un genre moins élevé, et dans lequel se distinguèrent *Pyrker*, *La Motte-Fouqué*, *Ernst Schulze*, *Neuffer*, etc. La romance et la ballade atteignirent durant ce temps un degré de perfection dont nulle autre nation, au dire des Allemands, n'avait encore approché, grâce à *Schlegel*, *Tieck*, *Uhland*, *G. Schwab*, *Fouqué*, *Kind*, *Laun*. La *fable* fut peu cultivée, mais en revanche la *parabole* et l'*allégorie poétique et morale*, applicable surtout à l'éducation, furent en faveur, et les noms de *Hang*, *Krummacher*, *Muchler*, *Gunzberg*, *Nonne*, *Wilmsen* en font foi; il faut encore joindre à ces noms ceux des frères *Grimm*, qui ont réuni au profit des enfants les contes et traditions de toutes les époques, et celui de *Coutessa*, le merveilleux conteur. On s'efforça dans l'idylle de se tenir à la hauteur des modèles de l'époque précédente; les plus heureux imitateurs de *Voss* furent *Eberhard*, *Neuffer*, *Gaal*, *Œlenschlæger*, *Braun*, etc.

Le *roman*, que les Allemands rattachent au genre épique comme invention poétique, bien qu'écrit en prose, se multiplia à l'infini. Romans sentimentaux, romans satiriques, psychologiques, philosophiques, historiques, romans à brigands, romans chevaleresques et fantastiques, ont eu dans tous les genres de l'excellent, du médiocre et

du pire. Les plus nombreux et les plus importants appartiennent au genre historique, auquel les ouvrages de Walter Scott et de Cooper ont fait prendre un prodigieux accroissement. Cependant ce n'est pas à tort qu'on se plaint que depuis peu les meilleurs esprits se perdent dans la *nouvelle* ou *petite narration*, et c'est avec peine qu'on voit des noms célèbres dépenser ainsi leur talent. Après avoir cité pour le genre roman *Jean-Paul*, *Tieck*, *Schlegel*, *Zschocke*, le Walter Scott de la Suisse, *Hoffmann*, *Vanden-Velde*, *Spindler*, Mme *Pichler*, il faut renoncer à poursuivre une nomenclature qui comprendrait aujourd'hui tout ce qui écrit en Allemagne.

La *poësie didactique*, genre auquel le vol libre de l'imagination est peu favorable, ne s'enrichit d'aucune œuvre remarquable; cependant on remarque parmi les auteurs qui s'en sont occupés *Schink*, *de Gerning*, *Schreiber*, *Krug de Nidda*, *Frantz*, etc. Mais le genre le plus riche de cette période fut la *satire* dans toute l'étendue du mot; au premier rang des satiriques se placent *Hang*, *Weiser*, *Muchler*, *Uhland*, *Horn*, puis une foule d'autres; les noms de *Jean-Paul*, *Tieck*, *Weiser* doivent encore se retrouver ici avec ceux de *Brentano*, *Ruckert*, *Stoll*, *Dœring*, *Hauff*, *Maltitz*, le spirituel *Heyne*, etc.

La *littérature dramatique* est peut-être aujourd'hui la plus riche de toutes en Allemagne, car tout jeune poëte cherche, là-bas comme ici, à se faire connaître par un drame. Toutefois, cette abondance ne peut être considérée comme un progrès de la littérature, attendu que bon nombre d'auteurs cherchent les sources du pathétique

dans de vaines exagérations plutôt que dans les pures inspirations du sentiment profond. En ce qui concerne la tragédie proprement dite, la tragédie fataliste des temps modernes a dégradé la haute tragédie, en cherchant à remplacer la véritable grandeur tragique par une horreur effroyable et hors nature. Quelques exceptions honorables se rencontrent pourtant parmi ces fougueux novateurs, dont le nombre ne va pas à moins de soixante, et nous citerons en première ligne *Œlenschlæger*, *Grillparzer*, *Raupach*, *Tieck*, *Hauswald*.

En somme, le drame sérieux a, depuis *Iffland*, presque abandonné la scène allemande; on a cherché à le remplacer par des pièces à grand spectacle faites seulement pour les yeux, appelées *pièces pittoresques*, et que *Fréd. Kind* a mises à la mode. Nous ne citerons pas les auteurs qui se sont adonnés à ce genre, car les plus éminents comme les plus médiocres n'ont fait que payer leur tribut au goût du jour.

La *comédie* n'a jamais bien réussi en Allemagne : les plus populaires tombent d'ordinaire dans le trivial, et les autres ne sont pas faites pour la scène. Récemment *Platen* a tenté des petites pièces bouffonnes à la manière d'*Aristophane ;* mais les petites comédies d'intrigues et l'imitation des vaudevilles français obtiennent plus de faveur. L'opéra s'est fort élevé par l'appui de célèbres compositeurs, et des poëtes de talent tels que *Robert*, *Kind*, *de Chezi*, *Raupach*, les deux *Collin*, *Œlenschlæger*, etc., n'ont pas dédaigné d'y mettre la main.

La prose oratoire se renferme toujours pour l'Allema-

gne dans les limites de l'éloquence de la chaire. Mais, parmi ses orateurs, *Reinhard* l'a maintenue à une grande hauteur. La partie catholique de l'Allemagne lutta même avec avantage contre la partie protestante; les noms de *Schleiermacher*, de *Mencke*, *Eylert*, *Haberfeld* et de plus de quarante orateurs ou sermonnaires, se font honorablement distinguer dans les deux communions. L'éloquence proprement dite se borne encore aux discours académiques, car les morceaux d'éloquence politique que les années de la guerre firent éclore sont insignifiants, et l'éloquence du barreau ne peut prendre d'essor en raison de l'organisation judiciaire de l'Allemagne.

La prose historique est plutôt en progrès qu'en décadence. L'histoire générale et particulière des peuples a trouvé d'excellents interprètes dans *Mannert*, *Hullmann*, *Luden*, *Wollmann*, *Zschoke*, *Schlosser*, *Rotteck*, *Marienecke*, *Raumer*, *Niebuhr*, *Niemayer*, *Hormayer*, *Heeren*, et une foule d'autres écrivains. Les sciences historiques et toutes les branches qui s'y rattachent, arts, littérature ancienne, mythologie, législation, furent cultivées avec succès par *Boettiger*, *Thiersch*, *Hirt*, *Creuzer*, *Gœrres*, *Rumohr*, *Bouterweck*, les frères *Schlegel*, *de Hammer*, *W. Menzel* le vigoureux critique, *Savigny*, *Eichorn*, *Wilh. de Humboldt*, etc.; dans le style scientifique descriptif se distinguent comme peintres de la nature *Link*, *Oken*, *Schubert*, *Voigt*; comme géographes, *Uckert*, *Zeune*, *Stein*, *Engelhard*, *Hassel*, *Ritter*, etc.; comme écrivains de voyages, *Fischer*, *Jaeck*, *Arndt*, *Wiss*, *Alex. de Humboldt*, que la France compte

comme l'Allemagne au nombre de ses grands écrivains; *Chamisso*, *Klaproth*, le prince *de Neuwied* et le duc *Bernard de Weimar*.

La prose didactique se maintint à la hauteur où l'avaient portée les maîtres de l'époque précédente; elle prit même plus de développement entre les mains de *Wette*, *Schleiermacher*, *Dolz*, *Fullborn* et d'autres, pour les abrégés historiques; *Fries*, *Thanner*, *Klein*, *Bendavid*, *Delbruck*, pour les commentaires, et *Schelling*, *Eschenmager*, *Steffens*, *Oken*, *Hegel*, *Wagner*, *Seckendorf*, etc., pour les sciences philosophiques. Les livres d'instruction populaire et d'éducation comptent un nombre prodigieux d'excellents écrivains, qui tous ont travaillé avec zèle et conscience à cette œuvre d'utilité publique. Nous ne pouvons nous empêcher de mentionner le vénérable chanoine *Schmidt*, son heureux rival *Jacob Glatz*, et l'auteur du *Robinson Suisse*, *Rodolphe Wyss*, tous trois si connus et tant aimés de nos enfants. Parmi ces écrivains on remarque les noms de plusieurs femmes de mérite et de talent. Le style épistolaire s'est enrichi par des recueils de lettres scientifiques pleines d'intérêt, et par la publication de correspondances intimes, parmi lesquelles se distingue celle de *Rachel Warnhagen de Ense*, qui a valu à son aimable et modeste auteur le nom de la *Sévigné allemande*.

Un des noms de la littérature allemande qui réveille le plus de souvenirs, est celui des frères Schlegel, ces poétiques amis de la femme célèbre qui la première fit connaître à la France l'Allemagne et ses plus grands écrivains.

Aug. Wilhelm de Schlegel, né à Hanovre en 1767, après d'excellentes études théologiques et des sciences de l'antiquité faites à Gœttingue, passa quelques années à Amsterdam, en qualité de gouverneur, dans la maison d'un riche patricien; de là il se rendit à Iéna, où il obtint, avec le titre de conseiller, la place de professeur extraordinaire de philosophie. En 1801, il en quitta les fonctions pour accompagner Mme de Staël en Italie, en Danemarck et en France. En 1809, étant allé à Stockholm, il fut nommé conseiller de légation, suivit le prince royal de Suède, comme secrétaire intime, en Allemagne; après la paix de 1814, il vint retrouver Mme de Staël en France; il y resta jusqu'en 1818. Aug. Wilhelm de Schlegel s'est surtout distingué comme critique; si quelquefois il a mis de la rudesse dans ses jugements, il n'en doit pas moins être regardé comme le modèle d'une saine et philosophique critique. Traducteur de Shakespeare aussi bien que d'un grand nombre de poëtes méridionaux, il aurait attaché de la célébrité à son nom, quand même ses propres poésies, excellentes par la forme et la pensée, ne lui eussent pas déjà assigné une place honorable parmi les poëtes allemands. Ses nombreux écrits portent l'empreinte d'un goût pur et classique, mais en rapport avec le génie poétique de son pays. Outre les traductions de Shakespeare, Schlegel a publié *le Théâtre espagnol;* un recueil intitulé : *Fleurs de la Poésie italienne, espagnole et portugaise; la Forêt romantique*, des leçons de littérature dramatique, et ses œuvres poétiques. Il a rédigé avec son frère, *Frédéric Schlegel*,

l'Athéneum, *la Critique caractéristique*, des *recensions* et quelques publications annuelles appelées *Taschenbuch*, du genre de nos Keepsake actuels. Cette communauté de travaux des deux frères nous engage à placer ici l'article du plus jeune.

K.-W.-Frédéric Schlegel, né à Hanovre en 1772, était destiné au commerce; mais il abandonna tout à coup cette carrière pour se dévouer à l'étude des anciens et à la littérature. Après avoir suivi les cours de Gœttingue et de Leipsig, il professa pendant quelque temps à Iéna, où il épousa une fille de Mendelsohn en 1803. Il se convertit à la foi catholique avec toute sa famille; il passa ensuite quelque temps à Paris, puis à Vienne, où il fut nommé conseiller et secrétaire de la cour impériale, chevalier de l'Ordre du Christ, et, comme son frère, membre de plusieurs académies savantes.

Frédéric Schlegel concourut avec son frère, Tieck, Novalis et quelques autres, à la révolution littéraire d'où naquit le *romantisme*, et il exerça pendant quelque temps un véritable terrorisme en faveur de ces nouvelles doctrines, circonstance d'autant plus remarquable que par la nature de ses études il semblait devoir appartenir exclusivement au genre classique. Philosophe, historien et poëte, il fut l'un des hommes célèbres de l'Allemagne dont l'esprit a le plus d'originalité.

Voici quelques fragments de poésies des deux frères.

LA LÉGENDE DE SAINT LUC,

PAR AUG.-WILHELM SCHLEGEL.

Saint Luc eut un songe : « Va, lève-toi, et hâte-toi de faire le plus beau des portraits. Peinte par tes mains, la Mère de Dieu doit un jour rayonner d'un vif éclat aux yeux de tout le monde chrétien. » Soudain le sommeil du matin s'enfuit, et cette voix retentit encore à l'oreille de saint Luc.

Il s'arrache à sa couche, s'enveloppe de son manteau, et part avec ses couleurs, son pinceau et sa palette.

Il marche à pas silencieux, aperçoit bientôt la chaumière de Marie, et frappe à la porte. Saluée au nom du Seigneur, la Vierge ouvre, reçoit le peintre avec bonté, et lui adresse des paroles amicales.

« O Vierge, lui dit-il, honorez de votre faveur le faible talent que Dieu a daigné m'accorder. Oh! que mon art sera béni, s'il m'est permis de peindre votre sainte figure! »

Elle lui répond avec modestie : « Oui, j'ai reçu de vous un bien doux présent, quand vous m'avez fait le portrait de mon fils. Il me sourit encore chaque jour, quoiqu'il ait quitté la terre et qu'il habite, au sein de la paix et de la félicité, dans les célestes régions.

« J'ai encore l'humble extérieur de la femme; mais bientôt tombera cette enveloppe terrestre que j'ai méprisée même dans ma jeunesse. L'œil qui voit tout, sait que jamais je n'ai recherché la parure, que jamais je ne me suis regardée dans un miroir.

— Ce qui plut en vous au Seigneur, ce n'est point cette fleur éphémère, jouet des années fugitives. O vous, la plus heureuse des femmes! vous seule ne voyez pas le pur éclat de la beauté qui brille sur votre visage; mais permettez aux autres de l'admirer.

« Songez combien il sera consolant pour les fidèles, lorsque depuis longtemps vous aurez fui la terre, de pouvoir prier devant votre image. Vos louanges retentiront dans mille cantiques; et l'enfant bégayant et le vieillard attendri vous supplieront d'intercéder pour eux là-haut.

— Eh quoi! puis-je prétendre à une si grande récompense? J'ai vu mon fils chéri sur la croix, et je n'ai pu l'arracher au supplice. Matin et soir, je m'incline, je fléchis le genou, et j'adresse de ferventes prières au Père de toutes grâces.

— O Vierge! ne différez pas plus longtemps; il m'a envoyé un rêve, et m'a ordonné de vous peindre : « Peinte par tes mains, la Mère de Dieu doit rayonner d'un vif éclat aux yeux de tout le monde chrétien. »

— Eh bien! me voilà prête; mais, s'il est possible, renouvelez les jouissances que j'éprouvai jadis; rappelez cet heureux temps où mon enfant, ma plus douce félicité, jouait sur le giron de sa mère. »

Saint Luc met la main à l'ouvrage; et, en présence de son tableau, ses yeux attentifs observent exactement tous les traits. Une vive lumière remplit l'appartement, et des anges entrent et sortent, agitant leurs ailes mystérieuses.

La jeunesse céleste s'empresse autour du peintre; l'un lui présente soigneusement les pinceaux; un autre broie les tendres couleurs. Pour la seconde fois on voit sur les genoux de Marie un enfant Jésus, choisi par le peintre au milieu de ces anges, qui tous avaient ambitionné ce choix glorieux.

L'ébauche était achevée : la nuit interrompit le travail du peintre; il posa son pinceau. « Je ne puis le terminer aujourd'hui, dit-il, attendons que tout soit sec : alors je reviendrai. »

Quelques jours s'écoulent; saint Luc frappe de nouveau à la porte de la chaumière; mais la douce voix qui l'avait si bien accueilli ne lui répond plus; il entend une voix étrangère.

L'épouse de Dieu s'était endormie comme la fleur qu'humecte la

rosée du soir; on voulut l'ensevelir; mais, brillante de gloire et de lumière, en présence des apôtres, elle était montée au ciel.

Étonné et joyeux, saint Luc porte les yeux de tous côtés; mais ses regards élevés vers les cieux ne peuvent l'atteindre; et quoique son image remplisse son esprit, il craint de porter la main au tableau; le portrait n'est point achevé.

Quoique imparfait, il fait les délices de tous les fidèles, et excite dans tous les cœurs de pieux sentiments. Des pèlerins accourent des contrées voisines et lointaines, et tous ceux qui voient la Vierge modeste reçoivent dans leurs cœurs de sublimes bénédictions.

Ce portrait fut copié mille fois, et tous les chrétiens virent Marie avec les traits que saint Luc avait peints. Cette faible esquisse devait contenter la piété et l'amour d'une longue suite de générations.

A la fin parut Raphaël; dans ses yeux se peignaient des formes célestes. Il descendait des hauteurs du ciel, et il avait vu l'auguste Vierge auprès du trône de Dieu.

De son chaste pinceau il peignit à grands traits la sainte image; et ce ne fut plus une œuvre imparfaite; ce fut un chef-d'œuvre accompli. Satisfait de son ouvrage, il prit son essor, et les cieux s'ouvrirent pour recevoir l'ange rayonnant de jeunesse.

LE CYGNE ET L'AIGLE.

Le cygne. — Ma vie tranquille se passe dans les ondes, elle n'y trace que de légers sillons qui se perdent au loin, et les flots à peine agités répètent comme un miroir mon image sans l'altérer.

L'aigle. — Les rochers escarpés sont ma demeure, je plane dans les airs au milieu de l'orage; à la chasse, dans les combats, dans les dangers, je me fie à mon vol audacieux.

Le cygne. — L'azur du ciel serein me réjouit, le parfum des

plantes m'attire doucement vers le rivage quand au coucher du soleil je balance mes ailes blanches sur les vagues pourprées.

L'aigle. — Je triomphe dans la tempête quand elle déracine les chênes des forêts, et je demande au tonnerre si c'est avec plaisir qu'il anéantit.

Le cygne. — Invité par le regard d'Apollon, j'ose aussi me baigner dans les flots de l'harmonie; et reposant à ses pieds, j'écoute les chants qui retentissent dans la vallée de Tempé.

L'aigle. — Je réside sur le trône même de Jupiter, il me fait signe, et je vais lui chercher la foudre : et pendant mon sommeil mes ailes appesanties couvrent le sceptre du souverain de l'univers.

Le cygne. — Mes regards prophétiques contemplent souvent les étoiles et la voûte azurée qui se réfléchit dans les flots, et le regret le plus intime m'appelle vers ma patrie dans le pays des cieux.

L'aigle. — Dès mes jeunes années, c'est avec délices que dans mon vol j'ai fixé le soleil immortel; je ne puis m'abaisser à la poussière terrestre; je me sens l'allié des dieux.

Le cygne. — Une douce vie cède volontiers à la mort; quand elle viendra me dégager de mes liens et rendre à ma voix sa mélodie, mes chants, jusqu'à mon dernier souffle, célébreront l'instant solennel.

L'aigle. — L'âme, comme un phénix brillant, s'élève du bûcher. Libre et dévoilée, elle salue la majesté divine; le flambeau de la mort la rajeunit.

L'ENFANT,

PAR FRÉDÉRIC SCHLEGEL.

Si j'étais seulement un petit oiseau, oh! que je voudrais gaiement au loin voler et vaincre tous les oiseaux de l'air!

Si j'étais un petit oiseau, je pourrais tout prendre, tout toucher, j'attraperais les cerises les plus hautes, je volerais ensuite vers ma mère, et si elle était fâchée dans son cœur, je pourrais me cacher en jouant dans son sein, et bientôt vaincre sa colère.

Agitant plumes brillantes, ailes légères, je me balancerais aux rayons du soleil, je remplirais l'air de mes chants, et ne saurais plus rien du frein ni de la bride. Ah! si j'étais au-dessus de la colline, je voudrais au loin gaiement voler et vaincre au vol tous les oiseaux!

LE SPESSART (1).

Je te salue, bien-aimée forêt! quand le soir le cor des Alpes retentit, le souvenir remplit mon sein d'un trouble délicieux. Depuis des siècles, ô forêt! tu t'élèves sombre, majestueuse, tu fais honte aux arts des hommes, et continues à tisser ton vêtement vert.

Avec quelle puissance ces rameaux se courbent; dans le taillis, quelle épaisseur, que la lumière étincelante du soleil, en se jouant, perce à peine!

Au-dessus s'élèvent, dans toute leur crue, les troncs des arbres, grands et forts; ils portent dans l'azur du ciel la force et la moelle de la terre.

A travers les veines du bois circule la sève cachée, source de vie, et la couronne, parure de feuillage, jaillit en verdure printanière.

Nature, ici je sens ta main et je respire ton souffle; et du même battement ton cœur oppresse le mien.

(1) Montagne boisée de la Bavière.

Alors je songe qu'avant les anciens âges, sombre nuit des forêts. joyeux, le fils de la liberté circulait sous tes ombres et suivait librement ses pensées.

Tu étais alors de nos ancêtres la demeure et le rempart, et sous ces vertes tentes ne pénétrait le cri d'aucun ennemi. Le monde était libre encore !....

Joh. Friedrich Kind, fils d'un magistrat de ce nom et littérateur lui-même, naquit à Leipsig en 1768, étudia le droit dans sa ville natale, et s'établit d'abord comme avocat à Dresde; mais son penchant pour la poésie lui fit abandonner cette profession. Le duc de Saxe-Cobourg lui accorda le titre de conseiller de la cour en 1818. *Kind*, poëte dramatique et romancier, est un des plus agréables raconteurs de son époque; il réussit surtout à grouper parfaitement ses personnages, mais moins à suivre le développement des caractères. Il a publié plusieurs recueils poétiques sous les titres de *Fleurs de mauve*, *les Tulipes*, *Fleurs de tilleul*, une *Histoire de Roswitha*, des romans estimés et un grand nombre de nouvelles. Outre plusieurs drames estimés, *Kind* a créé le genre du *spectacle pittoresque* et composé le poëme de *Freischutz*, que la musique de C.-M. Weber a rendu célèbre.

Voici le début d'un de ses petits poëmes chevaleresques, genre dans lequel Kind a surtout excellé.

LA DEVISE.

Montée sur une blanche haquenée dont la crinière est tressée d'or et de soie verte et la housse richement parsemée de perles, chevau-

che vers la forêt la reine *Iserta*, ravissante et svelte comme Diane; vêtue d'un long vêtement d'un blanc de neige, pressé sur son sein par une chaîne d'émeraudes; le front ombragé d'un luxe de plumes flottantes, qui, en abritant ses noirs sourcils, voilent l'éclat de ses yeux lumineux; tel le casque de Mars prêté à Cythérée, de même cette parure assure à la reine une plus sûre victoire sur les hôtes des bois.

Le regard de la souveraine repose avec bonté sur le cercle fleuri de dames qui l'entoure, lesquelles, parées d'habits verts et roses, semblables aux nymphes de Diane, et montées sur des coursiers couleur isabelle, harnachés de soie rose et d'argent, attendent l'ordre de leur reine, les unes armées d'arcs et de carquois d'or, comme de fières Amazones, d'autres, comme les bacchantes autour du char d'Ariadne, balançant les épieux couronnés de feuillage; d'autres enfin, les faucons sur le poing, prêtes à le lancer sur la proie. Sur un signe de la reine, les belliqueux oiseaux, débarrassés du chaperon et des souples lanières, lancés par de belles mains, s'élèvent, planent ou filent joyeux, et semblables à la flèche, dans les airs, jusqu'où, de cette immense hauteur, d'un œil perçant ils découvrent, d'une aile puissante, ils poursuivent, le héron chassé de ses roseaux. Ils l'attaquent alors, et du bec et des serres aiguës le déchirent, ils déploient la ruse, le courage et la force, et du haut des nues, semblables à l'éclair, se précipitent avec l'ennemi vaincu. Mais le plus vaillant de tous fut un gris faucon de Tunis, plus petit, plus svelte que les autres, et paré d'un collier d'argent émaillé d'azur et d'or.

Quand la chasse au vol est terminée et qu'un cerf sorti des taillis, grâce au tendre cœur des nymphes, dut son salut à la fuite à travers l'étang, toute la chasse courut en riant vers la tente dressée sur le sol vert de la forêt; couleur de pourpre en son contour, un panache de plumes aurore et blanches se balance à

son sommet. Des vases d'or et d'argent brillent sur la table ronde, du milieu de laquelle jaillit trois fois en vagues et trois fois en cascade, et par le bec de cygnes animés par l'art, une fontaine odorante d'eau de rose; l'agréable parfum des mets entassés fume et s'élève des plats brillants; un miel d'or, des fruits délicieux et rouges des baisers du soleil étincellent parmi les viandes; et servi par de jeunes et beaux enfants, le nectar dans des coupes de cristal appelle chaque bouche rose à le goûter.

LE LION.

« Ecoutez! n'entendez-vous pas retentir sur les hauteurs du Carmel un cri plaintif et douloureux? N'entendez-vous pas l'écho répéter un sourd mugissement semblable au bruit lointain du tonnerre? N'entendez-vous pas un son aigu, tel que le sifflement du vent lorsqu'il souffle à travers un bosquet de tamarins?

« Une voix étouffée appelle par des cris lamentables le secours d'un bras puissant; ah! sans doute il se livre un affreux combat. Courons, courons, Astarte; vite, il s'agit de sauver l'innocence; courons prodiguer notre vie. »

Ainsi parlait, en suivant les traces imprimées sur le sable du désert, un preux d'une vaillance héroïque, un preux fidèle aux lois de la chevalerie, sire Godefroi de La Tour, le plus brave des Francs au cœur pieux qui avaient pris la croix.

Astarte a senti l'éperon; il s'élance à travers les roseaux, les ronces et les épines; il se précipite à grand bruit dans la sombre cavité d'un rocher entr'ouvert; là, il hésite, il tremble, il recule; il couvre son frein d'écume, s'effarouche et se calme et se cabre.

Qu'a-t-il donc vu? Aussi brillants que la flamme qui entoure un précieux métal au fond de la fournaise, que l'éclair dont la lu-

mière sulfureuse sillonne les nuages chargés de la foudre, roulent avec un mouvement toujours plus rapide les yeux étincelants d'un lion.

Furieux, il secoue sa crinière; il se débat, il gémit, il rugit; il pousse son haleine avec force. Un énorme serpent enlace de ses replis le corps et la queue du lion; il enfonce une dent avide sous la crinière ensanglantée.

Son œil s'agite sombre et enflammé; il vomit en sifflant de la fumée et du poison; plus le lion se débat, plus le serpent le presse étroitement dans les anneaux de son corps couvert d'écailles; le monstre s'efforce de s'enlacer autour des jambes raidies du fier animal.

Déjà le lion tombe dans d'affreuses convulsions; oppressé, suffoqué, il perd la respiration. « Que dans sa fureur il fasse tomber sur moi sa vengeance, dit Godefroi, n'importe! mon épée le délivrera de cette horrible étreinte. »

Il dit, et, se dressant sur son coursier qui s'élance, il brandit sa large épée, frappe du tranchant, et fend le ventre du reptile gonflé de poison; le reptile agite sa langue, bondit, menace; sa tête, sa croupe et sa queue se crispent et se recourbent en replis tortueux.

Tout à coup délivré du serpent qui l'étouffait, le généreux lion respire avec force, témoigne sa joie par les rugissements dont il remplit les airs, et secoue sa crinière et ses jambes; dans l'ivresse de sa joie, il n'oublie pas les devoirs de la reconnaissance.

Il s'approche humblement de son libérateur, le flatte avec la douceur d'un agneau, lèche et l'argent qui garnit le contour de son bouclier, et sa vaillante main, sa main de fer. Dès lors il s'attache aux pas du chevalier et le suit comme un chien suit son maître.

Fidèle serviteur, il franchit avec lui déserts, fleuves, montagnes, le caresse pendant le jour, le garde lui et son coursier dans

l'obscurité de la nuit, chasse tous les matins pour lui procurer une proie nouvelle, partage ses périls et combat à ses côtés.

Assez longtemps le sauveur du lion a fait trembler les infidèles; chargé de gloire, il tourne ses regards vers les plaines de son pays; il est bien temps que ses amis admirent la reconnaissance du lion.

Mais en vain il cherche un nocher, en vain il est prêt à prodiguer l'or : pas un seul ne veut recevoir dans son vaisseau un hôte aussi redoutable que le terrible lion. Impatient de revoir sa patrie, le chevalier part, et le lion délaissé reste sur le rivage.

Le généreux animal fait retentir au loin ses cris plaintifs, va, revient, en proie au désespoir, les yeux fixés sur le vaisseau; il s'arrête enfin, et du haut d'un rocher se précipite dans la profondeur des vagues.

Il lutte, il se débat, il rugit, il ne peut plus respirer; sa présence épouvante et fait fuir les habitants des mers; les flots, violemment agités, écument, bouillonnent en courroux autour de lui; vingt fois ils l'ont englouti, vingt fois il a reparu à la surface des eaux.

« Voyez donc ce qui s'agite là-bas sur l'abîme? » crie le nocher du haut d'un mât longtemps après la chute du lion. Poussé par un secret pressentiment, La Tour s'élance du tillac sur un câble suspendu, s'efforce de distinguer l'objet, et voit en frémissant la crinière de son lion s'élever au-dessus des flots.

Le lion, de son côté, aperçoit son maître; ses forces, à cet aspect, semblent se ranimer comme par un prodige; entraîné par la violence des vagues, il fait un dernier effort, lève la tête, adresse par un regard muet un dernier adieu au chevalier, et disparaît au milieu des vagues impétueuses.

Fréd.-Adolphe Krummacher, né à Tecklenbourg en 1768. D'abord docteur en théologie à Duisbourg, et en

dernier lieu établi à Brème, où, conjointement avec des emplois ecclésiastiques, il s'occupe de littérature et d'instruction populaire, Krummacher est un écrivain plein d'âme et d'originalité, et dont les poésies ont surtout le vrai caractère idyllique. Il mêle avec beaucoup de grâce la simplicité naïve à la sublimité de la pensée, mais il manque de force, et quelquefois chez lui la douceur dégénère en mollesse. Ses principaux ouvrages sont destinés à l'instruction de la jeunesse; on cite ses *Paraboles* et *Apologues*, *le Monde des Enfants*, *le Petit Livre de Fêtes*, quelques drames, et surtout *les Souffrances, la Mort et la Résurrection de Notre-Seigneur* en douze tableaux.

Voici un échantillon de ses apologues.

L'ENFANT ET LA SOURCE.

Un enfant jouait près de la source d'un ruisseau, et y enfonçait un petit bâton qu'il tenait à la main. Aussitôt que le bâton entrait dans l'eau, il paraissait courbé; il n'en était pas plutôt retiré, qu'il paraissait droit comme avant.

La chose parut étrange à l'enfant, et, plein de colère, il dit à la source : « Tu es claire et limpide, mais, malgré la beauté de tes eaux, tu n'es qu'une trompeuse; oui, tu m'as indignement trompé, et de ce jour je ne t'aime plus! »

Et voilà qu'une petite voix fine sort de la source et dit : « Mon enfant, je ne trompe pas, je n'en impose à personne; mais c'est ton œil qui n'est pas en état de distinguer la cause de ce prodige. Ainsi, désormais ne te fie pas trop à tes propres yeux. »

LES MAGES.

Dans le pays lointain de l'Orient, sur les bords fortunés de la mer Rouge, des sages pieux observaient, vers l'heure de minuit, les orbites et la marche des planètes et la magnificence des cieux.

Debout et dans l'étonnement, les yeux tournés vers la sublime voûte, ils soupiraient de loin après celui qui devait bientôt paraître, après la source éternelle de lumière; et telle était leur prière : « Seigneur des étoiles, répands ta clarté dans nos cœurs! »

Soudain, semblable à l'aurore, une étoile se lève; dans sa marche, les airs soufflent à travers la voie lactée; on croirait ouïr un cantique. Dans les régions célestes règne un profond silence; la brillante étoile se fait seule entendre :

« Loin de ces lieux, aux portes de l'Occident, un divin enfant vient de naître! » Ces accents ont retenti dans l'âme des sages; leurs cœurs sont enflammés, et leurs regards se tournent vers le ciel.

Mais voilà que la clarté a disparu, et du sein du plus pur azur s'élance l'étoile du matin; la consolation et la joie dans le cœur, ils partent, et commencent leur saint pèlerinage.

En avançant ils voient s'effacer à l'horizon les rivages de la patrie, et devant eux s'étend le désert, semblable à une mer brûlante de sable. Mais la foi les conduit; elle les anime et leur montre le chemin de la contrée lointaine.

Bientôt brillent à leurs yeux les sommets de Sion et les tours resplendissantes de Solyme et ses riches palais. « Salut aux portes de Solyme! ont-ils dit dans leurs cœurs, le Fils du ciel a choisi Solyme pour sa patrie. »

A travers de sublimes portiques de marbre, les saints pèlerins entrent dans la ville du Seigneur; sur le trône brillant de splendeur

ils espéraient trouver la vive lumière du ciel et la douce auréole du Fils de Dieu.

Mais, hélas! le tyran était en proie à l'injustice, et, dans son aveugle fureur, son âme haïssait et la lumière et la justice. De doux regards cachaient la perfidie de son cœur et la rage qui se peignait dans son œil sombre.

Docile à la voix de ses sages, il ordonna aux pèlerins de se mettre en voyage et d'aller à Bethléem. « Ce n'est que là que vous trouverez l'enfant royal; dès que vous l'aurez vu, hâtez-vous de me l'annoncer.

« J'irai aussitôt auprès de lui pour lui offrir avec vous le tribut de mes hommages. » Ainsi parla le scélérat dissimulé. Sa perfidie servit de guide aux pèlerins, et leur montra le vrai chemin de la lumière désirée.

Déjà le soleil couchant étendait son voile de roses sur les plaines et les collines de Bethléem. Dans le fond de la vallée s'élevait une chaumière que doraient les rayons du soir; là vivaient en paix de pieux pasteurs.

Ils virent de nouveau briller l'étoile, et des sons mélodieux retentirent dans les airs; une lumière céleste éclaira l'entrée de la chaumière, et une vive clarté se répandit sur les hauteurs paisibles de Bethléem.

Tout à coup la porte s'ouvre; les pieux pasteurs se présentent et accueillent amicalement les pèlerins fatigués. Ceux-ci, sans faire de bruit, entrent dans la chambre silencieuse.

Étendu sur le giron de sa mère, l'enfant reposait, semblable à la rose de Saron au lever de la brillante aurore. De religieuses pensées remplissent le cœur des sages : ils s'arrêtent, considèrent le nouveau-né, et se prosternent en faisant des prières.

Cependant la Mère bienheureuse penche sa tête sur son Fils, le presse en silence contre son sein, et les yeux toujours souriants de l'auguste vierge se remplissent des larmes d'un plaisir sublime et d'une félicité céleste.

Pleins de respect et de joie, les pèlerins s'inclinent et offrent de l'or et les trésors de l'Orient, tandis que des parfums balsamiques, embaumant l'air pur de la chaumière, planent autour de la belle chevelure de l'enfant.

Mais, hélas! durant la nuit un gémissement, une sinistre apparition vient porter l'effroi dans leur âme assoupie. Les douleurs de Rachel ont retenti sur les hauteurs silencieuses de Bethléem; les brillantes étoiles paraissent teintes de sang.

« Un hypocrite a conjuré avec les portes sombres de l'enfer; il est altéré du sang de l'innocence. Mais c'est en vain, la source de lumière et de vie est à l'abri de la rage d'un mortel. »

Au premier rayon de l'aurore, les sages quittèrent la vallée de Bethléem, et se hâtèrent de retourner dans le pays lointain de leurs pères. Contents et heureux, ils saluèrent, en passant, la solitude et les sables brûlants du désert.

La lumière qui les avait éclairés n'avait pas brillé pour le cruel tyran; la nuit et le soupçon l'enveloppaient de leurs ténèbres. Aimable vérité, ton flambeau ne luit que pour ceux qui s'approchent de toi avec un cœur pur et simple.

F.-L.-Zacharia Werner, né à Kœnigsberg en 1768, fit ses études dans sa ville natale, occupa divers emplois dans l'administration, fit plusieurs voyages tant en Allemagne qu'en Italie. A Rome, il se convertit au catholicisme, et fut ensuite ordonné prêtre à Schaffenbourg. Après avoir passé quelques années à Vienne, où il fut nommé chanoine honoraire de Kaminieck, il renonça au monde et finit par entrer dans l'ordre des *Redemptoristes*. Werner était un esprit éminemment poétique, mais auquel manquaient le calme, la clarté et cette éducation qui épure le goût; une imagination sombre et déréglée qui

le portait à un mysticisme outré, une vanité excessive qui lui faisait rechercher des effets excentriques, gâtèrent souvent les plus belles fleurs de son génie. Outre des poésies estimées, Werner a publié des tragédies et des drames d'un genre tout particulier; les plus célèbres sont *les Fils de la Vallée*, *la Croix sur la Baltique*, *les Croisés*, *Martin Luther* (antérieur à sa conversion), *Attila* et *le Vingt-quatre Février*.

TRAGÉDIE D'ATTILA.

FRAGMENT.

Le pape Léon somme Attila, au nom de Dieu, de ne pas entrer dans la ville éternelle. Attila ressent une terreur religieuse jusqu'alors étrangère à son âme; il croit voir dans le ciel saint Pierre qui, l'épée nue à la main, lui défend d'avancer. Il appelle Édécon, l'un des chefs de son armée, et lui dit :

ATTILA.

Édécon, n'aperçois-tu pas là-haut un géant terrible? ne l'aperçois-tu pas au-dessus de la place même où le vieillard s'est fait voir à la clarté du soleil?

ÉDÉCON.

Je ne vois que des corbeaux qui se précipitent en troupes sur les morts qui vont leur servir de pâture.

ATTILA.

Non, c'est un fantôme; c'est peut-être l'image de celui qui peut seul absoudre ou condamner. Le vieillard ne l'a-t-il pas prédit? Voilà ce géant dont la tête est dans le ciel et dont les pieds touchent

la terre; il menace de ses flammes la place où nous sommes. Il est là devant nous, immobile... Il dirige contre moi, comme un juge, son épée flamboyante.

ÉD ÉCON.

Ces flammes, ce sont les feux du ciel qui dorent en ce moment les coupoles des temples de Rome.

ATTILA.

Oui, c'est un temple d'or orné de perles qu'il porte sur sa tête blanchie; d'une main il tient une épée, et de l'autre deux clefs, que le géant a sans doute reçues des mains de Wodan pour ouvrir ou fermer les portes de Walhalla !

SCÈNES EXTRAITES DES FILS DE LA VALLÉE.

LE TEMPLIER ROBERT *entre précipitamment et s'adresse au commandeur.*

Salut, commandeur! je vous amène le Tunisien.

LE COMMANDEUR.

Où as-tu été pendant le service?

ROBERT.

N'entendez-vous pas? je vous amène le Tunisien.

LE COMMANDEUR.

Où as-tu été aujourd'hui pendant le service?

ROBERT.

J'étais.... dans la forêt à poursuivre le tigre.... Mais, au lieu de cela, je vous amène une meilleure proie.

LE COMMANDEUR.

Tu avais pourtant la garde du chapitre !

ROBERT.

C'était mon tour, mais je pensais.... (*Le commandeur veut l'interrompre*) permettez-moi de parler, qu'un autre pourrait faire le service, comme cela arrive souvent. Laissez-moi d'abord vous dire l'important : le bruit vint que les Turcs avaient jeté l'ancre ; c'était ce que je ne pouvais souffrir. Je me décidai, et avec confiance six chevaliers me suivirent ; nous nous établîmes sur le rivage à l'écart, et vîmes bientôt les Turcs avec leur chef débarqués et qui épiaient la forteresse.

LE COMMANDEUR *vivement, en l'interrompant.*

Combien étaient-ils ?

ROBERT.

Je ne les ai pas comptés.

LE COMMANDEUR *surpris.*

Dieu nous protége !

ROBERT.

Ils étaient assez pour nous, et nous pour eux. Au nom de Dieu nous les attaquâmes, et nos sabres abattirent tout ce que nous pûmes atteindre. Blessé à l'épaule par mon épieu, le capitaine se rendit, les autres le suivirent. Nous nous dirigions vers le bastion, quand l'étendard turc montre son croissant en vue de la forteresse. L'équipage ennemi, armé de sabres recourbés, se précipite vers nous : « Rendez-vous ! » m'écriai-je à haute voix en posant mon épée sur le sein du chef captif. Tous se soumirent. Le sous-maréchal, voyant

que tout allait bien, vint alors ; nous lui avons remis les prisonniers, ainsi que leur galère ; je ne vous amène que leur capitaine et quatre chrétiens délivrés. Voulez-vous les voir ?

LE COMMANDEUR.

Robert, ton action, quoique ton audace ait été favorable à l'ordre, est, d'après nos règlements, trois fois digne de punition. Tu as abandonné la garde du chapitre de ton propre mouvement, cela est punissable ; tu as chassé avec des chiens, quoiqu'il soit dit dans nos commandements qu'un chevalier doit seulement chasser le diable de son cœur, et non le pauvre gibier des forêts ; seconde faute punissable ; enfin, sans en avoir obtenu de moi ou des maîtres du chapitre l'autorisation, tu t'es aujourd'hui mesuré avec l'ennemi, tu as mis en danger la vie de sept templiers, et (ceci est grave), par ton audace irréfléchie, tu as, dans la chance d'une mort vaniteuse, exposé à la honte l'étendard de la croix. C'est pourquoi, triplement coupable, tu as mérité de perdre dès ce jour le manteau de l'Ordre.

ROBERT *irrité.*

Et vos statuts, eux, appellent ainsi l'effort d'un plus hardi courage!... Et je puis malgré vous m'en vanter!... (*Arrachant son manteau.*) Eh bien ! manteau d'hypocrisie, si tu fus jadis la parure de races héroïques, maintenant tu n'es p us qu'un froc de moine! tu ne me conviens point. (*Jetant le manteau aux pieds du commandeur.*) Tenez, reprenez-le!

LE COMMANDEUR *froidement.*

Robert, relève ton manteau, pense à ce que tu viens de dire, et qu'un meilleur sentiment te ramène.

ROBERT.

Je ne le veux point ! et ce dont je ne veux plus, le diable ne me forcerait pas à le reprendre !

LE COMMANDEUR *irrité.*

Ah! est-ce ainsi que tu respectes un commandeur, mauvais garnement!...

ROBERT *avec emportement.*

Garnement!... (*Se calmant tout à coup.*) Mais, par respect pour vos cheveux blancs.... pour votre état, je ne prendrai pas ce mot pour ce qu'il vaut.

LE COMMANDEUR.

Oui, garnement! et deux fois, trois fois garnement! et de plus, infâme! celui qui n'a pas le courage de plier une vaine ambition sous le joug du devoir et de se vaincre, n'est qu'un lâche!.... Dieu nous protège!

ROBERT *hors de lui.*

Moi, lâche! moi, infâme!... Ah! insolente barbe grise! tu ne m'auras pas dit cela en vain!

(Il saisit le commandeur à la poitrine et lui arrache le collier de l'Ordre.)

UN CHEVALIER *accourant au bruit.*

Commandeur, contenez-vous! Chevalier, cessez cette violence!

LE COMMANDEUR.

Tu m'arraches le saint Ordre!

ROBERT.

Qui touche à mon honneur est un assassin pour moi.

LE GRAND-MAITRE JACQUES MOLAY *entre, suivi d'un grand nombre de chevaliers.*

Quels cris furieux! Robert, que signifie ceci?

ROBERT.

Pardon, maître, mais le commandeur m'a outragé par des paroles si méprisantes, que la colère s'est emparée de moi....

JACQUES MOLAY.

Commandeur !...

LE COMMANDEUR.

Je parlerai au conseil. (*Après une pause.*) Il a abandonné la garde de la forteresse ; il a chassé dans la forêt ; il a risqué le combat sans que ses chefs lui en aient donné l'ordre ; enfin lorsque moi, vieillard, en vertu de mon rang et de mon âge, je lui ai interdit de porter son manteau, il l'a insolemment jeté à mes pieds, et me saisissant rudement à la poitrine, il m'a arraché le saint cordon de l'Ordre ! Maintenant, prononcez son arrêt.

JACQUES MOLAY *avec une secrète émotion.*

Robert, tu es coupable ! Tu n'as pas seulement jeté le manteau loin de toi, tu es excommunié, et tu as mérité pour ta moindre punition d'être banni de l'Ordre. Donne-moi ton épée.

ROBERT *doucement.*

Puisque vous le voulez.... (*Il détache son épée et reprend plus vivement, en regardant le commandeur.*) Autrement, le diable n'aurait pu me l'ôter !....

JACQUES MOLAY *gravement.*

Jeune homme, tu t'es perdu toi-même ! (*à deux chevaliers.*) Emmenez-le !

(*Robert sort accablé.*)

LE COMMANDEUR.

C'est un diable d'entêté que ce garçon ! Dieu nous protége !

JACQUES MOLAY.

Vous êtes vengé, commandeur, et j'aurais désiré que vous eussiez épargné ce jeune héros.

SCÈNE II.

LA PRISON.

ROBERT, GOTTFRIED et CHARLOT, deux chevaliers ses compagnons.

LE COMMANDEUR HUGO *entrant et s'adressant aux chevaliers.*

Bien! bien! chevaliers, Dieu nous garde! très-bien à vous de venir en aide à votre compagnon, le pauvre Robert, et lui faire passer le temps. Mais maintenant retirez-vous, et dormez sur les deux oreilles, il faut que vous soyez de bonne heure au conseil.

(Gottfried et Charlot se retirent.)

LE COMMANDEUR *à Robert.*

L'as-tu entendu? on part demain pour la France.

ROBERT.

Je le sais.

LE COMMANDEUR *tirant de dessous son manteau un flacon de vin et le présentant à Robert.*

Ne veux-tu pas boire un coup du vieux vin du pays? cela t'est permis; aux malades, aux prisonniers notre règle permet ce fortifiant breuvage. Le grand-maître voulait te l'envoyer, mais j'ai obtenu de te l'apporter moi-même.

ROBERT.

Je vous reconnais, lui et toi.

LE COMMANDEUR.

Allons, bois à notre bonne fraternité! à la vie, à la mort! Bois, et que Dieu nous garde!

ROBERT.

Un excommunié ne devrait pas se réjouir avec le doux suc des raisins dorés; mais puisqu'*il* me l'envoie....

(Il boit.)

LE COMMANDEUR.

Très-bien, mon garçon! (*Se levant tout à coup et comme par réflexion.*) Ainsi, tu sais que demain nous cinglons vers la France?

ROBERT.

Vous me l'avez déjà dit.

LE COMMANDEUR.

Ma pauvre tête devient quelquefois un peu faible; ce voyage me paraît singulier, il me tracasse l'esprit.... Mais le saint-père en a ainsi ordonné, et un bon chrétien doit obéir avec joie. Cher Robert! as-tu bien dormi cette nuit?

ROBERT.

Comme un ange condamné et qui soudainement vient de tomber de son beau ciel.

LE COMMANDEUR *avec un embarras croissant et qu'il ne peut déguiser.*

Eh bien! écoute : que penserais-tu de venir avec nous en France?

ROBERT.

Vous moquez-vous de moi? moi, un excommunié! Mon destin

est fixé : banni de l'Ordre, une prison éternelle.... Ah! je l'ai bien mérité!

LE COMMANDEUR.

Oui, je suis absurde! Tiens, Robert.... mais non, cela ne se peut pas.... Bois donc encore, toi qui nous as tirés de tant d'embarras; toi, notre meilleur enseigne! Toi, mourir ici captif!....

ROBERT.

Vous connaissez les règles sévères de l'Ordre.

LE COMMANDEUR.

Ah! c'est vrai, Dieu nous garde! c'est vrai. Mais, jeune homme, tu as été un étourdi, un....

ROBERT.

J'ai été un homme.... Ne m'aviez-vous pas appris à estimer l'honneur bien plus que la vie?

LE COMMANDEUR.

Il a raison, ce jeune homme.... Eh bien! c'est vrai, je l'ai fait, et je.... (*A part.*) Allons donc, qu'est-ce qui te retient, vieil imbécile! (*Avec explosion.*) Eh bien! j'ai agi comme un fou!... Robert! Robert! pardonne-moi.... Ah! (*se reprenant*) maintenant, Dieu merci, le mot est lâché.... il était dur!

ROBERT *profondément touché.*

Mon digne et noble père! oh! vous assemblez des charbons ardents sur ma tête blessée! Oh! pardon d'avoir, dans un moment fatal, pu briser si audacieusement un si doux devoir!

LE COMMANDEUR.

Oui, c'était une mauvaise pensée.

ROBERT.

Oh ! rendez-moi votre amitié, et toutes mes blessures seront guéries !

(Il tombe aux genoux du commandeur.)

LE COMMANDEUR.

Que fais-tu? Dieu nous garde! Fi donc! lève-toi : un Templier ne s'agenouille devant nul autre que Dieu ! Lève-toi ! lève-toi ! te dis-je. Mes yeux deviennent humides.... Fi ! n'as-tu pas honte de faire d'un vieux guerrier une vieille femme pleureuse?.... Dieu nous garde!

ROBERT *l'embrassant avec tendresse.*

Oh ! ces larmes, mon père, laissez-moi les baiser !

LE COMMANDEUR.

Ce sont les premières.... Laisse-moi, méchant Robert; si l'on me voyait, on dirait : « Le vieux commandeur est tombé en enfance ! il a combattu pendant quarante ans, et il pleure ! »

ROBERT.

Oh ! si je pouvais recueillir ces larmes d'un héros, et les attacher comme des perles sur la croix que j'ai pour jamais perdue !....

LE COMMANDEUR.

Elle n'est pas perdue! non, Dieu nous garde! je n'aurai pas de repos que tu ne sois réconcilié.

ROBERT *tristement.*

Adon de Saint-Amand n'a-t-il pas expié dans les fers sa transgression des devoirs chevaleresques? vous-même me l'avez raconté.

LE COMMANDEUR.

Ah! jeune homme, tu me fais rougir de nouveau. (*L'embrassant.*) Cela n'est pas bien de ta part... Viens sur mon cœur, il se réchauffera à l'ardeur du tien.... Dieu le sait, c'est comme si sa jeunesse circulait de nouveau dans mes vieilles veines!

UN ARCHER.

Sa Grâce le grand-maître mande le chevalier Robert. (*Au commandeur.*) Elle a aussi demandé Votre Excellence.

LE COMMANDEUR *bas à Robert en montrant l'archer.*

Je ne veux pas me montrer ainsi, mes yeux sont encore rouges; mais va avec lui, va, garçon, tout peut encore aller au mieux.

(Robert suit l'archer.)

Frédéric de Hardenberg, connu sous le pseudonyme de *Novalis*, naquit en 1772, au château de sa famille, dans le comté de Mansfeld. Après d'excellentes études faites à Iéna, son père, qui était directeur des salines, le fit nommer assesseur dans cette administration à Weissenfels. Ce fut alors qu'il se lia avec les deux Schlegel, Tieck, J.-P. Richter, et qu'il les suivit dans la nouvelle voie littéraire. *Novalis*, mort à vingt-neuf ans, a laissé peu d'écrits, dont quelques-uns même ne sont point achevés; mais ces fragments, comme ses morceaux terminés, révèlent un génie tendre, profond, rêveur, plein d'une grâce fantastique qui vous transporte dans le royaume des songes. On regarde en Allemagne ses poésies religieuses comme les plus parfaites du dix-huitième siècle. Frédéric de Schlegel a publié les œuvres de Novalis,

qui comprennent, outre les *Chants religieux*, les *Disciples de Saïs*, *Henry d'Ofterdingen*, les *Hymnes à la nuit*, les *Fragments de philosophie*, et enfin un recueil de poésies intitulé *Reliques*, rassemblées et mises au jour par *Tieck*, ami du jeune poëte.

Nous donnerons ici la première *Hymne à la nuit* et un fragment de *Henry d'Ofterdingen*.

HYMNE A LA NUIT.

Quel mortel, quel être doué de la faculté de sentir ne préfère pas au jour fatigant la douce lumière de la nuit, avec ses couleurs, ses rayons, ses vagues flottantes qui se répandent partout. Oh! comme alors l'âme, avec ce qu'elle a de plus intime, respire cette lumière du monde gigantesque et des astres! La pierre aussi la respire, la pierre qui étincelle, et puis la plante qui ouvre ses pores, et puis l'animal sauvage; mais avant tout l'étranger, avec ses regards ardents, sa démarche incertaine et ses lèvres tremblantes! Car c'est elle qui, semblable à un roi de la nature terrestre, opère d'innombrables métamorphoses, noue et dénoue mainte alliance, et entoure de son image céleste les choses d'ici-bas, et c'est sa présence qui nous révèle les merveilles de l'empire du monde.

Mais d'où vient donc que tout à coup je sens s'apaiser ma souffrance? Te plais-tu aussi avec nous, nuit obscure? et que portes-tu sous ton manteau qui agisse si puissamment sur mon âme? Un baume précieux découle de tes mains et de tes bouquets de pavots; tu élèves les ailes de la pensée, et nous nous sentons vaguement émus. J'aperçois une figure grave qui se penche vers moi, pleine de douceur et de recueillement, et qui, au milieu des baisers d'une mère, me montre ma belle jeunesse. Que la lumière du jour me semble pauvre maintenant, et comme j'en salue avec bonheur le

départ! Ainsi, mon Dieu, tu as jeté dans l'espace ces globes étincelants pour annoncer ta toute-puissance. Mais les pensées que la nuit éveille en nous peuvent nous paraître d'une nature plus céleste encore que ces étoiles brillantes; car elles s'élèvent au delà des astres les plus élevés, et pénètrent, sans le secours de la lumière, jusqu'à l'Être qui occupe un des lointains espaces de ces sphères. L'amour t'envoie à moi, ô ma douce bien-aimée! comme le soleil de la nuit; maintenant je veille, car je suis toi et moi. Tu as voulu que je vécusse dans la nuit, tu m'as rendu homme. Viens donc, esprit de feu, détruire mon corps, afin que je m'élance dans les airs auprès de toi, pour célébrer à jamais notre nuit de fiançailles.

HENRY D'OFTERDINGEN.

FRAGMENT.

Les parents, couchés, dormaient déjà; l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au dehors; la chambre s'obscurcissait et s'éclaircissait tour à tour par les rayons de la lune. Le jeune homme ne pouvait pas dormir dans son lit, car il se rappelait le récit de l'étranger. « Ce ne sont pas les trésors dont il a parlé, se disait-il à lui-même, qui ont excité en moi ce désir inexprimable; loin de moi toute cupidité! Mais cette fleur d'azur, c'est elle que je voudrais voir! Jamais je n'ai éprouvé ce que je sens maintenant; c'est comme si j'avais rêvé jusqu'ici, et qu'à présent je me réveillasse dans un autre monde. Car dans celui où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui, qui est-ce qui se serait jamais soucié de fleurs, ou qui se serait épris d'une passion aussi singulière pour une fleur? D'où est venu cet étranger? personne de nous n'a jamais vu un homme pareil. Je ne puis m'expliquer pourquoi ses discours ont fait sur moi seul une telle impression! Les autres ont entendu les mêmes choses, cependant elles ne paraissent les toucher que médiocrement. Je ne puis m'expliquer l'état où je me trouve; je me

sens si heureux, si heureux au fond de l'âme, surtout quand je me rappelle bien clairement l'image de la fleur! Personne ne voudra ni ne pourra me comprendre. Je croirais que je suis devenu fou, si mes idées n'étaient pas si nettes et si claires; c'est comme si aujourd'hui seulement je connaissais bien le monde. On m'a raconté que dans le vieux temps les animaux, les arbres, les rochers parlaient aux hommes; à présent il me semble qu'à chaque instant ils vont recommencer, et comme si je savais d'avance ce qu'ils veulent me dire; il faut bien que j'ignore encore la signification de bien des mots, sans cela je comprendrais mieux tout ce qui m'entoure. Autrefois j'étais grand amateur de la danse, aujourd'hui je préfère penser selon la musique. » Le jeune homme, dont les pensées se perdaient peu à peu dans de douces rêveries, s'endormit. Il lui sembla d'abord voir des régions sans bornes et des pays inconnus, puis passer la mer avec une facilité inconcevable, voir des animaux fantastiques, vivre tantôt à la guerre dans le tumulte, ou se trouver dans des cavernes tranquilles et paisibles. Il crut plus tard être tombé dans la captivité et avoir à soutenir les plus grands maux, les outrages les plus inouïs; ses sensations avaient acquis une vivacité qu'il n'avait jamais connue auparavant. Il mourait, il revenait à la vie, il aimait passionnément, et fut séparé pour jamais de l'objet de son amour. Enfin, vers le point du jour, ses esprits s'étant un peu calmés, les images de son rêve se dessinèrent avec plus de clarté et moins de variabilité. Il lui semblait qu'il était seul dans une forêt; le jour ne perçait qu'avec peine le berceau vert sous lequel il marchait. Bientôt il arriva au pied d'un ravin; pour le monter, il fallut grimper par-dessus des fragments de rochers couverts de mousse, qu'une ravine y avait peut-être entraînés. A mesure qu'il montait, la forêt s'éclaircit. Enfin il arriva dans une petite prairie, située sur le penchant d'une montagne. Au bout de la prairie s'élevait un rocher, dans lequel on apercevait une ouverture qui paraissait le commencement d'un conduit souterrain. Le jeune homme y entra, et après avoir marché un certain temps, et la route

s'étant beaucoup élargie, il aperçut au loin briller une lumière. En entrant dans cette espèce de caverne, il vit s'élever au milieu un rayon de lumière semblable aux fontaines qu'on voit dans les jardins; et lorsque ce rayon avait atteint la voûte de la caverne, il retombait en une poussière d'étincelles innombrables, qui se rassemblaient dans un bassin de marbre; ce jet brillait comme de l'or pur. Le jeune homme s'approche du bassin, où bouillonnaient des flammes qui brillaient des couleurs les plus variées. Les côtés de la caverne étaient couverts des mêmes flammes qui se trouvaient dans le bassin; mais elles paraissaient dépourvues de chaleur et répandaient une lumière faible et bleuâtre. Il plongea une main dans les flammes du bassin, et en humecta ses lèvres. C'était comme si l'éther céleste l'eût pénétré; il se sentit rafraîchi, et n'éprouvait plus aucune lassitude. Alors un désir irrésistible de se baigner dans ces flammes s'étant emparé de lui, il ôta ses vêtements et descendit dans le bassin. Il lui semblait être enveloppé d'un nuage rougi par le soleil couchant; il éprouvait une sensation délicieuse; des idées, des images toutes nouvelles s'élevèrent dans son âme et formèrent en se réunissant des êtres célestes. Transporté d'un plaisir qui était encore augmenté par la conscience claire qu'il avait de son état, il se laissa glisser sur le ruisseau de feu, qui, après avoir quitté le bassin, pénétra dans un rocher. Il lui sembla alors qu'un doux sommeil s'emparait de lui, durant lequel il rêvait les choses les plus étranges. Réveillé par un rayon de lumière qui se perdait dans les airs, il se trouva sur un doux gazon. A quelque distance du ruisseau, il vit s'élever des rochers d'un bleu foncé traversé de veines de différentes couleurs. La lumière du jour qui l'entourait avait plus d'éclat et plus de pureté que celle qu'il avait vue jusqu'alors. Le ciel, d'un bleu pur, n'était voilé d'aucun nuage. Mais ce qui attira surtout l'attention du jeune homme, ce fut une fleur svelte, d'un bleu de ciel, qui se trouvait si près du ruisseau que ses pétales larges et brillants le touchaient. Cette fleur était entourée d'une quantité innombrable d'autres fleurs de toutes les couleurs, et qui remplis-

saient l'air des odeurs les plus suaves et les plus variées. Mais il ne voyait que la fleur bleue, et la regardait avec une tendresse ineffable. Il voulait enfin s'en approcher, lorsque, à sa grande surprise, elle commença à se mouvoir et à se métamorphoser. Sa tige s'éleva; les feuilles, qui étaient devenues encore plus brillantes, s'y appliquèrent, et la corolle se transforma en un collet bleu, au milieu duquel on apercevait un visage aussi tendre que charmant. Sa surprise de cette métamorphose délicieuse allait toujours en augmentant, lorsqu'il fut tout à coup réveillé par la voix de sa mère; en regardant autour de lui, il se trouva dans la chambre de ses parents, dorée par les rayons du soleil. Il aimait trop sa mère pour être fâché de cette interruption; il lui souhaita cordialement le bonjour et l'embrassa tendrement. « Oh! le dormeur! lui dit son père; je suis ici à limer depuis des heures, et je n'ai pas osé marteler parce que la mère ne voulait pas qu'on éveillât son cher fils; j'ai aussi été obligé d'attendre le déjeuner. Tu n'as pas choisi sans raison l'état de savant, pour lequel, nous autres, nous sommes obligés de veiller et de travailler. Cependant le véritable savant, à ce qu'on m'a dit, doit aussi veiller les nuits pour étudier les chefs-d'œuvre des anciens. — Mon cher père, répliqua Henry, ne soyez pas fâché de ce que j'ai dormi si longtemps aujourd'hui, ce qui, comme vous savez, n'est pas mon habitude. Je ne me suis endormi que fort tard hier soir, et j'ai eu beaucoup de rêves qui m'ont fatigué. Cependant j'en ai fait un tellement agréable, que je ne l'oublierai de ma vie; car, si je ne me trompe, c'était plus qu'un rêve ordinaire. — Mon cher Henry, lui dit sa mère, je suis bien sûre que tu t'es couché sur le dos, et qu'en récitant tes prières tu as pensé à autre chose. Ta physionomie a encore quelque chose d'étrange : mange et bois, car tu ne parais pas encore bien réveillé. »

Jos. Ladislas Pyrker de Felsö-Eör, né à Langh, en Hongrie, en 1772, était archevêque d'Erlau, dans la Haute-

Hongrie, palatin héréditaire, conseiller de la cour impériale et chevalier de la Couronne-de-Fer. A ces dignités éminentes, Ladislas Pyrker unit encore celle de poëte distingué; on remarque dans son style une grande richesse d'images, une étude sérieuse du génie de la langue allemande, et dans ses compositions un vif et pur sentiment national. Pyrker est le poëte épique de cette époque; il a traité sous une forme dramatique des sujets hongrois, et dans ses deux poëmes, *la Tunisiade* et *Rodolphe de Hapsbourg*, la gloire de la maison d'Autriche. Il a publié aussi un recueil de poésies religieuses sous le titre de : *Perles de l'antiquité sacrée*. Quelques passages extraits de *la Tunisiade* donneront une idée du style imagé du vénérable auteur.

La flotte chrétienne est en vue de Tunis, et deux navires sont envoyés pour reconnaître la côte.

Tels deux cygnes au col long et flexible voguent sur l'onde d'un lac argenté; tantôt ils s'approchent du rivage pour cueillir des fleurs et des herbes odoriférantes, tantôt ils retournent au milieu du lac, traçant sur sa surface de brillants sillons, en gonflant leurs ailes éclatantes de blancheur et qu'agite la brise du soir; tels on voyait les légers navires s'approcher, s'éloigner tour à tour du rivage ennemi, en se défiant de ses ruses perfides.

La peinture des mœurs orientales lui fournit ce riant tableau :

Mémi rassemble les esclaves du sultan dans la salle de bain.

« Aussitôt elles plongent dans l'onde parfumée leurs membres délicats et les baignent d'huiles odorantes. Mémi ouvre en sou-

riant l'appartement réservé, où, sur de nombreuses tablettes, sont déposés les vêtements précieux et les joyaux les plus rares. Un brillant incarnat couvre les joues de ces jeunes beautés quand l'esclave leur présente ces tissus éclatants de blancheur formés du duvet des cotonniers ; tissus souples, légers et vaporeux comme les nuages qui voilent la naissante rougeur du matin. Ils formeront le premier vêtement de ces jeunes belles ; une ceinture resplendissante d'or et de pierrerie l'assujettit autour de leur taille déliée, un cafetan de soie rose garni de noire zibeline, le peti brodequin de Maroc et le kalpac orné d'une aigrette de plume : telle est leur parure, que complettent encore les diamants qui se balancent à leurs oreilles et les perles qui entourent leurs cols blancs comme des lis. »

RODOLPHE DE HAPSBOURG.

EXTRAIT DU DOUZIÈME CHANT.

Horneck déplorait la mort d'Ottgar : les guerriers qui l'écoutaient sentaient battre leurs cœurs. Rangés autour du char funèbre, ils élevaient dans les airs des torches, dont la flamme ondoyante éclairait le sombre visage du roi de Bohême. Le barde, se dérobant à leurs yeux, continua sa route au milieu des ombres de la nuit. Les guerriers, dociles à la voix de leur chef, s'empressèrent de jeter le drap mortuaire sur le cadavre d'Ottgar. Les chevaux hennissants partirent au signal de leur conducteur, et entourés de vaillants soldats, ils se dirigèrent à pas lents vers la superbe ville de Vienne.

Là, un bruit qui annonçait un jour de fête, saluait l'approche de l'aurore ; le vainqueur allait être reçu en triomphe, et la ville empressée profitait des heures de la nuit pour se parer de guirlandes, symboles d'allégresse. Déjà, devant la porte qui s'offre au voyageur en venant de la Carinthie, on s'occupait de construire avec des branches garnies de feuillage un arc triomphal élevé, majestueux,

orné de banderoles brillantes, portant cette inscription en lettres d'or : *Vive Rodolphe!* Rodolphe avait affranchi la ville et le pays tout ensemble d'une multitude infinie de maux, établi sur un fondement solide le trône du souverain de l'Autriche, assuré par ses travaux la paix et le bonheur des cantons de l'Allemagne, et mis des bornes à la violence et au pouvoir despotique des chevaliers qui ne voulaient point renoncer au droit du plus fort.

Le long des rues, des branches d'arbres tapissaient le devant des maisons et s'élevaient dans les airs en étalant leur aimable verdure; des fleurs aux couleurs brillantes et variées répandaient leur parfum sur la voie désignée pour le passage du vainqueur, et qui traversait la ville; partout, sur les remparts, sur les tours élevées, flottaient au gré des vents d'innombrables bannières aux armes d'Autriche. Ainsi la ville se parait, comme la jeune fiancée se pare le matin du jour qui doit l'unir pour jamais à son bien-aimé.

Déjà le chemin qui mène à la Croix-de-la-Fileuse est couvert de cavaliers et de fantassins, partagés en différents corps. On voit étinceler au soleil les armes polies et luisantes; on voit étinceler les cuirasses et les casques des braves qui ont quitté le champ de bataille pour se réunir sur la pente presque insensible de la montagne et former le cortége du vainqueur. Ainsi l'a ordonné leur chef. Des rameaux verts ornent leurs casques; des guirlandes sont attachées à leurs coursiers; des cris de joie retentissent dans tous les rangs; le guerrier fait entendre des chants d'allégresse, auxquels se mêlent les hennissements de son cheval; les échos répètent les sons de la trompette, des clairons, des timbales, et le bruit du tambour donne à ce mélange confus d'instruments un accord qui charme l'oreille.

Aussitôt un peuple innombrable accourt de la ville et des champs sur la route suivie par les braves. Tous, en proie à une vive inquiétude, cherchent dans les rangs de l'armée victorieuse les guerriers qui leur sont chers; ils les aperçoivent : soudain s'élève

dans les airs un cri d'allégresse à faire trembler tous ceux qui l'entendent.

Plus d'un guerrier se penche du haut de son cheval; l'un embrasse un ami, l'autre, un fils; un troisième présente la main à son vieux père, à sa vieille mère, à sa fiancée, qui, les yeux mouillés de larmes, sourit et garde le silence. Çà et là un homme sort de la foule, pâle et gémissant : il n'a pu découvrir ceux que son cœur cherchait; il les a demandés à leurs compagnons d'armes, et il vient de recevoir cette courte, mais foudroyante réponse : « Ils sont morts, vous ne les reverrez plus. » Ici, une fiancée à la fleur de l'âge erre au milieu des champs, se tord les mains et pousse des soupirs étouffés; là, un père, assis au bord du fossé, y demeure les yeux attachés à la terre, pendant que la mère, le front posé sur son bras qu'elle appuie contre un arbre, reste muette et ne cesse de sangloter.

Mais les plaintes que la douleur s'efforce de contenir se perdent au milieu des bruyants transports de l'allégresse publique. Elle éclate par des acclamations sans cesse réitérées lorsque l'empereur arrive, enfin, à la Croix richement ornée. Une suite brillante l'accompagnait : c'était le jeune roi des Magyares, Ladislas, qui, tout éclatant d'or, marchait à la droite de Rodolphe. A gauche, on voyait son valeureux fils, qui naguère, enflammé d'une ardeur guerrière, avait porté sur le champ de bataille le signe sacré du salut. Ensuite s'avançait le redoutable corps des chevaliers, et enfin l'élite de l'armée, partagée en différents escadrons, occupait la montagne de Vienne, qui tremblait sous le poids de ces fiers vainqueurs serrés les uns contre les autres. L'œil était frappé de la magnificence qu'ils étalaient.

Rodolphe se couvre du superbe manteau des empereurs, pose sur sa tête son casque, autour duquel brille la couronne d'or, tire son épée et la lève : à ce signal attendu avec impatience, l'armée se met en mouvement, et marche, accompagnée du peuple, vers les murs de Vienne qui tressaillent de joie. . . . . .

A la porte de Carinthie, où s'élevait l'arc de triomphe, étaient réunis les principaux habitants. Le magistrat élu par un choix commun pour remplacer le perfide Waldram, s'empressa d'arrêter la marche du puissant empereur, lui présenta sur un superbe plat de bronze les clefs dorées de Vienne, lui rendit hommage, et lui adressant la parole d'un ton respectueux : « Gloire au monarque de l'Autriche! lui dit-il; gloire au plus grand des empereurs qui ont régné sur l'Allemagne! Aujourd'hui que la ville de Vienne, parée pour un jour de fête, et poussant des cris de joie, tend les bras vers son libérateur, qu'elle appelle de tous ses vœux. Puisses-tu oublier les erreurs du passé, et ne penser qu'à l'amour de tes fidèles sujets; puisses-tu, heureux toi-même, régner longtemps sur un peuple heureux! puisse le trône que tu as élevé sur les fondements sacrés de la religion, de la justice et de la vertu, être occupé par ton illustre dynastie jusque dans l'avenir le plus éloigné, jusqu'à la fin des temps! »

Ainsi parla le magistrat vivement ému. « Fidèles sujets! répond aussitôt l'empereur, je reçois avec plaisir l'expression des sentiments de votre cœur. Que Dieu, dans sa miséricorde, exauce les vœux que je fais pour assurer un long avenir de prospérités aux bons peuples qu'il m'a confiés. Votre bonheur fera toujours le mien. »

A ces mots, un torrent de larmes coulent de tous les yeux. Mille et mille bouches répètent à l'envi le cri de *vive l'Empereur!* et ce cri se prolonge avec une force toujours croissante le long des rues choisies et ornées pour le passage du pompeux cortége. Bientôt le coursier de l'empereur, fier de porter un si noble fardeau, franchit la porte de Carinthie : des acclamations partent de toutes les fenêtres. On y voit, le front orné de couronnes, les vierges à la fleur de l'âge, les femmes dans une éclatante parure agiter leurs mouchoirs et mêler à la voix des hommes leur voix claire et perçante. Les vieillards se sentaient rajeunis; ils s'avançaient d'un pas chancelant et fendaient la presse pour voir le prince et pour le

bénir; le père et la mère élevaient leur enfant sur leurs bras, lui apprenaient à joindre ses petites mains, et lui montraient le grand empereur, afin qu'il pût, jusque dans ses dernières années, se rappeler un si beau jour. Les larmes ne cessaient de couler des yeux du glorieux monarque, pendant que le long des rues il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour remercier son peuple en lui tendant la main d'un air affable.

Le nom de *Ludwig Tieck* se trouve aujourd'hui à la tête de l'école romantique et même, pourrait-on dire, de toute la poésie allemande. De tous les grands poëtes ses contemporains, ses adversaires comme ses émules, il demeure le seul, mais debout, mais puissant encore et toujours honoré. Né à Berlin en 1773, Tieck se lia étroitement pendant ses années d'études, à Berlin et Halle, avec Wackenroder, jeune poëte qui lui fit faire la connaissance de Novalis, ainsi que celle des frères Schlegel et de Fichte le Philosophe. Après avoir professé la littérature et la philosophie quelque temps à Berlin, Tieck parcourut l'Allemagne, fit un voyage en Italie, un autre en Angleterre, et depuis son retour en Allemagne (en 1819) il vécut à Dresde avec le titre de conseiller de cour et l'emploi d'intendant supérieur du théâtre de cette ville.

Ainsi que nous l'avons dit à l'occasion de ses amis, Tieck fut l'artisan le plus actif de la nouvelle révolution littéraire appelée *romantisme*. Une polémique hardie et presque unique en son genre, une imagination vive, brillante, éminemment *humoristique*, une rare et malicieuse finesse cachée sous les apparences de la candeur et

de la simplicité, une âme tendre et élevée, en un mot, un cœur allemand avec une tête italienne, telles sont les qualités attribuées à Tieck par ses compatriotes et qui les consolent de la perte de tant de beaux génies, auxquels il était digne de succéder. Depuis quelque temps il s'occupe plus spécialement de critique dramatique; on lui reproche de mettre un peu de *schakspearomanie* dans ses jugements.

Ses ouvrages les plus estimés sont *le Chevalier Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *Geneviève*, *le Chaperon rouge*, *Fortunatus*, compositions dramatisées, mais non destinées à la scène; *Phantasus*, cadre ingénieux dans lequel Tieck développe ses doctrines littéraires sous la forme de nouvelles. Comme roman, il a donné *Sternbald*, tableau remarquable de la vie d'artiste, mais qui laisse le regret de ne pas voir l'ouvrage achevé; *la Révolte dans les Cévennes;* enfin des recueils de poésie, de contes populaires, de traditions merveilleuses et autres trésors de l'ancienne littérature allemande.

LE VOYAGEUR.

Au milieu du bruit des vents, dans la nuit solitaire, voyez là-bas ce voyageur : il gémit, il pleure, il se glisse doucement, et s'adresse aux étoiles : « Mon cœur palpite, ma poitrine est oppressée, je suis seul et sans ami. Ignorant qui je suis, où je vais, d'où je viens, je traverse les plaisirs et les peines. Petites étoiles dorées, vous restez loin de moi, toujours loin, bien loin de moi, et j'aimerais tant, hélas! à vous ouvrir mon cœur! »

Soudain un bruit aigu se fait entendre autour de lui, et la nuit est moins obscure. Déjà il sent son cœur moins serré, il croit sortir d'un rêve : « O homme! disent les étoiles, tu es loin et près de nous, mais tu n'es pas seul. Ouvre-nous ton cœur; souvent déjà ton œil a vu notre paisible lumière. Les petites étoiles dorées ne seront pas toujours loin de toi; nous aimons, oui, nous aimons à songer à toi. »

LE VOYAGE DANS LE BLEU (1).

. . . . . .

Depuis quelque temps un homme montait le sentier, c'était un vieillard; en passant devant les jeunes gens, il les regarda d'un air profondément triste. Athelstan lui offrit avec bienveillance une place sous l'ombrage et quelques rafraîchissements, mais le vieillard secoua la tête, en disant : « Que me fait la chaleur, le froid, et quoi que ce soit au monde! Fatale misère de tous les êtres créés! » ajouta-t-il avec l'expression d'un sombre désespoir, et, continuant à gravir la montagne, il disparut derrière les arbres. Athelstan, ému de pitié, questionna son compagnon sur ce malheureux.

« Cet homme est de notre connaissance, répondit Gottfried; il habite le village que l'on aperçoit à travers ces bouleaux. Il est riche, et a tout loisir d'errer dans les alentours et de faire entendre ses tristes exclamations. Il était, dit-on, dans son enfance un très-beau garçon, plein de gaieté. Son père était un berger. Celui-ci, homme sévère, obligea son étourdi de fils à travailler de bonne heure. Ce que le petit garçon aimait le mieux, c'était de conduire au pâturage les brebis de son père; là, du moins, il pouvait jouer avec le chien, se tailler des sifflets et des baguettes, chanter les chansons qu'il avait apprises dès son premier âge, et

(1) Cette expression allemande signifie voyage au hasard, sans savoir où l'on va; sans doute, parce que l'on marche toujours vers l'horizon bleu.

vivre enfin au gré de ses penchants. Tout cela amusait les paysans et les garçons bergers qui se réunissaient souvent à lui dans les champs. Malheureusement les jeux faisaient négliger les brebis, et le père n'était pas content. Le jeune pâtre était non-seulement grondé souvent, mais parfois même battu. Il menaçait alors son père de s'évader. Un jour donc qu'une brebis avait été égarée ou volée, et que le père furieux tenait déjà le bâton préparé, on s'aperçut tout à coup de l'absence du jeune pâtre. De tous côtés on le chercha, on s'informa; mais il fut impossible de retrouver ses traces; le bruit se répandit que l'enfant effrayé avait pris sa course vers ce qu'on appelle le vaste monde.

« Le père était déjà passablement consolé de la perte de son fils, lorsqu'au bout de six mois celui-ci rentra un soir dans la cabane. Pendant ce temps il avait tellement grandi, qu'il n'était presque plus reconnaissable; il avait pris un air mélancolique, rêveur, et sa conversation avait une teinte sérieuse; toutefois, les histoires qu'il racontait étaient encore bien plus surprenantes. Il disait qu'ayant remarqué avec effroi la perte d'une de ses brebis, il l'avait, dans son désespoir, longtemps et vainement cherchée dans les buissons, les forêts, les montagnes, et qu'errant çà et là il était venu se reposer au-dessous du frais et beau tilleul que voici. Le parfum des fleurs, le bêlement lointain de ses brebis auprès desquelles était resté son chien vigilant, la solitude délicieuse de ce lieu, toutes ces sensations réunies à la crainte qu'il éprouvait de son père l'avaient touché au point de ne pouvoir, pour se soulager, répandre assez de larmes.

« Dans cet état, une sorte de consolation lui vint au moment où il ne pouvait s'y attendre; il fut surpris d'un sommeil profond, et quand il s'éveilla, le coucher du soleil répandait une lumière rougeâtre sur l'horizon. Il avait retrouvé son ancienne gaieté et complétement oublié ses brebis, son père et les mauvais traitements que celui-ci lui réservait. En conséquence, il se leva en sautant, courant, chantant et sifflant, incertain encore de ce qu'il

allait faire. Dans ses bonds il tourna l'angle de ce rocher, et, passant auprès de la fontaine qui murmurait, il aperçut tout à coup une ouverture dans la colline, et autour de cette ouverture, un lierre que le vent du soir agitait. Jamais cette ouverture n'avait existé : le jeune pâtre n'hésita pas un instant à s'y introduire. D'abord il se trouva dans une obscurité complète, mais bientôt il aperçut au loin des lumières resplendissantes. Il continua d'avancer, et les sons d'une musique ravissante vinrent frapper ses oreilles. Le jeune homme se sentit comme entraîner; il s'approcha encore, et tout à coup il se trouva dans une grande salle magnifiquement éclairée. Il y vit dressées des tables couvertes des mets les plus exquis, et assis alentour des hommes et des femmes parés d'une manière éclatante, et servis par des enfants d'une admirable beauté. Une conversation pleine de gaieté animait les convives.

« Dans le premier moment, et à cause du tumulte, le jeune pâtre ne fut pas remarqué; mais bientôt une des belles femmes qui étaient à table le fit approcher et lui demanda comment il se trouvait en cet endroit. Il répondit qu'ayant vu par hasard une ouverture dans la montagne, il avait été poussé par la curiosité à avancer, et que c'était ainsi que, sans s'y attendre et sans le vouloir, il s'était trouvé au milieu d'une fête si brillante. Les autres enfants le conduisirent dans une chambre où ils lui firent prendre des rafraîchissements; puis, après avoir bu et mangé, il s'endormit de nouveau. A son réveil, il se retrouva sous le tilleul; il croyait ne s'être absenté qu'une seule nuit, et cependant six mois s'étaient écoulés. Les parents auraient bien voulu pouvoir regarder cette histoire comme mensongère; mais le jeune homme avait avec lui une preuve convaincante de la vérité de son récit. C'était un vase d'or de grande dimension et d'un prix incalculable qu'il avait rapporté de la caverne. Le vase était accompagné de la soucoupe sur laquelle on le plaçait. Les fleurs, les enfants, les animaux, représentés en émail à la surface de cette coupe enrichie de diamants et de perles, en faisaient une véritable merveille. Elle était

même si pesante, qu'elle n'avait pu être transportée au village qu'avec beaucoup de peine par le jeune garçon. Ce cadeau lui avait été donné comme souvenir par les esprits. Un comte, homme très-probe, gouvernait alors ce pays. Ayant entendu parler de cette histoire, il fit venir cette famille, acheta la coupe en donnant, en échange, plusieurs fermes, les plus belles de la contrée, et du produit desquelles ces gens purent vivre comme de vrais gentilshommes, étant considérés comme les plus riches du pays. Il ne fut plus question du vase, et l'on ne sait si le comte l'a vendu à un autre, s'il en a fait présent à l'empereur, ou bien s'il lui a été volé pendant la guerre. Quant au jeune homme, autrefois si jovial, il tomba dans une sombre mélancolie, et, depuis ce temps, on ne remarqua plus sur sa figure une douce sérénité, on ne le vit plus rire. Les richesses qu'il possédait ne le rendaient pas plus heureux. Il épousa une fille très-jolie, en eut des enfants; mais ces enfants, il ne les regardait point. Toujours il dit que depuis sa visite dans la caverne, depuis que le spectacle des prodiges qu'elle renfermait s'était offert à sa vue avec celui de ses mortels ou immortels d'une si ravissante beauté, rien sur la terre ne pouvait plus lui plaire, et qu'il ne trouvait plus dans les êtres créés que sottise, cause de dégoût et sujet de tristesse. Rien au monde ne pouvait plus le réjouir, parce qu'il avait toujours devant les yeux les formes célestes qui une fois s'étaient présentées à ses regards. Voilà comment il néglige toutes ses affaires, errant sans cesse comme un vagabond et cherchant toujours si la montagne lui découvrira encore l'entrée de la grotte, où il espère revoir ses camarades de jeux. C'est ainsi qu'il a été atteint par la vieillesse et que ses cheveux ont blanchi, et probablement il emportera dans la tombe ses regrets et sa tristesse. »

Amand-Gottfr-Adolphe Mullner, né à Weissenfels, en 1774, était neveu de Burger. Destiné d'abord à la magistrature, il fit les études nécessaires; mais un vif pen-

chant pour l'art dramatique, développé encore par l'influence poétique de son oncle, le porta à cultiver de préférence la poésie. Il fut pourtant nommé avocat à Weissenfels, obtint le grade de docteur à Wittemberg, et, en 1815, le roi de Prusse lui accorda le titre de conseiller de la cour.

Chef de l'école fataliste, c'est-à-dire qui représente la destinée humaine comme dominée par une inévitable fatalité, Mullner a été l'objet de jugements divers. Loué outre mesure par les uns, rabaissé outrageusement par d'autres, il n'a été justement apprécié par aucun. Ses tragédies, sauf une fausse et dangereuse idée fataliste, sont généralement d'un effet saisissant et poétique; celle où se montre le plus son talent est intitulée *Die Schuld*, mot qui signifie *la faute* ou *la dette*, et que nous traduisons par *l'expiation*. On peut citer encore *le Vingt-Neuf Février*, horrible cauchemar où il a voulu lutter avec Werner; *le Roi Ingurd et l'Albanaise*, après avoir excité d'abord des transports d'admiration, sont aujourd'hui oubliées. Peut-être Mullner s'est-il trompé sur la nature de son talent; on le croirait à voir ses comédies, qui accusent un esprit plus juste et un goût plus soigné que ses autres drames.

L'EXPIATION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Salle au fond d'un château du Nord, avec plusieurs portes et plusieurs fenêtres; une pendule dans le fond de la salle.

ELVIRE *joue de la harpe, ses derniers accords se perdent dans le lointain.*

Comme le son fuit sous ma main tremblante et s'évanouit dans les airs, comme la goutte d'eau qui tombe dessine sur le cristal du lac tranquille des cercles qui se succèdent, s'enlacent et disparaissent en touchant la rive fleurie; ne pourrais-je aussi disparaître et m'évanouir dans une vie meilleure?

Loin de mon beau pays, enchaînée dans le berceau des tempêtes par la main puissante de l'amour, un ange secourable viendra-t-il m'enlever, me transporter dans ma patrie! (*Elle appuie sa tête sur sa harpe et reste quelque temps pensive; une corde se casse; Elvire se relève effrayée; la harpe tombe par terre avec fracas.*) Ah! mon Dieu! (*Elle cherche à se rassurer.*) Faible créature que je suis! une corde s'est brisée; ce bruit inattendu a frappé mon oreille... il n'y a rien là d'alarmant, rien d'étrange que mon effroi puéril; cependant mes cheveux se sont dressés sur ma tête! un frisson glacé parcourt tout mon corps!

Tout m'effraie! cette triste solitude, cette obscurité funèbre qui s'est glissée autour de moi pendant que j'accompagnais des chants plaintifs.... Dieu! mon cœur est oppressé!... peut-être cette corde rompue est-elle un pressentiment, une réponse à la demande qu'au moment même j'adressais à la Providence.... Le son, la vague sont des images de la vie

Quelquefois l'onde soulevée par la tempête se brise en écumant contre un rocher; d'autres fois, calme et limpide, elle réfléchit comme un miroir d'argent les rayons de l'astre des nuits. Quelquefois les sons harmonieux et tendres sont répétés doucement par l'écho du rivage.... Mais le cri aigu et déchirant de cette corde qui s'est brisée, peut-être il annonce la mort d'un homme! (*Effrayée de ce pressentiment.*) Dieu! si Hugo!.... (*Elle sonne à plusieurs reprises avec vivacité; un domestique vient.*) La chasse n'est-elle pas encore rentrée au château?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore.

ELVIRE.

Qu'un homme à cheval parte à l'instant, et qu'il revienne m'avertir quand il l'apercevra de loin.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE II.

ELVIRE, IERTA, elle entre par une autre porte, suivie de plusieurs valets.

IERTA.

Qu'avez-vous, Elvire?

ELVIRE.

Rien, ma sœur.

IERTA, *aux valets.*

Allumez promptement. (*Les valets sortent, et rapportent peu après des flambeaux et des candélabres.*) Vous avez sonné

plusieurs reprises avec vivacité; l'effroi est peint dans tous vos traits; votre harpe est à vos pieds. (*En souriant.*) Sitôt, après le coucher du soleil, étiez-vous déjà en tête-à-tête avec quelque malin esprit?

ELVIRE.

Si je suis faible, ma sœur plaindra ma faiblesse. Un triste pressentiment m'oppresse; je crains pour la vie de mon époux.

IERTA.

Est-ce donc la première fois qu'il vous quitte pour chasser dans la forêt? Les époux ne chassent-ils pas en Espagne?

ELVIRE.

Ah! les vents y soufflent doucement; la campagne est un jardin; les animaux timides fuient à travers des bosquets d'oliviers; dans le cœur des forêts, les mœurs n'ont rien de farouche; la chasse est un plaisir sans danger.

Dans votre Nord sauvage, la chasse est un combat mortel; sur ces rochers dont le vol de l'aigle atteint à peine les sommets glacés, dans des forêts de noirs sapins, l'homme attaque l'ours avec furie; si l'acier dont il le frappe trompe sa confiance, l'animal irrité le terrasse et se venge. L'écho répète les hurlements des loups et des panthères; des précipices s'ouvrent sous les pas du chasseur, les avalanches roulent avec fracas, l'entraînent et l'engloutissent.

Dites, ma sœur, ai-je tort de trembler pour la vie d'Hugo?

IERTA.

Les hommes vivent pour le danger, comme les femmes vivent pour l'amour. Les filles du Nord aiment les braves; elles honorent le sang versé dans les jeux de la paix comme dans les hasards de

la guerre. (*Avec gaieté.*) Mais le courage de nos héroïnes trouve un appui dans les traditions consolantes du pays. Elles savent que des fées invisibles, logées dans des tours ruinées, protégent leurs époux contre les dangers de la chasse. Quel incrédule oserait douter de leur présence?

ELVIRE.

Ah! vous ne savez pas!...

IERTA, *continuant.*

Des signes bien connus avertissent du danger qui s'approche. Dans un jour de funeste présage, la jeune femme, docile aux conseils des intelligences tutélaires, ne permet pas à son époux de la quitter; elle sait les malheurs dont ce jour le menace... (*Elvire frissonne.*) Mais vous tremblez; qu'avez-vous donc, ma sœur?

ELVIRE.

Écoutez-moi, dussiez-vous rire de ma faiblesse. Je rêvais, assise dans l'obscurité : les accords de ma harpe avaient cessé; de noires pensées m'enveloppaient de leurs couleurs funèbres; tout à coup une corde, sans que je l'eusse touchée, s'est rompue avec un son aigre et déchirant; j'ai cru entendre le cri d'un aigle puissant frappé dans les airs d'un plomb mortel, et un écho lugubre m'a renvoyé le gémissement d'un mourant!

IERTA, *avec gaieté.*

Oh! vous ne connaissez pas l'allure de nos esprits! Peut-être de l'autre côté des Pyrénées ce sont des accords mélodieux, qui, échappés des sombres abîmes ou descendus des hauteurs célestes, vous portent les arrêts du destin; mais c'est sur un autre ton que dans nos climats glacés les esprits se révèlent à nous. Le vent souffle avec fureur dans l'étroit et long tuyau d'une cheminée;

toutes les portes s'ouvrent avec violence, toutes les lumières s'éteignent; la cigogne s'enfuit en criant, on entend craquer la charpente; des hiboux gros comme des aigles viennent briser les fenêtres, et une bande de petits diables danse à travers des flammes vertes et bleues. Enfin, tant que la chouette n'aura pas crié d'une voix rauque le nom d'Hugo dans vos oreilles, ne vous alarmez pas sur son compte.

ELVIRE.

Bonne Ierta! vous voulez dissiper ma tristesse, calmer mes alarmes; votre gaieté y parviendrait peut-être si mes pressentiments seuls m'agitaient. . . . . .
. . . . . .

ELVIRE, *à la fenêtre.*

Écoute, ma sœur, je crois entendre la voix des chiens.

IERTA, *s'approchant.*

Je les entends.... bien loin encore.

ELVIRE.

J'entends aussi le son des cors; oui, ils sonnent le rappel. Les chasseurs réunis reviennent au château. (*Avec joie, s'éloignant de la fenêtre.*) Je vais revoir Hugo!

IERTA, *restant à la fenêtre.*

Il a sans doute pris les devants; j'entends le pas des chevaux dans l'avant-cour.

ELVIRE.

Dieu soit loué! je vole dans ses bras comme aux premiers jours de notre union. Ah! qu'une absence de quelques heures est longue.

IERTA, *appelant dans la pièce voisine.*

Viens, cher Otto!

OTTO, *hors du théâtre.*

Me voici.

IERTA, *du même côté.*

Hâte-toi! tu rangeras plus tard tes dessins. Viens au-devant de ton père et de son grand chien danois.

SCÈNE III.

Les précédents, OTTO.

OTTO.

Qui arrive, dites-vous?

IERTA.

Ton père.

OTTO.

Mon père? Pourquoi parlez-vous toujours ainsi? mon père est mort; il n'était point né dans ce pays glacé. Le comte Hugo d'Œrindur n'est que le mari de ma mère.

(Il sort.)

Ernest-Théod.-Amédée Hoffmann, né à Kœnigsberg en 1776, après avoir étudié le droit dans sa ville natale, fut nommé à un emploi judiciaire, d'abord à Posen, et ensuite à Varsovie. Lors de l'occupation française, Hoffmann perdit sa place et fut obligé, pour vivre, de chercher

des ressources dans son talent pour la musique, dont il n'avait fait jusque-là qu'un délassement. Il devint directeur de musique à Bamberg, puis il le fut au théâtre de Dresde; enfin, en 1816, il obtint la place de conseiller au tribunal civil de Berlin. Durant cette vie presque toujours errante et agitée, Hoffmann, doué d'une imagination pleine de verve et d'originalité, composa une partie des ouvrages qui ont attaché tant de célébrité à son nom : *Fantaisies à la manière de Callot*, *la Vision sur le champ de bataille*, *les Nocturnes*, *l'Élixir du Diable;* plus tard, il publia : *les Tribulations d'un Directeur de Théâtre*, *les Frères de Sérapion*, *les Méditations du chat Murr*, *la Princesse Brambilla*, *Maître Floh*, *les Derniers Contes*, etc.

Hoffmann est regardé en Allemagne comme un des écrivains *humoristiques* le mieux doué. Il sait exciter au plus haut degré l'intérêt et la curiosité de ses lecteurs, par la couleur mystérieuse qu'il répand sur ses récits, car leur originalité tient précisément à ce que le fantastique qui s'y trouve n'est pas dans les événements rapportés, mais dans l'esprit de celui qui les voit. Cette manière peut se comparer au *Kaleïdoscope*, où quelques débris de substances communes produisent, regardés à travers certaines glaces, des effets merveilleux. Un des mérites d'Hoffmann est d'avoir parfaitement connu et représenté les natures artistes; cet ordre particulier de souffrances, de jouissances et d'émotions qui font, non un caractère, mais un talent; non un ambitieux, un avare, un colérique, mais un peintre, un poëte, un mu-

sicien. Il excelle aussi dans la peinture des caractères *excentriques*, des hommes à manies, comme le suivant.

LE CONSEILLER KRESPEL.

Le conseiller Krespel est un des hommes les plus singuliers que j'aie rencontrés de ma vie. Lorsque j'allai à Il...., pour m'y arrêter quelque temps, un trait d'extravagance des plus bizarres venait de le rendre l'objet de toutes les conversations.

Krespel était considéré comme un savant et habile jurisconsulte et un adroit diplomate. Un prince régnant d'Allemagne l'avait chargé de rédiger un mémoire destiné à être adressé à la cour impériale, et qui avait pour but de faire valoir des droits à certain territoire. Le résultat fut des plus heureux. Krespel s'étant plaint une fois de n'avoir jamais pu trouver une habitation à sa convenance, le prince, pour le récompenser de son mémoire, s'engagea à faire les frais d'une maison dont Krespel dirigerait la construction au gré de ses désirs. Le prince voulait même payer un terrain au choix de Krespel; mais celui-ci n'accepta pas, et résolut de faire bâtir sa maison dans un beau jardin qu'il possédait aux portes de la ville.

Il acheta tous les matériaux nécessaires et les fit conduire au lieu qu'il avait fixé. Puis on le vit chaque jour, vêtu d'habits singuliers, qu'il avait, au reste, confectionnés lui-même d'après ses principes particuliers, éteindre la chaux, tamiser le sable, entasser symétriquement les moellons, etc. Il ne s'était entendu avec aucun architecte et n'avait adopté aucun plan. Un beau jour il alla chez un bon maître maçon, et le pria de se trouver le lendemain à son jardin dès l'aurore, avec un grand nombre d'ouvriers, de compagnons et de manœuvres, afin de bâtir son habitation.

Le maître maçon demanda naturellement à voir le plan, et ne

fut pas médiocrement étonné lorsque Krespel répondit que cela n'était nullement nécessaire et que tout irait le mieux du monde. Lorsque le lendemain le maître arriva avec ses gens à l'endroit désigné, il y trouva un fossé tracé régulièrement et carré. « C'est ici, dit Krespel, que doivent être posés les fondements de ma maison; je vous prie d'élever ensuite les quatre murs jusqu'à ce que je dise : c'est assez. — Sans portes ni fenêtres? sans mur transversal? interrompit le maître maçon, comme effrayé de la folie de Krespel. — Faites comme je vous le dis, mon cher, répondit fort tranquillement Krespel, le reste viendra après. »

La promesse d'une riche récompense engagea seule le maître maçon à entreprendre cette étrange construction. Jamais édifice ne fut élevé plus joyeusement; il avança au milieu des rires continuels des ouvriers, qui ne quittèrent point leur travail, parce qu'on leur donna en abondance à boire et à manger. Les quatre murs montèrent avec une vitesse incroyable jusqu'à ce que Krespel criât : « Halte! »

Aussitôt toutes les pioches se turent; les ouvriers descendirent des échafaudages et environnèrent Krespel. Leurs physionomies exprimaient une curiosité inquiète, et ils semblaient se demander : « Que faut-il faire à présent? — Place, s'écria Krespel. »

Il alla à un bout du jardin, et marcha lentement vers son carré. Arrivé tout près du mur, il secoua la tête d'un air mécontent, se dirigea vers l'autre extrémité du jardin, revint encore au carré, et donna les mêmes signes de mauvaise humeur. Il réitera plusieurs fois cette manœuvre; puis enfin, venant se cogner rudement le bout du nez contre le mur, il s'écria : « Accourez, accourez, vous autres! percez-moi une porte, percez-moi une porte ici. »

Il donna la hauteur et la largeur exactes de l'ouverture par pieds et par pouces, et l'on exécuta ses ordres. Il entra dans l'édifice, et sourit de plaisir lorsque le maître lui fit l'observation que les murs avaient juste la hauteur d'une belle maison à deux étages. Krespel se promena tout pensif dans l'intérieur de la bâtisse;

derrière lui se tenaient les maçons, munis de pioches et de marteaux; sitôt qu'il criait : « Ici une fenêtre, haute de six pieds, large de quatre?.... Là une petite fenêtre haute de trois pieds, large de deux! » les ouvertures qu'il demandait étaient percées à l'instant.

Ce fut précisément pendant cette opération que j'arrivai à H...., et c'était vraiment curieux à voir. Des centaines de badauds entouraient le jardin. Chaque fois que les pierres tombaient et qu'une nouvelle fenêtre apparaissait là où l'on ne s'attendait pas à en voir, de grands cris d'allégresse se faisaient entendre. Krespel agit de même pour toutes les constructions nécessaires à l'achèvement de sa maison que l'on termina par ses indications spontanées.

Le ridicule de toute l'entreprise, la conviction acquise que tout avait fini par s'arranger, et surtout la générosité de Krespel, qui, à la vérité, ne lui coûtait rien, maintinrent tout le monde en bonne humeur. On parvint à lever les difficultés que devait amener cette singulière manière de bâtir, et en peu de temps parut une maison bien complète, dont l'intérieur offrait l'aspect le plus bizarre, aucune fenêtre ne ressemblant à une autre, mais dont l'arrangement intérieur causait une satisfaction toute particulière. Ceux qui y entraient le certifiaient, et j'en fis moi-même l'épreuve lorsque Krespel m'y conduisit après que nous eûmes fait plus ample connaissance.

Jusqu'alors je n'avais pas encore parlé à cet homme singulier. Sa bâtisse l'occupait tellement, qu'il n'alla même pas dîner le mardi chez le professeur M..., comme il le faisait ordinairement. Sur l'invitation expresse de celui-ci, Krespel lui fit dire qu'il ne mettrait pas le pied hors de chez lui avant l'inauguration de sa nouvelle demeure. Ses amis et ses connaissances comptaient sur un grand dîner pour ce jour-là; mais Krespel n'avait invité que le maître, les ouvriers, les compagnons et les manœuvres qui avaient bâti sa maison ; il les régala des mets les plus recherchés. Les maçons dévorèrent sans égards des pâtés de perdrix; des me-

nuisiers rabotèrent avec délice des faisans rôtis, et des manouvriers affamés manœuvrèrent à merveille en dépeçant des morceaux de fricassée aux truffes. Le soir vinrent les femmes et les filles des convives. Il y eut un grand bal. Krespel dansa avec les femmes des maîtres, puis il s'assit auprès des menuisiers, prit un violon, et dirigea l'orchestre jusqu'au jour.....

Frédéric baron de La Motte Fouqué, né à Brandbourg en 1777, entra fort jeune au service militaire de Prusse, et fit, comme lieutenant, la première campagne sur le Rhin, en 1790. Il vécut ensuite dans la retraite et occupé seulement de travaux littéraires jusqu'en 1813, où il reprit du service en qualité de volontaire; il suivit l'armée jusqu'au Rhin. L'état de sa santé l'obligea alors de quitter le service, et il obtint avec son congé le grade de major. Ce fut alors qu'il se fit connaître sous le pseudonyme de *Pellegrine* dans le monde littéraire, où il fut introduit par Schlegel. La Motte Fouqué occupe, comme poëte épique et lyrique, un rang distingué parmi les romantiques allemands, surtout par ses premières productions. Son esprit, d'une vaste étendue, a traité avec une singulière prédilection les traditions et la poésie septentrionales. Dans les sujets qu'il leur a empruntés, La Motte Fouqué a su montrer un talent original et une riche et gracieuse imagination. Ses nouvelles compositions et surtout ses romans ont eu moins de succès; on leur reproche une abondance de descriptions qui nuit à leur effet. Les œuvres dramatiques de La Motte Fouqué sont nombreuses : *Alwin* et *les Héros du Nord* ont été bien accueillis. Parmi ses poëmes romantiques, on cite particulièrement *Ondine*,

qui fait partie du recueil intitulé *les Saisons de l'année*, et que Mme de Montolieu a traduit en français; *les Voyages maritimes de Thiodolfs*, *la Bague enchantée* et *le Chantre de la Wartbourg* sont également estimés.

Le nom de La Motte Fouqué est célèbre aussi par les productions littéraires de Mme veuve de Rochow, que l'auteur d'*Ondine* épousa en 18.... Mme Caroline de La Motte Fouqué est auteur non-seulement de romans pleins de grâce et d'imagination, mais encore de plusieurs ouvrages sérieux destinés à l'éducation des femmes; de ce nombre sont ses *Lettres sur la Mythologie*, *Essais sur la vie du monde actuel* et *les Femmes dans le grand monde*.

ONDINE.

ARRIVÉE DU CHEVALIER CHEZ LE PÊCHEUR.

Il y a bien quelques centaines d'années qu'il existait un bon vieux pêcheur, qui, un soir, assis devant sa porte, s'occupait à raccommoder ses filets. Il habitait une contrée charmante. Le tapis de verdure sur lequel était construite sa cabane se prolongeait jusqu'au milieu d'un grand lac. Il semblait qu'un sentiment d'amour avait attiré la presqu'île vers ses eaux limpides et azurées, et que le lac avait étendu amoureusement ses bras vers cette belle prairie, émaillée de fleurs, couverte d'une herbe haute et touffue, et vers l'ombre agréable de ses arbres. On aurait dit que l'eau et la terre s'étaient séparées pour se visiter mutuellement. Quant à des créatures humaines, on n'en rencontrait que fort peu, ou même on n'en trouvait pas du tout dans cette belle solitude, si ce n'est le pêcheur et sa famille; car, derrière la langue de terre, s'étendait une épaisse forêt, où peu de personnes osaient s'engager

sans la plus absolue nécessité. Obscure, presque impraticable, peuplée d'esprits et d'êtres surnaturels, elle inspirait l'effroi à ceux qui approchaient. Cependant le vieux pêcheur la traversait souvent sans encombre, lorsqu'il allait vendre à une grande ville, située non loin de la forêt, les excellents poissons qu'il pêchait sur la belle langue de terre. Il n'éprouvait aucune frayeur en faisant ce trajet; c'est que son cœur plein de dévotion ne recélait que des sentiments vertueux, et qu'il n'entrait jamais sous ces ombrages abhorrés sans entonner d'une voix sonore et avec l'accent de la piété quelque saint cantique.

Étant donc, ce soir-là, assis tranquillement auprès de ses filets, il fut saisi d'une frayeur subite. Un bruit extraordinaire s'éleva du fond de la forêt; il crut entendre un cavalier qui s'approchait de plus en plus de la langue de terre. Toutes les images qui s'étaient offertes à son esprit, lorsqu'il rêvait pendant des nuits orageuses aux mystères de la forêt, vinrent l'assaillir tout à coup; surtout l'image d'un géant, blanc comme la neige, qui secouait continuellement la tête d'une façon singulière. En effet, en regardant du côté de la forêt, il crut voir la tête mobile de l'homme blanc à travers les arbres. Cependant il se rassura bientôt; comme il avait souvent traversé la forêt sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux, il pensait que l'esprit malin aurait encore moins de pouvoir sur lui dans ce lieu découvert. En même temps il récita de tout son cœur un passage des saintes Écritures, ce qui lui rendit tout son courage, et il se mit presque à rire en s'apercevant combien il s'était trompé. Cet homme blanc, à la tête tremblante, c'était un ruisseau qu'il connaissait très-bien depuis longtemps, et qui sortait de la forêt en cascade écumante pour se jeter dans le lac. Le bruit qu'il avait entendu était causé par un chevalier richement vêtu, qui s'avançait à cheval au travers des arbres vers la cabane; un manteau d'écarlate descendait de ses épaules sur un justaucorps violet, brodé en or; sur sa toque de couleur d'or flottaient de belles plumes rouges et violettes; suspendue à son baudrier d'or, étincelait une

superbe épée richement ornée. Le beau coursier blanc qui le portait était d'une taille plus élégante que ne le sont ordinairement les chevaux de bataille. Il marchait si légèrement sur le gazon, que le tapis émaillé de fleurs paraissait à peine foulé. Quoique le vieux pêcheur sentît bien qu'une apparition aussi agréable n'avait rien de dangereux, cependant il n'était pas encore tout à fait bien rassuré; aussi resta-t-il en silence auprès de ses filets, en saluant très-respectueusement l'inconnu, qui était alors tout près de lui.

Le chevalier s'arrête, et lui demande s'il pourrait trouver ici jusqu'au lendemain un asile pour lui et sa monture. « Quant à votre cheval, répond le pêcheur, je ne puis lui assigner de meilleure écurie que cette prairie ombragée, ni de meilleure nourriture que cette belle herbe qui la couvre; mais pour vous, je vous recevrai volontiers dans mon humble demeure, et je vous offrirai une couche et un souper aussi bons que vous pouvez en trouver chez un homme comme moi. » Le chevalier, satisfait, descendit de cheval; le bon vieillard lui aida à ôter au bel animal sa selle et sa bride, et on le laissa errer en liberté sur le gazon fleuri. Le chevalier dit ensuite à son hôte : « Quand même, bon vieillard, vous m'auriez fait un accueil moins amical et moins hospitalier, vous ne vous seriez pourtant pas débarrassé de moi aujourd'hui, car, comme je le vois, un grand lac s'étend devant nous, et rentrer à nuit tombante dans cette singulière forêt, que Dieu m'en préserve! — N'en parlons pas trop, dit le pêcheur. » Et il introduisit son hôte dans sa cabane. Près du foyer, où pétillait une petite flamme qui éclairait une chambre bien propre, où l'obscurité commençait à régner, était assise dans un grand fauteuil la vieille femme du pêcheur. A l'aspect d'un hôte aussi distingué, elle se leva pour le saluer cordialement, et reprit aussitôt sa place d'honneur, sans l'offrir à l'étranger; sur quoi le pêcheur dit en souriant : « Ne soyez pas fâché, mon jeune monsieur, si ma femme ne vous offre pas le siége le plus commode de la maison; mais chez nous, pauvres gens, l'usage est qu'il appartienne exclusivement aux vieillards. — Eh!

mon mari, lui dit la femme en souriant tranquillement, à quoi penses-tu donc? notre hôte n'est-il pas un homme comme un autre? comment ce bon jeune homme pourrait-il songer à chasser les vieilles gens de leur place? Asseyez-vous, mon jeune seigneur, continua-t-elle en s'adressant au chevalier, il y a encore là dans ce coin une fort jolie petite escabelle; mais prenez garde de la remuer trop fortement, car un de ses pieds n'est pas très-solide. » Le chevalier avance l'escabelle et s'y place sans façon. Il lui semblait qu'il faisait partie de ce petit ménage, et qu'il revenait chez lui d'un pays lointain.

La bonhomie et la confiance se mêlèrent bientôt à la conversation de ces trois bonnes gens. Le chevalier demanda plusieurs fois des renseignements sur la forêt; mais le vieillard ne voulait pas en entendre parler, car, selon lui, un pareil sujet de conversation était ce qui convenait le moins à l'entrée de la nuit. Mais, en revanche, les deux époux jasèrent d'autant plus de leur ménage, de leurs occupations, et écoutèrent avec beaucoup de plaisir le récit que le chevalier leur fit de ses voyages. Il leur raconta qu'il possédait un château près des sources du Danube, et qu'il se nommait le sire Huldbrand de Ringstetten. Pendant la conversation, le chevalier avait entendu plusieurs fois un bruit à la fenêtre basse de la chambre, comme si quelqu'un jetait de l'eau contre les vitres. Chaque fois que le vieillard l'entendait, il fronçait le sourcil d'un air mécontent; et lorsque enfin une grosse giboulée vint frapper la croisée, et qu'une partie de l'eau pénétra dans la chambre à travers le cadre mal joint, il se leva en colère, et allant du côté de la croisée, il cria d'une voix menaçante : « Ondine, finiras-tu enfin tes enfantillages? aujourd'hui surtout, qu'un seigneur étranger est dans notre chaumière. » En effet, on n'entendit plus rien que quelques éclats de rire étouffés, et le vieillard retourna à son siége en disant : « Il faut lui pardonner cette espiéglerie, mon respectable hôte, elle en fera peut-être bien d'autres encore, mais ce n'est pas de la méchanceté. C'est notre fille adoptive, Ondine, qui ne peut

perdre ses habitudes enfantines, quoiqu'elle entre dans sa dix-huitième année. Mais, je le répète, dans le fond elle a un excellent cœur. — Tu as beau dire, répondit la femme en secouant la tête, quand tu reviens de la pêche ou de tes voyages, toutes les folies de cette jeune fille peuvent t'amuser sans doute, mais l'avoir continuellement sur le dos, ne pas entendre une seule parole qui ait le sens commun, et au lieu de trouver en elle, à mesure qu'elle avance en âge, un aide dans le ménage, être obligée de veiller à ce que ses extravagances ne nous ruinent pas entièrement, c'est bien différent; la patience échapperait à la fin à un ange même. — Bah! bah! reprit le vieillard, tu as affaire à notre Ondine, et moi aux eaux de notre lac; quoique celles-ci, lorsqu'elles sont agitées, me déchirent mes filets et me rompent mes digues, je les aime toujours, comme tu aimes aussi cette jolie enfant, malgré le tourment qu'elle te donne; n'est-ce pas, ma femme? — Il est vrai, répondit la bonne vieille avec un sourire d'approbation, qu'il est impossible de se fâcher sérieusement contre elle. »

Tout à coup la porte s'ouvrit; une jeune fille aux cheveux blonds et d'une beauté merveilleuse entra vivement dans la chambre en riant : « Vous avez voulu m'attraper, mon père, dit-elle, où donc est votre hôte? » Mais au même instant elle aperçut le chevalier, et resta immobile d'étonnement à la vue de ce beau jeune homme. Huldbrand, de son côté, était en extase en contemplant tant de charmes; il voulait graver bien soigneusement dans son âme les traits séduisants d'Ondine, parce qu'il croyait que l'étonnement seul de la jeune fille lui permettait de la contempler à son aise, que bientôt cette première surprise ferait place à la timidité, et qu'alors Ondine se déroberait à ses regards. Mais il en arriva tout autrement; après l'avoir longtemps regardé, elle s'approcha familièrement, se mit à genoux devant lui, et tout en jouant avec une médaille d'or qu'il portait suspendue à son cou par une chaîne, elle lui dit : « Gentil et beau chevalier, comment as-tu donc fait pour arriver dans notre pauvre chaumière? fallait-il donc errer tant

d'années par le monde avant de te trouver parmi nous? viens-tu de cette vilaine forêt, mon bel ami? » La vieille mère, qui grondait déjà, ne laissa pas au chevalier le temps de répondre; elle ordonna à la jeune fille de se lever, de se comporter plus décemment et d'aller à son ouvrage; mais Ondine, sans répondre, alla placer une petite banquette à côté du siége de Huldbrand, s'y assit avec son ouvrage, et dit gaiement : « C'est ici que je veux travailler. » Le vieillard fit comme tous les parents avec les enfants gâtés, il n'eut pas l'air de s'apercevoir des sottises de sa fille, et voulut commencer une autre conversation; mais Ondine ne le lui permit point : « J'ai demandé à notre bel hôte, dit-elle, d'où il vient, et il ne m'a pas répondu. — Je viens de la forêt, ma belle enfant, répliqua Huldbrand. — Eh bien! continua Ondine, tu vas donc nous raconter comment tu es entré dans un lieu que tout le monde fuit, et quelles singulières aventures tu y as rencontrées, car on dit qu'elles n'y sont pas rares. » Huldbrand ressentit un léger frémissement à ce souvenir; il regarda involontairement du côté de la fenêtre, parce qu'il lui semblait qu'une des bizarres figures qu'il avait vues dans la forêt devait nécessairement s'y montrer pour lui faire des grimaces à travers les vitres; mais il n'y vit qu'une nuit bien sombre qui étendait ses voiles sur la terre

Huldbrand, se rassurant alors, allait commencer son histoire, lorsque le vieillard l'interrompit en ces mots : « Non, non, sire chevalier, ce n'est pas le moment de raconter de pareilles choses. » Alors Ondine se leva avec colère de sa banquette, plaça ses jolies mains sur ses hanches, et s'écria, en se mettant devant le pêcheur : « Vous ne voulez pas qu'il raconte, mon père, vous ne le voulez pas? Eh bien! moi je le veux; il le faut, il le faut absolument. » En disant ces mots, elle frappa vivement la terre avec son joli petit pied; mais tout cela d'un air si gracieux et si drôle, que le chevalier ne put détourner les yeux de cette jeune fille, et qu'elle lui parut plus séduisante encore dans sa colère que dans sa belle humeur. Quant au vieillard, le dépit qu'il réprimait depuis long

temps éclata dans toute sa force; il se répandit en invectives et en reproches sur la désobéissance de la jeune Ondine et sur son impolitesse envers leur hôte; la mère fit chorus avec lui. Ondine alors s'écria : « Si vous voulez gronder et ne pas faire ma volonté, vous pouvez dormir seuls dans votre cabane enfumée. » Et, aussi vite qu'un trait, elle s'échappe par la porte et fuit dans la campagne, où régnait une obscurité profonde.

Christ.-Ernst baron de Houwald, né à Straupitz, près de Wenhaus, en 1778, se consacra au sortir de ses études au service de sa province, en acceptant d'abord la place de *landesbestallter*, ensuite il se retira dans son domaine de Sellendorf jusqu'en 1822, où les États le choisirent pour représentant. Au milieu de ses occupations, le baron de Houwald trouva le moyen de cultiver les muses; il publia les *Accords romantiques*, des nouvelles, le *Livre pour les Enfants de la classe élevée*, les *Tableaux de la Jeunesse;* mais ce qui plaça son nom parmi ceux des favoris du public furent ses ouvrages dramatiques, parmi lesquels se distinguent, par un style pur et une belle versification, *le Prince et le Bourgeois*, drame; *les Ennemis*, tragédie; *le Pirate* et *le Portrait*, dont nous donnerons ici un fragment.

LE PORTRAIT.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE V.

LE PEINTRE, *seul.*

Entrez dans mon cœur, messagers célestes; faites succéder le printemps à un long hiver, et redites vos antiques chants d'amour; et toi, fidèle compagnon de l'amour, art sublime, achève ton chef-d'œuvre et rends à l'amour ce qu'il t'a donné. (*Regardant du côté de la campagne.*) Eloignez ces nuages qui attristent votre front, et contemplez-moi, ô vous, montagnes, dont la cime se cache dans les cieux. Vos vallées émaillées n'ont jamais vu si belles fleurs embellir leur verdure... Mais, silence! elle vient... silence! mes lèvres... (*Il se place devant son chevalet.*)

SCÈNE XI.

LE PEINTRE, CAMILLE, jeune aveugle; JULIE, son amie.

CAMILLE.

Que ne puis-je aussi, portée sur un cheval ailé, m'élancer au sein du jour pur et brillant, te contempler, ô nature! d'un œil passionné, t'admirer dans tout ton éclat!... Hélas! de toutes parts des yeux sont ouverts pour jouir de ton aspect.... Le torrent, le lac aiment à réfléchir, à multiplier ton image, c'est pour moi seule que tu es voilée!... Mes lèvres brûlantes voudraient se désaltérer à la source de la lumière, et elles ne sont arrosées que par des larmes que je verse en silence... Peux-tu voir nos cavaliers?

JULIE.

Emportés par une course rapide, ils viennent de s'engager à droite dans le vallon.

CAMILLE.

Vois-tu aussi le peintre? sait-il guider un cheval?.... n'est-il pas le dernier?

JULIE.

La masse de rochers le dérobe à ma vue.

CAMILLE.

Retire-moi le bandeau qui couvre mes yeux; je le sens, l'air est moins chaud, il me rafraîchit. (*Julie ôte le bandeau.*) Souffre patiemment mes questions multipliées; il faut que tes yeux voient pour moi; les sons de ta voix chérie peuvent seuls éclairer mon âme, et lui révéler les formes toujours nouvelles sous lesquelles se montre la vie.

JULIE.

Ce que sont pour toi mes yeux, ton esprit l'est pour moi. Je ne puis te dévoiler que le monde extérieur, et c'est le monde intérieur que tu me dévoiles. . . . . .

CAMILLE.

Mais écoute: on appelle.... N'as-tu rien entendu?

JULIE.

C'est le berger qui, au son de sa cornemuse, invite les troupeaux à rentrer. Le soleil se couche derrière les montagnes. (*On entend le son de la cornemuse retentir à plusieurs reprises dans le lointain.*)

CAMILLE.

Ces sons annoncent l'heure du repos; la nuit approche... O toi qui donnes la paix à tous les êtres, fais-en aussi jouir mon âme profondément émue... Allons, Julie, va me chercher ma harpe fidèle.... Ah! le sentiment qui ne peut s'exprimer dans aucune langue, trouve dans la musique un divin interprète.

SCÈNE XII.

CAMILLE, LE PEINTRE.

(On entend la cloche du soir sonner dans la vallée.)

CAMILLE, *après un moment de silence pendant lequel elle a paru prêter l'oreille.*

Je ne vois pas le flambeau du jour s'éteindre; un voile dérobe à mes yeux la teinte pourprée des vapeurs du soir; mais je l'entends, lorsque, par la voix des cloches, il invite le cœur et l'esprit à rentrer dans leur intérieur. Rappelé par ces vibrations aériennes, l'esprit revient alors avec le recueillement.

Je vous ai vus, charmants tableaux, avant que d'éternelles ténèbres se fussent épaissies sur mes yeux. Lorsque le soir s'avançait sans bruit à travers les champs couverts des perles de la rosée, le villageois fatigué hâtait le pas à mesure qu'il s'approchait de sa paisible chaumière; entourée d'un cercle d'enfants au teint de rose, sa tendre compagne venait à sa rencontre, et tous, au son de la cloche du soir, adressaient avec confiance leur prière au Seigneur.... Antonio, sur quelle route lointaine t'achemines-tu maintenant? rappelé par le soir vers la vallée que tu habites, qui sort de ta chaumière pour aller à ta rencontre? qui te prépare un frugal repas? Le cœur gros de soupirs, n'aperçois-tu pas quelquefois l'image de la pauvre et malheureuse Camille, qui, plongée dans

une nuit profonde, ne voit plus que toi seul?... Ah! que ne puis-je faire parvenir jusqu'à toi mes souhaits du soir! (*Et élevant ses mains jointes.*) Du moins, Père céleste, je le recommande à ta bonté, et te supplie de lui donner tous les biens que tu m'as destinés!

Adam Gottlale OEhlenschlœger, né en 1779, à Friedrichsberg, près de Copenhague, quoique Danois, appartient par ses écrits à l'Allemagne, qui l'a placé au rang de ses bons écrivains. Après avoir étudié le droit à Copenhague et entrepris un voyage en Allemagne, en Italie et en France aux frais de son gouvernement, il fut nommé professeur extraordinaire à l'Université, dignité qui lui fut confirmée en 1829. OEhlenschlæger est un des poëtes dramatiques les plus féconds de cette époque; ses productions dans ce genre offrent toutes les conditions du drame: vérité dans les caractères, élévation dans les sentiments et dans le style, élégance et correction. Sa tragédie de *la Mort du Corrège* est regardée comme son chef-d'œuvre; il a publié aussi deux espèces de contes dramatiques : l'un, *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, déploie toutes les richesses d'une imagination orientale; l'autre, intitulé *Axel*, emprunté aux sombres traditions du Nord, en porte le caractère rêveur et fantastique.

Nous donnerons ici un fragment de la tragédie de *Corrège*.

LA MORT DU CORRÈGE.

ACTE CINQUIÈME.

ANTONIO, LAURETTE.

ANTONIO *arrive, il jette son sac auprès de la source, et s'assied.*

Je n'en puis plus, mes forces sont épuisées. Dieu soit béni! voilà une source d'eau. Si j'avais seulement un vase pour y puiser.... mais mon chapeau doit me servir. Ah! je l'ai laissé à Parme pour ne pas enlever à ma couronne la place qu'on lui avait donnée.... Avec la main, peut-être. (*Il puise de l'eau avec sa main.*) Cela ne fait qu'augmenter ma soif. Je me sens si faible et saisi par la fièvre. Si je pouvais au moins aller jusque chez moi et rapporter à mes bien-aimés cet argent! Comme Marie va se tourmenter, si la nuit tombe et qu'elle ne me voie pas venir!... Ah! le sang me monte à la tête. (*Il prend sa couronne et la regarde.*) Il est encore si frais, ce laurier!... mais mon front est brûlant. Je te consacre à l'immortalité. L'immortalité commence après la mort. Est-ce là, ma déesse, ce que vous pensiez? (*Laurette, jeune paysanne, arrive avec un seau sur la tête.*) Qui donc arrive là si gai et en chantant? C'est Laurette, la fille de notre voisin, qui va traire ses chèvres dans les champs.

LAURETTE.

Si je ne me trompe, c'est maître Antonio qui est là.

ANTONIO.

Laurette, bonsoir!

LAURETTE.

Arrivez-vous, enfin? votre femme s'est déjà bien tourmentée de ce que vous demeuriez si longtemps dehors.

ANTONIO.

Je n'ai pas pu revenir plus tôt.

LAURETTE.

Vous êtes fatigué de cette longue route; c'est tout simple.

ANTONIO.

Chère enfant, veux-tu bien me donner à boire avec ton seau? je n'ai rien pour puiser à cette source.

LAURETTE.

Où donc est votre chapeau?

ANTONIO.

Je l'ai laissé à Parme.

LAURETTE.

Et qu'est-ce que vous avez mis sur votre tête?... Ah! une couronne de laurier; elle vous va bien. Qui vous l'a donnée?

ANTONIO.

Un être céleste..

LAURETTE.

Vous autres artistes, vous oubliez tout avec vos rêveries. Je ne veux pas prendre un artiste pour mari; je veux avoir quelqu'un qui songe à sa femme.

ANTONIO.

Sois sûre que je n'ai pas oublié ma pauvre Marie.

LAURETTE *puise de l'eau et la lui présente.*

Tenez, buvez tout à votre aise. (*Antonio boit avec avidité.*) C'est une boisson bien fraîche; elle vient d'une caverne creusée sous terre.

ANTONIO, *en riant.*

Merci, ma belle Rebecca, je te trouverai un mari.

LAURETTE.

Pourquoi pas?

ANTONIO *veut se lever.*

Maintenant il faut que j'aille. Je suis pourtant très-fatigué. (*Il retombe.*)

LAURETTE.

Restez là un instant. Marie vient au-devant de vous avec votre petit Jean; elle sera bientôt ici, et alors vous vous en retournerez ensemble.

ANTONIO.

Je ne sais pourquoi je suis dans une telle anxiété.

LAURETTE.

Vous avez l'humeur mélancolique, maître Antonio, cela vient de ce que vous peignez des images de saints; reposez-vous sous cet arbre. Pendant ce temps je vous chanterai une petite chanson, que l'on écoute volontiers auprès d'une source.

ANTONIO.

Oui, chante, mon enfant, réjouis-moi le cœur.

LAURETTE *chante.*

La Sylphide est dans le rocher,
Quand le pèlerin va chercher
La source d'eau qui, sur la pierre,
S'écoule brillante et légère.
Viens, dit-elle, beau voyageur,
Tu seras l'ami de mon cœur.

Oh! viens, je dénouerai ton âme;
Et, sautillant comme la flamme,
Tu pourras danser avec moi.
Les pieds du Sylphe sont à toi;
A toi, mon humide retraite,
Et l'eau qui passe sur ta tête.

L'étranger a peur, il est las,
Il veut partir, mais ne peut pas,
Et la jeune et blonde Sylphide
Offre à ses lèvres l'eau limpide.
A longs traits il s'abreuve enfin,
Et se sent pris d'un mal soudain.

Dans son sang le frisson ruisselle;
Il a bu la boisson mortelle;
Il tombe pâle. Est-ce qu'il dort?
Non, c'en est fait, il est bien mort.
Et le torrent l'entraîne et roule,
Et sur sa tête l'eau s'écoule.

En liberté son âme fuit,
Et dans les bois revient la nuit;

Au printemps, sur l'onde rapide,
Elle danse avec la Sylphide,
Et la lune, sur son chemin,
Voit les os blancs du pèlerin.

(Quand Laurette a fini de chanter, elle se lève et dit:)

Il est tard; il faut que je vous quitte pour aller traire ma chèvre noire. Adieu, portez-vous bien. Marie va venir vous prendre avec Jean.

ANTONIO.

Merci, ma fille.

LAURETTE.

Vous n'avez aucun motif de me remercier.

(Elle sort.)

ANTONIO *seul.*

Aucun motif, c'est vrai. Voilà une terrible chanson qui ressemble à un chant de mort, à un cri poussé par les puissances infernales... « Portez-vous bien! » m'a-t-elle dit, et non pas : « Vivez bien! » La boisson qu'elle m'a présentée est mortelle : elle a pris la place de la Sylphide aux cheveux d'or. Je sens un frisson glacé qui passe dans mes veines. Ah! j'ai bien compris cette chanson, quand elle me l'a fait entendre comme par moquerie. (*Il se tait un moment, puis reprend avec un sourire.*) Il en est de l'imagination comme d'une lumière qui semble se ranimer, et jette un dernier éclat au moment de s'éteindre; soit, je ne tremble pas. Si c'est la Sylphide que je viens de voir, la douce créature qui couronna ma tête était ma muse. Ainsi ma bonne Marie ne sera pas une pauvre veuve abandonnée, car elle est la véritable vierge du ciel, et Jean ne sera pas un malheureux orphelin, car c'est le petit ange qui, portant un bâton d'*Agnus-Dei*, est venu avec Marie sur la terre pour faire concourir mon art à la gloire du christianisme...

Oui, cela est ainsi... (*Avec plus de gaieté.*) Comme cette soirée est belle! comme ce ciel est bleu! l'air vient me rafraîchir avec des ailes d'ange. A l'est tombe une légère pluie; à l'ouest le soleil se couche, et au sud un arc-en-ciel se peint sur la rosée. Cette verdure qui m'entoure, m'apparaît comme l'espérance de l'éternité. On dirait que les sept couleurs brillent encore à la fois, comme pour me dire adieu, comme pour me rappeler de ce domaine des ombres à leur riante patrie, à la pure lumière. (*Prenant son sac.*) Je te soulève pour la dernière fois, pénible fardeau de la vie, dur Mammon, ennemi constant de l'esprit qui porte ses pensées au delà de cette terre. Tu t'es bien vengé, n'est-ce pas? le peu que mon pinceau t'arracha est devenu si lourd sur mes épaules! Oh! viens, Marie! viens, mon petit Jean! Un regard! un seul regard!... un dernier mot! Oh! oui, mon Dieu! que j'aie encore cette joie, et je veux bien mourir.

(Il part.)

Aloys Schreiber, né à Kappel, près de Bade, en 1775; d'abord professeur d'esthétique à Heidelberg, et, depuis 1813, historiographe des États de Carlsruhe; écrivain fécond, et dont la verve s'est exercée dans tous les genres : pièces de théâtre, romans, voyages, recueils de poésies sous les titres de *Roses d'Automne*, *Couronnes de Myrthe et de Cyprès*, *Cornélia*, etc. Aloys Schreiber a trop écrit pour l'avoir fait toujours avec succès. Cependant on estime surtout ses petits récits poétiques, ses ballades, et surtout ses légendes rhénanes, empreintes d'un caractère de douce et sainte gravité.

LE JOUR DES AMES.

LÉGENDE.

C'était le jour des âmes. Sur le mont et la plaine un brouillard grisâtre s'étendait comme le linceul qui couvre un mort. D'un humble et tranquille monastère, élevé au milieu d'un bois sauvage, sortit un moine triste et pensif. En traversant la forêt silencieuse, en pénétrant sous ses berceaux jaunis, dont le vent du nord avait détaché les feuilles, il pensait : « Nul jour ne ressemble à l'autre, et tout devient la proie du temps; et pourtant je ne puis encore comprendre cette éternité dont on nous parle, et près de laquelle, comme je l'ai appris dès l'enfance, des milliers d'années ne sont que des secondes. » Soudain, du haut des rameaux dépouillés, retentit la voix d'un oiseau; telle au tombeau se plaint la douce voix de l'amour, tel l'adieu d'un ami à son ami. Le solitaire, en l'écoutant, tomba d'abord dans une rêverie douce et profonde, semblable à ce demi-sommeil pendant lequel l'âme éveillée laisse le corps immobile. « Le soleil, se dit-il, a presque terminé sa course; trop longtemps je me suis amusé à écouter l'oiseau des bois. » Il retourne en hâte, et voit avec terreur devant lui un nouveau monastère!... La tour seule élève sa flèche aiguë dans les airs, semblable à l'aigle, insensible à la foudre et aux tempêtes. Le moine tire en tremblant la clochette; la porte s'ouvre aussitôt, mais les traits du portier lui sont étrangers, et lui-même n'en est point reconnu. Ils se parlent, s'interrogent sans se comprendre, et tous deux tiennent leurs réponses pour fable. On appelle l'abbé, qui, pressentant la merveille, se fait apporter les chroniques du couvent, et lit ceci : « Le jour des âmes, après vêpres, disparut le frère Célestin, et oncques depuis on n'a pu savoir ce qu'était devenu le bon frère. » L'abbé s'écria : « Dieu! quel miracle! Il y a de cela juste trois cents ans;

et ce temps vous a paru, dites-vous, mon frère, le court et léger songe d'un matin?... » Le moine leva les yeux au ciel : « Termine, Seigneur, termine ici ma course. Un signe de ta miséricorde m'a éclairé; maintenant j'entrevois l'éternité!... » Avec un soupir sa vie s'exhala; et soudain la voix mélodieuse de l'oiseau retentit dans la forêt sauvage, et modula comme jadis son chant de mort.

Louis-Adalbert de Chamisso, né au château de Boncourt en Champagne, en 1781. Il quitta la France avec ses parents au commencement de la révolution, et passa les premières années de son adolescence à Berlin, où il entra dans les pages du roi de Prusse, et bientôt après comme officier dans le régiment de Gœtz. En 1808, le jeune Chamisso donna sa démission et rentra en France, où, pendant quelque temps, il fut professeur au collége de Napoléon-Ville (Bourbon-Vendée). En 1815, il retourna à Berlin, où il étudia avec ardeur les sciences naturelles; il fit un voyage autour du monde avec le capitaine Kotzbue. Depuis son retour il s'est fixé à Berlin, où le roi lui donna pour retraite la direction de ses jardins royaux. Chamisso jouit comme écrivain d'une grande estime en Allemagne; malgré sa qualité d'étranger, les Allemands lui accordent une parfaite connaissance de toutes les richesses de leur langue, et ils citent comme un excellent témoignage de cette opinion l'histoire merveilleuse de *Pierre Schlémihl*, fantastique composition qui faisait envie à Hoffmann lui-même, et la relation que publia Chamisso de son voyage autour du monde, ouvrage regardé comme un modèle de style scientifique et descriptif.

Voici un fragment de *Pierre Schlémihl*, ou l'homme qui a vendu son ombre.

PIERRE SCHLÉMIHL.

CHAPITRE Ier.

. . . . . .

J'avais parcouru la longue rue du Nord, j'avais gagné la porte de la ville, et je ne tardai pas à voir briller des colonnes à travers la verdure. « C'est ici, » me dis-je; et tout aussitôt j'abattis de mon mouchoir la poussière de mes bottes, j'ajustai ma cravate, et à tout hasard je sonnai. La porte s'ouvrit. Il me fallut d'abord subir un petit interrogatoire dans le vestibule; mais le portier me fit annoncer, et j'eus l'honneur d'être appelé dans le parc, où M. John se promenait avec une petite société. Il me fut facile de le reconnaître à l'éclat d'une santé qui annonçait le contentement où il était de sa personne. Il me reçut aussi bien qu'un riche reçoit un pauvre diable; il daigna même se tourner vers moi, sans toutefois se séparer du reste de la société, et prenant la lettre que je lui présentai : « Ah! fort bien, dit-il, elle est de mon frère; il y a bien longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles : il se porte bien, j'espère. » Et, sans attendre de réponse : « C'est là, dit-il en étendant la lettre vers une élévation, que s'élèvera mon nouvel édifice! » Puis il rompit le cachet, et sans suspendre la conversation, qui s'était fixée sur la richesse : « Quiconque n'a pas au moins un million, dit-il, n'est, qu'on me passe l'expression, qu'un véritable gueux. — Oh! c'est la vérité! » m'écriai-je avec une douloureuse surabondance de conviction. L'exclamation lui plut, car il sourit et me dit : « Restez ici, mon ami, tantôt j'aurai peut-être le temps de vous dire ce que je pense de ceci. » Et il me montrait la lettre, qu'aussitôt il remit dans sa poche. Enfin il se retourna vers la société, en offrant le bras à une jeune dame; d'autres cherchèrent à s'asso-

cier à d'autres belles, et l'on s'avança vers la colline entourée de rosiers.

. . . . . .

Nous avions atteint le bosquet de rosiers. La belle Fanny, qui était, à ce qu'il paraissait, la reine du jour, eut le caprice de vouloir cueillir elle-même une branche chargée de fleurs; elle se blessa, et comme s'il fût sorti de la pourpre d'une rose, le sang couvrit sa main délicate. Cet événement mit toute la société en émoi; on demandait du taffetas d'Angleterre. A côté de la compagnie marchait un homme à l'air posé, à la tournure grêle, efflanquée, et déjà sur le retour; je ne l'avais pas encore remarqué. Il mit aussitôt la main dans la poche d'un habit de taffetas gris dont la coupe était surannée, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit, et s'inclinant profondément, présenta à la dame ce qu'elle désirait. Elle le reçut sans faire attention à celui qui le donnait et sans le remercier; on pansa la blessure, et l'on continua de gravir la colline pour y jouir de la vue qui s'étendait au delà du vert labyrinthe du parc et sur l'immense Océan.

En effet, le coup d'œil était ravissant; un point lumineux apparaissait à l'horizon, entre les sombres ondulations des vagues et de l'azur du ciel. « Une lunette! » s'écria M. John; et avant même que cet ordre eût mis en mouvement les domestiques, l'homme gris avait déjà la main dans sa poche; il s'inclina modestement, et en tira un fort beau Dollond (1), qu'il remit à M. John. Celui-ci, l'appliquant à son œil, annonça à la compagnie que c'était le vaisseau sorti hier du port, et que des vents contraires retenaient à la vue de la côte. Le télescope passa de main en main, et ne revint point à son maître. Pour moi, je considérais cet homme avec attention, et je ne concevais pas comment un objet aussi grand avait pu sortir d'une poche aussi petite. Cependant personne n'en paraissait choqué, et l'on ne s'occupait pas plus de l'homme gris que de moi.

(1) Fameux opticien anglais.

On aurait bien voulu s'asseoir sur le gazon au revers de la colline, pour y jouir de l'aspect du pays, mais on redoutait l'humidité. « Vraiment, s'écria quelqu'un, si l'on avait ici des tapis à la turque, on s'y étendrait avec délices. » A peine le vœu était exprimé, que l'homme gris remit encore la main à sa poche, et prenant une attitude modeste, humble même, il en fit sortir un riche tapis broché d'or. Les domestiques le reçurent comme s'il était naturel que cela se passât ainsi, et ils le déployèrent à l'endroit indiqué; la société s'y plaça. Pour moi, tout stupéfait, je regardais tour à tour l'homme, la poche et le tapis, qui avait plus de vingt pas de long, plus de dix de large; je me frottais les yeux, ne sachant pas ce qu'il fallait en penser, et mon embarras s'accroissait encore de ce que personne n'en parût surpris.

. . . . . .

Cependant le soleil devenait plus ardent, il incommodait les dames. La belle Fanny demanda négligemment à l'homme gris, auquel personne que je sache n'avait encore adressé la parole, s'il n'aurait pas une tente sur lui. Il ne répondit que par une profonde inclination, comme s'il était l'objet d'un honneur peu mérité, et déjà sa main était dans sa poche. Il en tira de la toile, des pieux, du fer, des cordons, en un mot tout ce qu'il faut pour la tente la plus magnifique. Les jeunes gens aidèrent à la dérouler, et elle couvrit toute l'étendue du tapis. Cette fois encore le miracle fut accueilli sans étonnement.

Je me sentais gêné, j'éprouvais une sorte de frisson; mais que devins-je, lorsqu'au premier souhait qui fut prononcé, je vis cet homme prendre dans sa poche trois chevaux de monture! je le répète, trois beaux chevaux bien noirs, tout sellés, tout équipés, et cela dans la même poche d'où il avait retiré déjà un portefeuille, un télescope, un tapis de vingt pas de long, de dix de large; une tente, avec ses montants et ses ferrements. Si je ne t'affirmais que je l'ai vu de mes propres yeux, tu ne le croirais pas.

Quelque embarrassé, quelque humble que me parût cet homme,

quelque peu d'attention qu'on fît à lui, sa pâle figure, dont je ne pouvais détourner la vue, me faisait tant d'effet, que sa présence me fut désormais insupportable. . . . . .

. . . . . .

J'avais déjà traversé tout le bosquet sans être aperçu. Après être descendu de la colline, je me trouvais sur une pièce de gazon; là, craignant qu'on ne me vît ainsi marcher dans l'herbe sans suivre aucun chemin, je promenais mes regards autour de moi. Quelle fut ma frayeur, quand je vis venir à moi l'homme à l'habit gris! Il ôta son chapeau et me fit une révérence profonde, comme jamais je n'en avais reçue de personne. Il n'y avait plus de doute sur son intention de m'aborder, et, sans être impoli, il ne m'était plus possible de l'éviter; de mon côté, j'ôtai mon chapeau, je lui rendis sa révérence et je restai là, tête nue, en plein soleil, comme si j'y avais pris racine. Dans ma terreur je le regardai fixement, j'étais comme un oiseau qu'un serpent tient fasciné. Quant à lui, sans lever les yeux, il réitéra ses révérences, s'approcha et me parla d'une voix basse et mal assurée, à peu près comme le ferait un mendiant : « Que Monsieur veuille excuser mon importunité, dit-il, qu'il me pardonne de l'avoir suivi sans le connaître; j'ai une prière à lui faire, qu'il daigne me l'accorder. — Mais, au nom du ciel, m'écriai-je, toujours plus effrayé, que puis-je pour un homme qui... » Tous deux nous perdîmes la parole, et tous deux aussi nous rougissions, à ce qu'il m'a semblé.

Après un instant de silence, il reprit la conversation : « Pendant le peu de temps que j'ai eu le bonheur de passer près de vous, j'ai plusieurs fois, permettez-moi de vous le dire, Monsieur, considéré avec une indicible admiration la belle ombre que vous projetez au soleil, et cela en quelque sorte avec un noble dédain et sans même y faire attention; oui, cette ombre-là, celle qui est à vos pieds. Veuillez me pardonner une demande téméraire sans doute : seriez-vous bien éloigné de me céder cette ombre? »

Il se tut; il me sembla qu'une meule tournoyait dans ma tête.

Que pouvais-je penser de la singulière proposition de m'acheter mon ombre? « Il faut qu'il soit fou, » me dis-je en moi-même; puis, prenant le ton qui convenait à l'humilité du sien, je lui répondis :

« Eh! mon ami, n'en avez-vous donc pas assez de votre propre ombre? c'est vraiment un marché d'un genre tout particulier. » Lui, m'interrompant : « J'ai là dans ma poche bien des choses qui pourraient avoir quelque valeur aux yeux de Monsieur, et pour obtenir cette ombre inestimable, le prix le plus élevé me semblera trop modeste. »

Une sueur froide me couvrit au souvenir de cette poche; je ne concevais plus mon audace de l'avoir appelé *mon ami*. Je cherchai donc à réparer ce tort par une politesse infinie :

« Ah! Monsieur, pardonnez à votre très-humble serviteur; peut-être je ne vous comprends pas. Comment pourrais-je? — Je ne demande que votre permission, s'écria-t-il, pour ramasser à l'instant cette noble ombre et la mettre dans ma poche; les moyens d'exécution me regardent. Pour en marquer ma reconnaissance à Monsieur, je lui laisse le choix entre tous les objets précieux qui sont dans ma poche : l'herbe du pêcheur Glaucus, la racine de Circé, les cinq sous du Juif-Errant, la véritable racine de mandragore, et la serviette des écuyers de Rolland, ou un petit nain de potence. Mais tout cela ne vous convient pas, il vaut mieux vous offrir le petit chapeau magique de Fortunatus, retapé à neuf, ou bien encore une petite bourse merveilleuse comme était la sienne. — Quoi! la bourse de Fortunatus! » m'écriai-je; et, malgré ma peur, le mot s'était emparé de tous mes esprits. J'étais étourdi : c'était comme si des doubles ducats eussent brillé devant mes yeux.

« Que Monsieur daigne examiner ce petit sac et l'essayer. » Il mit la main dans sa poche, et en tira une bourse de grandeur moyenne; elle était en maroquin, bien cousue et pourvue de cordons en cuir. Quand il me l'eut présentée, j'y plongeai la main et j'en sortis dix pièces d'or, encore dix, encore et encore dix. « Touchez là, lui dis-je, le marché est fait, je vous cède mon ombre

pour cette bourse. » L'homme gris me saisit la main en signe d'acceptation, et sans tarder il se mit à genoux. Je le vis enlever avec une étonnante dextérité l'ombre que de la tête aux pieds je projetais sur l'herbe. Il se leva, s'inclina encore une fois, et se retira vers le bosquet de rosiers; il me semble que je l'entendis rire. Pour moi, je tenais les cordons de la bourse, autour de moi brillait un beau soleil, et la réflexion ne m'était pas encore venue.

Ludw. Achim d'Arnim, célèbre médecin de Berlin, où il naquit en 1781. Il étudia à Gottingue les sciences naturelles, et après avoir passé quelques années à Heidelberg, où il se lia d'amitié avec Clément Brentano, poëte distingué et alors en faveur par ses poésies populaires, il fit en commun avec cet ami, dont il connaissait si bien l'esprit, le célèbre recueil de chansons et ballades appelé le *Knaben wunder horn* (*le cor merveilleux des enfants*), et qui, devenu populaire en Allemagne, contient un choix des plus intéressantes traditions nationales. Il publia aussi, mais de son propre fonds, *les Consolations de la solitude*, *le Jardin d'hiver*, *les Révélations d'Ariel*, *Halle et Jérusalem*, récits dramatiques de jeux d'étudiants et d'aventures de pèlerins; enfin une espèce de poëme symbolique sur la marche et les progrès de l'esprit poétique dans les différents âges et intitulé *les Gardiens de la Couronne*, dans lequel se révèle une grande richesse d'imagination, de sentiment et d'*humour*, dons heureux, mais quelquefois gâtés par la négligence de la forme et une tendance au bizarre. Lud. Achim d'Arnim avait épousé la sœur de son ami, la célèbre Bettina Brentano, l'amie de Goëthe, une des femmes les plus distinguées de l'Allemagne.

Chant populaire tiré du Knaben wunder horn.

L'ANNEAU.

CHANT DU FAUCHEUR.

Aux bords du Necker, aux bords du Rhin, j'ai fauché l'herbe fleurie; tantôt j'avais une amie, et tantôt j'étais seul.

A quoi sert de faucher, quand la faux ne coupe pas? à quoi sert une amie, si elle ne reste près de vous?

Il me fallut donc encore faucher aux bords du Necker, aux bords du Rhin; et je jetai mon anneau d'or au plus épais de la prairie.

Il roula dans le Necker; il roula dans le Rhin; il roula bien loin, jusqu'au sein de la mer profonde.

Il voguait, mon anneau d'or, un gros poisson l'avala; le poisson fut pêché et porté sur la table du roi.

Le roi fait demander : « A qui cet anneau d'or? » Et ma belle fait répondre : « L'anneau d'or m'appartient. »

Ma belle alors franchit et les monts et les plaines, pour me rendre à moi-même mon joli anneau d'or.

« Maintenant tu peux faucher aux bords du Necker, aux bords du Rhin; seulement ne jette plus ton anneau? »

Ernst-Benj.-Salomon Raupach, né à Straupitz, en Silésie, en 1784, après avoir fait ses études à Halle, alla s'établir comme instituteur à Pétersbourg, où il fut ensuite nommé conseiller de cour, et professeur de philoso-

phie à l'Université impériale en 1822. Il se démit de ces emplois et revint en Allemagne, où il se fixa, et enrichit la scène allemande de productions aussi remarquables par la nouveauté des situations et l'énergie dans l'expression des sentiments passionnés, que par une poésie élevée, splendide, riche de pensée, de couleur et de mélodie. *Raupach* est regardé comme un des meilleurs poëtes dramatiques de cette époque. *Raphaël*, *la Fille de l'Air* offrent de grandes beautés, mais rien, selon nous, n'égale la sombre et sauvage grandeur qui respire dans sa tragédie intitulée *le Trésor des Nibelungs*; c'est la meilleure reproduction de ce poëme à la fois étrange et sublime, où, comme dans le drame antique, règne une mystérieuse fatalité; mais Raupach, tout en obéissant aux lois de son sujet, a su l'élever à une haute moralité. C'est avec regret que nous ne donnerons ici que le début et la dernière scène de ce drame, dont le succès a été immense en Allemagne.

LE TRÉSOR DES NIBELUNGS.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

(Le combat de Sigfrid avec le dragon. Le roi Eugel et plusieurs nains attentifs à ce spectacle.)

LE ROI EUGEL.

Le mugissement du dragon retentit plus sourdement ; la colonne de feu qui s'échappe de sa gueule, vive et bruyante comme celle

qui sort de la fournaise de l'Hécla, jette une lueur moins ardente....

Le combat va finir, et les astres ont donné la victoire au jeune et preux chevalier sur le monstre horrible....

Elle est sauvée, la vierge éplorée que le dragon tenait captive au haut des rochers, et nous, enfants de la terre sombre, nous sommes délivrés d'un joug odieux. (*Montrant la gauche.*) Il a vaincu; le voilà qui descend des rochers, portant dans ses bras la douce fille des rois. Venez, cachons-nous dans les précipices jusqu'à ce qu'il nous rappelle, lui dont nous sommes maintenant les serviteurs. (*Eugel et les siens sortent.*) . . . . . .

. . . . . .

Sigfrid, vainqueur du dragon, obtient de Chrimhild qu'il la demandera en mariage à son frère.

SIGFRID.

Maintenant, partons pour Worms! là m'attend une plus douce proie. Comment, cependant, sortirons-nous de cette forêt? Où est-il, le nain qui m'a conduit ici? Eh! roi Eugel! Eugel, parais! (*Eugel arrive avec une nombreuse suite de nains; tous s'agenouillent devant Sigfrid.*)

SCÈNE III.

EUGEL.

Gloire à toi, noble chevalier, vainqueur du dragon, qui nous as délivrés du joug de la servitude! reçois nos hommages; nous sommes tes sujets. A toi appartient tout ce que nous possédons; à toi tous les trésors que recèle le vaste sein de ces rochers.

SIGFRID.

Levez-vous, levez-vous! vous êtes assez petits déjà. Je ne son-

geais pas à vous délivrer; mais puisqu'il en est ainsi, j'en suis fort aise. Seulement ne me parlez pas d'hommage, ni de sujets. Je ne veux encore gouverner que mon cheval et mon épée. Mais que parles-tu de trésors cachés ici?

EUGEL.

Un riche trésor d'or et de pierres précieuses. Si cent rois, plus prodigues que ne le fût jamais aucun roi, donnaient cent ans à pleines mains, ils n'épuiseraient point ce trésor.

SIGFRID.

Et il m'appartient?

EUGEL.

Il est à toi, si tu veux l'accepter.

SIGFRID.

Certes, je le veux.

EUGEL.

Ce qu'il y a de plus précieux dans le trésor, c'est le chaperon.

SIGFRID.

Et qu'est-ce que ce chaperon?

EUGEL.

C'est un bonnet tissu d'or. Il rend invisible à tous les yeux mortels celui qui en couvre sa tête.

SIGFRID.

Je le prends, avec l'or, les pierres précieuses, tout le trésor.

EUGEL.

Songe à ce que tu vas faire. Le pouvoir enfante l'orgueil, et le son de l'or, et l'éclat des diamants, éveillent dans l'homme les mauvais esprits, et vous n'êtes bons que tant qu'ils dorment. Qu'un exemple te serve d'avertissement. Déjà ce trésor a donné naissance à plus d'un crime.

SIGFRID.

Conte-moi ces crimes.

EUGEL.

On nous appelle les Nibelungs; depuis les premiers temps nous habitons au sein de ces rochers; toujours nous avons pris plaisir à porter ici, dans la nuit, tout ce qui brille, métal ou pierrerie, et à en façonner des objets précieux. C'est ainsi que fut amassé ce trésor. Le géant Hreidmar en eut connaissance; il passa la mer et vint ici se rendre maître de nos richesses et nous réduire nous-mêmes en servitude. Dès lors esclaves, nous fûmes obligés de faire, avec effort, ce qui jusque-là avait été un plaisir, et, jour et nuit, souvent cruellement maltraités, il nous força d'augmenter incessamment ce funeste trésor. Les dieux l'en ont puni. Ses fils, Fatner et Reigen, altérés de la soif des richesses, tuèrent leur père dans le sommeil, et quand vint le moment du partage, Fatner, le plus fort des deux, voulant garder seul le trésor, dressa des embûches; mais Reigen s'enfuit, on ne l'a plus revu. Les grands dieux, pour punir Fatner, le changèrent en dragon : c'est lui qu'aujourd'hui tu as vaincu.

CRIMHILD.

O noble chevalier! mon maître, laisse là cet or et toutes ces richesses; déjà une fois ils ont enfanté le parricide, et pourraient l'enfanter encore.

SIGFRID.

Comment, étant si belle, peux-tu parler avec si peu de sens? Que me font à moi les forfaits d'autrui? Alors que d'une même épée dix fils eussent frappé leur père, je m'en saisirais encore, pourvu qu'elle fût de bonne trempe; ne sais-je pas que je ne tuerai pas mon père?

EUGEL.

Je sais est parole téméraire lorsqu'il s'agit des choses futures.

CHRIMHILD.

Il y a autre chose encore ici : ce trésor est une œuvre païenne, une œuvre de magie et de ténèbres; or, nous sommes chrétiens. Tu l'es.

SIGFRID.

Je suis chrétien; mais je ne renoncerai pas à ce que j'ai légalement conquis.

CHRIMHILD.

Il me semble voir la Mort endormie sur le trésor; voudrais-tu l'éveiller?

SIGFRID.

Je le veux, et fût-ce le diable lui-même, je le réveillerais.

CHRIMHILD.

Oh ! songe au noble faucon.

SIGFRID.

J'y songe aussi : un noble oiseau ne connaît pas la peur. Qu'aurai-je à craindre? Avant de gravir le rocher, une douzaine de dragons.....

EUGEL.

C'étaient les serviteurs de Fatner.

SIGFRID.

Que m'importe? j'ai mis le feu à leur aire et je les ai brûlés; puis frottant mon corps avec la corne fondue de leur peau, je l'ai rendu invulnérable.

EUGEL.

Mais un endroit est demeuré accessible au fer, parce que ta main n'a pu y atteindre; tu le reconnaîtras à sa couleur.

SIGFRID.

Où est-il?

EUGEL.

Sur le dos.

SIGFRID.

Soit : là, du moins, jamais ennemi ne me frappera.

CHRIMHILD.

Crains la trahison!

SIGFRID.

Sois tranquille, jeune fille! je veux avoir le trésor : toi, ma reine, tu effaceras toutes les reines qui ont jamais brillé sur un balcon.

CHRIMHILD.

Que tu es bon, seigneur!

SIGFRID.

Or çà, Eugel, à l'œuvre! pour transporter le trésor à Worms, me faudra-t-il des mules ou des chevaux?

EUGEL.

Il t'en faudra bien cent, noble guerrier! ta parole est ici toute-puissante. (*Au moment où Eugel se dispose à se retirer, on entend des voix.*)

PREMIÈRE VOIX.

Cette forêt ne finira donc jamais?

SECONDE VOIX.

J'aperçois des hommes.

CHRIMHILD.

Ah! c'est la voix de mon frère! mon frère! mon frère!

. . . . . .

. . . . . .

(Chrimhild, veuve de Sigfrid, lâchement assassiné par Hagen, ami du roi Gunther, a cherché un vengeur dans Attila, roi des Huns. Elle a mis sa main au prix de la mort des meurtriers de son époux; sa propre famille est enveloppée dans cette proscription. Ses frères, sa rivale Brunhild, ses amis, tous ont péri par ses machinations funestes. Maintenant que sa vengeance est assouvie, il faut qu'elle en paie le prix en se livrant au farouche Attila qu'elle déteste.)

SCÈNE XI.

CHRIMHILD, *restée seule.*

Comme tout est silencieux ici; c'est le silence des tombeaux, ou celui qui régnait sur le rocher pendant le sommeil du dragon. Oh! pourquoi ne suis-je plus sur ce rocher désolé, captive, pleurante, désespérée! Dans mes larmes, j'étais douce et pieuse. Main-

tenant, je suis méchante comme le serpent venimeux, noire comme la nuit; teinte de sang comme l'incendie dévorant, et sans espoir comme la damnation éternelle. Suis-je donc encore Chrimhild, l'enfant de ma mère, la douce enfant, l'enfant chérie d'une mère aimante? Comment est venue pour moi cette nuit de noces pleine de vengeance et de meurtres? Moi, la veuve de Sigfrid, je suis la fiancée d'un païen; là brûle le flambeau de l'hymen; là brillent les présents de noces, la tête de mon frère, teinte de sang et défigurée par le feu! Écoute : elle me parle; c'est la voix de ma mère; il lui ressemblait; elle maudit sa fille.... Eh bien! pourquoi trembler, mon âme? ne le savais-tu pas; la malédiction est le salaire de la vengeance. Courage! mon âme; courage! oublie ce que tu fus, apprends ce que tu es. Ont-ils donc été plus doux envers moi? pour des larmes, du sang : ainsi le veut la justice. Surmonte tant d'horreur; il te faut encore du courage, mon âme! encore un peu de force; car ce roi impie qui prête avec tant de joie sa main aux desseins de l'enfer, sa fiancée doit le recevoir avec ce baiser. (*Elle tire un poignard de sa ceinture.*) Un seul sentiment humain me reste; je suis encore l'épouse fidèle de Sigfrid, et je la veux rester jusqu'au bout. Au païen sa récompense.... et puis je fuirai auprès du roi Sigismond, auprès de mon fils. Mais je n'ai plus de fils, je ne suis plus mère; car une mère a un cœur plein d'amour, de douceur, de patience; ces sentiments, désormais, ne sont plus faits pour mon cœur. L'humanité me repousse; malheur à moi! où fuir? (*Elle se retire vers le fond.*)

SCÈNE XII.

CHRIMHILD, ATTILA et sa suite. Un peu plus tard, DIETRICH et RUDIGER avec les leurs.

ATTILA.

Les derniers sont tombés. Allons à Worms!

CHRIMHILD.

Va dans l'enfer! (*Elle le frappe au cœur.*)

ATTILA, *en tombant.*

Vengeance! (*Il meurt.*)

LES HUNS, *se jetant sur Chrimhild.*

Meurs à ton tour! (*Chrimhild est frappée à mort; l'incendie s'éteint. Dietrich et Rudiger paraissent et tombent sur les Huns.*)

DIETRICH.

Barbares! vos chefs sont tombés; déposez les armes si la vie vous est chère. (*Les Huns obéissent.*) O nuit, pleine d'horreurs! tu as englouti dans les ténèbres deux puissantes maisons de rois. Comment donc sera la dernière nuit de la terre, si elle doit te surpasser en terreurs? (*Le jour commence à se lever à l'orient.*)

RUDIGER.

La vie de Sigfrid a été payée cher.

DIETRICH.

Non, ce que nous avons vu se passer sous nos yeux, ne s'est pas fait pour un mort. Celui qui préside à l'univers et qui ourdit la trame éternelle de nos destinées a exercé sa justice.

RUDIGER.

Et il nous a délivrés d'un joug pesant; un temps meilleur commence, pareil à l'aurore que nous voyons succéder à cette nuit terrible.

DIETRICH.

Le malheur de la terre est vengé; le Seigneur a brisé le fléau

du monde; sa miséricorde a délivré notre peuple de la honteuse domination de ces hordes barbares; elle a délivré la terre des ténèbres du paganisme. (*Il tend la main à Rudiger.*) Agissons maintenant, et, devenus meilleurs nous-mêmes, soyons les prémices d'un meilleur avenir.

(*La toile tombe.*)

Johan-Lud. Uhland, petit-fils du célèbre théologien de ce nom et fils du secrétaire de l'Université de Tubingen, naquit en 1787 dans cette ville, où il fit ses études et fut reçu avocat en 1810, et plus tard docteur en droit. Il commença à se faire connaître comme littérateur par l'insertion de plusieurs pièces dans *l'Almanach poëtique* et d'autres recueils littéraires. Après les événements de 1815, Uhland se montra un des membres les plus actifs de l'assemblée des États, qui eut lieu à l'occasion de la nouvelle constitution réclamée par le pays. C'est dans ces circonstances qu'Uhland, animé d'un patriotisme aussi poétique que sincère, fit entendre ses énergiques accents. Ses chants furent accueillis du public avec un enthousiasme pareil à celui qui les avait inspirés, et en 1817, lorsque le roi de Bavière accorda la constitution demandée, la muse d'Uhland eut la douce et glorieuse mission de porter au pied du trône l'expression de la reconnaissance nationale. Uhland était venu en 1810 à Paris pour étudier à la bibliothèque royale l'histoire des troubadours et autres poëtes du moyen âge; nourri de leur esprit, il s'en est approprié le génie, tout en conservant les qualités qui lui étaient propres : vérité dans l'expression, profondeur dans les sentiments, et coloris excellent dans

la peinture des effets de la nature. Un seul volume de poésies mêlées, deux tragédies : *Ernest, duc de Souabe* et *Louis de Bavière*, et l'histoire de l'ancien minnesinger *Walther de Vogel Weide* est tout ce que Uhland a publié jusqu'ici, mais ce peu suffit pour lui assurer le suffrage des amis de la vraie poésie.

LA SÉRÉNADE.

« Quels sons mélodieux m'éveillent de mon assoupissement? O ma mère! voyez qui peut si tard venir encore ici?

— Je n'entends rien, je ne vois rien! Ah! continue de goûter le doux sommeil. On ne te donne point de sérénade dans ce moment, pauvre enfant malade!

— Ce n'est pas une musique terrestre qui me cause tant de joie; ce sont les anges qui m'appellent par leurs cantiques; ô ma mère, adieu!... »

LA BÉNÉDICTION DU POÈTE.

Lorsque j'allais parmi les champs, naguère écoutant les doux chants de l'alouette, j'aperçus un homme à cheveux blancs qui travaillait avec ardeur.

« Béni soit ce champ! m'écriai-je, objet d'un si courageux labeur; béni soit cette main flétrie qui jette les semences, douce richesse du pays! »

Mais le vieillard me dit avec un regard austère : « La bénédiction

du poëte ne prospère point ici ; fatale comme la colère du ciel, elle ne m'apportera que des fleurs au lieu de graines.

— Ami, rassure-toi, les faibles sons de ma lyre font éclore bien peu de fleurs. Toutefois, ce peu ornera tes guérets, et tes petits-fils les cueilleront un jour. »

LE TOURNOI FUNÈBRE.

Sept chevaliers allaient chevauchant, armés de cuirasses et de lances; ils allaient tenir un tournoi en l'honneur de la fille du roi.

Et quand ils aperçurent les tours et les remparts, une cloche se fit entendre; et quand ils entrèrent dans le palais du roi, ils virent des cierges brûler.

Ils virent là, couchée, pâleur de mort sur le front, la gracieuse Adélheide et le roi à ses pieds assis, le cœur en grande angoisse.

Alors le fier Degenwerth dit : « J'ai regret, vraiment, d'avoir pour rien sellé mon coursier et apporté ici mon épée et ma lance.

— Non, reprend le jeune Adalbert, nous ne devons pas nous plaindre; la fille du roi est toujours digne qu'ici nous combattions pour elle. »

Sire Walther, un chevalier prudent, dit : « Retournons au logis, messire, il nous reviendra peu d'honneur de combattre pour une morte.

— Elle est morte, il est vrai, reprend Adalbert; mais vivante, nulle ne fut plus aimable; elle porte au front une couronne de roses et au doigt un anneau d'or. »

Ils chevauchèrent alors sur l'arène, les braves chevaliers; tous les sept ils combattirent vaillamment jusqu'à ce que six eussent succombé.

Le septième était sire Adalbert, le vainqueur de ses six frères d'armes. Il descendit tout pâle de son coursier, et rentra dans la salle funéraire.

Il prit la couronne de roses rouges, et au doigt glacé l'anneau d'or; puis tomba sur la terre, pâle et mort comme la morte fille de roi.

Et le roi, en vêtement de deuil, fit mettre les cloches en branle et rapporter les corps des braves chevaliers pour les conduire au tombeau.

Le septième était sire Adalbert avec son Adélheide; tous deux reposent dans la même terre, et une seule pierre les couvre tous deux.

LA COURONNE MYSTÉRIEUSE.

Une enfant dans les prés cueillait des fleurs nouvelles, quand sortit de la verte forêt une femme merveilleusement belle.

Elle aborda l'enfant, et gracieuse lui dit en entourant ses cheveux d'une couronne : « Elles ne fleurissent point encore, mais elles fleuriront un jour. Oh! porte-la toujours! »

Et quand la fillette grandit et qu'elle se promena au clair de lune en versant de douces et tendres larmes, la couronne boutonna.

Et quand son beau fiancé dans ses bras la pressa, les petites fleurs fortunées sortirent des boutons.

Bientôt elle berça un doux enfant sur son sein maternel; à travers les feuilles de la couronne se montrèrent des fruits d'or.

Mais quand ce qu'elle aimait descendit dans la nuit du tombeau, dans sa chevelure négligée murmurèrent des feuilles d'automne flétries.

Elle aussi se coucha en pâlissant ; mais elle avait toujours porté la couronne, et le miracle fut qu'alors on y vit autant de fruits que de fleurs.

Ernest-Conrad-Fréd. Schulze, né à Zelle, dans le Hanovre, en 1789, fit ses études à Gœttingue, sous la direction spéciale de Bouterweck, qui l'honora aussi de son amitié. Il fit avec toute la jeunesse allemande les campagnes de 1813 et 1814 ; les fatigues de la guerre, mais surtout la douleur qu'il éprouva de la perte d'une jeune fille qu'il devait épouser abrégèrent sa vie. Toutefois son talent poétique, qui s'était déjà révélé dans des poésies pleines de grâce et de mélancolie, l'aida à en charmer les dernières années. En présence du cercueil de sa fiancée, il avait fait le serment d'immortaliser Cécilia par un poëme qui portât ce nom adoré, et il se dévoua à cette œuvre avec un enthousiasme religieux. Un recueil d'élégies, *Psyché*, conte grec, *la Rose enchantée*, composition poétique que l'on pourrait regarder comme une autre version de la pensée qui avait inspiré *Cécilia*, voilà tout ce qu'a laissé la muse de Schulze; mais ces deux derniers poëmes surtout suffisent pour assurer à leur auteur le renom du premier poëte épique de cette époque ; la fin de *la Rose enchantée* révèle d'une manière touchante et imprévue, après des récits gracieux et légers dans la manière de l'Arioste, la pensée intime du poëte.

Tels étaient les chants de ma jeunesse, quand pour moi les tendres boutons d'une félicité précoce semblaient fleurir ; mais l'urne du destin est perfide, et ses chances les plus riantes sont trompeuses. Sous cette tombe verdoyante sommeille celle qui prêta à ma vie

une joie passagère, et des songes de ces jours évanouis il ne me reste que ma douleur, mon amour et mes vers.

Avant de donner un fragment du poëme de *Cécilia*, nous citerons encore cette invocation à la mémoire de celle qui a inspiré le poëme :

Comme ces vases qui ont une fois contenu de précieuses essences, longtemps encore exhalent leurs doux parfums; comme ces nuages que le soleil couchant a colorés, brillent longtemps encore après que tout est sombre sur la terre; comme le fleuve rapide porte ses ondes troublées bien loin au sein de l'Océan azuré, ainsi le cœur désolé qui a battu pour toi conserve son amour et ne peut être ému désormais par aucun autre sentiment.

CÉCILIA.

EXTRAIT DU DIXIÈME CHANT.

. . . . . .

N'avez-vous pas vu cet amas confus de figures que les nuages, dans leur course rapide, forment quelquefois par un temps couvert? Des monstres semblent s'agiter dans la vaste étendue des cieux; tantôt ils se fuient, tantôt ils s'attendent pour combattre de pied ferme. L'un roule, l'autre court, celui-ci rampe, celui-là vole; un hideux accouplement réunit des formes ennemies. Qu'un vent impétueux s'élance en mugissant dans la carrière immense des airs, il emporte bien loin au delà des mers ces monstrueuses images.

. . . . . .

Bientôt sur les nuages amoncelés accoururent, sous une forme gigantesque, de sombres chasseurs revêtus de noires armures, montés sur des coursiers qui vomissaient du feu, et tenant leurs lances élevées. Sur leurs fronts était peinte une terreur farouche;

leurs joues étaient creuses et livides, leurs bouches contournées et béantes, leurs yeux à demi éteints, leurs cheveux hérissés, leur voix sourde et rauque, et un frisson faisait craqueter avec un bruit affreux leurs membres décharnés.

Les sons éclatants du cor retentissaient avec force; on entendait le claquement des fouets et le cliquetis des arcs et des flèches. A ce bruit horrible, que les échos de la vallée répétaient au loin, les nuages se précipitaient du haut des montagnes vers la plaine. Les chiens aboyaient; les animaux aux pieds armés de cornes ébranlaient sous leurs coups violents la terre et les airs; les chevaux et les cavaliers poussaient avec effort une bruyante haleine; partout retentissaient les cris de joie, les éclats de rire, les menaces, les ordres qui se donnaient, et, au milieu du tumulte et du vacarme de la tempête, la troupe chantait d'une voix sourde :

« Hallo! hallo! à la chasse! à la chasse! hourrah! pâles enfants des nuages! hourrah! La tempête siffle, la nuit hurle, le rocher tremble, le pin craque, le torrent gronde, les cavernes mugissent' les esprits sont encore les maîtres de la nature. En avant! n'attendons pas que le jour s'éveille et mette fin aux plaisirs des hardis chasseurs.

« Sombres chasseurs, donnez du cor jusqu'à faire éclater les rochers d'alentour; courons à travers les bruyères et les forêts, à travers les buissons et les ronces, comme le vent qui fouette l'air, comme l'air que le cavalier fend à coups d'éperon, au bruit de la tempête et de ses fureurs, entre les nuages qui suivent et les nuages qui précèdent, pâles, dépourvues de sang, marchent sous des formes fantastiques les puissances de la nuit. »

Ainsi chantait la foule de ces monstres sauvages, en troublant les airs par leurs clameurs et en abaissant leur vol vers le fond de la vallée. Le vent rugissait toujours avec plus de violence autour des cavernes, et fouettait d'une aile courroucée le fleuve et la forêt. La lune soutenait une lutte pénible contre les rudes assauts des nuages; tantôt on voyait disparaître sa lugubre clarté, tantôt elle se

dérobait aux regards, et la nuit épouvantable n'avait pour l'éclairer qu'une lumière trouble, blafarde, sinistre, affreuse comme le sourire du désespoir.

Les héros s'arrêtent, comme engourdis par la crainte; leurs yeux hagards ne se détachent point de la voûte céleste; leurs esprits sont bouleversés, leurs oreilles assourdies, et l'horreur est près de glacer le sang dans leur poitrine. Le chevalier s'arrache à la frayeur qui l'enchaîne : « Fuyez, esprits malins, fuyez loin de cette forêt, » s'écrie-t-il d'une voix menaçante. Il lève son javelot, le brandit, le lance, et au milieu des vents qui mugissent on entend la longue hampe siffler à grand bruit dans les airs.

A la tête de l'armée infernale s'avançait un géant audacieux, monté sur un cheval noir. Sa chevelure d'ébène flottait au gré des vents; elle n'était qu'à demi couverte par un casque autour duquel des flammes formaient une couronne ardente. L'arc immense du géant ressemblait à l'aurore boréale, son épée à l'éclair, son bouclier au nuage qui porte la tempête, et des étincelles rougeâtres jaillissaient de la cuirasse noire qui protégeait son corps.

Le javelot du cavalier l'atteint; il traverse le sombre fantôme, continue à voler en sifflant, et finit par tomber dans la forêt avec un bruit qui résonne au loin. Comme on voit les flots de la mer courroucée former, en se poussant les uns sur les autres, un épouvantable chaos, s'élever, s'abaisser, se porter au hasard tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ainsi s'agite et se confond l'armée fantastique; et soudain, avec un rugissement sourd et féroce, chacun des spectres se divise en pièces et en morceaux.

C'est un cavalier qui se dissipe en un pâle brouillard, un cheval superbe qui s'évanouit en vapeur; on voit ici un tronc, là une tête; plus loin, un bras détaché du corps s'efforce encore de tendre un arc; ailleurs un pied tâche encore de se maintenir sur l'étrier, lorsque déjà la cuisse, la poitrine, le corps entier ont perdu leur forme. Enfin un nuage dévore cet assemblage de prestiges, et, fendant les airs à grand bruit, l'emporte vers des mers lointaines....

Franz Grillpartzer, né à Vienne en 1790, conseiller à la chambre des finances, et depuis, en 1819, secrétaire particulier de l'impératrice d'Autriche, est un des beaux talents poétiques de l'Allemagne. Entraîné par l'exemple de Mullner et les succès de l'école fataliste, il écrivit *l'Aïeule*, drame plus *fantastique* encore que *l'Expiation* et *le Vingt-Neuf Février*, mais dans lequel, malgré les défauts de l'ensemble, on rencontre des passages éminemment lyriques et dramatiques. Toutefois, renonçant bientôt à ce genre, il retourna à l'étude des anciens, et donna successivement *Sapho* et *la Toison d'Or*, vaste trilogie qui comprend toute l'histoire de Médée, dans laquelle il développa toutes les ressources de son talent. Deux nouvelles productions également empreintes d'un caractère plus national, *le Roi Ottocar*, rival de Rodolphe de Habsbourg, et dont la mort tragique valut à ce dernier l'empire d'Allemagne, et *le Fidèle Serviteur*, ajoutèrent encore à la réputation de Grillpartzer. On regarde *le Roi Ottocar* comme la meilleure de ses tragédies. Il est peut-être curieux d'ajouter ici le jugement qu'un poëte (lord Byron) a porté de Grillpartzer après la lecture de ses œuvres et surtout de *Sapho* :

« Grillpartzer ! diable de nom pour la postérité ! mais il faudra bien qu'elle apprenne à le prononcer !... Sa tragédie de *Sapho*, magnifique ! sublime ! Il n'y a pas à le nier, cet homme a fait une grande et belle chose ! Qui est-il ? je ne le connais pas ; les siècles le connaîtront. Grillpartzer est grand, antique, pas si simple que les anciens, mais très-simple pour un moderne, parfois aussi

staëlique. Somme toute, c'est un écrivain fort distingué. »

Avant de donner un morceau de ce drame célèbre, voici quelques poésies du même auteur assez originales par la forme et par la pensée.

RÊVERIES A LA PROMENADE.

LE MURMURE DU RUISSEAU.

Première vague. — Allons, allons, que veux-tu?
Seconde vague. — Descendre, descendre.
Première vague. — C'est ici ma place.
Seconde vague. — Cela ne peut être, ma mie.
Première vague. — Aïe! aïe! elle me bat!
Allons, allons, point de repos ici, coulez toutes vers la paix!

RÈGNE VÉGÉTAL.

Le sublime est ce qui demeure; esprit stable et unique, que rien du dehors ne trouble, que rien du dedans n'égare, qui n'est circonscrit par rien de ce qui s'appelle soumission ou destruction.

Car, comme les plantes, il s'élève là, et porte en lui la sève; il la lance avec vigueur dans les tiges et les rameaux, et manifeste en fleurs, en fruits l'ensemble de sa puissance.

Le chêne fièrement s'élève, il dresse dans l'azur du ciel sa noble tête entourée d'un puissant feuillage; tandis que loin de lui, et comme honteuse d'être oubliée, la rose répand son parfum.

La fleur charmante s'épanouit aussi avec une joyeuse intelligence, et en habits de fête elle voit sans envie l'aubépine se couvrir de fruits, elle parfume l'air comme avant.

Et rien ne veut être autre que ce pour quoi il fut créé, et tous sont joyeux d'être, et vont sans trouble et sans s'inquiéter ni des feux du jour ni des ténèbres de la nuit.

Mais toi, voyageur, tu ne le sais pas, tu erres çà et là sur le chemin, tu veux le pour et le contre, tu veux être sage et riche, tu veux à la fois les fruits et les fleurs; passe et réfléchis!

L'ALOÈS.

Aloès! aloès! que tu fleuris noble et beau! mais une fois, seulement, dans le souvenir de l'homme!

Aloès! aloès! nous ne vivons qu'une fois, qu'un seul souvenir d'homme. Quand la première fleur est passée, aloès! aloès! où est le temps de la seconde?

SAPHO.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CLAIR DE LUNE.

SAPHO *s'avance, plongée dans de profondes réflexions; tantôt elle précipite sa marche, tantôt elle s'arrête; enfin, après un long silence :*

Existé-je encore? existe-t-il encore quelque chose?... Et ce grand tout qu'on appelle la vie ne s'est-il point brisé dans cet effroyable et terrible instant?... L'obscurité qui m'entoure, qui me couvre de ses ailes, n'est-ce que la nuit, et non pas le tombeau? On dit qu'une immense douleur peut donner la mort... Ah! il n'en est point ainsi : le silence m'environne, les vents se taisent, les sons joyeux de la vie sont muets; aucun bruit ne s'échappe des feuillages immobiles, et, solitaire comme un voyageur égaré le soir, la voix de ma douleur perce seule la nuit profonde. Oh! que ne puis-je m'endormir

comme toute la nature ! mais pour longtemps, pour bien longtemps, sans m'éveiller... dans le sein d'un doux et profond sommeil, où tout... oui, tout ! jusqu'aux pulsations du cœur, dort ; où aucun rayon matinal n'éveille à de nouveaux tourments, où l'ingratitude... Paix ! n'irritons pas le serpent !... (*D'une voix étouffée.*) Le meurtre est un effroyable crime ; le vol, la ruse, et tous comme on les appelle, sont les têtes de cette hydre gonflée de poison, qui, enfantée par l'abîme infernal, a, de son haleine empestée, corrompu ce monde. Ces crimes sont affreux, impies, empoisonnés ! Mais j'en connais un dont la sombre horreur donne à tous les autres la blancheur des lis..... L'ingratitude est son nom ! il exerce à lui seul tous les maux que produisent les autres ensemble ; il ment, il dérobe, il trompe, il fait de faux serments, il trahit, il tue !... Ingratitude ! ingratitude ! ingratitude !... Protégez-moi, grands dieux ! défendez-moi contre moi-même ! Les sombres puissances de l'enfer s'éveillent, et frappent les barreaux de fer du cachot !... Je l'avais obtenu du destin : lui seul de tous les mortels... je voulais le placer aux brillants sommets de l'humanité, l'élever aux yeux de tous et au-dessus de tous ! et franchissant la mort, le tombeau, la vie, le porter sur les ailes de la gloire, jusque dans les champs lointains et lumineux de la postérité ! Tout ce que je suis, tout ce que je puis, tout ce que je possède, je voulais en orner son front comme d'une couronne, et ne désirais qu'une douce parole pour tant de biens. Et lui !... Vivez-vous donc dans les cieux, justes dieux ?... (*Comme saisie d'une pensée soudaine.*) Oui, vous vivez !... Elle vient de vous, cette pensée qui, lumineuse, brille à mon âme ! (*Se passant la main sur le front.*) Laisse-moi te saisir, rapide messagère des dieux ! recueillir les mots fugitifs de ta bouche !... Vers Chios, dis-tu, Mélita doit partir ?... et là, séparée du perfide... son cœur séduit, livré au repentir, expiera dans les angoisses ses vœux audacieux.... Soit.... Rhamnès ! Rhamnès ! oui, que cela soit !.... Dieux immortels ! grâces vous soient rendues pour cette inspiration ; hâtons-en l'accomplissement.

Karl. Théodore Kœrner naquit à Dresde en 1791. Il se rendit de Leipsig, où il avait fait ses études, à Vienne, où il se livra à la poésie dramatique en 1813. Il joignit la lyre à l'épée; son ami Lutzow ayant levé un régiment, il s'y engagea d'abord comme lieutenant, fut bientôt nommé adjudant, et périt au combat de Gadebusch, dans le Mecklembourg. Poëte et guerrier, Kœrner est le Tyrthée de sa patrie; ses chants, répétés par toutes les bouches allemandes, lui assurent une éternelle renommée. Il a publié un recueil de poésies sous le titre modeste de *Boutons naissants*, et ses chants de guerre sous celui de *la Lyre et l'Épée*. Il a tenté aussi des essais dramatiques, mais ceux-ci ne furent que de vrais boutons et ne portèrent point de fruits.

PRIÈRE PENDANT LE COMBAT.

Père, je t'invoque! l'artillerie rugissante m'enveloppe de fumée; je me sens agité par les éclairs qu'elle vomit avec fracas. Conducteur des combats, je t'invoque; Père, guide-moi!

Père, guide-moi; guide-moi à la victoire ou à la mort! Seigneur, je me soumets à tes ordres; Seigneur, conduis-moi selon ta volonté; Dieu, je te reconnais!

Dieu, je te reconnais dans le bruissement des feuilles en automne, comme dans la tempête des combats; source de miséricorde, je te reconnais. Père, bénis-moi!

Père, bénis-moi! je remets ma vie entre tes mains; tu peux la reprendre, tu l'as donnée; pour la vie ou pour la mort bénis-moi. Père, je t'honore!

Père, je t'honore. Ce n'est point ici un combat pour les biens de

la terre; ce qu'il y a de plus saint, voilà ce que nous défendons avec le glaive; soit que je tombe ou que je triomphe, je t'honore! Dieu, je m'abandonne à toi!

Dieu, je m'abandonne à toi! soit que le tonnerre de la mort me salue, soit que mes veines ouvertes laissent couler mon sang, à toi, mon Dieu, à toi je m'abandonne! Père, je t'invoque!

SAINTE DOROTHÉE.

Lorsque, pour le salut de tous les siècles, Jésus, notre maître, notre Seigneur, eut expiré lui-même au milieu des plus cruelles angoisses, grand nombre de païens se convertirent.

Dans la Grèce vivait une fille tendre et jeune, occupée du soin d'un jardin. Le Seigneur s'était manifesté à elle dans les arbres et les fleurs.

Les fleurs faisaient ses délices; sa main pieuse et innocente les cultivait avec plaisir, et la foi, semblable à un or pur, vivait et se fortifiait dans son cœur.

Étendue un jour sous un arbre fleuri, elle fermait les yeux pour sommeiller, et le Seigneur versa dans son âme un rêve délicieux.

Or, telle fut la vision merveilleuse qui répandit la joie dans son cœur. Du haut de la voûte étoilée, un ange descendit brillant de lumière et tenant dans sa main trois roses épanouies.

Il porte sur elle un regard d'amour, lui présente les roses, et lui donne le saint baiser; puis, déployant ses ailes, il remonte au ciel à travers les pures régions de l'éther.

Le plaisir du rêve avait cessé; la jeune fille s'éveille; l'ange brillant, les belles fleurs sont encore présents à sa pensée; elle trouve trois roses sur son sein, et reconnaît la main de Dieu.

Un saint désir enflamme son cœur et l'élève vers l'éternel jardin; un doux rayon de la céleste lumière a pénétré au fond de son âme; elle veut conserver le présent qu'elle a reçu de Dieu.

Depuis deux jours, ces fleurs, orgueil du printemps, brillaient comme des étoiles resplendissantes. Lorsque pour la troisième fois le soleil se montra sur l'horizon, les roses commencèrent à se faner.

A la quatrième aurore, l'ange parut rayonnant de lumière et

revêtu de la robe nuptiale; il prit les roses et la fiancée, et les transporta dans le jardin des délices.

ADIEUX A LA VIE.

COMPOSÉ SUR UN CHAMP DE BATAILLE

La blessure est brûlante; mes lèvres tremblent et pâlissent; je sens au faible battement de mon cœur que je suis au terme de mes jours. Grand Dieu! que ta volonté soit faite, j'y suis résigné.

J'ai vu mille images brillantes voltiger autour de moi; l'image du beau rêve s'enfuit et fait place à de lugubres gémissements. Courage! courage! le dépôt précieux que je porte dans mon cœur vivra éternellement avec moi au delà du tombeau.

Et ce qui fut toujours à mes yeux un objet sacré; ce qui, sous le nom de liberté ou d'amour, m'a toujours enflammé de la plus vive ardeur, maintenant je le vois devant moi comme un pur séraphin.

Et à mesure que mes sens se glacent, un souffle m'élève peu à peu dans des régions qui brillent d'une éternelle aurore.

Gustave Schwab naquit à Stuttgard en 1792. Fils du conseiller de cour J.-P. Schwab, il fit ses études à Tubingen, et fut nommé professeur de philosophie au gymnase supérieur de sa ville natale, en 1818. En Allemagne, ces graves fonctions n'excluent point les goûts poétiques. Gustave Schwab, en qui respire l'esprit des anciens *minnesingers* de sa patrie, a obéi à son impulsion native, et a rendu avec bonheur, dans ses délicieuses ballades, le charme naïf de ces chantres nationaux. Nous avons aussi, comme Français, à remercier Gustave Schwab d'avoir fait passer dans la langue poétique des troubadours souabes les *Méditations* de notre grand ly-

lyrique, Alphonse de Lamartine. Sans doute, dit un critique, une traduction ne peut jamais rendre complétement les beautés de l'original ; mais l'illustre auteur des *Méditations* n'aurait pu rencontrer un traducteur plus heureux que Gustave Schwab. Il a traduit également Napoléon en Égypte de Barthélemy et Méry. Outre ses légendes et ballades et les petits poëmes connus sous les titres de : *Les Rives du Necker et les Alpes souabes*, *le Lac de Constance et le Rhinthal*, *la Suisse et ses Châteaux-Forts*, Gustave Schwab a publié quelques œuvres dramatiques dont la plus remarquable est *Charles Stuart*, tragédie d'André Gryphius, composé par ce dernier en 1649, et remis à la scène par Gustave Schwab, en vers hexamètres non rimés.

L'IMAGE DE LA VIERGE.

LÉGENDE.

L'humble église d'un village ouvrait sa porte trop étroite à la foule nombreuse des pieux pèlerins, car là se voyait de simple pierre taillée, mais douce et gracieuse de visage, l'image de la Reine du ciel, de la sainte Mère de Dieu.

Sur son bras droit repose l'Enfant divin, qui semble avec joie chercher la douce chaleur du sein maternel; son regard tendre se tourne sur son unique bien; elle le sait sous la garde de son Père céleste. . . . . .

La grâce du ciel n'a besoin de faire ici nul miracle; on voit devant cette image toutes les mères prier avec gratitude. Les pères contemplent de loin cette ferveur; la foi pieuse les anime, et ils regardent avec amour et sans effroi le saint Enfant. . . . .

Parmi ces hommes paisibles, il s'en trouve un étranger au pays, qui, séparé de femme et d'enfants, s'est de lui-même banni; un brigand, valet de la guerre, au bruit des batailles accoutumé, riche en forfaits, pauvre de foi, et qui jamais avec Dieu ne se réconcilia.

Il rôde à travers les rues alors devenues tranquilles; il hait le solennel silence du jour de la fête éternelle. Où trouvera-t-il des compagnons pour boire, jouer ou se battre? Une cloche vient à sonner, mais ce n'est pas pour lui l'heure de la prière.

Il lui semble que les sons pieux à grands cris en lui résonnent, et il se voit, à sa grande colère, arrêté devant la maison de Dieu, la main armée d'une pierre. Il entre en murmurant, quand, éclairée des rayons du soleil, lui apparaît la sainte image.

Que signifient ces traits? ils ne sont que de pierre; tout cela est mensonge, tout cela faux semblants.... Et pourtant quels regards jettent la femme et l'Enfant divins sur l'impie; l'œil le plus sûr ne lui enverrait pas au cœur une flèche plus amère.

La Vierge semblait lui dire : « Homme, qu'as-tu fait de ta femme? » Jésus semblait dire aussi : « Retourne auprès de tes enfants »; mais, dans ce cœur de roc, nulle source de grâce ne jaillit, et de l'angoisse de la conscience naît seulement la fureur.

Le doux regard de Marie excite en lui la moquerie; de ce regard blessé, il le brave avec audace; bientôt une aveugle fureur s'empare du misérable; il dirige vers l'Enfant béni la pierre maudite.

Mais soudain, et comme d'en haut la vie descend dans la statue, le sein se gonfle avec terreur, l'angoisse jaillit des yeux; la pierre s'anime, se meut, et la Mère du saint Enfant, d'un mouvement rapide et sauveur, le place sur son bras gauche.

A cette vue, l'impie tombe à genoux; les fidèles se récrient; une sainte fureur enflamme soudain les cœurs; toutefois, de nouveau, immobile et paisible, se tient la sainte image; son œil de pierre, comme avant, exprime bonté, douceur, pardon.

Le sacrilége fut emporté dans sa demeure par lui trop oubliée, le bras perclus, brisé, et dans le cœur l'horreur et l'angoisse.

Sa femme alors timidement revient, le soigne avec tendresse, lui montre ses petits enfants, qui, à genoux, prient pour lui.

Leurs cris innocents implorent avec ferveur la Reine du ciel; le malheureux reprend ses sens, et son cœur de pierre s'attendrit. La guérison enfin lui fut donnée. Touché de repentance, il court pour commencer une nouvelle vie, il entre dans la chapelle.

D'un salut fraternel les pieux fidèles accueillent le pécheur plein de repentir, se jettent au pied de l'autel où s'élevait silencieuse, immobile, et de pierre taillée, la douce et gracieuse image de la Reine de tous les anges, de la sainte Mère de Dieu.

LE ROYAUME DE L'ÉTRANGER.

Sur le bord de la mer, sur la grève où bruissent les flots, un roi va célébrer des jeux guerriers : des princes, des chevaliers accourent en foule pour assister à la fête que le soleil éclaire de ses rayons.

« Autrefois, dit le roi, j'excellais dans ces jeux; ma vie était pleine de force et de joie; on me proclamait le premier des champions : voyons qui de vous me rappellera ma jeunesse!

« Oh! si je voyais un de vous jouter aujourd'hui comme je joutais autrefois, et montrer un courage et une adresse dignes d'un roi, je poserais ma couronne sur sa tête, et je le nommerais mon fils.

« Contemplez la beauté de ma fille, voyez l'éclat de mon manteau de pourpre! j'en revêtirai le vainqueur, ma fille deviendra sa compagne. »

Ces promesses animent les champions; ils sont tous de race royale. Ils lancent leurs javelots, ils combattent avec ardeur; mais aucun ne rappelle au vieillard la vaillance de sa jeunesse. En vain il cherche le chevalier qu'il désire.

Sa fille laisse errer ses regards sur la vaste plaine de la mer; voilà qu'au loin une nacelle avance rapidement; un seul homme

la conduit; on dirait qu'il commande aux vagues, tant il glisse à leur surface; il aborde, il s'élance sur le rivage.

C'est un adolescent. Sa chevelure est blonde; aucune armure ne défend son sein, couvert d'une tunique légère; cependant sa démarche, son maintien annoncent qu'il sait manier les armes.

En le voyant, les chevaliers aux brillantes cuirasses ont suspendu leurs combats. Aucun d'eux n'avait ni la souplesse de membres ni la taille svelte du jeune étranger; ses yeux bleus parcouraient l'assemblée, aucun n'avait son regard.

Il se dresse fièrement et s'avance dans la lice; puis il s'incline avec respect devant le roi, et il témoigne plus de respect encore à la princesse assise auprès de son père.

Étonné de l'extérieur noble et gracieux du jeune inconnu, le roi lui fait présenter un bouclier et une lance. « Voilà des armes, lui dit-il; maintenant, beau jouvenceau, montrez votre prouesse. »

L'adolescent saisit la lance et la manie en homme exercé; il lutte contre les jeunes princes, les terrasse, les saisit, les enlace dans ses bras souples et vigoureux, comme un serpent enlace sa proie.

Son adresse égale sa force; son javelot atteint le but. Les chevaliers ont avoué sa victoire; tous les jeunes guerriers le reconnaissent pour leur maître.

En voyant ses succès, le front de la jeune vierge s'est coloré d'une pudique rougeur. Le roi, qui a vu retracer les exploits de son jeune âge, est plein d'une douce joie; il détache son manteau de pourpre pour en revêtir le vainqueur.

Il le fait approcher du trône : « Parle-nous, mon fils, lui dit-il; où est situé le royaume de tes aïeux? car à ton air et à tes exploits je vois bien que tu es de race royale. »

L'adolescent jette les yeux sur le manteau de pourpre, et regarde en même temps la jeune fille. Il ne possède rien sur la terre et le voilà roi! Il se gardera bien de détromper le vieillard.

« Mon royaume, répond-il, est bien loin, bien loin dans la mer: là-bas on le voit sortir des flots. De sombres vapeurs le dérobent à la vue. »

En parlant ainsi, le jeune homme se pare avec orgueil de la pourpre, comme si depuis longtemps il était habitué à ce costume royal. Ses cheveux bouclés flottent sur ses épaules ; il semble ne lui manquer que la couronne.

« Je n'en doute plus, s'écrie alors le vieux roi; tu es de race royale; un sang noble coule dans tes veines; je t'ai donné mon manteau, reçois aussi celle que j'aime plus que mon trône et ma vie.

« Emmène-la, et, rameur habile, précède-nous. Demain, dès l'aube du jour, je te suivrai, j'irai voir ton royaume. » Les deux époux se tiennent par la main, ils se jettent dans l'esquif qui s'éloigne du rivage et qui se perd bientôt au milieu de la brume.

Le jeune homme est infatigable à faire mouvoir les avirons. Penchée sur son sein, sa compagne le questionne sur son royaume, tandis qu'il plonge ses regards dans les flots, comme s'il y cherchait ses États.

« Qu'est-ce qui s'élève là-bas du côté du couchant? — C'est un rocher contre lequel se brisent les flots. — Qu'est-ce qu'on voit au-dessus des ondes ? — C'est un château-fort abandonné.

— Passons vite loin de ces rochers, passons loin de ces ruines effrayantes à voir; elles sont peut-être le repaire des bandits et des revenants.

— Chère amie, tu pâlis, réplique le jeune guerrier. C'est ici mon royaume; je n'en possède pas d'autre sur la terre; c'est ici que tu seras reine.

« J'avais un père riche et puissant, mais il a péri de mort violente; je ne possède plus rien de tous ses biens. »

En parlant ainsi, il dirige sa chaloupe à travers les brisants, au milieu des écueils sur lesquels s'élèvent des tourelles délabrées et couvertes d'une mousse épaisse.

« Oh! cher amant, s'écrie la vierge en pleurs, où donc est la chambre nuptiale? — Là-haut, entre ces murs ouverts aux vents? —Où sont les pages?— Ne vois-tu pas les corbeaux qui croassent? »

Puis en la regardant : « Je le vois, dit-il, mon royaume est loin de te plaire; tu le contemples avec effroi.

« Cependant, ne maudis pas la vie ; ensevelissons-nous dans les ondes, et que l'abîme qui baigne les écueils nous reçoive tous deux. » Il dit, et tandis que pâle et muette elle tombe dans ses bras, il lance contre les rochers la nacelle qui chavire et disparaît.

Le lendemain la flottille royale traverse la mer, mâts dressés, voiles déployées, retentissante de cris de joie.

Le vieillard cherche le royaume de l'étranger ; à peine arrête-t-il ses regards sur ce triste écueil. Le vent le porte sur le tombeau de sa fille, et il ne le sait pas.

Notre tâche touche à sa fin, et quelle que soit son étendue, nous la terminons avec le regret de n'avoir pu, en traversant le champ immense et trop peu exploré de la littérature allemande, faire entrer dans notre guirlande poétique toutes les fleurs brillantes ou modestes qui se pressaient en foule sur notre passage. Forcée de faire un choix, nous avons cité de préférence les poëtes ou les écrivains d'imagination dont on peut sans inconvénient détacher quelques fragments. Mais comment faire connaître par extraits des philosophes tels que Kant, Fichte, Schelling, Hegel ; des historiens ou des savants comme Menck, Schleiermacher, Ocken, Schlosser, Creuzer, Pälis, Léop. Ranck, Rotteck, Gœrre, Niebuhr, Savigny, Luden, Raumer, Thiersch, Hormayr, etc ; des critiques comme Wolfgang Mentzel et tant d'autres? Parmi les littérateurs mêmes nous n'avons pu mentionner tous les noms, il nous a fallu en passer beaucoup « et des meilleurs », mais ce sont surtout les femmes qui pourraient se plaindre de nos omissions, dues seulement à l'embarras du choix parmi une si grande foule de noms d'une valeur presque égale. Nous donnerons donc ici un souvenir à quelques-unes d'entre elles qui, sans être arrivées à une royauté littéraire, méritent pourtant d'attirer l'attention.

En poésie, nous mentionnerons d'abord *Louise Karsch* ou *Karschin*, fille d'un simple fermier; les vers qu'elle composait au milieu de ses travaux champêtres excitèrent la surprise des littérateurs contemporains et la firent mander à Berlin, où elle obtint une pension de Frédéric II. Sa petite-fille, Mme *Helmina de Chezy*, a dignement continué la filiation ; outre des poésies et des romans estimés, on lui doit le poëme d'*Euryanthe*, dont Weber a fait la musique.

Nous nommerons encore Mme *Amalie d'Immhof*, mariée plus tard au feld-maréchal suédois de Helwig, amie de Gœthe, de Schiller et des hommes célèbres de son temps. Elle a publié des idylles dans la forme antique, telles que *les Sœurs de Lesbos*, *les Quatre Parties du Jour*, etc., et des légendes, parmi lesquelles on distingue celle de *la Fontaine du Loup ;*

Johanna Juliane, poëte populaire, fille et femme d'ouvrier, a publié *les Poésies de la Femme du Tisserand*, où des sentiments profonds et vrais sont exprimés avec une sincère modestie;

Louise Brachmann, qui dut à l'amitié de Novalis ses premiers succès, et qui lui paya sa dette en beaux vers.

Quelques muses allemandes, par une aimable fraternité, ont réuni leur talent dans un même recueil. Mme *Gensicken* de Dresde, connue sous le pseudonyme de *Wilhelmine Wilmar*, a publié avec deux autres femmes, *Amélie Clarus* et *Henriette Steinau*, le recueil intitulé *la Feuille de Trèfle*, et avec *Élise Selbig*, *les Hyacinthes*, *la Couronne* et *les Papillons*.

Enfin nous citerons encore *Agnès Frantz*, auteur du *Glycèreon*, recueil de petits romans poétiques, et de

l'Arbre de Noël, légendes populaires qui ont obtenu un succès mérité.

En prose, aux noms déjà cités de *Sophie de Laroche*, amie de Wieland, dont le roman intitulé *Mademoiselle de Sternheim* a fourni à Alex. Duval le sujet de sa comédie de *la Fille d'honneur;* de MM^mes^ *Caroline de La Motte Fouqué* et *Rahel de Warnhagen*, nous joindrons seulement ceux de Mme *Caroline Pichler*, auteur d'*Agathoclès*, regardée comme la première romancière de l'Allemagne, et de *Johanna Schoppenhauer*, qui peut lui être comparée; car si nous devions mentionner toutes les plumes féminines qui se sont exercées avec succès dans le roman, la nouvelle et les ouvrages de morale et d'éducation, ce volume n'y suffirait pas. Nous laissons cette tâche à Mme Élise Voïart, qui a déjà rassemblé les matériaux nécessaires à une biographie des femmes auteurs de l'Allemagne; nous nous bornerons à remarquer que le goût et la culture des lettres ont envahi de ce côté du Rhin tous les rangs de la société. Depuis les comtesses de Schwarzbourg-Rudolstadt jusqu'à la bergère Karschin, depuis la princesse Sophie, landgrave de Hesse-Darmstadt, jusqu'à la femme du tisserand, chaque classe de femmes a payé son tribut, et nous aurions clos cette liste par le nom doublement illustre de la princesse Amélie de Saxe, auteur de pièces de théâtre qui ont obtenu en France les honneurs de la traduction, si le plan que nous nous sommes imposé n'excluait les ouvrages publiés depuis 1830.

FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE. — Littérature ancienne. — Depuis l'établissement du christianisme en Allemagne jusqu'à la rénovation du haut-allemand par Luther.

PREMIÈRE PÉRIODE. — Temps gothiques et franks, 360 à 1138. 5
DEUXIÈME PÉRIODE. — Les minnesingers, 1338 à 1350. 13
TROISIÈME PÉRIODE. — Les meistersægers, 1350 à 1523. 26

DEUXIÈME PARTIE. — Littérature nouvelle. — Depuis la propagation du dialecte, dit haut-allemand, par Luther, jusqu'à la première régénération de la littérature, ou lutte des écoles saxonne et helvétique.

PREMIÈRE PÉRIODE. — Luther, ou passage de l'ancienne littérature à la nouvelle, 1523 à 1624. 43
DEUXIÈME PÉRIODE. — Opitz, ou l'École silésienne, 1624 à 1670. . . . 53
TROISIÈME PÉRIODE. — Hoffmanswaldau, ou deuxième école silésienne. 1670 à 1721. 72

TROISIÈME PARTIE. — Littérature moderne. — Depuis la première régénération de la nouvelle littérature jusques aux temps présents.

PREMIÈRE PÉRIODE. — Lessing, Wieland, Herder. — Société poétique de Gœttingue. — Klopstosk. — Introduction de la littérature anglaise, 1721 à 1765. 93
DEUXIÈME PÉRIODE. — Deuxième régénération, ou siècle d'or de la littérature allemande. — Goëthe. — Schiller. — Modèles dans tous les genres, 1765 à 1800. . . 152
TROISIÈME PÉRIODE. — École romantique. — Les frères Schlegel, Tieck, Novalis. — Poésie patriotique. — Kœrner, 1800 à 1830. 277

FIN DE LA TABLE.

Tours, imprimerie de Mame.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de ~~cinq sous, plus un sou~~ pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, ~~and an extra charge of one cent~~ for each additional day.

APR - 1 1966
AOUT - 5 1968
APR 21 1986
08 AVR '86
DEC 08 1986
NOV 29 1986
JUIL 29 2002

CE

a39003 0030480966

CE PT 0101
.T3T 1843
COO TASTU, MME. TABLEAU DE L
ACC# 1283110